

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRECE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIEME SIECLE AVANT L'ERE VULGAIRE.

TOME HUITIEME.





A PARIS,

Chez De Bure l'aîné, Libraire de Monsieur, Frere du Roi ; de la Bibliotheque du Roi, & de l'Académie Royale des Inscriptions, hôtel Ferrand, rue Serpente, n°. 6.

M. DCC. XC.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce 8e. Volume.

TABLE DES CHAPITRES.

VOYAGE

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRECE.

Dans le milieu du 4e. ſiecle avant J. C.

CHAPITRE LXXII.

Extrait d'un Voyage ſur les côtes de l'Aſie ; & dans quelques-unes des îles voiſines.

PHILOTAS avoit dans l'île de Samos des poſſeſſions qni exigeoient ſa préſence. Je lui propoſai de partir avant le terme qu'il avoit fixé, de nous rendre à Chio, de paſſer dans le continent, de parcourir les principales villes Grecques établies en Eolide, en Ionie, & en Doride ; de viſiter enſuite les îles de Rhodes & de Crete ; enfin, de voir à notre retour, celles qui ſont ſituées vers les côtes de l'Aſie, telles qu'Aſtypalée, Cos, Patmos ;

d'où nous irions à Samos. La relation de ce voyage feroit d'une longueur exceſſive; je vais ſimplement extraire de mon journal des articles qui m'ont paru convenir au plan général de cet ouvrage.

Apollodore nous donna ſon fils Lyſis, qui, après avoir achevé ſes exercices, venoit d'entrer dans le monde. Pluſieurs de nos amis voulurent nous accompagner, Stratonicus, entre autres, célèbre joueur de cithare, très-aimable pour ceux qu'il n'aimoit pas; car ſes fréquentes réparties réuſſiſſoient ſouvent. Il paſſoit ſa vie à voyager dans les différens cantons de la Grece. (1) Il venoit alors de la ville d'Ænos en Thrace. Nous lui demandâmes comment il avoit trouvé ce climat. Il nous dit: » L'hiver y regne pendant quatre » mois, & le froid pendant les huit » autres. » (2) Et je ne ſais quel endroit, ayant promis de donner des leçons publiques de ſon art, il ne put raſſembler que deux éleves; il enſeignoit dans une ſalle où ſe trouvoient les neuf ſtatues des Muſes avec celle d'Apollon: « Combien avez-vous » d'écoliers, lui dit quelqu'un? Douze, » répondit-il, les dieux compris. » (3).

---

(1) Athen. lib. 8, cap. 10, p. 350, E.
(2) Id. ibid. p. 351, C.
(3) Id. ibid. cap. 9, p. 348, D.

L'ISLE DE CHIO.

L'île de Chio où nous abordâmes, est une des plus grandes & des plus célébres de la mer Egée. Plusieurs chaînes de montagnes couronnées de beaux arbres, y forment des vallées délicieuses (1), & les collines y sont, en plusieurs endroits couvertes de vignes qui produisent un vin excellent. On estime sur-tout celui d'un canton nommé Arvisia (2).

Les habitans prétendent avoir transmis aux autres nations l'art de cultiver la vigne (3); ils font très-bonne chere (4). Un jour que nous dînions chez un des principaux de l'île, on agita la fameuse question sur la patrie d'Homere : quantité de peuples veulent s'approprier cet homme célébre (5). Les prétentions des autres villes furent rejettées avec mépris; celles de Chio défendues avec chaleur. Entre autres preuves, on nous dit que les descendans

(1) Theopomp. ap. Athen. lib. 6, cap. 18, pag. 265. Steph. in *Chios*. Tournef. v. t. 1, p. 371. Voyag. de la Grece, par M. le comte de Choiseul-Gouffier, ch. 5, pag. 87.

(2) Strab. lib. 14, p. 645. Plin. lib. 14, cap. 7, t. 1 p. 722. Athen. lib. 1, p. 29 & 32.

(3) Theopomp. ap. Athen. lib. 1, cap. 20, p. 26.

(4) Athen. ibid. p. 25.

(5) Allat. de patr. Homer. cap. 1.

d'Homere subsistoient encore dans l'île sous le nom d'Homérides (1). A l'instant même, nous en vîmes paroître deux vêtus d'une robe magnifique, & la tête couverte d'une couronne d'or (2). Ils n'entamerent point l'éloge du poëte ; ils avoient un encens plus précieux à lui offrir. Après une invocation à Jupiter (3), ils chanterent alternativement plusieurs morceaux de l'Iliade, & mirent tant d'intelligence dans l'exécution, que nous découvrîmes de nouvelles beautés aux traits qui nous avoient le plus frappés.

Ce peuple posséda pendant quelque-temps l'empire de la mer (4). Sa puissance & ses richesses lui devinrent funestes. On lui doit cette justice, que dans ses guerres contre les Perses, les Lacédémoniens & les Athéniens, il montra la même prudence dans les succès que dans les revers (5) ; mais on doit le blâmer d'avoir introduit l'usage d'acheter des esclaves. L'oracle instruit de ce forfait, lui déclara qu'il s'étoit attiré la colere du ciel (6). C'est une des plus belles & des

(1) Strab. lib. 14, p. 645. Isocr. Helen. encom. t. 2, p. 144 Harpocr. in *Omerid.*

(2) Plat. in Ion. t. 1, p. 530 & 535.

(3) Pind. in Nem. 2, v. 1. Schol. ibid.

(4) Strab. lib. 14, p. 645.

(5) Thucyd. lib. 8, cap. 24.

(6) Theopomp., ap. Athen. lib. 6, cap. 18, p. 265 & 266. Eustath. in odyss. lib. 3, p. 1462, lin. 35.

plus inutiles réponses que les dieux aient faites aux hommes.

GRECS ÉTABLIS SUR LES CÔTES DE L'ASIE MINEURE.

De Chio, nous nous rendîmes à Cume en Eolide, & c'est delà que nous partîmes pour visiter ces villes florissantes qui bornent l'empire des Perses du côté de la mer Egée. Ce que j'en vais dire, exige quelques notions préliminaires.

Dès les temps les plus anciens, les Grecs se trouverent divisés en trois grandes peuplades, qui sont les Doriens, les Eoliens & les Ioniens (1). Ces noms, à ce qu'on prétend, leur furent donnés par les enfans de Deucalion qui régna en Thessalie. Deux de ses fils, Dorus & Eolus, & son petit-fils Ion, s'étant établis en différens cantons de la Grece, les peuples policés, ou du moins réunis par les soins de ces étrangers, se firent un honneur de porter leurs noms, comme on voit les diverses écoles de philosophie, se distinguer par ceux de leurs fondateurs.

Les trois grandes classes que je viens d'indiquer, se font encore remarquer par

(1) Heracl. Pont. ap. Athen. 14, cap. 5, p. 624.

des traits plus ou moins ſenſibles. La langue Grecque nous préſente trois dialectes principaux, le Dorien, l'Eolien & l'Ionien, (1) qui reçoivent des ſubdiviſions ſans nombre. Le Dorien qu'on parle à Lacédémone, en Argolides, à Rhodes, en Crete, en Sicile, &c. forme dans tous ces lieux & ailleurs, des idiômes particuliers (2). Il en eſt de même de l'Ionien (3). Quant à l'Eolien, il ſe confond ſouvent avec le Dorien; & ce rapprochement ſe manifeſtant ſur d'autres points eſſentiels, ce n'eſt qu'entre les Doriens & les Ioniens, qu'on pourroit établir une eſpece de parallele. Je ne l'entreprendrai pas; je cite ſimplement un exemple: les mœurs des premiers ont toujours été ſéveres; la grandeur & la ſimplicité caractériſent leur muſique, leur architecture, leur langue & leur poéſie. Les ſeconds ont plutôt adouci leur caractere; tous les ouvrages ſortis de leurs mains, brillent pour l'élégance & le goût.

Il regne entre les uns & les autres une antipathie (4), fondée peut-être ſur ce que Lacédémone tient le premier rang parmi les nations Doriennes, & Athenes

---

(1) Dicæarch. ſtat. Græc. ap. geogr. min. tom. 2, pag. 21.

(2) Meurſ in Cret. cap. 15. Maittair. introd. in Græc. dialect. p. vij.

(3) Herodot. lib. 1, cap. 142.

(4) Thucyd. lib. 6. cap. 80 & 81.

parmi les Ioniennes (1), peut-être sur ce que les hommes ne peuvent se classer, sans qu'ils se divisent. Quoi qu'il en soit, les Doriens ont acquis une plus haute considération que les Ioniens, qui, en certains endroits, rougissent d'une pareille dénomination (2). Ce mépris, que les Athéniens n'ont jamais éprouvé, s'est singuliérement accru, depuis que les Ioniens de l'Asie ont été asservis, tantôt à des tyrans particuliers, tantôt à des nations barbares.

Environ deux siecles après la guerre de Troye, une colonie de ces Ioniens fit un établissement sur les côtes de l'Asie, dont elle avoit chassé les anciens habitans (3). Peu de temps auparavant, des Eoliens s'étoient emparés du pays qui est au nord de l'Ionie (4), & celui qui est au midi, tomba ensuite entre les mains des Doriens (5). Ces trois cantons forment sur les bords de la mer une lisiere, qui, en droite ligne, peut avoir de longueur 1700 stades *, & environ 460 dans sa plus

(1) Herodot. ibid. cap. 56.
(2) Herodot. lib. 1, cap. 143.
(3) Marm. Oxon. epoch. 28. Strab. lib. 14, pag. 632. Ælian. var. hist. lib. 8, cap. 5, Pausan. lib. 7, cap. 2, p. 525.
(4) Strab. lib. 13, p. 582; lib. 14, p. 632.
(5) Prid. in Marm. Oxon. p. 385.
* 64 lieues.

grande largeur *. Je ne comprends pas dans ce calcul les îles de Rhodes, de Cos, de Samos, de Chio & de Lesbos, quoiqu'elles fassent partie des trois colonies.

Le pays qu'elles occuperent dans le continent, & renommé pour sa richesse & sa beauté. Par tout la côte se trouve heureusement diversifiée par des caps & des golfes, autour desquels s'élevent quantité de bourgs & de villes : plusieurs rivieres, dont quelques-unes semblent se multiplier par de fréquens détours, portent l'abondance dans les campagnes. Quoique le sol de l'Ionie n'égale pas en fertilité celui de l'Eolide (1), on y jouit d'un ciel plus serein, & d'une température plus égale (2).

Les Eoliens possedent dans le continent onze villes, dont les députés s'assemblent en certaines occasions dans celle de Cume (3). La confédération des Ioniens s'est formée entre douze principales villes. Leurs députés se réunissent tous les ans, auprès d'un temple de Neptune, situé dans

---

* Environ 17 lieues un tiers.

(1) Herodot. lib. 1, cap. 149.

(2) Id. ibid. cap. 142. Pausan. lib. 7, cap. 5. p. 533 & 535.

(3) Herodot. ibid. cap. 149 & 157.

un bois ſacré, au deſſous du mont Mycale, à une légere diſtance d'Epheſe. Après un ſacrifice interdit aux autres Ioniens, & préſidé par un jeune homme de Priene, on délibere ſur les affaires de la province (1). Les états des Doriens s'aſſemblent au promontoire Triopium. La ville de Cnide, l'île de Cos & trois villes de Rhodes ont ſeules le droit d'y envoyer des députés(2).

C'eſt à-peu-près de cette maniere que furent réglées, dès les plus anciens temps, les dietes des Grecs Aſiatiques. Tranquilles dans leurs nouvelles demeures, ils cultiverent en paix de riches campagnes, & furent invités par la poſition des lieux à tranſporter leurs denrées de côte à côte. Bientôt leur commerce s'accrut avec leur induſtrie. On les vit dans la ſuite s'établir en Egypte, affronter la mer Adriatique, & celle de Tyrrhénie, ſe conſtruire une ville en Corſe, & naviguer à l'île de Tarteſſus, au-delà des colonnes d'Hercule (3).

Cependant leurs premiers ſuccès avoient

(1) Herodot. lib. 1, cap. 143, 148, 170. Strab. lib. 8, p. 384; lib. 14, pag. 639. Diod. Sic. lib. 15, p. 364.

(2) Herodot. ibid. cap. 144. Dionyſ. Halic. antiq. Rom. lib. 4, §. 25, t. 2, p. 702.

(3) Herodot. ibid. cap. 163 & 165; lib. 2, cap. 178; lib. 3, cap. 26; lib. 4, cap. 152. Strab. lib. 7, p. 801.

fixé l'attention d'une nation trop voisine, pour n'être pas redoutable. Les rois de Lydie, dont Sardes étoit la capitale, s'emparerent de quelques-unes de leurs villes (1). Crésus les assujettit toutes, & leur imposa un tribut (2). Avant d'attaquer ce prince, Cyrus leur proposa de joindre leurs armes aux siennes ; elles s'y refuserent (3). Après sa victoire, il dédaigna leurs hommages, & fit marcher contre elles ses lieutenans, qui les unirent à la Perse par droit de conquête (4).

Sous Darius, fils d'Hystaspe, elles se souleverent (5). Bientôt, secondées des Athéniens, elles brûlerent la ville de Sardes, & allumerent entre les Perses & les Grecs, cette haine fatale que des torrens de sang n'ont pas encore éteinte. Subjuguées de nouveau par les premiers (6), contraintes de leur fournir des vaisseaux contre les seconds (7), elles secouerent le joug, après la bataille de Mycale (8). Pendant la guerre du Péloponese, alliées quelquefois des Lacédémoniens, elles le furent plus souvent des

(1) Herodot. lib. 1, cap. 14, 15 & 16.
(2) Herodot. lib. 1, cap. 6 & 27.
(3) Id. ibid. cap 75.
(4) Id. ibid. cap. 141. Thucyd. lib. 1, cap. 16.
(5) Herodot. lib. 5, cap 96.
(6) Id. lib. 6, cap. 32 ; lib. 7, cap. 9.
(7) Id. lib. 8, cap. 85 & 90.
(8) Id. lib. 9, cap. 104.

Athéniens qui finirent par les asservir (1). Quelques années après, la paix d'Antalcidas les restitua pour jamais à leurs anciens maîtres.

Ainsi, pendant environ deux siecles, les Grecs de l'Asie ne furent occupés qu'à porter, user, briser, & reprendre leurs chaînes. La paix n'étoit pour eux que ce qu'elle est pour toutes les nations policées, un sommeil qui suspend les travaux pour quelques instans. Au milieu de ces funestes révolutions, des villes entieres opposerent une résistance opiniâtre à leurs ennemis. D'autres donnerent de plus grands exemples de courage. Les habitans de Téos & de Phocée abandonnerent les tombeaux de leurs peres ; les premiers allerent s'établir à Abdere en Thrace ; une partie des seconds après avoir long-temps erré sur les flots, jetta les fondemens de la ville d'Elée en Italie (3), & de celle de Marseille dans les Gaules.

Les descendans de ceux qui resterent dans la dépendance de la Perse, lui payent le tribut que Darius avoit imposé à leurs ancêtres (3). Dans la division générale que ce prince fit de toutes les provinces de

(1) Thucyd. lib. 6, cap. 76 & 77.
(2) Herodot. lib. 1, cap. 164 & 168.
(3) Id. ibid. cap. 6 & 27. Xenoph. hist. Græc. lib. 3, pag. 501.

de son empire, l'Eolide, l'Ionie, & la Doride jointes à la Pamphylie, la Lycie & d'autres contrées, furent taxées pour toujours à 400 talens (1), * somme qui ne paroîtra pas exorbitante, si l'on considere l'étendue, la fertilité, l'industrie & le commerce de ces contrées. Comme l'assiette de l'impôt occasionnoit des dissentions entre les villes & les particuliers, Artapherne, frere de Darius, ayant fait mesurer & évaluer par parasanges ** les terres des contribuables, fit approuver par leurs députés un tableau de répartition, qui devoit concilier tous les intérêts, & prévenir tous les troubles (2).

On voit, par cet exemple, que la cour de Suze vouloit retenir les Grecs, leurs sujets, dans la soumission plutôt que dans la servitude ; elle leur avoit même laissé leurs loix, leur religion, leurs fêtes & leurs assemblées provinciales. Mais, par une fausse politique, le souverain accordoit le domaine, ou du moins l'administration d'une ville Grecque à l'un de ses citoyens, qui après avoir répondu de la fidélité de ses compatriotes, les excitoit

(1) Herodot. lib. 3, cap. 90.

* Environ 2,500,000 livres.

** C'est-à-dire, par parasanges quarrés. La parasange valoit 2268 toises.

(2) Id. ibid. lib. 6, cap. 42.

à la révolte, ou exerçoit ſur eux une autorité abſolue (1). Ils avoient alors à ſupporter les hauteurs du gouverneur général de la province ; & les vexations des gouverneurs particuliers qu'il protégeoit : & comme ils étoient trop éloignés du centre de l'empire, leurs plaintes parvenoient rarement au pied du trône. Ce fut en vain que Mardonius, le même qui commanda l'armée des Perſes ſous Xerxès, entreprit de ramener la conſtitution à ſes principes. Ayant obtenu le gouvernement de Sardes, il rétablit la démocratie dans les villes de l'Ionie, & en chaſſa tous les tyrans ſubalternes (2) ; ils reparurent bientôt (3) ; parce que les ſucceſſeurs de Darius voulant récompenſer leurs flatteurs, trouvoient que rien n'étoit ſi facile que de leur abandonner le pillage d'une ville éloignée. Aujourd'hui que les conceſſions s'accordent plus rarement, les Grecs Aſiatiques ; amollis par les plaiſirs, ont laiſſé par-tout l'oligarchie s'établir ſur les ruines du gouvernement populaire (4).

Maintenant, ſi l'on veut y faire attention,

---

(1) Herodot. lib. 4, p. 137 & 138 ; lib. 5, cap. 27. Ariſtot. de rep. lib. 5, cap. 10, t. 2, p. 402. Id. cur. rei famil t. 2, p. 504. Nep. in Miltiad. cap. 3.

(2) Herodot. lib. 6, cap. 43.

(3) Id. lib. 7, cap. 85.

(4) Arrian. exped. Alex. lib. 1, p. 38.

on se convaincra aisément qu'il ne leur fut jamais possible de conserver une entiere liberté. Le royaume de Lydie, devenu dans la suite une des provinces de l'empire des Perses, avoit pour limites naturelles, du côté de l'ouest, la mer Egée, dont les rivages sont peuplés par les colonies Grecques. Elles occupent un espace si étroit, qu'elles doivent nécessairement tomber entre les mains des Lydiens & des Perses, ou se mettre en état de leur résister. Or, par un vice qui subsiste aussi parmi les républiques fédératives du continent de la Grece, non-seulement l'Eolide, l'Ionie & la Doride, menacées d'une invasion, ne réunissoient pas leurs forces, mais dans chacune des trois provinces, les décrets de la diete n'obligeoient pas étroitement les peuples qui la composent; aussi vit-on du temps de Cyrus, les habitans de Milet faire leur paix particuliere avec ce prince, & livrer aux fureurs de l'ennemi les autres villes de l'Ionie. (1).

Quand la Grece consentit à prendre leur défense, elle attira dans son sein les armées innombrables des Perses; &, sans les prodiges du hasard & de la valeur, elle auroit succombé elle-même. Si après un siecle de guerres désastreuses, elle a

(1) Herodot. lib. 1, cap. 141 & 169.

renoncé au funeste projet de briser les fers des Ioniens, c'est qu'elle a compris enfin que la nature des choses opposoit un obstacle invincible à leur affranchissement. Le sage Bias de Priene l'annonça hautement, lorsque Cyrus se fut rendu maître de la Lydie. » N'attendez ici qu'un esclavage honteux, dit-il aux Ioniens assemblés; montez sur vos vaisseaux: traversez les mers, emparez-vous de la Sardaigne ainsi que des îles voisines; vous coulerez ensuite des jours tranquilles » (1).

Deux fois ces peuples ont pu se soustraire à la domination des Perses; l'une en suivant le conseil de Bias; l'autre en déférant à celui des Lacédémoniens, qui, après la guerre Médique, leur offrirent de les transporter en Grece (2). Ils ont toujours refusé de quitter leurs demeures; &, s'il est permis d'en juger d'après leur population & leurs richesses, l'indépendance n'étoit pas nécessaire à leur bonheur.

Je reprends la narration de mon voyage, trop long-temps suspendue. Nous parcourûmes les trois provinces Grecques de l'Asie. Mais, comme je l'ai promis plus haut, je bornerai mon récit à quelques observations générales.

---

(1) Herodot. lib. 1, cap. 170.
(2) Id. lib. 9, cap. 106. Diod. Sic. lib. 11, p. 29.

CUME.

La ville de Cume eſt une des plus grandes & des plus anciennes de l'Eolide. On nous avoit peint les habitans comme des hommes preſque ſtupides : nous vîmes bientôt qu'ils ne devoient cette réputation qu'à leurs vertus. Le lendemain de notre arrivée, la pluie ſurvint, pendant que nous nous promenions dans la place entourée de portiques appartenans à la république. Nous voulûmes nous y réfugier ; on nous retint ; il falloit une permiſſion. Une voix s'écria : Entrez dans les portiques, & tout le monde y courut. Nous apprîmes qu'ils avoient été cédés pour un temps à des créanciers de l'état : comme le public reſpecte leur propriété, & qu'ils rougiroient de le laiſſer expoſé aux intempéries des ſaiſons, on a dit que ceux de Cume ne ſauroient jamais qu'il faut ſe mettre à couvert quand il pleut ; ſi l'on n'avoit ſoin de les en avertir. On a dit encore que pendant 300 ans ils ignorerent qu'ils avoient un port, parce qu'ils s'étoient abſtenus, pendant cet eſpace de temps, de percevoir des droits ſur les marchandiſes qui leur venoient de l'étranger (1).

Après avoir paſſé quelques jours à Phocée, dont les murailles ſont conſtruites en groſſes pierres parfaitement jointes en-

(1) Strab. lib. 13, p. 622.

ſemble,

semble (1), nous entrâmes dans ces vastes & riches campagnes que l'Hermus fertilise de ses eaux, & qui s'étendent depuis les rivages de la mer jusqu'au-delà de Sardes (2). Le plaisir de les admirer étoit accompagné d'une réflexion douloureuse. Combien de fois ont-elles été arrosées du sang des mortels (3) ! Combien le seront-elles encore de fois (4) ! A l'aspect d'une grande plaine, on me disoit en Grece : C'est ici que dans une telle occasion, périrent tant de milliers de Grecs ; en Scythie : Ces champs, séjour éternel de la paix, peuvent nourrir tant de milliers de moutons.

SMYRNE.

Notre route, presque par-tout ombragée de beaux andrachnés (5), nous conduisit à l'embouchure de l'Hermus, & de là nos regards s'étendirent sur cette superbe rade, formée par une presqu'île où sont les villes d'Erythres & de Téos. Au fond de la baie, se trouve quelques petites bourgades, restes infortunés de l'ancienne ville

(1) Herodot. lib. 1, cap. 163.
(2) Strab. lib. 13, p. 626. Tournef. voyag. t. 1 ; p. 492.
(3) Xenoph. instit. Cyr. p. 158. Diod. Sic. lib. 14, p. 298. Pausan lib. 3, cap. 9, p. 226.
(4) Liv. lib. 37, cap. 37.
(5) Tournef voyag. t. 1, p. 495.

de Smyrne, autrefois détruite par les Lydiens (1). Elles portent encore le même nom ; &, si des circonstances favorables permettent un jour d'en réunir les habitans dans une enceinte qui les protege, leur position attirera, sans doute, chez eux un commerce immense. Ils nous firent voir, à une légere distance de leurs demeures, une grotte d'où s'échappe un petit ruisseau qu'ils nomment Mélès. Elle est sacrée pour eux ; ils prétendent qu'Homere y composa ses ouvrages (2).

Dans la rade, presqu'en face de Smyrne, est l'île de Clazomenes, qui tire un grand profit de ses huiles (3). Ses habitans tiennent un des premiers rangs parmi ceux de l'Ionie. Ils nous apprirent le moyen dont ils userent une fois pour rétablir leurs finances. Après une guerre qui avoit épuisé le trésor public, ils se trouverent devoir aux soldats congédiés la somme de 20 talens * ; ne pouvant l'acquitter, ils en payerent pendant quelques années l'intérêt fixé à cinq pour cent : ils frapperent ensuite des monnoies de cuivre, auxquelles ils assignerent la même valeur qu'à celles

(1) Strab. lib. 14, p. 646.
(2) Pausan. lib. 7, cap. 5, p. 535. Aristid. orat. in Smyrn. t. 1, p. 408.
(3) Aristot. cur. rei famil. t. 2, p. 504.
* 108,000 livres.

d'argent. Les riches consentirent à les prendre pour celles qu'ils avoient entre leurs mains ; la dette fut éteinte, & les revenus de l'état, administrés avec économie, servirent à retirer insensiblement les fausses monnoies introduites dans le commerce (1).

Les petits tyrans établis autrefois en Ionie, usoient de voies plus odieuses pour s'enrichir. A Phocée, on nous avoit raconté le fait suivant. Un Rhodien gouvernoit cette ville : il dit en secret & séparément aux chefs des deux factions qu'il avoit formées lui-même, que leurs ennemis lui offroient une telle somme, s'ils se déclaroit pour eux. Il la retira de chaque côté, & parvint ensuite à réconcilier les deux partis (2).

Nous dirigeâmes notre route vers le midi. Outre les villes qui sont dans l'intérieur des terres, nous vîmes sur les bords de la mer, ou aux environs, Lébédos, Colophon, Éphèse, Priene, Myus, Milet, Iasus, Myndus, Halicarnasse & Cnide.

EPHESE.

Les habitans d'Ephese nous montroient avec regret les débris du temple de Diane,

(1) Ap. Aristot. cur. rei famil. t. 2 p. 504.
(2) Id. ibid.

aussi célebre pour son antiquité que pour sa grandeur (1). Quatorze ans auparavant, il avoit été brûlé, non par le feu du ciel, ni par les fureurs de l'ennemi, mais par les caprices d'un particulier nommé Hérostrate, qui, au milieu des tourmens, avoua qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'éterniser son nom (2). La diete générale des peuples d'Ionie fit un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli ; mais la défense doit en perpétuer le souvenir ; & l'historien Théopompe me dit un jour, qu'en racontant le fait, il nommeroit le coupable (3).

Il ne reste de ce superbe édifice que les quatre murs, & des colonnes qui s'élevent au milieu des décombres. La flamme a consummé le toît & les ornemens qui décoroient la nef. On commence à le rétablir. Tous les citoyens ont contribué ; les femmes ont sacrifié leurs bijoux (4). Les parties dégradées par le feu, seront restaurées ; celles qu'il a détruites reparoîtront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur étoit

(1) Pausan. lib. 4, cap. 31, p. 357.

(2) Cicer. de nat. deor. lib. 2, cap. 27, t. 2, p. 456. Plut. in Alex. t. 1, p. 665. Solin. cap. 40.

(3) Aul. Gel. lib. 2, cap. 6. Val. Max. lib. 8, cap. 14, extern. n°. 5.

(4) Aristot. cur. rei famil. t. 3, p. 505. Strab. lib. 14, p. 640.

rehaussée par l'éclat de l'or, & les ouvrages de quelques célebres artistes (1) ; elle le sera beaucoup plus par les tributs de la peinture & de la sculpture (2), perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point la forme de la statue, forme anciennement empruntée des Egyptiens, & qu'on trouve dans les temples de plusieurs villes Grecques (3). La tête de la Déesse est surmontée d'une tour ; deux tringles de fer soutiennent ses mains ; le corps se termine en une gaîne enrichie de figures d'animaux & d'autres symboles. *

Les Ephésiens ont, sur la construction des édifices publics, une loi très-sage. L'architecte dont le plan est choisi, fait ses soumissions, & engage tous ses biens. S'il a rempli exactement les conditions du marché, on lui décerne des honneurs. La dépense excede-t-elle d'un quart ; le trésor de l'état fournit ce surplus. Va-t elle par de-là le quart : tout l'excédent est prélevé sur les biens de l'artiste (4).

---

(1) Aristoph. in nub. v. 598. Plin. lib. 34, cap. 8, t. 2, p. 649.
(2) Strab. lib. 14, p. 641. Plin. lib. 35, cap. 10, t. 2, p. 697.
(3) Pausan. lib. 4, cap. 31, p. 357.
* Voyez la note à la fin du volume.
(4) Vitruv. præf. lib. 10, p. 203.

MILET.

Nous voici à Milet. Nous admirons ses murs, ses temples, ses fêtes, ses manufactures, ses ports, cet assemblage confus de vaisseaux, de matelots & d'ouvriers qu'agite un mouvement rapide. C'est le séjour de l'opulence, des lumieres & des plaisirs ; c'est l'Athenes de l'Ionie. Doris, fille de l'Océan, eut de Nérée cinquante filles, nommées Néréides, toutes distinguées par des agrémens divers (1), Milet a vu sortir de son sein un plus grand nombre de colonies qui perpétuent sa gloire sur les côtes de l'Hellespont, de la Propontide & du Pont-Euxin (2). * Leur métropole donna le jour aux premiers historiens, aux premiers philosophes ; elle se félicite d'avoir produit Aspasie, & les plus aimables courtisannes. En certaines circonstances, les intérêts de son commerce l'ont forcée de préférer la paix à la guerre ; en d'autres elle a déposé les armes sans les avoir flétries ; & de là ce proverbe : Les Milésiens furent vaillans autrefois (3).

---

(1) Hesiod. de gener. deor. v. 241.

(2) Ephor. ap Athen. lib. 12, p. 523. Strab. lib 14, p. 635. Senec. de consolat. ad Helv. cap. 6. Plin. lib. 5, cap. 29, t. 1, p. 278.

* Séneque attribue à Milet 75 colonies ; Pline, plus de 80. Voyez les citations.

(3) Athen. lib. 12, p. 523. Aristoph. in Plut. v. 1003.

Les monumens des arts décorent l'intérieur de la ville; les richesses de la nature éclatent aux environs. Combien de fois nous avons porté nos pas vers les bords du Méandre, qui, après avoir reçu plusieurs rivieres, & baigné les murs de plusieurs villes, se répand en replis tortueux, au milieu de cette plaine, qui s'honore de porter son nom, & se pare avec orgueil de ses bienfaits (1)! Combien de fois, assis sur le gazon qui borde ses rives fleuries, de toutes parts entourés de tableaux ravissans, ne pouvant nous rassasier, ni de cet air, ni de cette lumiere dont la douceur égale la pureté (2), nous sentions une langueur délicieuse se glisser dans nos ames, & les jetter, pour ainsi dire, dans l'ivresse du bonheur! Telle est l'influence du climat de l'Ionie, & comme, loin de la corriger, les causes morales n'ont servi qu'à l'augmenter, les Ioniens sont devenus le peuple le plus efféminé, & l'un des plus aimables de la Grece.

Il regne dans leurs idées, leurs sentimens & leurs mœurs (3), une certaine mollesse

(1) Herodot. lib. 7, cap. 26. Strab lib. 12, p. 577 & 578.

(2) Herodot. lib. 1, cap. 142. Pausan lib. 7, cap. 5, p. 535 & 535. Chandl. trav. in Asia, chap. 21, p. 78.

(3) Aristoph. in thesm. v. 170. Schol. ibid. Id. in eccles. v. 913. Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 680. Ephor. & Heraclid. ap. Athen. lib. 12, cap. 5, p. 523.

qui fait le charme de la société ; dans leur musique & leurs danses (1), une liberté qui commence par révolter, & finit par séduire. Ils ont ajouté de nouveaux attraits à la volupté, & leur luxe s'est enrichi de leurs découvertes : des fêtes nombreuses les occupent chez eux, ou les attirent chez leurs voisins ; les hommes s'y montrent avec des habits magnifiques, les femmes avec l'élégance de la parure, tous avec le désir de plaire (2). Et de là ce respect qu'ils conservent pour les traditions anciennes qui justifient leurs foiblesses. Auprès de Milet, on nous conduisit à la fontaine de Biblis, où cette princesse infortunée expira d'amour & de douleur (3). On nous montra le mont Latmus où Diane accordoit ses faveurs au jeune Endymion (4). A Samos, les amans malheureux vont adresser leurs vœux aux mânes de Léontichus & de Rhadine (5).

Quand on remonte le Nil depuis Memphis jusqu'à Thebes, on apperçoit, de chaque côté, des monumens de toute

---

(1) Horat. lib. 3, od. 6, v. 21. Athen. lib. 14, cap. 5, p. 625.

(2) Xenoph, ap. Athen. lib. 12, p. 526.

(3) Pausan. lib. 7, cap. 5, p. 535. Conon, ap. Phot. p. 423. Ovid. metam. lib. 9, v. 454.

(4) Pausan. lib. 5, cap. 1, p. 376. Plin. lib. 2, cap. 9, t. 1, p. 76. Hesych. in *Endom*, &c.

(5) Pausan. ibid.

espece,

espece, parmi lesquels s'élevent par intervalles des pyramides & des obélisques. Un spectacle mille fois plus intéressant frapperoit le voyageur attentif, qui, du port d'Halicarnasse en Doride, remonteroit vers le nord pour se rendre à la presqu'île d'Erythres. Dans cette route qui, en droite ligne, n'a que 900 stades environ, * s'offriroient à ses yeux quantité de villes dispersées sur les côtes du continent & des îles voisines. Jamais dans un si court espace, la nature n'a produit un si grand nombre de talens distingués & de génies sublimes. Hérodote naquit à Halicarnasse; Hippocrate à Cos; Thalès à Milet; Pythagore à Samos; Parrhasius à Ephese; ** Xénophane *** à Colophon; Anacréon à Téos; Anaxagore à Clazomenes; Homere par-tout: j'ai déjà dit que l'honneur de lui avoir donné le jour, excite de grandes rivalités dans ces contrées. Je n'ai pas fait mention de tous les écrivains célébres de l'Ionie, par la même raison, qu'en parlant des habitans de l'Olympe, on ne cite communément que les plus grands dieux.

---

* Environ 34 lieues.

** Appelle naquit aussi dans ces provinces; à Cos; suivans les uns; à Ephese, suivant les autres.

*** Chef de l'école d'Elée.

CNIDE.

De l'Ionie proprement dite, nous passâmes dans la Doride, qui fait partie de l'ancienne Carie. Cnide, située près du promontoire Triopium, donna le jour à l'historien Ctésias, ainsi qu'à l'astronome Eudoxe, qui a vécu de notre temps. On nous montroit en passant, la maison où ce dernier faisoit ses observations, (1) & bientôt nous nous trouvâmes en présence de la célébre Vénus de Praxitele. On venoit de la placer au milieu d'un petit temple qui reçoit le jour de deux portes opposées, afin qu'une lumiere douce l'éclaire de toutes parts (2). Comment peindre la surprise du premier coup-d'œil, les illusions qui la suivirent bientôt ? Nous prêtions nos sentimens au marbre (3) ; nous l'entendions soupirer. Deux éleves de Praxitele, venus récemment d'Athenes pour étudier ce chef-d'œuvre, nous faisoient entrevoir des beautés dont nous ressentions les effets, sans en pénétrer la cause. Parmi les assistans, l'un disoit : « Vénus a quitté l'Olympe, » elle habite parmi nous. » Un autre : « Si

(1) Strab. lib. 2, p. 119; lib. 14, p. 656.
(2) Plin. lib. 36, cap. 5, t. 2, pag. 726. Lucain in amor. §. 13, t. 2, p. 411.
(3) Diod. Sic. eclog. ex lib. 26, p. 884.

» Junon & Minerve la voyoient main-
» tenant, elles ne se plaindroient plus du
» jugement de Pâris » (1). Un troisieme :
» La Déesse daigna autrefois se montrer
» sans voile aux yeux de Pâris, d'Anchise
» & d'Adonis. A-t-elle apparu de même
» à Praxitele ? Oui (2), répondit un des
» éleves, & sous la figure de Phryné » (3).
En effet, au premier aspect, nous avions reconnu cette fameuse courtisane. Ce sont de part & d'autre les mêmes traits, le même regard. Nos jeunes artistes y découvroient en même-temps le sourire enchanteur d'une autre maîtresse de Praxitele, nommée Cratine (4).

C'est ainsi que les peintres & les sculpteurs, prenant leurs maîtresses pour modeles, les ont exposées à la vénération publique, sous les noms de différentes divinités, c'est ainsi qu'ils ont représenté la tête de Mercure, d'après celle d'Alcibiade (5).

Les Cnidiens s'énorgueillissent d'un trésor qui favorise à la fois les intérêts de leur commerce, & ceux de leur gloire. Chez des peuples livrés à la superstition, & passionnés pour les arts, il suffit d'un

(1) Anthol. lib. 4, cap. 12, p. 323.
(2) Id. ibid. p. 324.
(3) Athen. lib. 13, cap. 6, p. 591.
(4) Clem. Alex. cohort. ad gent. pag. 47. Lucian. in Amor. §. 13, t. 2, p. 411.
(5) Clem. Alex. ibid.

oracle ou d'un monument célébre pour attirer les étrangers. On en voit très-souvent qui passent les mers & viennent à Cnide contempler le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains de Praxitele (1) *.

Lysis, qui ne pouvoit en détourner ses regards, exagéroit son admiration, & s'écrioit de temps en temps : Jamais la nature n'a produit rien de si parfait ! Et comment savez-vous, lui dis-je, que parmi ce nombre infini des formes qu'elle donne au corps humain, il n'en est point qui surpasse en beauté celle que nous avons devant les yeux ? A-t-on consulté tous les modeles qui ont existé, qui existent & existeront un jour ? Vous conviendrez du moins, répondit-il, que l'art multiplie ces modeles, & qu'en assortissant avec soin les beautés éparses sur différens individus (2), il a trouvé le secret de suppléer à la négligence impardonnable de la nature; l'espece humaine ne se montre-t-elle pas avec plus d'éclat & de dignité dans nos atteliers, que parmi toutes les familles de

---

(1) Plin. lib. 36, cap. 5, t. 2, p. 726.

* Des médailles frappées à Cnide du temps des Empereurs Romains, représentent, à ce qu'il paroit, la Vénus de Praxitele. De la main droite, la Déesse cache son sexe ; de la gauche, elle tient un linge au-dessus d'un vase à parfums.

(2) Xenoph. memor. lib. 3, p. 781. Cicer. de invent. lib. 2, cap. 1, t. 1, p. 75.

la Grece ? Aux yeux de la nature, repris-je, rien n'eſt beau, rien n'eſt laid, tout eſt dans l'ordre. Peu lui importe que de ſes immenſes combinaiſons, il réſulte une figure qui préſente toutes les perfections ou toutes les défectuoſités que nous aſſignons au corps humain. Son unique objet eſt de conſerver l'harmonie, qui, en liant par des chaînes inviſibles, les moindres parties de l'univers à ce grand tout, les conduit paiſiblement à leur fin. Reſpectez donc ſes opérations, elles ſont d'un genre ſi relevé, que la moindre réflexion vous découvriroit plus de beautés réelles dans un inſecte, que dans cette ſtatue.

Lyſis, indigné des blaſphêmes que je prononçois en préſence de la Déeſſe, me dit avec chaleur : Pourquoi réfléchir, quand ont eſt forcé de céder à des impreſſions ſi vives ? Les vôtres le ſeroient moins, répondis-je, ſi vous étiez ſeul & ſans intérêt, ſur-tout ſi vous ignoriez le nom de l'artiſte. J'ai ſuivi les progrès de vos ſenſations : vous avez été frappé au premier inſtant, & vous vous êtes exprimé en homme de goût ; des reſſouvenirs agréables ſe ſont enſuite réveillés dans votre cœur, & vous avez pris le langage de la paſſion ; quand nos jeunes éleves nous ont dévoilé quelques ſecrets de l'art, vous avez voulu enchérir ſur leurs expreſſions, & vous m'avez refroidi par votre enthouſiaſme.

Combien fut plus estimable la candeur de cet Athénien, qui se trouva par hasard au portique où l'on conserve la célébre Hélene de Zeuxis ! Il la considéra pendant quelques instans ; & moins surpris de l'excellence du travail, que des transports d'un peintre placé à ses côtés, il lui dit : Mais je ne trouve pas cette femme si belle. C'est que vous n'avez pas mes yeux, répondit l'artiste (1).

Au sortir du temple, nous parcourûmes le bois sacré, où tous les objets sont relatifs au culte de Vénus. Là semblent revivre & jouir d'une jeunesse éternelle ; la mere d'Adonis, sous la forme du myrte ; la sensible Daphné, sous celle du laurier (2) ; le beau Cyparissus, sous celle du cyprès (3). Par-tout le lierre fléxible se tient fortement attaché aux branches des arbres ; & en quelques endroits, la vigne, trop féconde, y trouve un appui favorable. Sous des berceaux, que de superbes platanes protégeoient de leur ombre, nous vîmes plusieurs groupes de Cnidiens, qui, à la suite d'un sacrifice, prenoient un repas champêtre (4) : ils chantoient leurs amours

---

(1) Plut. ap. Stob. serm. 61, p. 394. Ælian. var. hist. lib. 14, p. 47.

(2) Philostr. in vitâ Apoll. lib. 1, cap. 16, pag. 29. Virgil eclog. 3, v. 63.

(3) Philostr. ibid.

(4) Lucian. in amor. §. 12, t. 2, p. 409.

& verſoient fréquemment dans leurs coupes, le vin délicieux que produit cette heureuſe contrée (1).

Le ſoir, de retour à l'auberge, nos jeunes éleves ouvrirent leurs porte-feuilles, & nous montrerent, dans des eſquiſſes qu'ils s'étoient procurées, les premieres penſées de quelques artiſtes célebres (2). Nous y vîmes auſſi un grand nombre d'études, qu'ils avoient faites d'après pluſieurs beaux monumens, & en particulier, d'après cette fameuſe ſtatue de Polyclete, qu'on nomme le canon ou la regle (3). Ils portoient toujours avec eux l'ouvrage que compoſa cet artiſte, pour juſtifier les proportions de ſa figure (4), & le traité de la ſymétrie & des couleurs, récemment publié par le peintre Euphranor (5).

Alors s'éleverent pluſieurs queſtions ſur la beauté, ſoit univerſelle, ſoit individuelle : tous la regardoient comme une qualité uniquement relative à notre eſpece ; tous convenoient qu'elle produit une ſurpriſe, accompagnée d'admiration, & qu'elle

(1) Strab. lib. 14, p. 637.

(2) Petron. in ſatir. pag. 311. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 19, p. 260.

(3) Plin. lib. 34, cap. 8, t. 2, p. 650. Lucian. de mort. Peregr. §. 9, t. 3, p. 331.

(4) Galien de Hippocr. & Plat. dogmat. lib. 5, t. 1, p. 288.

(5) Plut. lib. 35, cap. 11, t. 2, p. 704.

agit sur nous avec plus ou moins de force ; suivant l'organisation de nos sens, & les modifications de notre ame. Mais ils ajoutoient que l'idée qu'on s'en fait, n'étant pas la même en Afrique qu'en Europe, & variant par-tout, suivant la différence de l'age & du sexe, il n'étoit pas possible d'en réunir les divers caracteres dans une définition exacte.

Un de nous, à la fois médecin & philosophe, après avoir observé que les parties de notre corps sont composées des élémens primitifs, soutint que la santé résulte de l'équilibre de ces élémens, & la beauté, de l'ensemble de ses parties (1). Non, dit un des disciples de Praxitele, il ne parviendroit pas à la perfection, celui qui se traînant servilement après les regles, ne s'attacheroit qu'à la correspondance des parties, ainsi qu'à la justesse des proportions. On lui demanda quels modeles se propose un grand artiste, quand il veut représenter le souverain des dieux, ou la mere des Amours.

Des modeles, répondit-il, qu'il s'est formés d'après l'étude réfléchie de la nature & de l'art, & qui conservent, pour ainsi dire, en dépôt tous les attraits convenables

(1) Galien. de Hippocr. & Plat. dogmat. lib. 5, t. 1, p. 288.

à chaque genre de beauté. Les yeux fixés sur un de ces modeles, il tâche par un long travail de le réproduire dans sa copie (1); il la touche mille fois; il y met tantôt l'empreinte de son ame élevée, tantôt celle de son imagination riante, & ne la quitte qu'après avoir répandu la majesté suprême dans le Jupiter d'Olympie, ou les graces séduisantes dans la Vénus de Cnide.

La difficulté subsiste, lui dis-je; ces simulacres de beauté dont vous parlez; ces images abstraites où le vrai simple s'enrichit du vrai idéal (2), n'ont rien de circonscrit ni d'uniforme. Chaque artiste les conçoit & les présente avec des traits différens. Ce n'est donc pas sur des mesures si variables, qu'on doit prendre l'idée précise du beau par l'excellence.

Platon ne le trouvant nulle part exempt de taches & d'altération, s'éleva, pour le découvrir jusqu'à ce modele qui suivit l'Ordonnateur de toutes choses, quand il débrouilla le chaos (3). Là se trouvoient tracées, d'une maniere ineffable & sublime,*

---

(1) Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 767.

(2) Cicer. orat. cap. 2, t. 1, p. 421. De Piles, cours de peint. p. 32. Winkelm. hist. de l'art. t. 2, pag. 41. Jun. de pict. vet. lib. 1, cap. 2, p. 9.

(3) Tim. de anim. mund. ap. Plat. t. 3, p. 93, Plat. in tim. ibid. p. 29.

* Voyez le chapitre LIX de cet ouvrage.

toutes les especes des objets qui tombent sous nos sens (1), toutes les beautés que le corps humain peut recevoir dans les diverses époques de notre vie. Si la matiere rebelle n'avoit opposé une résistance invincible à l'action divine, le monde visible posséderoit toutes les perfections du monde intellectuel. Les beautés particuliers, à la vérité, ne feroient sur nous qu'une impression légere, puisqu'elles seroient communes aux individus de même sexe & de même âge ; mais combien plus fortes & plus durables seroient nos émotions à l'aspect de cette abondance de beautés, toujours pures & sans mêlange d'imperfections, toujours les mêmes & toujours nouvelles !

Aujourd'hui notre ame, où reluit un rayon de lumiere émané de la divinité, soupire sans cesse après le beau essentiel (2), elle en recherche les foibles restes, dispersés dans les êtres qui nous entourent, & en fait elle-même jaillir de son sein des étincelles qui brillent dans les chefs-d'œuvres des arts, & qui font dire que leurs auteurs, ainsi que les poëtes, sont animés d'une flamme céleste (3).

---

(1) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 597.
(2) Id. in conv. t. 3, p. 211. Id. in Phædr. p. 251.
(3) Jun. de pict. lib. 1, cap. 4, p. 23.

On admiroit cette théorie, on la combattoit ; Philotas prit la parole. Ariſtote, dit-il, qui ne ſe livre pas à ſon imagination, peut-être parce que Platon s'abandonne trop à la ſienne, s'eſt contenté de dire que la beauté n'eſt autre choſe que l'ordre dans la grandeur (1). En effet, l'ordre ſuppoſe la ſymétrie, la convenance, l'harmonie : dans la grandeur, ſont compriſes la ſimplicité, l'unité, la majeſté. On convint que cette définition renfermoit à-peu-près tous les caracteres de la beauté, ſoit univerſelle, ſoit individuelle.

MYLASA.

Nous allâmes de Cnide à Mylaſa, l'une des principales villes de la Carie. Elle poſſede un riche territoire, & quantité de temples, quelques-uns très-anciens, tous conſtruits d'un beau marbre, tiré d'une carriere voiſine (2). Le ſoir, Stratonicus nous dit qu'il vouloit jouer de la cithare en préſence du peuple aſſemblé, & n'en fut pas détourné par notre hôte, qui lui raconta un fait récemment arrivé dans une autre ville de ce canton, nommé Iaſus. La multitude étoit accourue à l'invitation

---

(1) Ariſtot. de mor. lib. 4, cap. 7, t. 2, p. 49. Id. de poet. cap. 7, t. 2, p. 658.

(2) Strab. lib. 14, p. 658. Herodot. lib. 1, cap. 171.

d'un joueur de cithare. Au moment qu'il déployoit toutes les ressources de son art, la trompette annonça l'instant de la vente du poisson. Tout le monde courut au marché, à l'exception d'un citoyen, qui étoit dur d'oreille; le musicien s'étant approché de lui pour le remercier de son attention, & le féliciter sur son goût: — Est-ce que la trompette à sonné? lui dit cet homme? — Sans doute. — Adieu donc; je m'enfuis bien vîte (1). Le lendemain Stratonicus se trouvant au milieu de la place publique, entourée d'édifices sacrés, & ne voyant autour de lui que très-peu d'auditeurs, se mit à crier de toutes ses forces: *Temples, écoutez-moi* (2)! & après avoir préludé pendant quelques momens, il se retira. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mépris que les Grecs de Carie font des grands talens.

CAUNUS.

Il courut plus de risques à Caunus. Le pays est fertile; mais la chaleur du climat & l'abondance des fruits y occasionnent souvent des fievres. Nous étions étonnés de cette quantité de malades, pâles & languissans, qui se traînoient dans les rues.

(1) Strab. lib. 14, p. 658.
(2) Athen. lib. 8, cap. 9, p. 348.

Stratonicus s'avisa de leur citer un vers d'Homere, où la destinée des hommes est comparée à celle des feuilles (1). C'étoit en automne, lorsque les feuilles jaunissent. Comme les habitans s'offensoient de cette plaisanterie : « Moi, répondit-il, je n'ai » pas voulu dire que ce lieu fût mal-sain, » puisque je vois les morts s'y promener » paisiblement » (2). Il fallut partir au plus vîte, mais ce ne fut pas sans gronder Stratonicus, qui, tout en riant, nous dit qu'un fois à Corinthe, il lui échappa quelques indiscrétions, qui furent très-mal reçues. Une vieille femme le regardoit attentivement ; il voulut en savoir la raison. La voici, répondit-elle : Cette ville ne peut vous souffrir un seul jour dans son sein ; comment se peut-il que votre mere vous ait porté dix mois dans le sien (3) ?

---

(1) Homer. iliad. lib. 6, v. 146.
(2) Strab. lib. 14, p. 651. Eustath. in Dionys. perieg. v. 533. ap. Geogr. min. t. 4, p. 101.
(3) Athen. lib. 8, cap. 9, p. 349.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-DOUZIEME.

Rhodes fut d'abord nommé Ophiusa (1), c'est-à-dire, l'île aux serpens. C'est ainsi qu'on désigna plusieurs autres îles qui étoient peuplées de ces reptiles, quand les hommes en prirent possession. Remarque générale : quantité de lieux, lors de leur découverte, reçurent leur nom des animaux, des arbres, des plantes & des fleurs qui s'y trouvoient en abondance. On disoit : Je vais au pays *des cailles*, *des cyprès*, *des lauriers*, &c. (2)

Du temps d'Homere, l'île dont je parle étoit partagée entre les villes d'Ialyse, Camire & Linde (3), qui subsistent encore, dépouillées de leur ancien éclat. Presque de nos jours, la plupart de leurs habitans ayant résolu de s'établir dans un même endroit, pour réunir leurs forces (4), jetterent les fondemens de la ville de Rhodes *, d'après les desseins d'un architecte Athénien (5) ; ils y transporterent les statues qui décoroient leurs premieres

(1) Strab. lib. 14, p. 653. Steph. in *Pod.*

(2) Eustath. in Dionys. v. 453, p. 84. Spanh. de præst. num. t. 1, p. 320.

(3) Homer. iliad. lib. 2, v. 656. Pind. olymp. 7, v. 135.

(4) Strab. lib. 14, p. 655. Diod. Sic. lib. 13, p. 196. Conon ap. Phot. p. 456. Aristid. orat. de concord. t. 1, p. 398.

* Dans la premiere année de la 93e. olympiade (Diod. Sic. lib. 13, p. 196.) av. J. C. 408 ou 407.

(5) Strab. ibid. p. 654.

demeures (1), & dont quelques-unes sont de vrais colosses (2). * La nouvelle ville fut construite en forme d'amphithéâtre (3), sur un terrain qui descend jusqu'au rivage de la mer. Ses ports, ses arsénaux, ses murs, qui sont d'une très-grande élévation, & garnis de tours; ses maisons bâties en pierres & non en briques, ses temples, ses rues, ses théatres, tout y porte l'empreinte de la grandeur & de la beauté (4): tout annonce le goût d'une nation qui aime les arts, & que son opulence met en état d'exécuter de grandes choses.

Le pays qu'elle habite jouit d'un air pur & serein (5). On y trouve des cantons fertiles, du raisin & du vin excellent, des arbres d'une grande beauté, du miel estimé, des salines, des carrieres de marbre; la mer qui l'entoure fournit du

(1) Pind. olymp. 7, v. 95.
(2) Plin. lib. 34, cap. 7, t. 2 p. 647.
* Parmi ces statues colossales, je ne compte pas ce fameux colosse qui avoit, suivant Pline, 70 coudées de haut, parce qu'il ne fut construit qu'environ 64 ans après l'époque où je place le voyage d'Anacharsis à Rhodes (Meurs. in Rhod. lib. 1, cap. 15.) Mais je le cite ici pour prouver quel étoit dans ces temps-là le goût des Rhodiens pour les grands monumens.
(3) Diod. Sic. lib. 20, p. 811.
(4) Strab. lib. 14, p. 652. Diod. Sic lib. 19, p. 689. Pausan. lib. 4, cap. 31, p. 356. Aristid. orat. Rhodiac. t. 2, p. 342 & 358. Dio. Chrysost. orat. 31, p. 354.
(5) Suet. in Tiber. cap. 11.

poisson

poiſſon en abondance (1). Ces avantages & d'autres encore ont fait dire aux poëtes qu'une pluie d'or y deſcend du ciel (2).

L'induſtrie ſeconda la nature. Avant l'époque des olympiades, les Rhodiens s'appliquerent à la marine (3). Par ſon heureuſe poſition (4), leur île ſert de relâche aux vaiſſeaux qui vont d'Egypte en Grece ; ou de Grece en Egypte (5). Ils s'établirent ſucceſſivement dans la plupart des lieux où le commerce les attiroit. On doit compter parmi leurs nombreuſes colonies, Parthénopé * & Salapia en Italie, Agrigente & Géla en Sicile, Rhodes ** ſur les côtes de l'Ibérie, au pied des Pyrénées, &c. (6).

Les progrès de leurs lumieres ſont marqués par des époques aſſez diſtinctes. Dans les plus anciens temps, ils reçurent de quelques étrangers, connus ſous le nom de Telchiniens, des procédés, ſans doute informes encore, pour travailler les métaux ; les auteurs du bienfait furent ſoup-

---

(1) Meurſ. in Rhod. lib. 2, cap. 1.

(2) Homer. iliad. lib. 2, v. 670. Pind. olymp. 7, v. 89. Strab. lib. 14, p. 654.

(3) Strab. lib. 14, p. 654.

(4) Polyb. lib. 5, p. 430. Aul. Gell. lib. 7, cap. 3.

(5) Diod. Sic. lib. 5, p. 329. Demoſth. adv. Dionyſ. p. 1121, &c.

* Naples.

** Roſes en Eſpagne.

(6) Strab. ibid. Meurſ. Rhod. lib. 1, cap. 18.

çonnés d'employer les opérations de la magie (1). Des hommes plus éclairés leur donnerent ensuite des notions sur le cours des astres, & sur l'art de la divination ; on les nomma les enfans du soleil (2). Enfin, des hommes de génies les soumirent à des loix, dont la sagesse est généralement reconnue (3). Celles qui concernent la marine, ne cesseront de la maintenir dans un état florissant, & pourront servir de modeles à toutes les nations commerçantes (4). Les Rhodiens paroissent avec assurance sur toutes les mers, sur toutes les côtes. Rien n'est comparable à la légéreté de leurs vaisseaux, à la discipline qu'on y observe, à l'habileté des commandans & des pilotes (5). Cette partie de l'administration est confiée à des magistrats attentifs & séveres. On puniroit de mort ceux qui, sans permission, pénétreroient dans certains endroits des arsenaux (6).

Je vais rapporter quelques-unes de

(1) Strab. lib. 14, p. 654. Diod. Sic. lib. 5, p. 326.
(2) Strab. ibid. Diod. Sic. p. 328.
(3) Strab. ibid. p. 652.
(4) Meurs. in Rhod. lib. cap. 1, p. 21. Dissert. de M. Pastoret sur l'influence des loix des Rhodiens.
(5) Diod. Sic. in excerpt. Vales. p. 402. Liv. lib. 37, cap. 30. Cicer. pro leg. Manil. cap. 18, t. 5, p. 20. Aul. Gell. lib. 7, cap. 3.
(6) Strab. lib. 14, p. 653.

leurs loix civiles & criminelles. Pour empêcher que les enfans ne laissent flétrir la mémoire de leur pere : « Qu'ils payent » ses dettes, dit la loi quand même ils » renonceroient à sa succession » (1). A Athenes, lorsqu'un homme est condamné à perdre la vie, on commence par ôter son nom du registre des citoyens. Ce n'est donc pas un Athénien qui s'est rendu coupable, c'est un étranger (2). Le même esprit a dicté cette loi des Rhodiens : « Que les Homicides soient jugés hors » de la ville » (3). Dans la vue d'inspirer plus d'horreur pour le crime, l'entrée de la ville est interdite à l'exécuteur des hautes œuvres (4).

L'autorité avoit toujours été entre les mains du peuple : elle lui fut enlevée, il y a quelques années ; par une faction que favorisoit Mausole, roi de Carie (5) ; & ce fut vainement qu'il implora le secours des Athéniens (6). Les riches,

(1) Sext. Empir. Pyrrhon. hypoth. lib. 1, cap. 14 ; p. 38.
(2) Dio Chrysost. orat 31, p. 336.
(3) Aristid. orat. Rhod. t. 2, p. 353.
(4) Dio Chrysost. ibid. p. 348.
(5) Aristot. de rep. lib. 5, cap. 3, t. 2, p. 388 ; & cap. 5, p. 392. Theopomp. ap. Athen. lib. 10, cap. 12, p. 444. Demosth. de libert. Rhod. pag. 144 & 145. Liban. argum. ibid. p. 143. Ulpian. in Demosth. p. 149.
(6) Demosth. de libert. Rhod. p. 143.

auparavant maltraités par le peuple, veillent sur ses intérêts, avec plus de soin qu'il ne le faisoit lui-même. Ils ordonnent de temps en temps des distributions de blé ; & des officiers particuliers sont chargés de prévenir les besoins des plus pauvres, & spécialement de ceux qui sont employés sur les flottes, ou dans les arsenaux (1).

Ce telles attentions perpétueront sans doute l'oligarchie * ; & tant que les principes de la constitution ne s'altéreront point, on recherchera l'alliance d'un peuple dont les chefs auront appris à se distinguer par une prudence consommée, & les soldats par un courage intrépide. (2). Mais ces alliances ne seront jamais fréquentes (3). Les Rhodiens resteront, autant qu'ils le pourront, dans une neutralité armée. Ils auront des flottes toujours prêtes pour protéger leur commerce, un commerce pour amasser de richesses, des richesses pour être en état d'entretenir leurs flottes.

Les loix leur inspirent un amour ardent

(1) Strab. lib. 14, p. 652.

* L'oligarchie établies à Rhodes du temps d'Aristote ; subsistoit encore du temps de Strabon.

(2) Polyb. lib. 5, p. 428. Id. excerpt. legat. p. 924. Diod. Sic. lib. 20, p. 820. Hirt. de bell. Alexand. cap. 15.

(3) Diod. Sic. lib. 20, p. 809.

pour la liberté ; les monumens ſuperbes impriment dans leurs ames des idées & des ſentimens de grandeur. Ils conſervent l'eſpérance dans les plus affreux revers, & l'ancienne ſimplicité de leurs peres dans le ſein de l'opulence. * Leurs mœurs ont quelqueſois reçu de fortes atteintes : mais ils ſont tellement attachés à certaines formes d'ordre & de décence, que de pareilles attaques n'ont chez eux qu'une influence paſſagere. Ils ſe montrent en public avec des habits modeſtes & un maintien grave. On ne les voit jamais courir dans les rues, & ſe précipiter les uns ſur les autres. Ils aſſiſtent aux ſpectacles en ſilence ; & dans ces repas où regne la confiance de l'amitié & de la gaieté, ils ſe reſpectent eux-mêmes (1).

Nous parcourûmes l'île dans ſa patrie orientale, où l'on prétend qu'habitoient autrefois des géans (2). On y a découvert des os d'une grandeur énorme (3). On nous en avoit montré de ſemblables en d'autres lieux de la Grece. Cette race d'hommes a-t-elle exiſté ? Je l'ignore.

Au bourg de Linde, le temple de Minerve eſt remarquable, non-ſeulement

---

* Voyez la note à la fin du volume.

(1) Dio Chryſoſt. orat. 31, p. 350 ; orat. 32, p. 377.

(2) Diod. Sic. lib. 5, p. 327.

(3) Phleg. de reb. mirab. cap. 16.

par sa haute antiquité, & par les offrandes des rois (1), mais encore par deux objets qui fixerent notre attention. Nous y vîmes, tracées en lettres d'or, cette ode de Pindare, que Stratonicus nous avoit fait entendre (2). Non loin de là se trouve le portrait d'Hercule ; il est de Parrhasius, qui, dans une inscription placée au bas du tableau, atteste qu'il avoit représenté le Dieu, tel qu'il l'avoit vu plus d'une fois en songe (3). D'autres ouvrages du même artiste excitoient l'émulation d'un jeune homme de Caunus, que nous connûmes : & qui se nommoit Protogene. Je le cite, parce qu'on auguroit, d'après ses premiers essais, qu'il se placeroit un jour à côté ou au dessus de Parrhasius.

Parmi les gens de lettres qu'a produits l'île de Rhodes, nous citerons d'abord Cléobule, l'un des sages de la Grece, ensuite Timocréon & Anaxandride, l'un & l'autre célébres par leurs comédies. Le premier étoit à la fois athlete & poëte, très-vorace & très-satyrique. Dans ses pieces de théatre,

---

(1) Herodot. lib. 2, cap. 182. Note de M. Larcher, t. 2, p. 519. Meurs. in Rhod. lib. 1, cap. 6.

(2) Gorg. ap. Schol. Pind. olymp. 7, p. 76. Alter. Schol. p. 88.

(3) Plin. Lib. 35, cap. 10, p. 694. Athen. lib. 12, cap. 11, p. 543.

ainsi que dans ses chansons, il déchira sans pitié Thémistocle & Simonide. Après sa mort, Simonide fit son épitaphe; elle étoit conçue en ces termes: « J'ai passé » ma vie à manger, à boire, & à dire » du mal de tout le monde (1). »

Anaxandride appelé à la cour du roi de Macédoine, augmenta par une de ses pieces l'éclat des fêtes qu'on y célébroit (2). Choisi par les Athéniens pour composer le dithyrambe qu'on devoit chanter dans une cérémonie religieuse, il parut à cheval à la tête du chœur, ses cheveux tombant sur ses épaules, vêtu d'une robe de pourpre garnie de franges d'or, & chantant lui-même ses vers (3); il crut que cet appareil, soutenu d'une belle figure, lui attireroit l'admiration de la multitude. Sa vanité lui donnoit une humeur insupportable. Il avoit fait 65 comédies. Il remporta dix fois le prix: mais, beaucoup moins flatté de ses victoires qu'humilié de ses chûtes, au lieu de corriger les pieces qui n'avoient pas réussi, il les envoyoit, dans un accès de colere, aux

---

(1) Athen. lib. 10, cap. 4, p. 415. Anthol. lib. 3; cap 6, p. 212. Ælian. var. hist. lib. 1, cap. 27. Plut. in Themist. t. 1, p. 122. Suid. in *Timocr.*

(2) Suid. in *Anaxandr.*

(3) Athen. lib. 9, cap. 4, p. 37.

épiciers, pour qu'elles servissent d'enveloppes (1).

Que d'après ces exemples, on ne juge pas du caractere de la nation. Timocréon & Anaxandride vécurent loin de leur patrie; & ne chercherent que leur gloire personnelle.

L'ÎLE DE CRETE.*

L'île de Rhodes est beaucoup plus petite que celle de Crete. Toutes deux m'ont paru mériter de l'attention : la premiere s'est élevée au-dessus de ses moyens ; la seconde est restée au-dessous des siens. Notre traversée de l'une à l'autre fut très-heureuse. Nous descendîmes au port de Cnosse, éloigné de cette ville de 25 stades (2). **

Du temps de Minos, Cnosse étoit la capitale de l'île (3). Les habitans voudroient lui conserver la même prérogative, & fondent leur prétention, non sur leur puissance actuelle, mais sur la gloire de leurs ancêtres (4) ; & sur un titre encore

(1) Id. ibid.
* Aujourd'hui Candie.
(2) Strab. lib. 10, p. 476.
** Environ une lieue.
(3) Strab. lib. 10, p. 476. Homer. odyss. lib. 19, v. 178.
(4) Diod. Sic. in excerpt. Valef. p. 353.

plus

plus respectable à leurs yeux ; c'est le tombeau de Jupiter (1) ; c'est cette caverne fameuse où ils disent qu'il fut enseveli. Elle est creusée au pied du mont Ida, à une légere distance de la ville. Ils nous presserent de la voir, & le Cnossien qui avoit la complaisance de nous loger, voulut absolument nous accompagner.

Il falloit traverser la place publique ; elle étoit pleine de monde. On nous dit qu'un étranger devoit prononcer un discours en l'honneur des Crétois. Nous ne fûmes pas étonnés du projet ; nous avions vu, en plusieurs endroits de la Grece, des orateurs ou des sophistes composer ou réciter en public le panégyrique d'un peuple, d'un héros, ou d'un personnage célébre (2). Mais quelle fut notre surprise quand l'étranger parut à la tribune? C'étoit Stratonicus. La veille il s'étoit concerté, à notre insçu, avec les principaux magistrats qu'il avoit connus dans un voyage précédent.

Après avoir représenté les anciens habitans de l'île dans un état de barbarie

(1) Meurs. in Cret. cap. 3 & 4.

(2) Isocr. in paneg. t. 1, p. 120. Id. in Helen. encom. t. 2, p. 114. Plat. in Hipp. min. t. 1, pag. 363. Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 192.

& d'ignorance (1) : C'eſt parmi vous, s'écria-t-il, que tous les arts furent découverts ; c'eſt vous qui en avez enrichi la terre. Saturne vous donna l'amour de la juſtice, & cette ſimplicité de cœur qui vous diſtingue (2). Veſta vous apprit à bâtir des maiſons, Neptune à conſtruire des vaiſſeaux. Vous devez à Cérès la culture du blé, à Bacchus celle de la vigne, à Minerve celle de l'olivier (3). Jupiter détruiſit les géans qui vouloient vous aſſervir (4). Hercule vous délivra des ſerpens, des loups, & des diverſes eſpeces d'animaux mal-faiſans (5). Les auteurs de tant de bienfaits, admis par vos ſoins au nombre des dieux, reçurent le jour dans cette belle contrée, & ne ſont maintenant occupés que de ſon bonheur.

L'orateur parla enſuite des guerres de Minos, de ſes victoires ſur les Athéniens, des étranges amours de Paſiphaé, de cet homme plus étrange encore qui naquit avec une tête de taureau, & qui fut nommé

(1) Herodot. lib. 1, cap. 173. Diod. Sic. lib. 5, p. 334.

(2) Diod. Sic. ibid.

(3) Id. ibid. p. 336, &c.

(4) Id. ibid. p. 338.

(5) Id. lib. 4, p. 225. Plut. de inimic, util. t. 2, p. 86. Ælian. hiſt. animal. lib. 3, cap. 32. Plin. lib. 8, cap. 58, t. 1, p. 484.

Minotaure. Stratonicus, en raſſemblant les traditions les plus contradictoires, & les fables les plus abſurdes, les avoit expoſées comme des vérités importantes & inconteſtables. Il en réſultoit un ridicule qui nous faiſoit trembler pour lui; mais la multitude énivrée des louanges dont il l'accabloit, ne ceſſa de l'interrompre par des applaudiſſemens.

La ſéance finie, il vint nous joindre; nous lui demandâmes, ſi en voulant s'amuſer aux dépens de ce peuple, il n'avoit pas craint de l'irriter par l'excès des éloges. Non, répondit-il, la modeſtie des nations, ainſi que celle des particuliers, eſt une vertu ſi douce, qu'on peut ſans riſque la traiter avec inſolence.

Le chemin qui conduit à l'antre de Jupiter eſt très-agréable: ſur ſes bords, des arbres ſuperbes; à ſes côtés, des prairies charmantes, & un bois de cyprès remarquables par leur hauteur & leur beauté, bois conſacré aux dieux, ainſi qu'un temple que nous trouvâmes enſuite (1).

A l'entrée de la caverne ſont ſuſpendues quantité d'offrandes. On nous fit remarquer comme une ſingularité un de ces peupliers

(1) Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 625.

noirs qui tous les ans portent du fruit : on nous dit qu'il en croissoit d'autres aux environs, sur les bords de la fontaine Saurus (1). La longueur de l'antre peut être de 200 pieds, sa largeur de 20 (2). Au fond nous vîmes un siége qu'on nomme le trône de Jupiter, & sur les parois cette inscription tracée en anciens caractères : *C'est ici le tombeau de Zan* (3). *

Comme il étoit établi que le Dieu se manifestoit, dans le souterrain sacré, à ceux qui venoient le consulter, des hommes d'esprit profiterent de cette erreur pour éclairer ou pour séduire les peuples. On prétend en effet que Minos (4), Epiménide & Pythagore, voulant donner une sanction divine à leurs loix ou à leurs dogmes, descendirent dans la caverne, & s'y tinrent plus ou moins de temps renfermés (5).

De là nous allâmes à la ville de Gortyne, l'une des principales du pays ; elle est située au commencement d'une plaine très-fertile. En arrivant, nous assistâmes au

---

(1) Theophr. hist. plant. lib. 3, cap. 5, p. 124.
(2) Benedet. Bordon. Isolar. p. 49.
(3) Meurs. in Cret. lib. 1, cap. 4, p. 78.
* Zan est la même chose que *Zen*, Jupiter. Il paroît par une médaille du cabinet du Roi, que les Crétois prononçoient TAN (Mém. de l'Acad. t. 26, p 546.) Cette inscription n'étoit pas d'une haute antiquité.
(4) Homer. odyss. lib. 19, v. 179. Plat. in Min. t. 2, p. 319.
(5) Diog. Laert. lib. 8, §. 3.

jugement d'un homme accusé d'adultere. Il en fut convaincu ; on le traita comme le vil esclave des sens. Déchu des priviléges de citoyen, il parut en public avec une couronne de laine, symbole d'un caractere efféminé, & fut obligé de payer une somme considérable (1).

On nous fit monter sur une colline par un chemin très-rude (2), jusqu'à l'ouverture d'une caverne, dont l'intérieur présente à chaque pas des circuits & des sinuosités sans nombre. C'est là sur-tout qu'on connoît le danger d'une premiere faute ; c'est là que l'erreur d'un moment peut coûter la vie au voyageur indiscret. Nos guides, à qui une longue expérience avoit appris à connoître tous les replis de ces retraites obscures, s'étoient armés de flambeaux. Nous suivîmes une espece d'allée, assez large pour y laisser passer deux ou trois hommes de front, haute en certains endroits de 7 à 8 pieds, en d'autres de deux ou trois seulement. Après avoir marché ou rampé pendant l'espace d'environ 1200 pas, nous trouvâmes deux salles presque rondes, ayant chacune 24 pieds de diâmetre, sans autre issue que celle qui nous y avoit conduits, toutes deux

(1) Ælian. var. hist. lib. 12, cap. 12. Not. Perizon. ibid.

(2) Tournef. voyag. t. 1, p. 67.

taillées dans le roc, ainsi qu'une partie de l'allée que nous venions de parcourir (1).

Nos conducteurs prétendoient que cette vaste caverne étoit précisément ce fameux labyrinthe où Thésée mit à mort le Minotaure que Minos y tenoit renfermé. Ils ajoutoient que dans l'origine, le labyrinthe ne fut destiné qu'à servir de prison (2). *

Dans les pays de montagne, le défaut de cartes topographiques nous obligent souvent à gagner une hauteur pour réconnoître la position respective des lieux. Le sommet du mont Ida nous présentoit une station favorable. Nous prîmes des provisions pour quelques jours. Une partie de la route se fait à cheval; & l'autre à pied (3). On visite, en montant, les antres où s'étoient établis les premiers habitans de la Crete (4). On traverse des bois de chênes, d'érables & de cedres. Nous étions frappés de la grosseur des cyprès, de la hauteur des arbousiers & des andrachnés (5). A mesure qu'on

(1) Tournef. voyag. t. 1, p. 65.
(2) Philocr. ap. Plut. in Thes. t. 1, p. 6.
* Voyez la note à la fin du volume.
(3) Tournef. voyag. t. 1, p. 52.
(4) Diod. Sic. lib. 5, p. 334.
(5) Dyonis. perieg. v. 503. Theophr. hist. plant. lib. 3, cap. 3, p. 121; lib. 4, cap. 1, p. 283.

avance, le chemin devient plus escarpé, le pays plus désert. Nous marchions quelquefois sur les bords des précipices, & pour comble d'ennui, il falloit supporter les froides réflexions de notre hôte. Il comparoît les diverses régions de la montagne, tantôt aux différens âges de la vie, tantôt aux dangers de l'élévation, & aux vicissitudes de la fortune. Eussiez-vous pensé, disoit-il, que cette masse énorme, qui occupe au milieu de notre île un espace de 600 stades de circonférence, (1) * qui a successivement offert à nos regards des forêts superbes, des vallées & des prairies délicieuses, (2) des animaux sauvages & paisibles, (3) des sources abondantes qui vont au loin fertiliser nos campagnes, (4) se termineroit par quelques rochers, sans cesse battus des vents, sans cesse couverts de neiges & de glaces (5) ?

La Crete doit être comptée parmi les

Meurs. in Cret. cap. 9. Belon, observ. liv. 1, chap. 16 & 17.

(1) Strab. lib. 10, p. 475.

* 22 lieues 1700 toises.

(2) Theophr. de vent. p. 405. Diod. Sic. lib. 5, p. 338. Wessel. not. in Diod. t. 1, p. 386. Meurs. in Cret. lib. 2, cap. 3, p. 73. Belon, observ. liv. 1, chap. 16.

(3) Meurs. ibid. cap. 8, p. 100.

(4) Id. ibid. cap. 6, p. 89.

(5) Diod. Sic. lib. 5, p. 338. Tournef. voyage t. 1, p. 53.

plus grandes îles connues (1). Sa longueur d'orient en occident est, à ce qu'on prétend, de 2500 stades (2); * dans son milieu, elle en a environ 400 de largeur (3); ** beaucoup moins partout ailleurs (4). Au midi, la mer de Lybie baigne ses côtes; au nord, la mer Egée; à l'est, elle s'approche de l'Asie; à l'ouest, de l'Europe (5). Sa surface est hérissée de montagnes, dont quelques-unes, moins élevées que le mont Ida, sont néanmoins d'une très-grande hauteur: on distingue dans sa partie occidentale les *Monts Blancs*, qui forment une chaîne de 300 stades de longueur (6) ***.

Sur les rivages de la mer, & dans l'intérieur des terres, de riches prairies sont couvertes de troupeaux nombreux; des plaines bien cultivées présentent successivement d'abondantes moissons de blé, de vin, d'huile, de miel & de fruits de toute

---

(1) Scyl. ap. geog. min. tome 1, p. 56. Tim. ap. Strab. lib. 14, p. 554. Eusthath. in Dionys. v. 568.

(2) Scyl. ibid. Dicæarch. stat. Græc. ap. geogr. min. t. 2, p. 24. Meurs. in Cret. lib. 1, cap. 3, p. 8.

* 94 lieues 1250 toises.

(3) Plin. lib. 4, cap. 12, t. 1, p. 209.

** 15 lieues 300 toises.

(4) Strab. lib. 10, p. 475.

(5) Strab. lib. 10, p. 474.

(6) Id. ibid. p. 475.

*** 11 lieues 850 toises.

eſpece (1). L'île produit quantité de plantes ſalutaires (2) ; les arbres y ſont très-vigoureux ; les cyprès s'y plaiſent beaucoup, ils croiſſent, à ce qu'on dit, au milieu des neiges éternelles qui couronnent les Monts Blancs, & qui leur ont fait donner ce nom (3).

La Crete étoit fort peuplée du temps d'Homere. On y comptoit 90 ou 100 villes (4). Je ne ſais ſi le nombre en a depuis augmenté ou diminué. On prétend que les plus anciennes furent conſtruites ſur les flancs des montagnes, & que les habitans deſcendirent dans les plaines, lorſque les hivers devinrent plus rigoureux & plus longs (5). J'ai déjà remarqué dans mon voyage de Theſſalie, qu'on ſe plaignoit à Lariſſa de l'augmentation ſucceſſive du froid *.

Le pays étant par-tout montueux &

(1) Id. ibid. Homer. odyſſ. lib. 19, v. 173. Diod. Sic. lib. 5, p. 343. Tournef. voyag. t. 1, page 23, 37, 42, &c. Meurſ. in Cret. lib. 2, cap. 7, p. 94; cap. 9, p. 102.

(2) Meurſ. ibid. cap. 10, p. 108.

(3) Theophr. hiſt. plant. lib. 3, cap. 2, page 118; lib 4, cap. 1, page 283. Plin. lib. 16; cap. 33, t. 2, p. 25. Tournef voyag. t. 1, p. 28.

(4) Homer. odyſſ. lib. 19, v. 174. Id. in iliad. lib. 2, v. 649. Euſtath. iliad. lib. 2, t. 1, p. 313.

(5) Theophr. de vent. p. 405.

* Chapitre XXXV de cet ouvrage.

inégale, la course à cheval est moins connue des habitans que la course à pied ; & par l'exercice continuel qu'ils font de l'arc & de la fronde, depuis leur enfance, ils sont devenus les meilleurs archers & les plus habiles frondeurs de la Grece (1).

L'île est d'un difficile accès (2). La plupart de ses ports sont exposés aux coups de vent (3) ; mais comme il est aisé d'en sortir avec un temps favorable, on pourroit y préparer des expéditions pour toutes les parties de la terre (4). Les vaisseaux, qui partent du promontoire le plus oriental, ne mettent que 3 ou 4 jours pour aborder en Egypte (5). Il ne leur en faut que 10 pour se rendre aux Palus Méotides au-dessus du Pont-Euxin (6).

La position des Crétois au milieu des nations connues, leur extrême population, & les richesses de leur sol, font présumer que la nature les avoit destinés à ranger toute la Grece sous leur obéissance (7).

(1) Meurs. in Cret. lib. 3, cap. 11, p. 177. Belon, observ. liv. 1, chap. 5.
(2) Aristot. de rep. lib. 2, cap. 10, t. 2, p. 333, E.
(3) Homer. odyss. lib. 19, v. 189. Eustath. ibid. t. 3, p. 1861, lin. 43.
(4) Diod. Sic. lib. 4, p. 225.
(5) Strab. lib. 10, p. 475.
(6) Diod. Sic. lib. 3, p. 167.
(7) Aristot. de rep. lib. 2, cap. 10, t. 2, p. 332.

Dès avant la guerre de Troye, ils soumirent une partie des îles de la mer Egée (1), & s'établirent sur quelques côtes de l'Asie & de l'Europe (2). Au commencement de cette guerre, 80 de leurs vaisseaux aborderent sur les rives d'Ilium, sous les ordres d'Idoménée & de Mérion (3). Bientôt après l'esprit des conquêtes s'éteignit parmi eux, & dans ces derniers temps, il a été remplacé par des sentimens qu'on auroit de la peine à justifier. Lors de l'expédition de Xerxès, ils obtinrent de la Pythie une réponse qui les dispensoit de secourir la Grece (4); & pendant la guerre du Péloponese, guidés non par un principe de justice, mais par l'appât du gain, ils mirent à la solde des Athéniens un corps de frondeurs & d'archers, que ces derniers leur avoient demandés (5).

Tel ne fut jamais l'esprit de leurs loix, de ces loix d'autant plus célébres, qu'elles en ont produit de plus belles encore. Regrettons de ne pouvoir citer ici tous ceux qui, parmi eux, s'occuperent de ce grand objet; prononçons du moins avec

(1) Meurs. in Cret. lib. 3, cap. 3, p. 128.
(2) Id. ibid. lib. 4, cap. 5, p. 210.
(3) Homer. iliad. lib. 2, v. 645.
(4) Herodot. lib. 7, cap. 169.
(5) Thucyd. lib. 7, cap. 57.

respect le nom de Radamante, qui, dès les plus anciens temps, jetta les fondemens de la législation (1), & celui de Minos qui éleva l'édifice.

Lycurgue emprunta des Crétois l'usage des repas en commun, les regles séveres de l'éducation publique, & plusieurs autres articles qui semblent établir une conformité parfaite entre ses loix & celles de Crete. Pourquoi donc les Crétois ont-ils plutôt & plus honteusement dégénéré de leurs institutions que les Spartiates? Si je ne me trompe; en voici les principales causes.

1°. Dans un pays entouré de mers ou de montagnes qui le séparent des régions voisines, il faut que chaque peuplade sacrifie une partie de sa liberté pour conserver l'autre, & qu'afin de se protéger mutuellement, leurs intérêts se réunissent dans un centre commun. Sparte étant devenue par la valeur de ses habitans, ou par les institutions de Lycurgue, la capitale de la Laconie, on vit rarement s'élever des troubles dans la province. Mais en Crete, les villes de Cnosse, de Gortyne, de Cydonie, de Phestus, de Lyctos & quantité d'autres forment autant de républiques indépendantes, jalousies,

---

(1) Ephor. ap. Strab. lib. 10, p. 476 & 482.

ennemies, toujours en état de guerre les unes contre les autres (1). Quand il survient une rupture entre les peuples de Cnosse & de Gortyne sa rivale, l'île est pleine de factions, quand ils sont unis, elle est menacée de la servitude (2).

2°. A la tête de chacune de ces républiques, de magistrats, nommés Cosmes (3) *, sont chargés de l'administration, & commandent les armées. Ils consultent le Sénat, & présentent les décrets qu'ils dressent, de concert avec cette compagnie, à l'assemblée du peuple, qui n'a que le privilége de les confirmer (4). Cette constitution renferme un vice essentiel. Les Cosmes ne sont choisis que dans une certaine classe de citoyens; & comme après leur année d'exercice ils ont le droit exclusif de remplir les places vacantes dans le Sénat, il arrive qu'un petit nombre de familles, revêtues de toute l'autorité, refusent d'obéir aux loix, exercent, en se réunissant, le pouvoir le plus despo-

---

(1) Aristot. de rep. lib. 2, cap. 9, t. 2, p. 328. Plut. de frat. amor. t. 2, p. 490.

(2) Strab. lib. 10, page 478 & 479. Polyb. lib. 4, p. 319.

(3) Chishull antiq. Asiat. p. 108.

* Ce nom, écrit en grec, tantôt *Kosmoi*, tantôt *Kosmioi*, peut signifier Ordonnateurs ou Prudhommes (Chish. antiq. Asiat. 123.) Les anciens auteurs les comparent quelquefois aux Éphores de Lacédémone.

(4) Aristot. lib. 2, cap. 10, t. 2, p. 333.

tique, & donnent lieu, en se divisant, aux plus cruelles séditions (1).

3°. Les loix de Lycurgue établissent l'égalité des fortunes parmi les citoyens, & la maintiennent par l'interdiction du commerce & de l'industrie, celles de Crete permettent à chacun d'augmenter son bien (2). Les premieres défendent toute communication avec les nations étrangeres : ce trait de génie avoit échappé aux législateurs de Crete. Cette île ouverte aux commerçans & aux voyageurs de tous les pays, reçut de leurs mains la contagion des richesses & celle des exemples. Il semble que Lycurgue fonda de plus justes espérances sur la sainteté des mœurs que sur la beauté des loix : qu'en arriva-t-il ? Dans aucun pays, les loix n'ont été aussi respectées qu'elles le furent par les magistrats & par les citoyens de Sparte. Les législateurs de Crete paroissent avoir plus compté sur les loix que sur les mœurs, & s'être plus donné de soins pour punir le crime que pour le prévenir : injustices dans les chefs, corruption dans les particuliers ; voilà ce qui résulta de leurs réglemens (3).

---

(1) Id. ibid. Polyb. lib. 6, p. 490.
(2) Polyb. lib. 6, p. 489.
(3) Id. ibid, p. 490. Meurs. in Cret. lib. 4, cap. 10, p. 231.

La loi du Syncrétifme, qui ordonne à tous les habitans de l'île de fe réunir, fi une puiffance étrangere y tentoit une defcente, ne fauroit les défendre, ni contre leurs divifions ni contre les armes de l'ennemi, (1) parce qu'elle ne feroit que fufpendre les haines au lieu de les éteindre, & qu'elle laifferoit fubfifter trop d'intérêts particuliers dans une confédération générale.

On nous parla de plufieurs Crétois qui fe font diftingués en cultivant la poéfie ou les arts. Épiménide, qui, par certaines cérémonies religieufes fe vantoit de détourner le courroux célefte, devint beaucoup plus célébre, que Myfon qui ne fut mis qu'au nombre des fages (2).

En plufieurs endroits de la Grece, on conferve avec refpect de prétendus monumens de la plus haute antiquité : à Chéronnée le fceptre d'Agamemnon (3), ailleurs la maffue d'Hercule (4), & la lance d'Achille (5) ; mais j'étois plus jaloux de découvrir dans les maximes & dans les ufages d'un peuple, les débris de fon

---

(1) Ariftot de rep. lib. 2, cap. 10, p. 333, E. Plut. de frat. amor. t. 2, p. 490.
(2) Meurf. in Cret. lib. 4, cap. 11, &c.
(3) Paufan. lib. 9, cap. 40, p. 795.
(4) Id. lib. 2, cap. 31, p. 185.
(5) Id. lib. 3, cap. 3, p. 211.

ancienne sagesse. Les Crétois ne mêlent jamais les noms des dieux dans leurs sermens (1). Pour les prémunir contre les dangers de l'éloquence, on avoit défendu l'entrée de l'île aux professeurs de l'art oratoire (2). Quoiqu'ils soient aujourd'hui plus indulgens à cet égard, ils parlent encore avec la même précision que les Spartiates, & sont plus occupés des pensées que des mots (3).

Je fus témoin d'une querelle survenue entre deux Cnossiens. L'un dans un accès de fureur dit à l'autre : « Puisse tu vivre » en mauvaise compagnie ! » & le quitta aussi-tôt. On m'apprit que c'étoit la plus forte imprécation à faire contre son ennemi (4).

Il en est qui tiennent une espece de registre des jours heureux & des jours malheureux ; & comme ils ne comptent la durée de leur vie, que d'après le calcul des premiers, ils ordonnent d'inscrire sur leurs tombeaux cette formule singuliere : « Ci gît un tel, qui exista » pendant tant d'années, & qui en vécut » tant (5). »

---

(1) Porphyr. de abstin. lib. 3, §. 16, p. 251. Meurs. lib. 4, cap. 1, p. 195.
(2) Sext. Empir. adv. het. lib. 2, p. 292.
(3) Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 641. E.
(4) Val. Max. lib. 7, cap. 2, extern. n°. 18.
(5) Meurs. in Cret. lib. 4, cap. 9, p. 280.

Un

Un vaiſſeau marchand & une galere à trois rangs de rames devoient partir inceſſamment du port de Cnoſſe (1), pour ſe rendre à Samos. Le premier à cauſe de ſa forme ronde, faiſoit moins de chemin que le ſecond. Nous le préférâmes, parce qu'il devoit toucher aux îles où nous voulions deſcendre.

Nous formions une ſociété de voyageurs qui ne pouvoient ſe laſſer d'être enſemble. Tantôt raſant la côte, nous étions frappés de la reſſemblance & de la variété des aſpects; tantôt moins diſtraits par les objets extérieurs, nous agitions avec chaleur des queſtions qui au fond ne nous intéreſſoient guere; quelquefois des ſujets de philoſophie, de littérature & d'hiſtoire rempliſſoient nos loiſirs. On s'entretint un jours du preſſant beſoin que nous avons de répandre au-dehors les fortes émotions qui agitent nos ames. L'un de nous rapporta cette réflexion du philoſophe Archytas: « Qu'on vous éleve au haut » des cieux, vous ſerez ravi de la » grandeur & de la beauté du ſpectacle, » mais aux tranſports de l'admiration » ſuccédera bientôt le regret amer de » ne pouvoir les partager avec per- » ſonne (2). » Dans cette converſation,

(1) Strab. lib. 10, p. 476.
(2) Cicer. de amic. cap. 23, t. 3, p. 347.

Il fut ensuite question de Timon qu'on surnomma le Misanthrope, & dont l'histoire tient en quelque façon à celle des mœurs. Personne de la compagnie ne l'avoit connu; tous en avoient ouï parler diversement à leurs peres. Les uns en faisoient un portrait avantageux, les autres le peignoient de noires couleurs (1). Au milieu de ces contradictions, on présenta une formule d'accusation, semblable à celles qu'on porte aux tribunaux d'Athenes & conçue en ces termes : « Stratonicus accuse » Timon d'avoir haï tous les hommes : » pour peine, la haine de tous les hommes.» On admit la cause, & Philotas fut constitué défenseur de Timon. Je vais donner l'extrait des moyens employés de part & d'autre.

Je défere à votre tribunal, dit Stratonicus, un caractere féroce & perfide. Quelques amis de Timon ayant, à ce qu'on prétend, payé ses bienfaits d'ingratitude (2), tout le genre humain devint l'objet de sa vengeance (3). Il l'exerçoit sans cesse contre les opérations du gouvernement,

(1) Tanaquil. Faber, in Lucian. Timon. p. 89. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 14, p. 74.

(2) Lucian. in Tim. t. 1, §. 8, p. 114.

(3) Cicer. tuscul. lib. 4, cap. 11, t. 2, p. 338. Id. de amic. cap. 23, t. 3, p. 349. Plin. lib. 7, cap. 19, t. 1, p. 385.

contre les actions des particuliers. Comme si toutes les vertus devoient expirer avec lui, il ne vit plus sur la terre que des impostures & des crimes ; & dès ce moment, il fut révolté de la politesse des Athéniens, & plus flatté de leur mépris que de leur estime. Aristophane qui le connoissoit, nous le représente comme entouré d'une enceinte d'épines qui ne permettoit pas de l'approcher ; il dit encore, qu'il fut détesté de tout le monde, & qu'on le regardoit comme le rejeton des Furies (1).

Ce n'étoit pas assez encore ; il a trahi sa patrie ; j'en fournis la preuve. Alcibiade venoit de faire approuver par l'assemblée générale des projets nuisibles à l'état : « Courage, mon fils, lui dit Timon. Je te » félicite de tes succès ; continue, & tu » perdras la république (2). » Quelle horreur ! & qui oseroit prendre la défense d'un tel homme ?

Le sort m'a chargé de ce soin, répondit Philotas, & je vais m'en acquitter. Remarquons d'abord l'effet que produisirent les paroles de Timon sur le grand nombre d'Athéniens qui accompagnoient Alcibiade. Quelques-uns, à la vérité, l'accablerent

---

(1) Aristoph. in Lysistr. v. 810 ; in av. v. 1548.
(2) Plut. in Alcib. t. 1, p. 199 ; in Anton. p. 948.

d'injures ; mais d'autres prirent le parti d'en rire ; & les plus éclairés en furent frappés comme d'un trait de lumiere (1), Ainsi Timon prévit le danger, en avertit, & ne fut point écouté. Pour le noircir encore plus, vous avez cité Aristophane, sans vous appercevoir que son témoignage suffit pour justifier l'accusé. « C'est ce » Timon, dit le poëte, c'est cet homme » exécrable & issu des Furies, qui vomit » sans cesse des imprécations contre les scélé- » rats (2). » Vous l'entendez, Stratonicus; Timon ne fut coupable que pour s'être déchaîné contre des hommes pervers.

Il parut dans un temps où les mœurs anciennes luttoient encore contre des passions liguées pour les détruire. C'est un moment redoutable pour un état. C'est alors que dans les caracteres foibles & jaloux de leur repos, les vertus sont indulgentes & se prêtent aux circonstances; que dans les caracteres vigoureux, elles redoublent de sévérité, & se rendent quelquefois odieuses par une inflexible roideur. Timon joignoit à beaucoup d'esprit & de probité, les lumieres de la philosophie (3) ; mais aigri, peut-être par le malheur, peut-être

---

(1) Plut. in Alcib. t. 1, p. 199.
(2) Aristoph. in Lysistr v. 816.
(3) Plin. lib. 7, cap. 19, t. 1, p. 385. Suid. in *Tim.* Schol. Aristoph. in Lysistr. v. 816.

par les progrès rapides de la corruption ; il mit tant d'âpreté dans ses discours & dans ses formes, qu'il aliéna tous les esprits. Il combattoit pour la même cause que Socrate qui vivoit de son temps, que Diogene avec qui on lui trouve bien des rapports (1). Leur destinée a dépendu de leurs différens genres d'attaque. Diogene combat les vices avec le ridicule, & nous rions avec lui ; Socrate les poursuivit avec les armes de la raison, & il lui en coûta la vie ; Timon avec celles de l'humeur, il cessa d'être dangereux & fut traité de Misanthrope, expression nouvelle alors ; qui acheva de le décréditer auprès de la multitude, & le perdra peut-être auprès de la postérité (2).

Je ne puis croire que Timon ait enveloppé tout le genre humain dans sa censure. Il aimoit les femmes (3). Non, reprit Stratonicus aussi-tôt ; il ne connut pas l'amour, puisqu'il ne connut pas l'amitié. Rappellez-vous ce qu'il dit à cet Athénien qu'il sembloit chérir, & qui, dans un repas, tête-à-tête avec lui, s'étant écrié : O Timon, l'agréable souper ! n'en reçut que cette réponse outrageante ; Oui, si vous n'en étiez pas (4).

---

(1) Plin. ibid.
(2) Anthol. lib. 3, p. 218.
(3) Aristoph. in Lysistr. v. 820.
(4) Plut. in Anton. t. 1, p. 948.

Ce ne fut peut-être, dit Philotas, qu'une plaisanterie amenée par la circonstance. Ne jugez pas Timon d'après de foibles rumeurs accréditées par ses ennemis, mais, d'après ces effusions de cœur que lui arrachoit l'indignation de sa vertu, & dont l'originalité ne peut jamais déplaire aux gens de goût. Car de la part d'un homme qu'entraîne trop loin l'amour du bien public, les saillies de l'humeur sont piquantes, parce qu'elles dévoilent le caractere en entier. Il monta un jour à la tribune. Le peuple surpris de cette soudaine apparition, fit un grand silence : « Athéniens, » dit-il, j'ai un petit terrain ; je vais y » bâtir : il s'y trouve un figuier ; je dois » l'arracher. Plusieurs citoyens s'y sont » pendus ; si la même envie prend à quel- » qu'un de vous, je l'avertis qu'il n'a pas » un moment à perdre (1). »

Stratonicus, qui ne savoit pas cette anecdote, en fut si content qu'il se désista de son accusation. Cependant on recueillit l'avis, & l'on décida que par l'amertume de son zele, Timon perdit l'occasion de contribuer au salut de la morale : que cependant une vertu intraitable est moins dangereuse qu'une lâche complaisance, & que si la plupart des Athéniens avoient eu

(1) Id. ibid.

pour les fcélérats la même horreur qu'avoit Timon, la république fubfifteroit encore dans fon ancienne fplendeur.

Après ce jugement, on parut étonné de ce que les Grecs n'avoient point élevé de temples à l'amitié ; je le fuis bien plus, dit Lyfis, de ce qu'ils n'en ont jamais confacré à l'amour. Quoi ! point de fêtes ni de facrifices pour le plus ancien & le plus beau des Dieux (1) ! Alors s'ouvrit une carriere immenfe que l'on parcourut plufieurs fois. On rapportoit fur la nature de l'amour les traditions anciennes, les opinions des modernes. On n'en reconnoiffoit qu'un ; on en diftinguoit plufieurs (2), on n'en admettoit que deux, l'un célefte & pur, l'autre terreftre & groffier (3). On donnoit ce nom au principe qui ordonna les parties de la matiere agitées dans le chaos (4), à l'harmonie qui regne dans l'univers, aux fentimens qui rapprochent les hommes (5). Fatigué de tant de favoir & d'obfcurités, je priai les combattans de réduire cette longue difpute à un point unique. Regardez-

(1) Hefiod. theogon. v. 120. Ariftoph. in av. v. 701. Plat. in conv. t. 3, p. 177, 178, &c.

(2) Cicer. de nat. deor. lib. 3, cap. 23, t. 2, p. 506.

(3) Plat. in conv. t. 3, p. 180.

(4) Cudw. fyftem. intellect. t. 1, p. 160. Moshem. not. x, p. 161. Bruck. t. 1, p. 416.

(5) Plat. ibid. p. 179, 186, &c.

vous

vous, leur dis-je, l'amour comme un dieu? Non, répondit Stratonicus ; c'est un pauvre qui demande l'aumône. (1) Il commençoit à développer sa pensée, lorsqu'un effroi mortel s'empara de lui. Le vent souffloit avec violence ; notre pilote épuisoit vainement les ressources de son art. Lysis que Stratonicus n'avoit cessé d'importuner de questions, saisit ce moment pour lui demander quels étoient les bâtimens où l'on court le moins de risques ; si c'étoient les ronds ou les longs. Ceux qui sont à terre, répondit-il (2). Ses vœux furent bientôt comblés ; un coup de vent nous porta dans le port de Cos. Nous sautâmes sur le rivage, & l'on mit le navire à sec.

L'ÎLE DE COS.

Cette île est petite, mais très-agréable. A l'exception de quelques montagnes qui la garantissent des vents impétueux du midi, le pays est uni & d'une grande fécondité (3).

Un tremblement de terre ayant détruit une partie de l'ancienne ville (4), & les habitans se trouvant ensuite déchirés par

(1) Id. ibid. p. 200 & 203. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. tome 6, page 280.

(2) Athen. lib. 8, cap. 10, page 350.

(3) Strab. lib. 14, page 657.

(4) Thucyd. lib. 8, cap. 41. Strab. ibid.

des factions, la plupart vinrent, il y a quelques années, s'établir au pied d'un promontoire à 40 stades * du continent de l'Asie. Rien de si riche en tableaux que cette position. Rien de si magnifique que le port, les murailles, & l'intérieur de la nouvelle ville (1). Le célebre temple d'Esculape, situé dans le fauxbourg, est couvert d'offrandes, tribut de la reconnoissance des malades, & d'inscriptions qui indiquent, & les maux dont ils étoient affligés, & les remedes qui les ont délivrés (2).

Un plus noble objet fixoit notre attention. C'est dans cette île que nâquit Hippocrate, la premiere année de la 80 olimpiade (3)**. Il étoit de la famille des Asclépiades (4) qui, depuis plusieurs siecles, conserve la doctrine d'Esculape auquel elle rapporte son origine (5). Elle a formé trois écoles, établies, l'une à Rhodes, la seconde à Cnide, & la troisieme à Cos (6). Il reçut de son pere Héraclite les élémens des sciences; & convaincu bientôt que pour

* Environ une lieue & demie.
(1) Diod. Sic. lib. 15, page 386.
(2) Strab. lib. 8, page 374; lib 14, p. 657.
(3) Soran. vit. Hippocr. Frér. déf. de la chronol. p. 121. Corsin. fast. Attic. t. 3, p. 199.
** L'an 460 avant J. C.
(4) Plat. in Phædr. tome 3, page 270.
(5) Soran. ibid. Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 841.
(6) Galen. method. med. lib. 1, t. 4, p. 35, lin. 17.

connoître l'essence de chaque corps en particulier, il faudroit remonter aux principes constitutifs de l'univers, (1) il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués (2).

Les intérêts de la médecine se trouvoient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travailloient, à l'insçu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un côté, les philosophes ne pouvoient s'occuper du systême général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes, les vicissitudes qu'il éprouve souvent; d'un autre côté, les descendans d'Esculape traitoient les maladies, suivant des regles confirmées par de nombreuses guérisons & leurs trois écoles se félicitoient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes (3). Les philosophes discouroient, les Asclépiades agissoient. Hippocrate, enrichi des connoissances des unes & des autres, conçut une de ces grandes & importantes idées qui servent d'époques à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'ex-

(1) Plat. ibid. Theophr. de caus. plant. lib. 3, cap. 24, page 266. Galen. ibid. p. 36, lin. 28.

(2) Aristot. meteor. lib. 1, cap. 6, t. 1, p. 534.

(3) Galen. method. med. lib. 1, tome 4, page 35, lin. 16.

périence par le raiſonnement, & de rectifier la théorie par la pratique (1). Dans cette théorie néanmoins il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomenes que préſentent le corps humain, conſidéré dans les rapports de maladie & de ſanté (2).

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la ſcience, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venoit de s'ouvrir (3); & Hippocrate acheva paiſiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni ſur les heureux eſſais de ſes nouveaux remedes (4), ni ſur les prodiges qu'ils opérerent dans tous les lieux honorés de ſa préſence, & ſur-tout en Theſſalie, où, après un long ſéjour, il mourut, peu de temps avant mon arrivée dans la Grece. Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le deſir de la célébrité ne l'avoient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui, je n'ai apperçu dans ſon ame qu'un ſentiment, l'amour du bien; & dans le cours de ſa longue

(1) Celſ. de remed. in præfat. Dacier, préf. de la trad. des œuvres d'Hippocr. le Clerc, hiſt. de la médec. liv. 3, chap. 1.

(2) Hippocr. de princ. tome 1, page 112.

(3) Galen. method. med. lib. 2, tome 4, page 53, lin. 27, lib. 9, page 134, lin. 23.

(4) Id. ibid. lib. 5, page 84, lin. 36 & alibi.

vie, qu'un ſeul fait, le ſoulagement des malades (1).

Il a laiſſé pluſieurs ouvrages. Les uns ne ſont que les journaux des maladies qu'il avoit ſuivies; les autres contiennent les réſultats de ſon expérience & de celle des ſiecles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin, & de pluſieurs parties de la médecine, ou de la phyſique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur ſe contente ſouvent d'y jetter les ſemences de ſa doctrine (2), & que ſon ſtyle eſt toujours concis: mais il dit beaucoup de choſes en peu de mots, ne s'écarte jamais de ſon but, &, pendant qu'il y court, il laiſſe ſur ſa route, des traces de lumieres plus ou moins apperçues, ſuivant que le lecteur eſt plus ou moins éclairé (3). C'étoit la méthode des anciens philoſophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appéſantir ſur des idées communes.

Ce grand homme s'eſt peint dans ſes écrits. Rien de ſi touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ſes malheurs & de ſes fautes. Ici vous lirez

---

(1) Id. de decret. lib. 9, t. 1. p. 334, lin. 25.

(2) Galen. method. med. lib. 7, tome 4, page 106, lin. 52.

(3) Id. de vic. rat. comm. 1, t. 5, p. 51, lin. 29. Id. de elem. lib. 2, t. 1, p. 58, lin. 25.

les listes des malades qu'il avoit traités pendant une épidémie, & dont la plupart étoient morts entre ses bras (1). Là, vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'apperçut pas d'abord qu'il falloit recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise. L'opération fut faite le quinzieme jour, & le malade mourut le lendemain (2). C'est de lui-même que nous tenons ces aveux: c'est lui qui, supérieur à toute espece d'amour-propre, voulut que ses erreurs même fussent des leçons.

Peu content d'avoir consacré ses jours au soulagement des malheureux, & déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa, pour l'institution du médecin, les regles dont je vais donner une légere idée.

La vie est si courte, & l'art que nous exerçons exige une si longue étude, qu'il faut, dès sa plus tendre jeunesse, en commencer l'apprentissage (3). Voulez-vous former un éleve? assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature un discernement exquis, un jugement sain,

(1) Hippocr. epid. lib. 1, 2, 3, &c.
(2) Hippocr. epid. lib. 5, §. 14, t. 1, p. 778.
(3) Id. in leg. §. 1, tome 1, page 41. Id. in aphor. §. 1, page 68.

un caractere mêlé de douceur & de fermeté, le goût du travail, & du penchant pour les choses honnêtes (1)? concevez des espérances. Souffre-t-il des souffrances des autres? son ame compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité? concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité (2).

Accoutumez de bonne heure ses mains aux opérations de la chirurgie, * excepté à celle de la taille, qu'on doit abandonner aux artistes de profession (3). Faites-lui parcourir successivement le cercle des sciences; que la physique lui prouve l'influence du climat sur le corps humain; & lorsque, pour augmenter ses connoissances, il jugera à propos de voyager en différentes villes (4), conseillez-lui d'observer scrupuleusement la situation des lieux, les variations de l'air, les eaux qu'on y boit, les alimens dont on s'y nourrit, en un mot toutes les causes qui portent le trouble dans l'économie animale (5).

Vous lui montrerez en attendant à quels

---

(1) Id. in leg. §. 2. Id. de decent. t. 1, §. 2, p. 53; §. 5, p. 55, §. 7, p. 56, §. 11, p. 59. Le Clerc, hist. de la médec. liv. 3, chap. 29.

(2) Hippocr. in præcept. §. 5, tome 1, page 63.

* Elles faisoient alors partie de la médecine.

(3) Id. in jusjur. §. 2, tome 1, page 43.

(4) Id. in leg. §. 3, tome 1, page 42.

(5) Id. de aer. aq. & loc. tome 1, page 327.

ſigne avant-coureurs on reconnoît les maladies, par quel régime on peut les éviter, par quels remedes on doit les guérir.

Quand il ſera inſtruit de vos dogmes, clairement expoſés dans des conférences reglées, & réduits, par vos ſoins, en maximes courtes, & propres à ſe graver dans la mémoire (1), il faudra l'avertir, que l'expérience toute ſeule eſt moins dangereuſe que la théorie dénuée d'expérience (2); qu'il eſt temps d'appliquer les principes généraux aux cas particuliers, qui, variant ſans ceſſe, ont ſouvent égaré les médecins par des reſſemblances trompeuſes (3); que ce n'eſt ni dans la pouſſiere de l'école, ni dans les ouvrages des philoſophes & des praticiens (4), qu'on apprend l'art d'interroger la nature, & l'art plus difficile d'attendre ſa réponſe. Il ne la connoît pas encore cette nature, il l'a conſidérée juſqu'ici dans ſa vigueur, & parvenant à ſes fins ſans obſtacle (5). Vous le conduirez dans ces ſéjours de douleur, où déjà cou-

(1) Hippocr. in jusjur. §. 1, t. 1, p. 43. Dacier, trad. des œuvres d'Hippocr. t. 1, p. 150.

(2) Id. in præcept. §. 1 & 2, t. 1, p. 60. Ariſtot. metaph. t. 2, p. 839.

(3) Hippocr. epid. lib. 6, §. 3, t. 1, p. 805; §. 8, p. 822.

(4) Id. de princip. t. 1; §. 1, p. 112. Id. de diæt. §. 1, t. 1, p. 179.

(5) Id. epid. lib. 6, §. 5, t. 1, p. 809.

vertes des ombres de la mort, exposée aux violentes attaques de l'ennemi, tombant, se relevant pour tomber encore, elle montre à l'œil attentif ses besoins & ses ressources. Témoin & effrayé de ce combat, le disciple vous verra épier & saisir la victoire, & décider de la vie du malade. Si vous quittez pour quelques instans le champ de bataille, vous lui ordonnerez d'y rester, de tout observer, & de vous rendre compte ensuite, & des changemens arrivés pendant votre absence, & de la maniere dont il a cru devoir y remédier (1).

C'est en l'obligeant d'assister fréquemment à ces spectacles terribles & instructifs, que vous l'initierez, autant qu'il est possible, dans les secrets intimes de la nature & de l'art. Mais ce n'est pas assez encore. Quand, pour un léger salaire, vous l'adoptâtes pour disciple, il jura de conserver dans ses mœurs & dans ses fonctions une pureté inaltérable (2). Qu'il ne se contente pas d'en avoir fait le serment. Sans les vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus? Je n'en excepte presque aucune, puisque son ministere a cela d'honorable, qu'il exige

(1) Hippocr. de decent §. 12, t. 1, p. 59.
(2) Id. in jusjur. §. 2, t. 1, p. 43.

presque toutes les qualités de l'esprit & du cœur (1); & en effet, si l'on n'étoit assuré de sa discrétion & de sa sagesse, quel chef de famille ne craindroit pas en l'appellant, d'introduire un espion ou un intriguant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme ou de ses filles (2)? Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur brusque & chagrine (3); sur sa fermeté, si par une servile adulation, il ménage leur dégoût & cede à leurs caprices (4); sur sa prudence, si, toujours occupé de parure, toujours couvert d'essences & d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville pour y prononcer en faveur de son art, des discours étayés du témoignage des poëtes (5); sur ses lumieres, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde (6), il ne possede pas celle que le sage exerce sur lui-même, & qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir, se trouve encore plus de

(1) Hippocr. de decent §. 5, tome 1, page 55.
(2) Id. in jusjur. §. 2, tome 1, page 43. Id. de med. §. 1, p. 45.
(3) Id. de med. ibid.
(4) Id. de decent. §. 10 & 11, tome. 1, page 58.
(5) Id. ibid. §. 2, page 52 & 53. Id. in præcept. § 9, page 66. Id. de med. §. 1, page 44.
(6) Id. de med. §. 1, tome 1, page 45.

disette que l'abondance (1) ; sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil, & par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur (2) ; si sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au service des gens riches (3) : si autorisé par l'usage à régler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obstine à terminer le marché, quoique le malade empire d'un moment à l'autre (4) ?

Ces vices & ces défauts caractérisent sur-tout ces hommes ignorans & présomptueux dont la Grece est remplie, & qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie & de la mort des hommes, imposteurs d'autant plus dangereux que les loix ne sauroient les atteindre, & que l'ignominie ne peut les humilier (5).

Quel est donc le médecin qui honore sa profession ? celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité, & une vie sans reproche (6) ; celui aux yeux duquel tous les malheureux étant égaux,

---

(1) Hippocr. in præcept. §. 7, tome 1, page 65.
(2) Id. ibid. page 63.
(3) Id. ibid. §. 5 & 6, page 68.
(4) Id. ibid. §. 2, page 62.
(5) Id. in leg. §. 1, tome 1, page 40.
(6) Hippocr. de med. §. 1, page 44. Id. de decent §. 2, p. 53, §. 4, p. 54. Id. in præcept. §. 1, p. 60.

comme tous les hommes le ſont aux yeux de la divinité, accourt avec empreſſement à leur voix, ſans acception de perſonnes (1), leur parle avec douceur, les écoute avec attention, ſupporte leurs impatiences, & leur inſpire cette confiance, qui ſuffit quelquefois pour les rendre à la vie (2); qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cauſe & les progrès, n'eſt jamais troublé par des accidens imprévus (3), ſe fait un devoir d'appeler au beſoin, quelques uns de ſes confreres, pour s'éclairer de leurs conſeils (4); celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ſes forces contre la maladie, eſt heureux & modeſte dans le ſuccès, & peut du moins ſe féliciter dans les revers, d'avoir ſuſpendu des douleurs, & donné des conſolations.

Tel eſt le médecin philoſophe qu'Hippocrate comparoit à un Dieu (5), ſans s'appercevoir qu'il le retraçoit en lui-même. Des gens qui, par l'excellence de leur mérite, étoient faits pour reconnoître la ſupériorité du ſien, m'ont ſouvent aſſuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier & le plus habile de

---

(1) Id. in præcept. §. 5, p. 63.
(2) Id. ibid. §. 4, p. 62.
(3) Id. de decent. §. 9, p. 57.
(4) Id. in præcept §. 6 & 7, p. 63 & 64.
(5) Hippocr. de decent. §. 5, t. 1, p. 55.

leurs légiſlateurs, & que ſa doctrine, adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guériſons après des milliers d'années (1). Si la prédiction s'accomplit, les plus vaſtes empires ne pourront pas diſputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité ; & aux yeux des ſages, les noms des plus grands conquérans s'abaiſſeront devant celui d'Hippocrate.

Après avoir viſité quelques-unes des îles qui ſont aux environs de Cos, nous partîmes pour Samos.

---

(1) Celſ. in præfat. Plin. lib. 7, cap. 37, tome 1, p. 395. Id. lib. 18, t. 2, p 108; lib. 26, p. 391; lib. 29, p. 493. Galen. paſſim. Hippocr. genus & vita ap. Vander. Linden. t. 2, p. 958, &c.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-TREIZIEME.

CHAPITRE LXXIV.

Description de Samos.

LORSQU'ON entre dans la rade de Samos, on voit à droite le promontoire de Neptune, surmonté d'un temple consacré à ce dieu ; à gauche le temple de Junon, & plusieurs beaux édifices parsemés à travers les arbres dont les bords de l'Imbrasus sont ombragés ; en face, la ville située en partie le long du rivage de la mer, en partie sur le penchant d'une montagne qui s'élève du côté du nord (1).

L'île a 609 stades de circonférence *. A l'exception du vin, les productions de la terre sont aussi excellentes (2) que les perdrix & les différentes especes de gibier, qui s'y trouvent en grande quantité (3). Les montagnes couvertes d'arbres, qui leur prêtent une éternelle verdure, sont

(1) Strab. lib. 14, page 637.

* 22 lieues, 1700 toises. Voyez la note à la fin du volume

(2) Id. ibid.

(3) Tournef. voyag. tome 1, page 412.

jaillir de leurs pieds des sources qui fertilisent les campagnes voisines (1).

La ville se distingue parmi toutes celles que possedent les Grecs & les barbares sur le continent voisin. (2) On s'empressa de nous en montrer les singularités. L'aqueduc, le môle & le temple de Junon, attirerent notre attention.

Non loin des remparts, vers le nord, est une grotte taillée à mains d'hommes dans une montagne qu'on a percée de part en part. La longueur de cette grotte est de 7 stades ; sa hauteur, ainsi que sa largeur, de 8 pieds*. Dans toute son étendue est creusé un canal large de 3 pieds, profond de 20 coudées**. Des tuyaux, placés au fond du canal, amenent à Samos les eaux d'une source abondante, qui coule au-delà de la montagne (3).

---

(1) Plin. lib. 5, tome 1, page 287, Tournef. voyage tome 1, page 414.

(2) Herodot. lib. 3, cap. 139.

* 7 stades font 661 toises 3 pieds, 8 lignes ; 8 pieds Grecs font 7 de nos pieds, 6 pouces, 8 lignes.

** 3 pieds Grecs font 7 de nos pieds, 10 pouces 20 coudées, 28 pieds, 4 pouces. Il y a apparence que la grotte fut d'abord destinée à servir de chemin public, & qu'ayant ensuite été résolu d'amener à Samos les eaux d'une source, dont le niveau étoit plus bas que la grotte, on profita du travail déja fait, & l'on se contenta de creuser le canal en question.

(3) Herodot. lib. 3, cap. 60. Tournef. voyage t. 1, page 419.

Le môle eſt une chauſſée deſtinée à mettre le port & les vaiſſeaux à l'abri du vent du midi. Sa hauteur eſt d'environ 20 orgyes, ſa longueur de plus de deux ſtades (1). *

A droite de la ville, dans le fauxbourg (2), eſt le temple de Junon, conſtruit, à ce qu'on prétend, vers le temps de la guerre de Troye (3), reconſtruit dans ces derniers ſiecles par l'architecte Rhécus : il eſt d'ordre dorique (4). Je n'en ai pas vu de plus vaſte (5). On en connoît de plus élégans **. Il eſt ſitué non loin de la mer, ſur le bord de l'Imbraſus, dans le lieu même que la déeſſe honora de ſes premiers regards. On croit en effet qu'elle vint au monde ſous un de ces arbuſtes, nommés *agnus caſtus*, très-fréquens le long de la riviere. Cet édifice, ſi célébre

(1) Herodot. ibid.

* 20 orgyes font 113 de nos pieds & quatre pouces; 2 ſtades font 189 toiſes.

(2) Strab. lib. 14, p. 637.

(3) Pauſan. lib. 7, cap. 4, p. 530. Menodot. ap. Athen. lib. 15, cap. 4, p. 672.

(4) Vitruv. præf. lib. 7, p. 124.

(5) Herodot. ibid.

** Il reſte encore des débris d'un ancien temple à Samos; mais il paroît qu'on ne doit pas les rapporter à celui dont parle Hérodote. Voyez Tournef. voyag. t. 1, p. 422. Prococ. obſerv. vol. 2, part. 2, p. 27. M. le comte de Choiſeul-Gouffier, voyag. pittor. de la Grece, t. 1, p. 100.

&

& si respectable, a toujours joui du droit d'asyle (1).

La statue de Junon nous offrit les premiers essais de la sculpture ; elle est de la main de Smilis, un des plus anciens artistes de la Grece (2). Le prêtre qui nous accompagnoit, nous dit qu'auparavant un simple soliveau recevoit en ces lieux saints l'hommage des Samiens (3) ; que les dieux étoient alors par-tout représentés par des troncs d'arbres, ou par des pierres, soit carrées, soit de forme conique (4) ; que ces simulacres grossiers subsistent, & sont même encore vénérés dans plusieurs temples anciens & modernes, & desservis par des ministres aussi ignorans que ces Scythes barbares qui adorent un cimeterre.

Quoique piqué de cette réflexion, je lui représentai doucement que les troncs d'arbres & les pierres ne furent jamais l'objet immédiat du culte, mais seulement des signes arbitraires, auprès desquels se rassembloit la nation, pour adresser ses vœux à la divinité. Cela ne suffit pas,

(1) Cicer in Ver. act. 2, lib. 1, cap. 19, tome 4; page 165. Tacit. annal. lib. 4, cap. 14.

(2) Pausan. lib. 7, cap. 4, page 531.

(3) Callim. ap. Euseb. præp. evang. lib. 3, cap. 8; page 99. Clem. Alex. cohort. ad gent. page 40.

(4) Tacit. hist. lib. 2, cap. 3. Pausan. lib. 7, cap. 22; page 579. Pittur. antich. d'Ercol. tome 3., tavol. 52, page 273. Médailles de Paphos, &c.

répondit-il ; il faut qu'elle paroisse revêtue d'un corps semblable au nôtre, & avec des traits plus augustes & plus imposans. Voyez avec quel respect on se prosterne devant les statues du Jupiter d'Olympie & de la Minerve d'Athenes. C'est, repris-je qu'elles sont couvertes d'or & d'ivoire. En faisant les dieux à notre image, au lieu d'élever l'esprit du peuple, vous n'avez cherché qu'à frapper ses sens, & de là vient que sa piété n'augmente qu'à proportion de la beauté, de la grandeur & de la richesse des objets exposés à sa vénération. Si vous embellissiez votre Junon, quelque grossier qu'en soit le travail, vous verriez les offrandes se multiplier.

Le prêtre en convint. Nous lui demandâmes ce que signifioient deux paons de bronze, placés aux pieds de la statue (1). Il nous dit que ces oiseaux se plaisent à Samos, qu'on les a consacrés à Junon, qu'on les a représentés sur la monnoie courante, & que de cette île ils ont passé dans la Grece (2). Nous demandâmes à quoi servoit une caisse d'où s'élevoit un arbuste (3). C'est, répondit-il, le même *agnus castus* qui servit de berceau à la

(1) Médailles de Samos.
(2) Antiphan. & Menod. ap. Athen. lib. 14, cap. 20, page 655.
(3) Médaille de Gordien au cabinet du Roi.

déesse. Il a toute sa fraîcheur, ajouta-t-il, & cependant il est plus vieux que l'olivier d'Athenes, le palmier de Délos, le chêne de Dodone, l'olivier sauvage d'Olympie, le platane qu'Agamemnon planta de ses propres mains à Delphes (1), & tous ces arbres sacrés que l'on conserve depuis tant de siecles, en différens temples. *

Nous demandâmes pourquoi la déesse étoit vêtue d'un habit de nôces. Il répondit : C'est à Samos qu'elle épousa Jupiter. La preuve en est claire : nous avons une fête, où nous célébrons l'anniversaire de leur hymen (2). On le célebre aussi, dit Stratonicus dans la ville de Cnosse en Crete, & les prêtres m'ont assuré qu'il fut conclu sur les bords du fleuve Théron (3). Je vous avertis encore que les prêtresses d'Argos veulent ravir à votre île l'honneur d'avoir donné le jour à la déesse (4) ; comme d'autres pays se disputent celui

---

(1) Theophr. hist. plant. lib. 4, cap. 14. Plin. lib. 16; cap. 44, tome 2, page 40. Pausan. lib. 8, cap. 23, page 613. Cicer. de leg. lib. 1, cap. 1; tome 3, p. 115.

* Il paroit que tous ces arbres étoient dans des caisses. Je le présume d'après celui de Samos; sur la médaille citée ci-dessus, il est dans une caisse, sur les marches du vestibule.

(2) Varr. ap. Lactant. de fals. relig. lib. 1, cap. 17; tome 1, page 75.

(3) Diod. Sic. lib. 5, page 339.

(4) Strab. lib. 9, page 413.

d'avoir été le berceau de Jupiter (1). Cependant je serois embarrassé, si j'avois à chanter sur ma lyre ou leur naissance, ou leur mariage. Point du tout, répondit cet homme; vous vous conformeriez à la tradition du pays; les poëtes ne sont pas si scrupuleux. Mais, repris-je, les ministres des autels devroient l'être davantage. Adopter des opinions fausses & absurdes, n'est qu'un défaut de lumieres; en adopter de contradictoires & d'inconséquentes, c'est un défaut de logique, & alors on ne doit pas reprocher aux Scythes de se prosterner devant un cimeterre.

Vous me paroissez instruit, répondit le prêtre, & je vais vous révéler notre secret. Quand nous parlons de la naissance des dieux, nous entendons le temps où leur culte fut reçu dans un pays; & par leur mariage, l'époque où le culte de l'un fut associé à celui d'un autre (2). Et qu'entendez-vous par leur mort, lui dit Stratonicus? car j'ai vu le tombeau de Jupiter en Crete (3). Nous avons recours à une autre solution, répondit le prêtre. Les dieux se manifestent quelquefois aux hom-

(1) Pausan. lib. 4, cap. 33, page 361.

(2) Herodot. lib. 2, cap. 146. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 18, p. 17; t. 23, hist. p. 22.

(3) Cicer. de nat deor. lib. 3, cap. 21, t. 2, p. 504. Origen. contr. Cels. lib. 3, t. 1, p. 475.

mes, revêtus de nos traits, & après avoir passé quelque temps avec eux, pour les instruire, ils disparoissent & retournent aux cieux (1). C'est en Crete, sur-tout, qu'ils avoient autrefois coutume de descendre; c'est de là qu'ils partoient pour parcourir la terre (2). Nous allions répliquer; mais il prit le sage parti de se retirer.

Nous jettâmes ensuite les yeux sur cet amas de statues, dont le temple est entouré. Nous contemplâmes avec admiration trois statues colossales, de la main du célébre Myron (3), posées sur une même base, & représentant Jupiter, Minerve & Hercule *. Nous vîmes l'Apollon de Téléclès & de Théodore, deux artistes qui ayant puisé les principes de l'art en Egypte, apprirent de leurs maîtres à s'associer pour exécuter un même ouvrage. Le premier, demeuroit à Samos; le second, à Ephese. Après être convenus des proportions que devoit avoir la figure, l'un se chargea de la partie supérieure, & l'autre de l'infé-

(1) Diod. Sic. lib. 1, page 20. Mém. de l'Acad. tome 36, page 292.
(2) Diod. Sic. lib. 5, page 344.
(3) Strab lib. 14, page 637.
* Marc-Antoine les fit transporter à Rome, & quelque temps après Auguste en renvoya deux à Samos, & ne garda que le Jupiter. (Strab. lib. 14, page 637.)

rieure. Rapprochées ensuite, elles s'unirent si bien, qu'on les croiroit de la même main (1). Il faut convenir néanmoins que la sculpture n'ayant pas fait alors de grands progrès, cet Apollon est plus recommandable par la justesse des proportions, que par la beauté des détails.

Le Samien, qui nous racontoit cette anecdote, ajouta : Vers la fin de la guerre du Péloponese. Alcibiade croisoit sur nos côtes avec la flotte des Athéniens. Il favorisa le parti du peuple, qui lui fit élever cette statue (2). Quelque temps après, Lysander, qui commandoit la flotte de Lacédémone, se rendit maître de Samos, & rétablit l'autorité des riches, qui envoyerent sa statue au temple d'Olympie (3). Deux généraux Athéniens, Conon & Timothée, revinrent ensuite avec des forces supérieures, & voilà les deux statues que le peuple leur éleva (4) ; & voici la place que nous destinons à celle de Philippe, quand il s'emparera de notre île. Nous devrions rougir de cette lâcheté ; mais elle nous est commune avec les habitans des îles voisines, avec la plupart des nations

(1) Diod. Sic. lib. 1, page 88.
(2) Pausan. lib. 6, cap. 3, page 460.
(3) Plut. in Lys. tome 1, page 440. Pausan. lib. 6, cap. 3, page 459.
(4) Pausan. lib. 6, cap. 3, page 460.

Grecques du continent, fans en excepter même les Athéniens. La haine qui a toujours fubfifté entre les riches & les pauvres, a par-tout détruit les reffources de l'honneur & de la vertu. Il finit par ces mots: Un peuple qui a, pendant deux fiecles, épuifé fon fang & fes tréfors, pour fe ménager quelques momens d'une liberté plus pefante que l'efclavage, eft excufable de chercher le repos, fur-tout quand le vainqueur n'exige que de l'argent & une ftatue.

Les Samiens font le peuple le plus riche & le plus puiffant de tous ceux qui compofent la confédération Ionienne (1); ils ont beaucoup d'efprit, ils font induftrieux & actifs. Auffi leur hiftoire fournit-elle des traits intéreffans pour celle des lettres, des arts & du commerce. Parmi les hommes célébres que l'île a produits, je citerai Créphile, qui mérita, dit-on, la reconnoiffance d'Homere, en l'accueillant dans fa mifere, & celle de la poftérité, en nous confervant fes écrits (2); Pythagore, dont le nom fuffiroit pour illuftrer le plus beau fiecle & le plus grand empire. Après ce dernier, mais dans un rang très-inférieur,

---

(1) Plut. in Pericl. tome 1, p. 167.

(2) Strab lib. 14, p. 638. Callim. tome 1, p. 188. Plut. in Lycurg. t. 1, p. 41. Euftath. in iliad. lib. 2, page 330.

nous placerons deux de ses contemporains, Rhécus & Théodore (1), sculpteurs habiles pour leur temps, qui après avoir, à ce qu'on prétend, perfectionné la regle, le niveau & d'autres instrumens utiles (2), découvrirent le secret de forger les statues de fer (3), & de nouveaux moyens pour jetter en fonte celles de cuivre (4).

La terre de Samos non-seulement a des propriétés dont la médecine fait usage (5); mais elle se convertit encore sous la main de quantité d'ouvriers, en des vases qu'on recherche de toutes parts (6).

Les Samiens s'appliquerent de très-bonne heure à la Navigation, & firent autrefois un établissement dans la haute Egypte (7). Il y a trois siecles environ, qu'un de leurs vaisseaux marchands, qui se rendoit en Egypte, fut poussé, par les vents contraires, au delà des colonnes d'Hercule, dans l'île de Tartesse, située sur les côtes de l'Ibérie, & jusqu'alors inconnue aux Grecs. L'or s'y trouvoit en abondance. Les habitans,

(1) Plat. in Ion. tome 1, page 533.
(2) Plin. lib 7, cap. 56, tome 1, page 414.
(3) Pausan. lib. 3, cap. 12, page 237.
(4) Id. lib. 7, cap. 14, p. 629; lib. 10, cap. 38, p. 896. Plin. lib. 35, cap. 12, tome 2, page 710.
(5) Hippocr. de nat. mul. tome 2, page 379. Plin. lib. 35, cap. 16, page 717.
(6) Cicer. pro Mur. cap. 36, tome 5, page 233. Plin. lib. 35, tome 2, page 711.
(7) Herodot. lib. 3, cap. 26.

qui

qui en ignoroient le prix, le prodiguerent à ces étrangers ; & ceux-ci, en échange de leurs marchandises, rapporterent chez eux des richesses estimées, 60 talens, * somme alors exhorbitante, & qu'on auroit eu de la peine à rassembler dans une partie de la Grece. On en préleva le dixieme; il fut destiné à consacrer au temple de Junon un grand cratere de bronze, qui subsiste encore. Les bords en sont ornés de têtes de griffons. Il est soutenu par trois statues colossales à genoux, & de la proportion de sept coudées de hauteur **. Ce groupe est aussi de bronze (1).

Samos ne cessa depuis d'augmenter & d'exercer sa marine. Des flottes redoutables sortirent souvent de ses ports, & maintinrent pendant quelques-temps sa liberté contre les efforts des Perses & des puissances de la Grece, jalouses de la réunir à leur domaine (2); mais on vit plus d'une fois des divisions s'élever dans son sein, & se terminer après de longues secousses, par l'établissement de la tyrannie. C'est ce qui arriva du temps de Polycrate.

Il reçut de la nature de grands talens,

* 324000. livres.
** Environ 10 pieds.
(1) Herodot. lib. 4, cap. 152.
(2) Strab. lib. 14, p. 637. Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 232.

& de ſon pere Eacès, de grandes richeſſes. Ce dernier avoit uſurpé le pouvoir ſouverain, & ſon fils réſolut de s'en revêtir à ſon tour (1). Il communiqua ſes vues à ſes deux freres, qui crurent entrer dans la conſpiration comme ſes aſſociés, & n'en furent que les inſtrumens. Le jour où l'on célebre la fête de Junon, leurs partiſans s'étant placés aux poſtes aſſignés, les uns fondirent ſur les Samiens aſſemblés autour du temple de la déeſſe, & en maſſacrerent un grand nombre; les autres s'emparerent de la citadelle, & s'y maintinrènt à la faveur de quelques troupes envoyées par Lygdamis, tyran de Naxos (2). L'île fut diviſée entre les trois freres, & bientôt après tomba ſans réſerve, entre les mains de Polycrate, qui condamna l'un d'eux à la mort, & l'autre à l'exil (3).

Employer, pour retenir le peuple dans la ſoumiſſion, tantôt la voie des fêtes & des ſpectacles (4), tantôt celle de la violence & de la cruauté (5); le diſtraire du ſentiment de ſes maux, en le conduiſant à des conquêtes brillantes; de celui de ſes forces, en l'aſſujettiſſant à des

(1) Herodot. lib. 3, cap. 39.
(2) Polyæn ſtrateg. lib. 1, cap. 23.
(3) Herodot. lib. 3, cap. 39.
(4) Athen. lib. 12, cap. 10, p. 541.
(5) Diod. Sic. lib. 1, p. 85.

travaux pénibles (1) * ; s'emparer des revenus de l'état (2), quelquefois des possessions des particuliers ; s'entourer de satellites & d'un corps de troupes étrangeres (3) ; se renfermer au besoin dans une forte citadelle ; savoir tromper les hommes, & se jouer des sermens les plus sacrés (4) : tels furent les principes qui dirigerent Polycrate après son élevation. On pourroit intituler l'histoire de son regne : L'art de gouverner, à l'usage des tyrans.

Ses richesses le mirent en état d'armer cent galeres, qui lui assurerent l'empire de la mer, & lui soumirent plusieurs îles voisines, & quelques villes du continent (5). Ses généraux avoient un ordre secret de lui apporter les dépouilles, non-seulement de ses ennemis, mais encore de ses amis, qui ensuite les demandoient & les rece-

(1) Aristot. de rep. lib. 5, cap. 11, t. 2, p. 407.
* Aristote dit, que dans les gouvernemens despotiques on fait travailler le peuple à des ouvrages publics, pour le tenir dans la dépendance. Entre autres exemples, il cite celui de Polycrate & celui des rois d'Egypte qui firent construire les pyramides. (De rep. lib. 5, cap. 11, t. 2, p. 407.)
(2) Herodot. lib. 3, cap. 142.
(3) Id. ibid. cap. 39, &c.
(4) Plut. de Lys. t. 1, p. 437.
(5) Herodot. lib. 3, cap. 39 & 122, &c.

voient de ses mains, comme un gage de sa tendresse ou de sa générosité (1).

Pendant la paix, les habitans de l'île, les prisonniers de guerre, ensemble ou séparement, ajoutoient de nouveaux ouvrages aux fortifications de la capitale, creusoient des fossés autour de ses murailles, élevoient dans son intérieur ces monumens qui décorent Samos, & qu'exécuterent des artistes que Polycrate avoit à grands frais attirés dans ses états (2).

Egalement attentif à favoriser les lettres, il réunit auprès de sa personne ceux qui les cultivoient, & dans sa bibliothéque les plus belles productions de l'esprit humain (3). On vit alors un contraste frappant entre la philosophie & la poésie. Pendant que Pythagore, incapable de soutenir l'aspect d'un despote barbare, fuyoit loin de sa patrie opprimée (4), Anacréon amenoit à Samos les graces & les plaisirs. Il obtint sans peine l'amitié de Polycrate (5), & le célebra sur sa lyre (6),

(1) Herodot. lib. 3, cap. 39. Polyæn. strateg. lib. 1, cap. 23.
(2) Athen. lib. 12, cap. 10, p. 45.
(3) Id. lib. 1, p. 3.
(4) Aristox. ap. Porphyr. de vit. Pythag. pag. 13. Jamblic. de vit. Pythag. cap. 2, p. 8; p. 18, p. 73.
(5) Herodot. lib. 3, cap. 121. Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 4; lib. 12, cap. 25.
(6) Strab. lib. 14, p. 638.

avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

Polycrate, voulant multiplier dans ses états les plus belles especes d'animaux domestiques, fit venir des chiens d'Epire & de Lacédémone, des cochons de Sicile, de chevres de Scyros & de Naxos, des brebis de Milet & d'Athenes (1); mais comme il ne faisoit le bien que par ostentation, il introduisoit en même-temps parmi ses sujets le luxe & les vices des Asiatiques. Il savoit qu'à Sardes, capitale de la Lydie, des femmes distinguées par leur beauté, & rassemblées dans un même lieu, étoient destinées à rafiner sur les délices de la table & sur les différens genres de volupté (2); Samos vit former dans ses murs un pareil établissement, & *les fleurs* de cette ville furent aussi fameuses que celles des Lydiens; car c'est de ce nom qu'on appeloit ces sociétés, où la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, donnant & recevant des leçons d'intempérance, passoit les jours & les nuits dans les fêtes & dans la débauche (3). La corruption s'étendit parmi les autres citoyens, & devint

(1) Cleit. & Alex. ap. Athen. lib. 12, cap. 10, p. 540.
(2) Athen. lib. 12, cap. 12, p. 545.
(3) Erasm. adag. in flor. Sam. chil. 2, cent. 9, p. 553.

funeste à leurs descendans. On dit aussi que les découvertes des Samiennes passerent insensiblement chez les autres Grecs, & porterent par-tout atteinte à la pureté des mœurs (1).

Cependant plusieurs habitans de l'île ayant murmuré contre ces dangereuses innovations, Polycrate les fit embarquer sur une flotte qui devoit se joindre aux troupes que Cambyse, roi de Perse, menoit en Egypte. Il s'étoit flatté qu'ils périroient dans le combat, ou que du moins Cambyse les retiendroit pour toujours dans son armée. Instruits de ses desseins, ils résolurent de le prévenir & de délivrer leur patrie d'une servitude honteuse. Au lieu de se rendre en Egypte, ils retournerent à Samos, & furent repoussés; quelque-temps après ils reparurent avec des troupes de Lacédémone & de Corinthe, & cette tentative ne réussit pas mieux que la premiere (2).

Polycrate sembloit n'avoir plus de vœux à former; toutes les années de son regne, presque toutes ses entreprises, avoient été marquées par des succès (3). Ses peuples

---

(1) Duris, Asius & Heracl. ap. Athen. lib. 12, cap. 4, pag. 525. Clearch. ap. eumd. lib. 12, cap. 10, p. 540. Casaub. ibid.

(2) Herodot. lib. 3, cap. 44, &c.

(3) Val. Max. 6, cap. 9, extern. n. 5.

s'accoutumoient au joug ; ils se croyoient heureux de ses victoires, de son faste & des superbes édifices élevés par ses soins à leurs dépens ; tant d'images de grandeur les attachant à leur souverain, leur faisoient oublier le meurtre de son frere, le vice de son usurpation, ses cruautés & ses parjures. Lui-même ne se souvenoit plus des sages avis d'Amasis, roi d'Egypte, avec qui des liaisons d'hospitalité l'avoient uni pendant quelque-temps. « Vos prospé-
» rités m'épouvantent, mandoit-il un jour
» à Polycrate. Je souhaite à ceux qui
» m'intéressent, un mêlange de biens & de
» maux ; car une divinité jalouse ne souffre
» pas qu'un mortel jouisse d'une félicité
» inaltérable. Tâchez de vous ménager des
» peines & des revers, pour les opposer
» aux faveurs opiniâtres de la fortune ».
Polycrate, alarmé de ces réflexions, résolut d'affermir son bonheur par un sacrifice, qui lui coûteroit quelques momens de chagrin. Il portoit à son doigt une émeraude, montée en or, sur laquelle Théodore, dont j'ai déjà parlé, avoit représenté je ne sais quel sujet; * ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres étoit encore dans son enfance parmi les Grecs. Il s'embarqua sur une galere,

---

* Voyez la note à la fin du volume.

s'éloigna des côtes, jetta l'anneau dans la mer, & quelques jours après, le reçut de la main d'un de ses officiers, qui l'avoit trouvé dans le sein d'un poisson. Il se hâta d'en instruire Amasis, qui, dès cet instant, rompit tout commerce avec lui (1).

Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées. Pendant que Polycrate méditoit la conquête de l'Ionie & des îles de la mer Egée, le Satrape d'une province voisine de ses états, & soumise au roi de Perse, parvint à l'attirer dans son gouvernement; & après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles (2), ordonna d'attacher son corps à une croix, élevée sur le mont Mycale, en face de Samos. *.

Après sa mort, les habitans de l'île éprouverent successivement toutes les especes de tyrannies, celle d'un seul, celle des riches, celle du peuple, celle des Perses, celle des puissances de la Grece. Les guerres de Lacédémone & d'Athenes faisoient tour-à-tour prévaloir chez eux l'oligarchie & la démocratie (3). Chaque révolution assou-

(1) Herodot. lib. 3, cap. 40, &c. Strab. lib. 14, p. 637. Plin. lib. 33, cap. 1, t. 2, p. 605, lib. 37, cap. 1, p. 764. Pausan. lib. 8, cap. 15, p. 629.

(2) Herodot. ibid. cap. 125. Strab. lib. 14, pag. 638. Cicer. de fin. lib. 5, cap. 30, t. 2, p. 230. Val. Max. lib. 6, cap. 9, extern. n°. 5.

* Polycrate mourut vers l'an 512 avant J. C.

(3) Thucyd. lib. 8, cap. 73.

vissoit la vengeance d'un parti, & préparoit la vengeance de l'autre. Ils montrerent la plus grande valeur dans ce fameux siége, qu'ils soutinrent, pendant neuf mois contre les forces d'Athenes, réunies sous Périclès. Leur résistance fut opiniâtre, leurs pertes presque irréparables ; ils consentirent à démolir leurs murailles, à livrer leurs vaisseaux, à donner des ôtages, à rembourser les frais de la guerre (1). Les assiégeans & les assiégés signalerent également leur cruauté sur les prisonniers qui tomboient entre leurs mains. Les Samiens leur imprimoient sur le front une chouette, les Athéniens une proue de navire (2) *.

Ils se releverent ensuite, & retomberent entre les mains des Lacédémoniens, qui bannirent les partisans de la démocratie (3). Enfin, les Athéniens, maîtres de l'île, la diviserent, il y a quelques années, en 2000 portions assignées par le sort à autant de colons chargés de les cultiver (4). Néoclès étoit du nombre ; il y vint avec Chéres-trate sa femme (5). Quoiqu'ils n'eussent

(1) Id. lib. 1, cap. 117. Diod. Sic. lib. 12, p. 89.

(2) Plut. in Pericl. t. 1, p. 166.

* Les monnoies des Athéniens représentoient ordinairement une chouette, celles des Samiens, une proue de navire.

(3) Id. in Lys. t. 1, p. 440.

(4) Strab. lib 14, p. 638. Diod. Sic. lib. 18, p. 593; Corsin. fast. Attic. t. 4, p. 26.

(5) Diod. Laert. lib. 10, §. 1.

qu'une fortune médiocre, ils nous obligerent d'accepter un logement chez eux. Leurs attentions, & celles des habitans, prolongerent notre séjour à Samos.

Tantôt nous passions le bras de mer qui sépare l'île de la côte d'Asie, & nous prenions le plaisir de la chasse sur le mont Mycale (1); tantôt nous goûtions celui de la pêche au pied de cette montagne, vers l'endroit où les Grecs remporterent sur la flotte & sur la mer de Xerxès cette fameuse victoire qui acheva d'assurer le repos de la Grece. * Nous avions soin pendant la nuit d'allumer de torches, & de multiplier les feux (2). A cette clarté reproduite dans les flots, les poissons s'approchoient des bateaux, se prenoient à nos piéges, ou cédoient à nos armes. Cependant Stratonicus chantoit la bataille de Mycale, & s'accompagnoit de la cythare; mais il étoit sans cesse interrompu; nos bateliers vouloient absolument nous raconter les détails de cette action. Ils parloient tous à la fois, & quoiqu'il fût impossible, au milieu des ténebres, de discerner les objets; ils nous les montroient, & dirigeoient nos mains & nos regards vers différens points de l'horison. Ici étoit la flotte des

(1) Strab. ibid. p. 636.
* L'an 479 avant J. C.
(2) Plat. soph. t. 1, p. 220.

Grecs ; là, celle des Perſes. Les premiers venoient de Samos ; ils s'approchent, & voilà que les galeres des Phéniciens prennent la fuite, que celles des Perſes ſe ſauvent ſous ce promontoire, vers ce temple de Cérès que vous voyez là devant nous (1). Les Grecs deſcendent ſur le rivage ; ils ſont bien étonnés d'y trouver l'armée innombrable des Perſes & de leurs alliés. Un nommé Tigrane les commandoit (2) ; il déſarma un corps de Samiens qu'il avoit avec lui (3) ; il en avoit peur. Les Athéniens attaquerent de ce côté-ci ; les Lacédémoniens de ce côté-là (4) : le camp fut pris. La plupart des barbares s'enfuirent. On brûla leurs vaiſſeaux ; 40000 ſoldats furent égorgés, & Tigrane tout comme un autre (5). Les Samiens avoient engagés les Grecs à pourſuivre la flotte des Perſes (6), les Samiens pendant le combat ayant retrouvé des armes, tomberent ſur les Perſes (7). C'eſt aux Samiens que les Grecs durent la plus belle victoire qu'ils aient remportée ſur les Perſes. En faiſant ces récits nos

---

(1) Herodot. lib. 9, cap. 97.
(2) Herodot. lib. 9, cap. 96. Diod. Sic. lib. 11, p. 27.
(3) Herodot. ibid. cap. 97.
(4) Id. ibid. cap. 102.
(5) Id. ibid.
(6) Id. ibid. cap. 90. Diod. Sic. lib. 11, p. 28.
(7) Herodot. ibid. p. 103.

bateliers ſautoient, jettoient leurs bonnets en l'air & pouſſoient des cris de joie.

La pêche ſe diverſifie de pluſieurs manieres. Les uns prennent les poiſſons à la ligne : c'eſt ainſi qu'on appelle un grand roſeau ou bâton, d'où pend une ficelle de crin terminée par ûn crochet de fer auquel on attache l'appât (1). D'autres le percent adroitement avec des dards à deux ou trois pointes nommés harpons ou tridens : d'autres enfin les enveloppent dans différentes eſpeces de filets (2), dont quelques-uns ſont garnis de morceaux de plomb qui les attirent dans la mer, & de morceaux de liége qui les tiennent ſuſpendus à ſa ſurface (3).

La pêche du thon nous inſpira un vif intérêt. On avoit tendu le long du rivage un filet très-long & très-ample. Nous nous rendîmes ſur les lieux à la pointe du jour. Il régnoit un calme profond dans toute la nature. Un des pêcheurs étendu ſur un rocher voiſin (4), tenoit les yeux fixés ſur les flots preſque tranſparens. Il apperçut une tribu de thons ſuivre tranquillement les ſinuoſités de la côte, & s'engager dans

(1) Plat. ſoph. t. 1, p. 220. Theocrit. idyll. 21, v. 11. Poll. lib. 1, cap. 9, §. 97.

(2) Plat. ibid. Oppian de piſcat. lib. 3, v. 72.

(3) Pind. Pyth. 2, v. 146.

(4) Ariſtoph. in equit. v. 313. Schol. ibid.

le filet par une ouverture ménagée à cet effet. Auſſi-tôt ſes compagnons, avertis, ſe diviſerent en deux bandes, & pendant que les uns tiroient le filet, les autres battoient l'eau à coup de rames, pour empêcher les priſonniers de s'échapper. Ils étoient en aſſez grand nombre ; & pluſieurs d'une groſſeur énorme : un entr'autres peſoit environ 15 talens (1). *

Au rétour d'un petit voyage que nous avions fait ſur la côte de l'Aſie, nous trouvâmes Néoclès occupé des préparatifs d'une fête. Chéreſtrate ſa femme étoit accouchée quelques jours auparavant : il venoit de donner un nom à ſon fils ; c'étoit celui d'Epicure. ** Dans ces occaſions, les Grecs ſont dans l'uſage d'inviter leurs amis à ſouper. L'aſſemblée fut nombreuſe & choiſie. J'étois à l'un des bouts de la table, entre un Athénien qui parloit beaucoup, & un citoyen de Samos qui ne diſoit rien.

Parmi les autres convives, la conver-

(1) Archeſtr. ap. Athen. lib. 7, p. 301. Ariſtot. hiſt. anim. lib. 8, cap. 30, t. 1, p. 921. Plin. lib. 9, t. 1, p. 505.

* Poids, environ 772 livres.

** C'eſt le célébre Epicure, né ſous l'Archonte Soſigene (Diog. Laert. lib. 10, §. 14,) la 3e année de la 109e olympiade le 7 de gamélion, c'eſt-à-dire le 11 janvier de l'an 341 avant J. C. Ménandre naquit dans la même année.

ſation fut très-bruyante ; dans notre coin ; d'abord vague & ſans objet, enſuite plus ſoutenue & plus ſérieuſe. On parla, je ne ſais à quel propos, du monde, de la ſociété. Après quelques lieux communs, on interrogea le Samien qui répondit : Je me contenterai de vous rapporter le ſentiment de Pythagore ; il comparoit la ſcene du monde à celle des jeux Olympiques ; où les uns vont pour combattre, les autres pour commercer, & d'autres ſimplement pour voir (1). Ainſi les ambitieux & les conquérans ſont nos lutteurs ; la plupart des hommes échangent leur temps & leurs travaux contre les biens de la fortune ; les ſages, tranquilles ſpectateurs, examinent tout & ſe taiſent.

A ces mots, je le conſidérai avec plus d'attention. Il avoit l'air ſerein & le maintien grave. Il étoit vêtu d'une robe dont la blancheur égaloit la propreté (2). Je lui offris ſucceſſivement du vin, du poiſſon, d'un morceau de bœuf (3), d'un plat de féves. Il réfuſa tout : il ne buvoit que de l'eau, & ne mangeoit que des herbes.

L'Athénien me dit à l'oreille : C'eſt un

(1) Cicer. tuſcul. lib. 5, cap. 3, t. 2, page 362. Diog. Laert. lib. 8, §. 8. Jambl. vit. Pyt. cap. 12, p. 44.

(2) Ariſtot. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 19.

(3) Ariſtox. ap. eumd. ibid. §. 20.

rigide Pythagoricien ; & tout-à-coup élevant la voix : Nous avons tort, dit-il, de manger de ces poiſſons ; car dans l'origine, nous habitions comme eux le ſein des mers ; oui, nos premiers peres ont été poiſſons, on n'en ſauroit douter ; le philoſophe Anaximandre l'a dit (1). Le dogme de la métempſycoſe me donne des ſcrupules ſur l'uſage de la viande. En mangeant de ce bœuf, je ſuis peut-être anthropophage. Quant aux fêves, c'eſt la ſubſtance qui participe le plus de la matiere animée, dont nos ames ſont des pareelles (2). Prenez les fleurs de cette plante quand elles commencent à noircir ; mettez-les dans un vaſe que vous enfouirez dans la terre ; quatre-vingt-dix jours après, ôtez le couvercle, & vous trouverez au fond du vaſe une tête d'enfant (3) : Pythagore en fit l'expérience.

Il partit alors des éclats de rire aux dépens de mon voiſin, qui continuoit à garder le ſilence. On vous ſerre de près, lui dis-je : Je le ſens bien, me dit-il, mais je ne répondrai point ; j'aurois tort d'avoir raiſon dans ce moment-ci : repouſſer ſérieuſement les ridicules, eſt un ridicule

(1) Plut ſympoſ. lib. 8, quæſt. 8, t. 2, p. 730.
(2) Diog. Laert. lib. 8, §. 24.
(3) Porph. vit. Pyth. p. 44.

de plus. Mais je ne cours aucun riſque avec vous. Inſtruit par Néoclès des motifs qui vous ont faits entreprendre de ſi longs voyages, je ſais que vous aimez la vérité, & je ne refuſerai pas de vous la dire. J'acceptai ſes offres, & nous eûmes, après le ſouper, l'entretien ſuivant.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-QUATORZIEME.

CHAPITRE LXXV.

Entretien d'Anacharsis & d'un Samien, sur l'institut de Pythagore.

LE *Samien*. Vous ne croyez pas sans doute que Pythagore ait avancé les absurdités qu'on lui attribue ?

Anacharsis. J'en étois surpris en effet. D'un côté je voyois cet homme extroardinaire enrichir sa nation des lumieres de autres peuples ; faire en géométrie des découvertes qui n'appartiennent qu'au génie, & fonder cet école qui a produit tant de grands hommes. D'un autre côté, je voyois ses disciples, souvent joués sur le théatre, s'asservir avec opiniâtreté à des pratiques minutieuses, & les justifier par des raisons puériles, ou des allégories forcées. Je lus vos auteurs, j'interrogeai des Pythagoriciens : je n'entendis qu'un langage énigmatique & mystérieux. Je consultai d'autres philosophes, & Pythagore ne me parut qu'un chef d'enthousiastes, qui prescrit des dogmes incompréhensibles, & des observances impraticables.

Le Samien. Le portrait n'est pas flatté,

Anacharfis. Ecoutez jufqu'au bout le récit de mes préventions. Etant à Memphis, je reconnus la fource où votre fondateur avoit puifé les loix rigoureufes qu'il vous a laiffées ; elles font les mêmes que celles des Prêtres Egyptiens (1). Pythagore les adopta fans s'appercevoir (2) que le régime diététique doit varier fuivant la différence des climats & des religions. Citons un exemple : Ces prêtres ont tellement les fêves en horreur, qu'on n'en feme point dans toute l'Egypte ; & fi par hafard il en furvient quelque plante, ils en détournent les yeux comme de quelque chofe d'impur (3). Si ce légume eft nuifible en Egypte, les prêtres ont dû le profcrire ; mais Pythagore ne devoit pas les imiter : il le devoit encore moins, fi la défenfe étoit fondée fur quelque vaine fuperftition. Cependant il vous l'a tranfmife, & jamais elle ne produifit, dans les lieux de fon origine, une fcene auffi cruelle que celle qui s'eft paffée de nos jours.

Denys, roi de Syracufe, vouloit pénétrer vos myfteres. Les Pythagoriciens, perfécutés dans fes états, fe cachoient avec foin. Il ordonna qu'on lui en amenât d'Italie. Un détachement de foldats en

---

(1) Chærem. ap. Porph. de abftin. lib. 4, page 308.
(2) Recherch. philof. fur les Egypt. t. 1, page 103.
(3) Herodot. lib. 2, cap. 37.

apperçut dix qui alloient tranquillement de Tarente à Métaponte. Il leur donna la chasse comme à des bêtes fauves. Il prirent la fuite; mais à l'aspect d'un champ de féves qu'ils trouverent sur leur passage, ils s'arrêterent, se mirent en état de défense, & se laisserent égorger plutôt que de souiller leur ame par l'attouchement de ce légume odieux (1). Quelques momens après, l'officier qui commandoit le détachement, en surprit deux qui n'avoient pas pu suivre les autres. C'étoient Myllias de Crotone, & son épouse Timycha née à Lacédémone, & fort avancée dans sa grossesse. Ils furent emmenés à Syracuse. Denys vouloit savoir pourquoi leurs compagnons avoient mieux aimé perdre la vie, que de traverser ce champ de féves: mais ni ses promesses, ni ses menaces ne purent les engager à s'expliquer; & Tymicha se coupa la langue avec les dents, de peur de succomber aux tourments qu'on offroit à sa vue. Voilà pourtant ce que produisent les préjugés du fanatisme, & les loix insensées qui le favorisent.

Le Samien. Je plains le sort de ces infortunés. Leur zele peu éclairé étoit sans doute aigri par les rigueurs que depuis

(1) Hippob. & Neant. ap. Jamb. vit. Pythag. cap. 31, p. 158.

quelque temps on exerçoit contre eux. Ils jugerent de l'importance de leurs opinions ; par celle qu'on mettoit à les leur ôter.

Anacharsis. Et pensez-vous qu'ils auroient pu sans crime violer le précepte de Pythagore ?

Le Samien. Pythagore n'a rien ou presque rien écrit (1). Les ouvrages qu'on lui attribue, sont tous, ou presque tous de ses disciples (2). Ce sont eux qui ont chargé sa regle de plusieurs nouvelles pratiques. Vous entendez dire, & l'on dira encore plus dans la suite, que Pythagore attachoit un mérite infini à l'abstinence des féves (3). Il est certain néanmoins qu'il faisoit un très-grand usage de ce légume dans ses repas. C'est ce que dans ma jeunesse j'appris de Xénophile, & de plusieurs vieillards, presque contemporains de Pythagore (4).

Anacharsis. Et pourquoi vous les a-t-on défendues depuis ?

Le Samien. Pythagore les permettoit ;

(1) Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 328. Porph. vit. Pythag. pag. 52. Lucian. pro laps §. 5, t. 1, pag 729. Diog. Laert. lib. 8, §. 6.

(2) Diog. Laert. lib. 8, 57.

(3) Id. ibid. §. 24. Jambl. vit. Pyth. cap. 24, p. 92; Porph. vit. Pyth. p. 44. Lucian. vitur. auct. §. 6, t. 1, p. 545. Id. ver. hist. lib. 2, §. 24, t. 2, p. 122. Plin. lib. 18, cap. 12, t. 2, p. 115.

(4) Aristox. ap. Aul. Gell. lib. 4, cap. 11.

parce qu'il les croyoit salutaires ; ses disciples les condamnerent, parce qu'elles produisent des flatuosités & d'autres effets nuisibles à la santé (1). Leur avis, conforme à celui des plus grands médecins, a prévalu (2).

Anacharsis. Cette défense n'est donc, suivant vous, qu'un réglement civil, qu'un simple conseil. J'en ai pourtant ouï parler à d'autres Pythagoriciens, comme d'une loi sacrée, & qui tient, soit aux mysteres de la nature & de la religion, soit aux principes d'une sage politique (3).

Le Samien. Chez nous, ainsi que chez presque toutes les sociétés religieuses, les loix civiles sont des loix sacrées. Le caractere de sainteté qu'on leur imprime, facilite leur exécution. Il faut ruser avec la négligence des hommes, ainsi qu'avec leurs passions. Les réglements rélatifs à l'abstinence, sont violés tous les jours, quand ils n'ont que le mérite d'entretenir la santé. Tel qui pour la conserver, ne sacrifieroit pas un plaisir, exposeroit mille fois sa vie, pour maintenir des rites qu'il respecte sans en connoître l'objet.

(1) Clem. Alex. strom. lib. 3, p. 521. Anonym. ap. Phot. p. 1316. Cicer. de divinat. lib. 1, cap. 30, t. 3, p. 26.
(2) Hippocr. de diæt. lib. 2, §. 13, t. 1, p. 218.
(3) Aristot. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 34. Jambl. vit. Pyth. cap. 24, p. 92. Porph. vit. Pyth. pag. 43.

Anacharsis. Ainsi donc ces ablutions, ces privations & ces jeunes que les prêtres Egyptiens observent si scrupuleusement, & qu'on recommande si fort dans les mysteres de la Grece, n'étoient dans l'origine que des ordonnances de médecine, & des leçons de sobriété ?

Le Samien. Je le pense ; & en effet personne n'ignore que les prêtres d'Egypte, en cultivant la plus salutaire des médecines, celle qui s'attache plus à prévenir les maux qu'à les guérir, sont parvenus de tout temps à se procurer une vie longue & paisible (1). Pythagore l'apprit à leur école, la transmit à ses disciples (2), & fut placé, à juste titre, parmi les plus habiles médecins de la Grece (3). Comme il vouloit porter les ames à la perfection, il falloit les détacher de cette enveloppe mortelle qui les tient enchaînées, & qui leur communique ses souillures. Il bannit en conséquence les alimens & les boissons qui, en excitant du trouble dans le corps, obscurcissent & appésantissent l'esprit (4).

Anacharsis. Il pensoit donc que l'usage du vin, de la viande & du poisson pro-

(1) Isocr. in Busir. t. 2, p. 163. Diog. Laert. lib. 3, §. 7.
(2) Jamb. vit Pyth. cap. 29, p. 139 ; cap. 34, page 196 ; cap. 35, p. 212.
(3) Corn. Cels. de re medic. lib. 1, præf.
(4) Jambl. cap. 16, p. 55.

duisoit ces funestes effets ? car il vous l'a sévérement interdit (1).

Le Samien. C'est une erreur. Il condamnoit l'excès du vin (2) ; il conseilloit de s'en abstenir (3) ; & permettoit à ses disciples d'en boire à souper ; mais en petite quantité (4). On leur servoit quelquefois une portion des animaux offerts en sacrifice, excepté du bœuf & du bélier (5). Lui-même ne refusoit pas d'en goûter (6), quoiqu'il se contentât pour l'ordinaire d'un peu de miel & de quelques légumes (7). Il défendoit certains poissons pour des raisons inutiles à rapporter (8). D'ailleurs il préféroit le régime végétal à tous les autres ; & la défense absolue de la viande ne concernoit que ceux de ses disciples qui aspiroient à une plus grande perfection (9).

---

(1) Athen. lib. 7, cap. 16, p. 308, Jambl. cap. 30, p. 156. Diog. Laert. lib. 8, §. 13.

(2) Diog. Laert. lib. 8, §. 9.

(3) Clem. Alex. ped. lib. 2, p. 170.

(4) Jambl. cap. 21, p. 83.

(5) Jambl. cap. 21, p. 83. Aristox ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 20.

(6) Porph. vit. Pyth. p. 37. Aristox. ap. Athen. lib. 10, p. 418 ; & ap. Aul. Gell. lib. 4, cap. 11. Alexis ap. Aul. Gell. ibid.

(7) Aristot. ap. Diog. Laert. ibid. §. 19. Athen. lib. 10, p. 419. Porph. vit. Pyth. p. 37.

(8) Jambl. cap. 24, p. 92. Diog. Laert. ibid. §. 19. Plut. in sympos. ap. Aul. Gell. lib. 4, cap. 11.

(9) Jambl. cap. 24, p. 90.

Anacharsis. Mais la permission qu'il laisse aux autres, comment la concilier avec son systême sur la transmigration des ames (1)? car enfin, comme le disoit tantôt cet Athénien, vous risquez tous les jours de manger votre pere ou votre mere.

Le Samien. Je pourrois vous répondre qu'on ne fait paroître sur nos tables que la chair des victimes, & que nous n'immolons que les animaux qui ne sont pas destinés à recevoir nos ames (2): mais j'ai une meilleure solution à vous donner. Pythagore & ses premiers disciples ne croyoient pas à la métempsycose.

Anacharsis. Comment?

Le Samien. Timée de Locres, l'un des plus anciens & des plus célébres d'entre eux, en a fait l'aveu. Il dit que la crainte des loix humaines, ne faisant pas assez d'impression sur la multitude, il faut l'effrayer par des punitions imaginaires, & lui annoncer que les coupables, transformés après leur mort en des bêtes viles ou féroces, épuiseront tous les malheurs attachés à leur nouvelle condition (3).

Anacharsis. Vous renversez toutes mes idées. Pythagore ne rejettoit-il pas les

(1) Diog. Laert. lib. 8, §. 13. Anonym. ap. Phot. p. 1316.
(2) Jambl. vit Pyth. cap. 18, p. 71.
(3) Tim. ap. Plat. t. 3, p. 104.

sacrifices

ſacrifices ſanglans ? Ne défendoit-il pas de tuer les animaux ? Pourquoi ce vif intérêt pour leur conſervation, ſi ce n'eſt qu'il leur ſuppoſoit une ame ſemblable à la nôtre (1) ?

Le Samien. Le principe de cet intérêt étoit la juſtice. Et de quel droit en effet oſons-nous arracher la vie à des êtres qui ont reçu comme nous ce préſent du ciel (2) ? Les premiers hommes, plus dociles aux cris de la nature, n'offroient aux dieux que les fruits, le miel & les gâteaux dont ils ſe nourriſſoient (3). On n'oſoit pas verſer le ſang des animaux, & ſur-tout de ceux qui ſont utiles à l'homme. La tradition nous a tranſmis avec effroi le ſouvenir de plus ancien parricide (4) ; en nous conſervant de même les noms de ceux qui, par inadvertance, ou dans un mouvement de colere, tuerent les premiers des animaux de quelque eſpece (5), elle atteſte l'étonnement & l'horreur dont cette nouvelle frappa ſucceſſivement les eſprits.

---

(1) Diog. Laert. lib. 8, 13. Jambl. cap. 24, pag. 90; Porph. vit. Pyth. p. 24. Ritteruſ. ibid. p. 12. Anonym. ap. Porph. p. 1316.

(2) Emped. ap. Ariſtot. rhet. lib. 1, cap. 13, tom 2, p. 543.

(3) Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 782. Theophr. ap. Porph. de abſtin. lib. 2, p. 137.

(4) Plut. in Romul. t. 1, p. 39.

(5) Porph. de abſtin. lib. 2, p. 117 & 119.

Il fallut donc un prétexte. On trouva qu'ils occupoient trop de place sur la terre, & l'on supposa un oracle qui nous autorisoit à vaincre notre répugnance. Nous obéîmes ; & pour nous étourdir sur nos remords, nous voulûmes au moins arracher le consentement de nos victimes. De là vient qu'aujourd'hui encore, on n'en sacrifie aucune sans l'avoir auparavant, par des ablutions ou d'autres moyens, engagée à baisser la tête en signe d'approbation (1). Voyez avec quelle indignité la violence se joue de la foiblesse !

Anacharsis. Cette violence étoit sans doute nécessaire ; les animaux, en se multipliant, dévoroient les moissons.

Le Samien. Ceux qui peuplent beaucoup, ne vivent qu'un petit nombre d'années ; & la plupart, dénués de nos soins, ne perpétueroient pas leur espece (2). A l'égard des autres, les loups & les vautours nous en auroient fait justice : mais pour vous montrer que ce ne furent pas leurs déprédations qui nous mirent les armes à la main, je vous demande s'ils ravageroient nos campagnes, ces poissons que nous poursuivons dans un monde si différent du nôtre (1). Non, rien ne pouvoit nous

---

(1) Plut sympos. lib. 8, quæst. 8, t. 2, p. 729, F.
(2) Porph. de abstin. lib. 4, p. 344.
(3) Plut. ibid. t. 2, p. 730.

porter à souiller les autels du sang des animaux; & puisqu'il ne m'est pas permis d'offrir au ciel des fruits enlevés au champ de mon voisin, devois-je lui présenter l'hommage d'une vie qui ne m'appartient pas (1) ? Quelle est d'ailleurs la victime la plus agréable à la divinité ? A cette question, les peuples & les prêtres se partagent. Dans un endroit, on immole les animaux sauvages & malfaisans ; dans un autre, ceux que nous associons à nos travaux. L'intérêt de l'homme présidant à ce choix, a tellement servi son injustice, qu'en Egypte, c'est une impiété de sacrifier des vaches, un acte de piété d'immoler des taureaux (2).

Au milieu de ces incertitudes, Pythagore sentit aisément qu'on ne pouvoit déraciner tout-à-coup des abus consacrés par une longue suite de siecles. Il s'abstint des sacrifices sanglans. La premiere classe de ses disciples s'en abstint aussi. Les autres, obligés de conserver encore des relations avec les hommes, eurent la liberté de sacrifier un petit nombre d'animaux, & de goûter plutôt que de manger de leur chair (3).

Ce fut une condescendance que le respect

(1) Porph. de abstin. lib. 2, p. 124.
(2) Herodot. lib. 2, cap. 45. Porph. ibid. p. 120.
(3) Jambl. vit. Pyth. cap. 28, p. 126.

de l'usage & de la religion sembloit justifier. A cela près nous vivions en communauté de biens avec les animaux doux & paisibles. Il nous est défendu de leur porter le moindre préjudice (1). Nous avons, à l'exemple de notre fondateur, un véritable éloignement pour les processions qui sont destinées à leur donner la mort (2). On ne sait que trop par l'expérience, que l'effusion fréquente du sang fait contracter à l'ame une sorte de férocité. La chasse nous est interdite (3). Nous renonçons à des plaisirs, mais nous sommes plus humains, plus doux, plus compatissans que les autres hommes (4) : j'ajoute, beaucoup plus maltraités. On n'a rien épargné pour détruire une congrégation pieuse & savante (5), qui, renonçant à toutes les douceurs de la vie, s'étoit dévouée sans réserve au bonheur des sociétés.

Anacharsis. Je connois mal votre institut ; oserois-je vous prier de m'en donner une juste idée ?

Le Samien. Vous savez qu'au retour de ses voyages, Pythagore fixa son séjour en

---

(1) Plut. de solert. animal. t. 2, pag. 964. Jambl. 29, cap. 21, p. 84.
(2) Eudox. ap. Porph. vit. Pyth. p. 9.
(3) Jambl. vit. Pyth. cap. 21, p. 84.
(4) Porph. de abstin. lib. 3, p. 263.
(5) Apul. ap. Bruck. t. 1, p. 633.

Italie ; qu'à ses exhortations , les nations Grecques établies dans cette fertile contrée, mirent leurs armes à ses pieds ; & leurs intérêts entre ses mains ; que devenu leur arbitre , il leur apprit à vivre en paix avec elles-mêmes & avec les autres ; que les hommes & les femmes se soumirent avec une égale ardeur aux plus rudes sacrifices ; que de toutes les parties de la Grece , de l'Italie & de la Sicile , on vit accourir un nombre infini de disciples ; qu'il parut à la cour des tyrans sans les flatter , & les obligea de descendre du trône sans regret ; & qu'à l'aspect de tant de changement les peuples s'écrierent qu'un dieu avoit paru sur la terre , pour la délivrer des maux qui l'affligent (1).

Anacharsis. Mais lui ou ses disciples n'ont-ils pas employé le mensonge , pour entretenir cette illusion ? Rappellez-vous tous ces prodiges qu'on lui attribue (2) : à sa voix la mer calmée , l'orage dissipé , la peste suspendant ses fureurs (3) , & puis cet aigle qu'il appelle du haut du ciel , & qui vient se reposer sur sa main ; & cette ourse qui , docile à ses

---

(1) Jambl. cap. 6 , p. 23 ; cap. 28 , p. 118 & 120; Porphr. vit. Pyth. p. 25.

(2) Ælian. var. hist. lib. 4 , cap. 17.

(3) Jambl. cap. 28 , p. 124. Porph. vit. Pyht. p. 31.

ordres, n'attaque plus les animaux timides (1).

Le Samien. Ces récits extraordinaires m'ont toujours paru dénués de fondement. Je ne vois nulle part que Pythagore se soit arrogé le droit de commander à la nature.

Anacharsis. Vous conviendrez du moins qu'il prétendoit lire dans l'avenir (2), & avoir reçu des dogmes de la prêtresse de Delphes (3).

Le Samien. Il croyoit en effet à la divination; & cette erreur, si c'en est une, lui fut commune avec les sages de son temps, avec ceux d'un temps postérieur, avec Socrate lui-même (4). Il disoit que sa doctrine émanoit de l'oracle d'Apollon. Si c'est un crime, il faut accuser d'imposture Minos, Lycurgue, presque tous les législateurs, qui, pour donner plus d'autorité à leurs loix, ont feint que les dieux-mêmes les leur avoient dictées (5).

Anacharsis. Permettez que j'insiste; on

(1) Jambl. vit. Pyth. c p 13. p. 46.
(2) Porph. vit Pyth. p. 34. Clem. Alex strom. lib. 1; pag. 399. Jamb 28, pag. 126. Anonym. ap. Pot. pag. 1316.
(3) Aristox. ap. Diogen Laert. lib. 8, §. 21.
(4) Cicer. de divin. lib. 1, cap. 3, p. 5.
(5) Diod. Sic. lib. 1, pag. 84. Cicer. ibid. cap. 43; p. 36.

ne renonce pas facilement à d'anciens préjugés. Pourquoi sa philosophie est-elle entourée de cette triple enceinte de ténebres ? comment se fait-il qu'un homme qui eut assez de modestie pour préférer au titre de sage, celui d'ami de la sagesse (1), n'eut pas assez de franchise pour annoncer hautement la vérité ?

Le Samien. Ces secrets qui vous étonnent, vous en trouverez de semblables dans les mysteres d'Eleusis & de Samothrace, chez les prêtres Egyptiens, parmi toutes les sociétés religieuses. Que dis-je ? nos philosophes n'ont-ils pas une doctrine exclusivement réservée à ceux de leurs éleves dont ils ont éprouvé la circonspection (2)? Les yeux de la multitude étoient autrefois trop foibles pour supporter la lumiere ; & aujourd'hui même, qui oseroit, au milieu d'Athenes, s'expliquer librement sur la nature des Dieux, & sur les vices du gouvernement populaire ? Il est donc des vérités que le sage doit garder comme en dépôt, & ne laisser, pour ainsi dire, tomber que goutte à goutte.

Anacharsis. Mais celles qu'on doit répan-

(1) Cicer. tuscul. lib. 5, cap. 3, t. 2, pag. 361. Val. Max. lib. 8, cap. 7, extern. n°. 2.
(2) Cicer. de finb. lib. 5, cap. 5, t. 2, p. 200. Aul. Gell. lib. 20, cap. 5, Clem. Alex. lib. 5, p. 680.

dre à pleines mains, les vérités de la morale ; par exemple, vous les couvrez d'enveloppes presque impénétrables. Lorsqu'au lieu de m'exhorter à fuir l'oisiveté, à ne pas irriter un homme en colere, vous me défendez de m'asseoir sur un boisseau, ou d'attiser le feu avec une épée (1), il est évident que vous ajoutez à la peine de pratiquer vos leçons, celle de les entendre (2).

Le Samien. Et c'est cette peine qui les grave dans l'esprit. On conserve avec plus de soin ce qui coûte beaucoup à acquérir. Les symboles piquent la curiosité, donnent un air de nouveauté à des maximes usées ; & comme ils se présentent plus souvent à nos sens que les autres signes de nos pensées, ils donnent plus de crédit aux loix qu'ils renferment. Aussi le militaire ne peut être assis auprès de son feu, & le laboureur regarder son boisseau, sans se souvenir de la défense & du précepte.

Anacharsis. Vous aimez tellement le mystere, qu'un des premiers disciples de Pythagore encourut l'indignation des autres,

---

(1) Plut. in Num. t. 1, p. 69. Id. de lib. educ. t. 2, p. 12. Porph. vit. Pyth. pag. 42. Jambl. cap. 22, pag. 84. Diog. Laert. lib. 8, §. 18. Demetr. Byzant. ap. Athen. lib. 10, cap. 19, p. 452.

(2) Jambl. cap. 34, p. 198.

pour avoir publié la solution d'un problême de géométrie (1).

Le Samien. On étoit alors généralement persuadé que la science, ainsi que la pudeur, doit se couvrir d'un voile qui donne plus d'attraits aux trésors qu'il recele, plus d'autorité à celui qui les possede. Pythagore profita sans doute de ce préjugé; & j'avouerai même, si vous voulez, qu'à l'imitation de quelques législateurs, il employa de pieuses fraudes pour s'accréditer auprès de la multitude (2); car je me méfie également des éloges outrés qu'on lui donne, & des accusations odieuses dont on le noircit. Ce qui assure sa gloire (3), c'est qu'il conçut un grand projet : celui d'une congrégation, qui, toujours subsistante, & toujours dépositaire des sciences & des mœurs, seroit l'organe de la vérité & de la vertu, quand les hommes seroient en état d'entendre l'une, & de pratiquer l'autre.

Un grand nombre d'éleves embrasserent le nouvel institut (4). Il les rassembla dans une édifice immense, où ils vivoient en

(1) Jambl. vit. Pyth. cap. 34, p. 198.
(2) Hermipp. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 41.
(3) Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 600.
(4) Diog. Laert. lib. 8, §. 15. Jambl. cap. 6, p. 22.

commun (1), & distribués en différentes classes. Les uns passoient leur vie dans la méditation de choses célestes ; les autres cultivoient les sciences, & sur-tout la géométrie & l'astronomie (2) : d'autres enfin, nommés économes ou politiques, étoient chargés de l'entretien de la maison, & des affaires qui la concernoient (3).

On n'étoit pas facilement admis au nombre des novices. Pythagore examinoit le caractere du postulant, ses habitudes, sa démarche, ses discours, son silence, l'impression que les objets faisoient sur lui, la maniere dont il s'étoit conduit envers ses parens & ses amis. Dès qu'il étoit agréé, il déposoit tout son bien entre les mains des économes (4).

Les épreuves du noviciat duroient plusieurs années. On les abrégeoit en faveur de ceux qui parvenoient plus vîte à la perfection (5). Pendant trois ans entiers, le novice ne jouissoit dans la société d'aucun égard, d'aucune considération ; il étoit comme dévoué au mépris. Ensuite,

---

(1) Jambl. vit. Pyth. cap. 6, pag. 22. Porph. vit. Pyth. pag. 25.

(2) Anonym. ap. Phot. cod. 249, p. 1313. Aul. Gell. lib. 1, cap. 9.

(3) Jambl. cap. 17, p. 59.

(4) Id. ibid. p. 58.

(5) Aul. Gel. lib. 1, cap. 9.

condamné pendant cinq ans au silence (1), il apprenoit à dompter sa curiosité (2), à se détacher du monde, à ne s'occuper que de Dieu seul (3). Les purifications & différens exercices de piété remplissoient tous ses momens (4). Il entendoit par intervalles la voix de Pythagore, qu'un voile épais déroboit à ses regards (5), & qui jugeoit de ses dispositions d'après ses réponses.

Quand on étoit content de ses progrès, on l'admettoit à la doctrine sacrée ; s'il trompoit l'espérance de ses maîtres, on le renvoyoit, en lui restituant son bien considérablement augmenté (6) ; dès ce moment il étoit comme effacé du nombre des vivans, on lui dressoit un tombeau dans l'intérieur de la maison, & ceux de la société refusoient de le reconnoître si, par hasard, il s'offroit à leurs yeux (7). La même peine étoit décernée contre

(1) Diogen. Laert. lib. 8, § 10. Lucian. vitar. auct. §. 3, t. 1, p. 542. Jambl. vit. Pyth. cap. 17, p. 59.
(2) Plut. de curiof. t. 2, p. 519.
(3) Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 686. Jambl. ibid. p. 57.
(4) Jambl. ibid. p 61.
(5) Id. ibid. p. 60. Diog. Laert. lib. 8, §. 10.
(6) Jambl. ibid. p. 60.
(7) Orig. contr. Celf. lib. 3, tom. 1, p. 481. Jambl. ibid. p. 61.

ceux qui communiquoient aux profanes la doctrine sacrée (1).

Les associés ordinaires pouvoient, avec la permission, ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domestiques, sans renoncer à leurs premiers engagemens.

Des externes, hommes & femmes, étoient agrégés aux différentes maisons (2). Ils y passoient quelquefois des journées entieres, & assistoient à différens exercices.

Enfin, des hommes vertueux, la plupart établis en des endroits éloignés s'affilioient à l'ordre, s'intéressoient à ses progrès, se pénétroient de son esprit, & pratiquoient la regle.

Les disciples qui vivoient en commun se levoient de très-grand matin. Leur réveil étoit suivi de deux examens, l'un de ce qu'ils avoient dit ou fait la veille, l'autre de ce qu'ils devoient faire dans la journée : le premier pour exercer leur mémoire, le second pour régler leur

---

(1) Clem. Alex. stronom. lib. 5, pag. 680. Lysid. epist. ap. Jambl. vit. Pyth. cap. 17. p. 62.

(2) Jambl. ibid. cap. 36, pag. 214. Porph. vit. Pyth. p. 25. Kust. ibid.

conduite (1). Après avoir paſſé une robe blanche & extrêmement propre (2), ils prenoient leur lyre & chantoient des cantiques ſacrés (3), juſqu'au moment où le ſoleil ſe montrant à l'horizon, ils ſe proſternoient devant lui (4) *, & alloient chacun en particulier ſe promener dans des boſquets rians, ou des ſolitudes agréables. L'aſpect & le repos de ces beaux lieux mettoient leur ame dans une aſſiette tranquille, & la diſpoſoit aux ſavantes converſations qui les attendoient à leur retour (5).

Elles ſe tenoient preſque toujours dans un temple, & rouloient ſur les ſciences exactes ou ſur la morale (6). Des profeſſeurs habiles en expliquoient les élémens, & conduiſoient les éleves à la plus haute théorie. Souvent ils leur propoſoient pour ſujet de méditation un principe fécond, une maxime lumineuſe. Pythagore, qui

---

(1) Diod. Sic. in excerpt Valeſ. p. 245. Jambl. cap. 29, p. 140 & 141, cap. 35, p. 206. Porphyr. vit. Pyth. p. 40 & 41. Carm. aur. v. 40.

(2) Ariſtot. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 19. Ælian. var. hiſt. lib. 2, cap. 32. Jambl. cap. 21, page 84; cap. 28, p. 126.

(3) Jambl. cap. 25, p. 95.

(4) Id. cap. 35, p. 206.

* Il paroît qu'au lever du ſoleil, Socrate, à l'exemple peut-être des Pythagoriciens, ſe proſternoit devant cet aſtre. (Plat. in conv. t. 3, p. 220.)

(5) Jambl. cap. 20, p. 81.

(6) Id. ibid.

voyoit tout d'un coup - d'œil comme il exprimoit tout d'un ſeul mot, leur diſoit un jour : Qu'eſt-ce que l'univers ? l'ordre. Qu'eſt-ce que l'amitié ? l'égalité (1). Ces définitions ſublimes, & neuves alors, attachoient & élevoient les eſprits. La premiere eut un tel ſuccès, qu'elle fut ſubſtituée aux anciens noms que les Grecs avoient juſqu'alors donnés à l'univers. Aux exercices de l'eſprit, ſuccédoient ceux du corps, tels que la courſe & la lutte ; & ces combats paiſibles ſe livroient dans les bois ou dans les jardins (2).

A dîner on leur ſervoit du pain & du miel, rarement du vin (3). Ceux qui aſpiroient à la perfection ne prenoient ſouvent que du pain & de l'eau (4). En ſortant de table. ils s'occupoient des affaires que les étrangers ſoumettoient à leur arbitrage (5). Enſuite ils ſe réuniſſoient deux à deux, trois à trois, retournoient à la promenade, & diſcutoient entre eux les leçons qu'ils avoient reçues dans la matinée (6). De ces entretiens étoient ſévérement bannies les médiſances & les

(1) Jambl. cap. 29, p. 138. Diog. Laert. lib. 8 ; § 10. Anonym. ap. Phot. p. 1317.
(2) Jambl. cap. 21, p. 81.
(3) Id. ibid. p. 82.
(4) Alexis ap. Athen. lib. 4, p. 161.
(5) Jambl. ibid.
(6) Jambl. cap. 21, p. 82.

injures ; les facéties & les paroles superflues (1).

Revenus à la maison, ils entroient dans le bain, au sortir duquel ils se distribuoient en différentes pieces où l'on avoit dressé des tables, chacune de dix couverts. On leur servoit du vin, du pain, des légumes cuits ou crus, quelquefois des portions d'animaux immolés, rarement du poisson. Le souper, qui devoit finir avant le coucher du soleil, commençoit par l'hommage de l'encens & de divers parfums qu'ils offroient aux dieux (2).

J'oubliois de vous dire qu'en certains jours de l'année, on leur présentoit un repas excellent & somptueux, qu'ils en repaissoient pendant quelque temps leurs yeux, qu'ils l'envoyoient ensuite aux esclaves, sortoient de table, & se passoient même de leur nourriture ordinaire (3).

Le souper étoit suivi de nouvelles libations & d'une lecture que le plus jeune étoit obligé de faire, que le plus ancien avoit le droit de choisir. Ce dernier, avant de les congédier, leur rappeloit ces préceptes importans : » Ne cessez d'honorer les » dieux, les génies & les héros, de

(1) Id, cap. 30, p. 145.
(2) Id. cap. 21, p. 83.
(3) Diod. Sic. excerpt. Valef. p. 245. Jambl. cap. 31; p. 137.

» respecter ceux dont vous avez reçu le » jour ou des bienfaits, & de voler au » secours des loix violées. » Pour leur inspirer de plus en plus l'esprit de douceur & d'équité. « Gardez-vous, ajoutoit-il, » d'arracher l'arbre ou la plante dont » l'homme retire de l'utilité, & de tuer » l'animal dont il n'a point à se plain- » dre » (1).

Retirés chez eux, ils se citoient à leur propre tribunal, repassoient en détail & se reprochoient les fautes de commission & d'omission (2). Après cet examen, dont la constante pratique pourroit seule nous corriger de nos défauts, ils reprenoient leurs lyres, & chantoient des hymnes en l'honneur des dieux. Le matin à leur lever, ils employoient l'harmonie, pour dissiper les vapeurs du sommeil; le soir pour calmer le trouble des sens (3). Leur mort étoit paisible. On renfermoit leurs corps, comme on fait encore, dans des cercueils garnis de feuilles de myrte, d'olivier & de peuplier (4), & leurs funérailles étoient

(1) Jambl. cap. 21, p 84.

(2) Diog. Laert. lib. 8, §. 22. Jambl. cap. 35, pag. 206. Aur. carm. v. 40. Hierocl. ibid. Porph. vit. Pyth. pag. 41.

(3) Plut. de Isid. t. 2, p. 384. Quintil. de orat. lib. 9, cap. 4, p. 589. Jambl. cap. 25, p. 95.

(4) Plin. lib. 35, cap. 12, t. 2, p. 711.

accompagnées

accompagnées des cérémonies, qu'il ne nous eſt pas permis de révéler (1).

Pendant toute leur vie, deux ſentimens ou, plutôt un ſentiment unique devoit les animer, l'union intime avec les dieux, la plus parfaite union avec les hommes. Leur principale obligation étoit de s'occuper de la divinité (2), de ſe tenir toujours en ſa préſence (3), de ſe régler en tout ſur ſa volonté (4) : de là ce reſpect qui ne leur permettoit pas de mêler ſon nom dans leurs ſermens (5), cette pureté de mœurs qui les rendoit dignes de ſes regards (6) ; ces exhortations qu'ils ſe faiſoient continuellement de ne pas éloigner l'eſprit de dieu qui réſidoit dans leurs ames (7), cette ardeur enfin avec laquelle ils s'appliquoient à la divination, ſeul moyen qui nous reſte de connoître ſes intentions (8).

De là découloient encore les ſentimens qui les uniſſoient entre eux & avec les

---

(1) Plut. de gen. Secr. t. 2, p. 586.
(2) Plut. in Num. t. 1, p. 69. Clem. Alex. ſtrom. lib. 5, p. 686. Aur. carm.
(3) Jambl. cap. 16, page 57. Anonym. ap. Phot. p. 1313.
(4) Jambl. cap. 28, p. 115.
(5) Id. ibid. p. 126.
(6) Id. cap. 16, p. 57.
(7) Jamb. cap. 33, p. 193.
(8) Id. cap. 28, p. 116.

autres hommes (1). Jamais on ne connut, on ne sentit l'amitié comme Pythagore. Ce fut lui qui dit le premier ce mot, le plus beau, le plus consolant de tous : *Mon ami est un autre moi-même* (2). En effet, quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul ; & nous ne sommes pas deux.

Comme dans le physique & dans le moral il rapportoit tout à l'unité, il voulut que ses disciples n'eussent qu'une même pensée, qu'une seule volonté (3). Dépouillés de toute propriété (4), mais libres dans leurs engagemens, insensibles à la fausse ambition, à la vaine gloire (5), aux petits intérêts qui, pour l'ordinaire, divisent les hommes, ils n'avoient plus à craindre que la rivalité de la vertu, & l'opposition du caractere. Dès le noviciat, les plus grands efforts concouroient, à surmonter ces obstacles. Leur union cimentée par le désir de plaire à la divinité ; à laquelle ils rapportoient toutes leurs actions (6), leur procuroit des triomphes sans faste, & de l'émulation sans jalousie.

---

(1) Id. cap. 33, p. 193.
(2) Porph. vit. Pyth. p. 37.
(3) Jambl. cap. 33, p. 186.
(4) Id. cap. 30, p. 143.
(5) Id. cap. 31, p. 165.
(6) Jambl. cap. 33, p. 193.

Ils apprenoient à s'oublier eux-mêmes à se sacrifier mutuellement leurs opinions (1), à ne pas blesser l'amitié par la défiance, par les mensonges même légers, par des plaisanteries hors de propos, par des protestations utiles (2).

Ils apprennent encore à s'alarmer du moindre refroidissement. Lorsque dans ces entretiens où s'agitoient des questions de philosophie, il leur échappoit quelque expression d'aigreur, ils ne laissoient pas coucher le soleil sans s'être donné la main en signe de réconciliation (3). Un d'eux en pareille occasion, courut chez son ami, & lui dit : Oublions notre colere, & soyez le juge de notre différent. J'y consens volontiers, reprit le dernier ; mais je dois rougir de ce qu'étant plus âgé que vous, je ne vous ai pas prévenu (4).

Ils apprenoient à vaincre ces inégalités d'humeur qui fatiguent & découragent l'amitié. Sentoient-ils bouillonner leur sang au fond de leur cœur ? prévoyoient-ils un moment de tristesse ou de dégoût ? ils s'écartoient au loin & calmoient ce trouble involontaire, ou par la réflexion (5), ou

(1) Id. cap. 22, p. 85 ; cap. 33, p. 186.
(2) Id. cap. 30, p. 145 ; cap. 33, p. 187.
(3) Plut. de frat. amor. t. 2, p. 488.
(4) Jambl. cap. 27, p. 107.
(5) Id. cap. 31, p. 163.

par des chants appropriés aux différentes affections de l'ame (1).

C'est à leur éducation qu'ils doivent cette docilité d'esprit, cette facilité de mœurs qui les rapprochoient les uns des autres. Pendant leur jeunesse, on s'étoit fait un devoir de ne point aigrir leur caractere. Des instituteurs respectables & indulgens, les ramenoient par des corrections douces, faites à propos & en particulier, qui avoient plus l'air de la représentation que du reproche (2).

Pythagore, qui régnoit sur tout le corps avec la tendresse d'un pere, mais avec l'autorité d'un monarque, vivoit avec eux comme avec ses amis ; il les soignoit dans leurs maladies, & les consoloit dans leurs peines (3). C'étoient par ses attentions, autant que par ses lumieres, qu'il dominoit sur leur esprit, au point que ses moindres paroles étoient pour eux des oracles ; & qu'ils ne répondoient souvent aux objections que par ces mots : *C'est lui qui l'a dit* (4). Ce fut encore par là qu'il sut

(1) Ælian. var. hist. lib. 14, cap. 23. Chamæl. ap. Athen. lib. 14, cap. 5, p. 623. Jambl. cap. 25, pag. 93 ; cap. 32, p. 181.

(2) Jambl. cap. 22, p. 85.

(3) Porph. vit. Pyth. p. 37.

(4) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 5, t. 2, pag. 400. Val. Max. lib. 8, extern. n°. 1.

imprimer dans le cœur de ses disciples, cette amitié rare & sublime qui a passé en proverbe (1).

Les enfans de cette grande famille dispersée en plusieurs climats ; sans s'être jamais vu, se reconnoissoient à certains signes (2), & se traitoient au premier abord comme s'ils s'étoient toujours connus. Leurs intérêts se trouvoient tellement mêlés ensemble, que plusieurs d'entre eux ont passé les mers, & risqué leur fortune, pour rétablir celle de l'un de leurs freres tombé dans la détresse ou dans l'indigence (3).

Voulez-vous un exemple touchant de leur confiance mutuelle ? Un des nôtres voyageant à pied, s'égare dans un désert, arrive épuisé de fatigues dans une auberge où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors d'état de reconnoître les soins qu'on prend de lui, il trace d'une main tremblante quelques marques symboliques sur une tablette qu'il ordonne d'exposer sur le grand chemin. Long-temps après le hasard amene dans ces lieux écartés un disciple de Pythagore. Instruit par les caracteres énigmatiques offerts à ses yeux,

(1) Jambl. cap. 33, p. 186.
(2) Id. ibid. p. 191.
(3) Diod. Sic. excerpt. Vales. p. 243. Jambl. cap. 33, p. 192.

de l'infortune du premier voyageur, il s'arrête ; rembourſe avec uſure les frais de l'aubergiſte & continue ſa route (1).

Anacharſis. Je n'en ſuis pas ſurpris. Voici ce qu'on me racontoit à Thebes. Vous avez connu Lyſis.

Le Samien. Ce fut un des ornemens de l'ordre. Jeune encore, il trouva le moyen d'échapper à cette perſécution qui fit périr tant d'illuſtres Pythagoriciens (2), & s'étant rendu quelques années après à Thebes, il ſe chargea de l'éducation d'Epaminondas (3).

Anacharſis. Lyſis mourut. Vos philoſophes d'Italie, craignant qu'on n'eût pas obſervé dans ſes funérailles, les rites qui vous ſont particuliers, envoyerent à Thebes Théanor, chargé de demander le corps de Lyſis, & de diſtribuer des préſens à ceux qui l'avoient ſecouru dans ſa vieilleſſe. Théanor apprit qu'Epaminondas, initié dans vos myſteres, l'avoit fait inhumer ſuivant vos ſtatuts, & ne put faire accepter l'argent qu'on lui avoit confié (4).

Le Samien. Vous me rappellez un trait de ce Lyſis. Un jour, en ſortant du temple de Junon (5), il rencontra ſous

(1) Jambl. cap. 33, p. 192.
(2) Id. cap. 35, p. 200.
(3) Nep. in Epamin. cap. 2.
(4) Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 583.
(5) Jambl. cap. 30, p. 155.

le portique un de ses confreres, Euryphemus de Syracuse, qui, l'ayant prié de l'attendre un moment, alla se prosterner devant la statue de la Déesse. Après une longue méditation, dans laquelle il s'engagea sans s'en appercevoir, il sortit par une autre porte. Le lendemain, le jour étoit assez avancé, lorsqu'il se rendit à l'assemblee des disciples. Ils étoient inquiets de l'absence de Lysis ; Euryphémus se souvint alors de la promesse qu'il en avoit tirée ; il courut à lui, le trouva sous le vestibule, & tranquillement assis sur la même pierre où il l'avoit laissé la veille.

On n'est point étonnné de cette constance, quand on connoît l'esprit de notre congrégation. Il est rigide & sans ménagement. Loin d'apporter la moindre restriction aux loix de rigueur, il fait consister la perfection à convertir les conseils en préceptes.

Anacharsis. Mais vous en avez de minutieux & de frivoles qui rapetissent les ames ; par exemple, de n'oser croiser la jambe gauche sur la droite (1), ni vous faire les oncles les jours de fêtes, ni employer pour vos cercueils le bois de cyprès (2).

---

(1) Plut. de vitios. pud. t. 2, p 532.

(2) Diog. Laert. lib. 8, §. 10. Jamb. cap. 28, p. 135.

Le Samien. Eh ! ne nous jugez point d'après cette foule d'obſervances, la plupart ajoutées à la regle par des rigoriſtes qui vouloient réformer la réforme, quelques-unes tenant à des vérités d'un ordre ſupérieur ; toutes preſcrites pour nous exercer à la patience & aux autres vertus. C'eſt dans les occaſions importantes qu'il faut étudier la force de notre inſtitution. Un diſciple de Pythagore ne laiſſe échapper ni larmes ni plaintes dans les malheurs, ni crainte ni foibleſſe dans les dangers. S'il a des diſcuſſions d'intérêt, il ne deſcend point aux prieres, parce qu'il ne demande que la juſtice ; ni aux flatteries, parce qu'il n'aime que la vérité (1).

Anacharſis. Epargnez-vous un plus long détail. Je ſais tout ce que peuvent la religion & la philoſophie ſur des imaginations ardentes & ſubjuguées. Mais je ſais auſſi qu'on ſe dédommage ſouvent des paſſions que l'on ſacrifie par celles que l'on conſerve. J'ai vu de près une ſociété, partagée entre l'étude & la priere, renoncer ſans peine aux plaiſirs des ſens & aux agrémens de la vie. Retraite, abſtinences, auſtérités (2), rien ne lui coûte, parce que c'eſt par là qu'elle

(1) Jambl. cap 32, p. 147 ; cap. 33, p. 188.
(2) Herodot. lib. 2, cap. 37.

gouverne

gouverne les peuples & les rois : je parle des prêtres Egyptiens ; dont l'institut me paroît parfaitement ressembler au vôtre (1).

Le Samien. Avec cette différence que loin de s'appliquer à réformer la nation ils n'ont d'autre intérêt que celui de leur société.

Anacharsis. Vous avez essuyé les mêmes reproches. Ne disoit-on pas que pleins d'une déférence aveugle pour votre chef, d'un attachement fanatique pour votre congrégation, vous ne regardiez les autres hommes que comme de vils troupeaux (2) ?

Le Samien. Dégrader l'humanité ! nous qui regardons la bienfaisance comme un des principaux moyens pour nous rapprocher de la divinité (3) ; nous qui n'avons travaillé que pour établir une étroite liaison entre le ciel & la terre, entre les citoyens d'une même ville, entre les enfans d'une même famille, entre tous les êtres vivans (4), de quelque nature qu'ils soient ! En Egypte l'ordre sacerdotal n'aime que la considération & le crédit : aussi protége-t-il le despotisme qui le protege à son tour (5). Quant à Pythagore, il

(1) Chærem. ap. Porp. de abstin. lib. 4, p. 308.
(2) Jambl. cap. 35, p. 208.
(3) Anonym ap. Phot. p. 1313.
(4) Jambl. cap. 33, p. 185.
(5) Diod. Sic. lib. 1, p. 66.

aimoit tendrement les hommes, puiſqu'il déſiroit qu'ils fuſſent tous libres & vertueux.

Anacharſis. Mais pouvoit-il ſe flatter qu'ils le déſireroient auſſi vivement que lui, & que la moindre ſecouſſe ne détruiroit pas l'empire des loix & des vertus ?

Le Samien. Il étoit beau du moins d'en jetter les fondemens, & les premiers ſuccès lui firent eſpérer qu'il pourroit l'élever juſqu'à une certaine hauteur. Je vous ai parlé de la révolution que ſon arrivée en Italie cauſa d'abord dans les mœurs. Elle ſe ſeroit étendue par degrés, ſi des hommes puiſſans, mais ſouillés de crimes, n'avoient eu la folle ambition d'entrer dans la congrégation. Ils en furent exclus, & ce refus occaſionna ſa ruine. La calomnie ſe ſouleva, dès qu'elle ſe vit ſoutenue (1). Nous devînmes odieux à la multitude, en défendant d'accorder les magiſtratures par la voie du ſort (2); aux riches, en ne les faiſant accorder qu'au mérite (3). Nos paroles furent transformées en maximes ſéditieuſes, nos aſſemblées en conſeils de conſpirateurs (4). Pythagore banni de Crotone ne trouva point d'aſyle chez des peuples qui lui devoient leur félicité. Sa

(1) Jambl. cap. 35, p. 210.
(2) Id. ibid. p. 209.
(3) Id. ibid. p. 204.
(4) Juſtin. lib. 20, cap. 4.

mort n'éteignit point la perfécution. Plufieurs de fes difciples réunis dans une maifon furent dévoués aux flammes, & périrent prefque tous (1). Les autres s'étant difperfés, les habitans de Crotone, qui avoient reconnu leur innocence, les rappellerent quelque temps après ; mais une guerre étant furvenue, ils fe fignalerent dans un combat, & terminerent une vie innocente par une mort glorieufe (2).

Quoiqu'après ces malheureux événemens, le corps fût menacé d'une diffolution prochaine, on continua pendant quelque temps à nommer un chef pour le gouverner (3). Diodore, qui fut un des derniers, ennemi de la propreté que Pythagore nous avoit fi fort recommandée, affecta des mœurs plus aufteres, un extérieur plus négligé, des vêtemens plus groffiers (4). Il eut des partifans, & l'on diftingua dans l'ordre ceux de l'ancien régime, & ceux du nouveau.

Maintenant réduits à un petit nombre, féparés les uns des autres, n'excitant ni envie ni pitié, nous pratiquons en fecret les préceptes de notre fondateur. Jugez

(1) Id. ibid. Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 583.
(2) Jambl. cap. 35, p. 212.
(3) Id cap. 36, p. 213.
(4) Herm. Tim. & Sofícr. ap. Athen. lib. 4, page 163.

du pouvoir qu'ils eurent à la naiſſance de l'inſtitut, par celui qu'ils ont encore. C'eſt nous qui avions formé Epaminondas, & Phocion s'eſt formé ſur nos exemples.

Je n'ai pas beſoin de vous rappeller que cette congrégation a produit une foule de légiſlateurs, de géometres, d'aſtronomes, de naturaliſtes, d'hommes célébres dans tous les genres (1); que c'eſt elle qui a éclairé la Grece, & que les philoſophes modernes ont puiſé dans nos auteurs la plupart des découvertes qui brillent dans leurs ouvrages.

La gloire de Pythagore s'en eſt accrue; par-tout il obtient un rang diſtingué parmi les ſages (2) : dans quelques villes d'Italie, on lui décerne des honneurs divins (3). Il en avoit joui pendant ſa vie (4), vous n'en ſerez pas ſurpris. Voyez comme les nations & même les philoſophes parlent des légiſlateurs & des précepteurs du genre humain. Ce ne ſont point des hommes, mais des dieux (5), des ames

(1) Jambl. cap. 29, p. 132; cap. 36, p. 215. Bruck. hiſt. philoſ. t. 1, p. 1101. Fabric. bibl. Græc. tome 1, p. 490.

(2) Herodot. lib. 4, cap. 95.

(3) Juſtin. lib. 20, cap. 4.

(4) Porph. vit. Pyth. p. 28. Jambl. cap. 6, page 23. cap. 28, p. 118 & 120. Dio. Chryſoſt. orat. 17, p. 524. Philoſtr. vit. Apollon. cap. 1, p. 2. Diog. Laert. lib. 8, §. 11.

(5) Clem. Alex. ſtrom. lib. 1, p. 355.

d'un degré supérieur, qui, descendues du ciel dans le tartare que nous habitons; ont daigné se revêtir d'un corps humain, & partager nos maux pour établir parmi nous les loix & la philosophie (1).

Anacharsis. Cependant, il faut l'avouer; ces génies bienfaisans n'ont eu que des succès passagers; & puisque leur réforme n'a pu ni s'étendre, ni se perpétuer, j'en conclus que les hommes seront toujours également injustes & vicieux.

Le Samien. A moins, comme disoit Socrate, que le ciel ne s'explique plus clairement, & que ce Dieu, touché de leur ignorance, ne leur envoie quelqu'un qui leur apporte sa parole, & leur révele ses volontés (2).

Le lendemain de cet entretien nous partîmes pour Athenes, & quelques mois après, nous nous rendîmes aux fêtes de Délos.

---

(1) Plat. ap. Clem. Alex. strom. lib. 1, p. 355.

(2) Plat. apol. Socr. t. 1, page 31. Id. in Phæd. t. 1, p. 85, E. Id. in Alcib. 2, p. 150.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-QUINZIEME.

CHAPITRE LXXVI.

Délos & les Cyclades.

DANS l'heureux climat que j'habite, le printemps eſt comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amene & de ceux qu'il promet. Les feux du ſoleil ne ſont plus obſcurcis par des vapeurs groſſieres ; ils ne ſont pas encore irrités par l'aſpect ardent de la canicule. C'eſt une lumiere pure, inaltérable, qui ſe repoſe doucement ſur tous les objets ; c'eſt la lumiere dont les dieux ſont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle ſe montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naiſſantes, les bords de l'Iliſſus retentiſſent du chant des oiſeaux, & les échos du mont Hymette, du ſon des chalumeaux ruſtiques. Quand elle eſt près de s'éteindre, le ciel ſe couvre de voiles étincelans, & les Nymphes de l'Attique vont d'un pas timide eſſayer ſur le gazon des danſes légeres : mais bientôt elle ſe hâte d'éclore ; & alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient

de perdre, ni la ſplendeur du jour qui l'avoit précédée ; il ſemble qu'un nouveau ſoleil ſe leve ſur un nouvel univers, & qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque inſtant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature ; à chaque inſtant le grand ouvrage du développement des êtres avance vers ſa perfection.

O jours brillans ! ô nuits délicieuſes ! quelle émotion excitoit dans mon ame cette ſuite de tableaux que vous offriez à tous mes ſens ! O dieu des plaiſirs, ô printemps ! Je vous ai vu cette année dans toute votre gloire ; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grece, & vous détachiez de votre tête les fleurs qui devoient les embellir ; vous paroiſſiez dans les vallées, elles ſe changeoient en prairies riantes ; vous paroiſſiez ſur les montagnes, le ſerpolet & le thym exhaloient mille parfums ; vous vous éleviez dans les airs, & vous y répandiez la ſérénité de vos regards. Les amours empreſſés accouroient à votre voix ; ils lançoient de toutes parts des traits enflammés : la terre en étoit embraſée. Tous renaiſſoit pour s'embellir, tout s'embelliſſoit pour plaire. Tel parut le monde au ſortir du chaos, dans ces momens fortunés ; où l'homme, ébloui du ſéjour qu'il habitoit, ſurpris & ſatisfait de ſon exiſtence, ſembloit n'avoir un eſprit

que pour connoître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une ame que pour le sentir.

Cette saison charmante ramenoit des fêtes plus charmantes encore (1), celles qu'on célébre de quatre en quatre ans à Délos pour honorer la naissance de Diane & d'Apollon (2) *. Le culte de ces divinités subsiste dans l'île depuis une longue suite de siecles. Mais comme il commençoit à s'affoiblir, les Athéniens instituerent pendant la guerre du Péloponese (3), des jeux qui attirent cent peuples divers. La jeunesse d'Athenes brûloit d'envie de s'y distinguer : toute la ville étoit en mouvement. On y préparoit aussi la députation solemnelle qui va tous les ans offrir au temple de Délos un tribut de reconnoissance pour la victoire que Thésée remporta sur le Minotaure. Elle est conduite sur le même vaisseau qui transporta ce Héros en Crete ; & déjà le prêtre d'Apollon en avoit cou-

(1) Dionys. perieg. v. 528, ap. Geogr. min. tome 4 ; p. 100 Mém. de l'Acad. des Belles Lettres tome 26, p. 211

(2) Corsin. fast. Att. t. 2, p. 326.

* Le 6 du mois attique Thargélion, on célébroit la naissance de Diane ; le 7, celle d'Apollon. Dans la 3e. année de la 109e olympiade, le mois Thargélion commença le 2 de mai de l'an 341 av. J. C. ainsi le 6 & le 7 de Thargélion concoururent avec le 8 & le 9 de mai.

(3) Thucyd. lib. 3, cap. 104.

ronné la poupe de ses mains sacrées (1). Je descendis au Pirée avec Philotas & Lysis; la mer étoit couverte de bâtimens légers qui faisoient voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la liberté du choix. Nous nous sentîmes enlever par des matelots, dont la joie tumultueuse & vive se confondoit avec celle d'un peuple immense qui couroit au rivage. Ils appareillerent à l'instant, nous sortîmes du port, & nous abordâmes le soir à l'île de Céos (2).

Le lendemain, nous rasâmes Syros, & ayant laissé Ténos à gauche, nous entrâmes dans le canal qui sépare Délos de l'île de Rhénée. Nous vîmes aussi-tôt le temple d'Apollon; & nous le saluâmes par de nouveaux transports de joie. La ville de Délos se développoit toute entiere à nos regards. Nous parcourions d'un œil avide ces édifices superbes, ces portiques élégans, ces forêts de colonnes dont elle est ornée; & ce spectacle qui varioit à mesure que nous approchions, suspendoit en nous le désir d'arriver.

Parvenus au rivage, nous courûmes au temple, qui n'en est éloigné que d'environ 100 pas (3). Il y a plus de mille ans qu'Ery-

---

(1) Plat. in Phædon. t. 1, page 58. Plut. in Thes. t. 1, p. 9.
(2) Æschin. epist. 1. in Demosth. oper. p. 105.
(3) Tournef. voyag. t. 1, p. 300.

ſichthon, fils de Cécrops, en jetta les premiers fondemens (1), & que les divers états de la Grece ne ceſſent de l'embellir; il étoit couvert de feſtons & de guirlandes qui, par l'oppoſition de leurs couleurs, donnoient un nouvel éclat au marbre de Paros dont il eſt conſtruit (2). Nous vîmes dans l'intérieur la ſtatue d'Apollon, moins célébre par la délicateſſe du travail, que par ſon ancienneté (3). Le Dieu tient ſon arc d'une main, & pour montrer que la muſique lui doit ſon origine & ſes agrémens, il ſoutient de la gauche les trois Grâces, repréſentées; la premiere avec une lyre; la ſeconde avec des flûtes; & la troiſieme avec un chalumeau.

Auprès de la ſtatue, eſt cet autel qui paſſe pour une des merveilles du monde (4). Ce n'eſt point l'or, ce n'eſt point le marbre qu'on y admire; des cornes d'animaux, pliées avec effort, entrelacées avec art, & ſans aucun ciment, forment un toît auſſi ſolide que régulier. Des prêtres, occupés à l'orner de fleurs & de rameaux (5), nous faiſoient remarquer l'ingénieux tiſſu de ſes parties. C'eſt le Dieu lui-même,

(1) Euſeb. chron. lib. 2, p. 76.
(2) Spon, voyag t. 1, p. 111.
(3) Plut. de muſ t. 2, p. 1136.
(4) Id. de ſolert. animal. t. 2, p. 983. Mart. epigr. 1. Diog Laert. lib. 8, §. 13.
(5) Spanh. in Callim. t. 2, p. 97.

s'écrioit un jeune miniſtre, qui, dans ſon enfance, a pris ſoin de les unir entr'elles. Ces cornes menaçantes que vous voyez ſuſpendues à ce mur, celles dont l'autel eſt composé, ſont les dépouilles des chevres ſauvages qui paiſſoient ſur le mont Cynthus, & que Diane fit tomber ſous ſes coups (1). Ici les regards ne s'arrêtent que ſur des prodiges. Ce palmier, qui déploie ſes branches ſur nos têtes : eſt cet arbre ſacré qui ſervit d'appui à Latone, lorſqu'elle mit au monde les divinités que nous adorons (2). La forme de cet autel eſt devenue célébre par un problême de géométrie, dont on ne donnera peut-être jamais une exacte ſolution. La peſte ravageoit cette île, & la guerre déchiroit la Grece. L'oracle, conſulté par nos peres, répondit que ces fléaux ceſſeroient, s'ils faiſoient cet autel une fois plus grand qu'il n'eſt en effet (3). Ils crurent qu'il ſuffiſoit de l'augmenter du double en tout ſens ; mais ils virent avec étonnement qu'ils conſtruiſoient une maſſe

(1) Callim. hymn. in Apoll. v. 60.

(2) Homer. in Odyſſ. lib. 6, v. 162. Callim. in Del. v 208. Theophr. hiſt. plant. lib. 4, c. 14, page 489. Cicer. de leg. lib. 1, t. 3, p. 115. Plin. lib. 16, cap. 44, t. 2, p. 40. Pauſan. lib 8, cap 23, p 643.

(3) Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 579 ; de *'El.* Delph. p. 386. Val. Max. lib. 8, cap. 12, extern. n°. 1. Montuela, hiſt. des mathém. t. 1, p. 186.

énorme, qui contenoit huit fois celle que vous avez sous les yeux. Après d'autres essais, tous infructueux, ils consulterent Platon qui revenoit d'Egypte. Il dit aux députés, que le Dieu, par cet oracle, se jouoit de l'ignorance des Grecs, & les exhortoit à cultiver les sciences exactes, plutôt que de s'occuper éternellement de leurs divisions. En même temps il proposa une voie simple & méeanique de résoudre le problême. Mais la peste avoit cessé quand sa réponse arriva. C'est apparemment ce que l'oracle avoit prévu, me dit Philotas.

Ces mots, quoique prononcés à demi-voix, fixerent l'attention d'un citoyen de Délos. Il s'approcha, & nous montrant un autel moins orné que le précédent : Celui-ci, nous dit-il, n'est jamais arrosé du sang des victimes ; on n'y voit jamais briller la flamme dévorante ; c'est-là que Pythagore venoit, à l'exemple du peuple, offrir des gâteaux, de l'orge & du froment (1) ; & sans doute que le Dieu étoit plus flatté de l'hommage éclairé de ce grand homme, que de ces ruisseaux de sang dont nos autels sont continuellement inondés.

Il nous faisoit ensuite observer tous les

---

(1) Clem. Alex. strom. lib. 7, p. 848. Porph. de abst. lib. 2, §. 28, p. 153, not. ibid.

détails de l'intérieur du temple. Nous l'écoutions avec respect ; nous admirions la sagesse de ses discours, la douceur de ses regards, & le tendre intérêt qu'il prenoit à nous. Mais qu'elle fut notre surprise, lorsque des éclaircissemens mutuels nous firent reconnoître Philoclès ! C'étoit un des principaux habitans de Délos par ses richesses & ses dignités, c'étoit le pere d'Ismene, dont la beauté faisoit l'entretien de toutes les femmes de la Grece ; c'étoit lui qui, prévenu par des lettres d'Athenes, devoit exercer à notre égard les devoirs de l'hospitalité. Après nous avoir embrassés à plusieurs reprises : Hâtez-vous, nous dit-il, venez saluer mes dieux domestiques ; venez voir Ismene, & vous serez témoins de son hymen ; venez voir Leucippe, son heureuse mere, & vous partagerez sa joie, elles ne vous recevront pas comme des étrangers, mais comme des amis qu'elles avoient sur la terre, & que le ciel leur destinoit depuis long-temps : oui ; je vous le jure, ajouta-t-il en nous serrant la main, tous ceux qui aiment la vertu ont des droits sur l'amitié de Philoclès & de sa famille.

Nous sortîmes du temple : son zele impatient nous permit à peine de jetter un coup-d'œil sur cette foule de statues & d'autels dont il est entouré. Au milieu de ces monumens s'éleve une figure d'Apollon dont

la hauteur eſt d'environ 24 pieds (1) ; de longues treſſes de cheveux flottent ſur ſes épaules, & ſon manteau, qui ſe replie ſur le bras gauche, ſemble obéir au ſouffle du zéphyr. La figure, & la plinthe qui la ſoutient ſont d'un ſeul bloc de marbre & ce furent les habitans de Naxos qui le conſacrerent en ce lieu (2). Près de ce coloſſe, Nicias, général des Athéniens, fit élever un palmier de bronze (3), dont le travail eſt auſſi précieux que la matiere. Plus loin, nous lûmes ſur pluſieurs ſtatues, cette inſcription faſtueuſe (4): *L'île de Chio eſt célèbre par ſes vins excellens, elle le ſera dans la ſuite par les ouvrages de Bupalus & d'Anthermus.* Ces deux artiſtes vivoient il y a deux ſiecles. Ils ont été ſuivis & effacés par les Phidias & les Praxiteles; & c'eſt ainſi qu'en voulant éterniſer leur gloire, ils n'ont éterniſé que leur vanité.

La ville de Délos n'a ni tours ni murailles, & n'eſt défendue que par la préſence d'Apollon (5). Les maiſons ſont de briques, ou d'une eſpece de granit aſſez

(1) Tournef. voyag. t. 1, p. 301. Wheler, a journ. book. 1, p. 56. Spon, voyag. t. 1, p 107.
(2) Tournef. ibid. p. 301.
(3) Plut. in Nic. t. 1, p. 525.
(4) Plin. lib 36, cap. 5, t. 2.
(5) Callim. in Del. v. 24. Cicer. orat. pro leg. Manil. cap. 18, t. 5, p. 20.

commun dans l'île (1). Celle de Philoclès s'élevoit sur le bord d'un lac (2), couvert de cygnes (3), & presque par-tout entouré de palmiers.

Leucippe, avertie du retour de son époux, vint au-devant de lui, & nous la prîmes pour Ismene, mais bientôt Ismene parut, & nous la prîmes pour la déesse des amours. Philoclès nous exhorta mutuellement à bannir toute contrainte ; & dès cet instant nous éprouvâmes à-la-fois toutes les surprises d'une liaison naissante, & toutes les douceurs d'une ancienne amitié.

L'opulence brilloit dans la maison de Philoclès ; mais une sagesse éclairée en avoit si bien réglé l'usage, qu'elle sembloit avoir tout accordé au besoin, & tout refusé au caprice. Des esclaves, heureux de leur servitude, couroient au-devant de nos desirs. Les uns répandoient sur nos mains & sur nos pieds une eau plus pure que le cristal ; les autres chargeoient de fruits une table placée dans le jardin (4), au milieu d'un bosquet de myrtes. Nous commen-

---

(1) Tournef. voyag. t. 1, p. 305.

(2) Herodot. lib. 2, cap. 171. Callim. in Apoll. v. 59 ; in Del. v. 261. Theogn. sent. v. 7. Spon, voyag. t. 1, p 106.

(3) Euripid. in Ion. v. 167 ; in Iphig in Taur. v. 1103. Aristoph. in av. v. 870.

(4) Teod. Prodr. in Rhod, & Dosicl. amor. lib. 2, p. 57.

çâmes par des libations en l'honneur des dieux qui président à l'hospitalité : on nous fit plusieurs questions sur nos voyages. Philoclès s'attendrit plus d'une fois au souvenir des amis qu'il avoit laissés dans le continent de la Grece. Après quelques instans d'une conversation délicieuse, nous sortîmes avec lui, pour voir les préparatifs des fêtes.

C'étoit le jour suivant qu'elles devoient commencer * ; c'étoit le jour suivant qu'on honoroit à Délos la naissance de Diane (1). L'île se remplissoit insensiblement d'étrangers attirés par la piété, l'intérêt & le plaisir. Ils ne trouvoient déjà plus d'asyle dans les maisons ; on dressoit des tentes dans les places publiques ; on en dressoit dans la campagne : on se revoyoit après une longue absence, & on se précipitoit dans les bras les uns des autres. Ces scenes touchantes dirigeoient nos pas en différens endroits de l'île, & non moins attentifs aux objets qui s'offroient à nous qu'aux discours de Philoclès, nous nous instruisions de la nature & des propriétés d'un pays si fameux dans la Grece.

L'île de Délos n'a que sept à huit mille pas de tour, & sa largeur n'est qu'environ

* Le huit mai de l'an 341 avant J. C.
(1) Diog. Laert. lib. 2, §. 44.

le

le tiers de sa longueur (1). Le mont Cynthus qui va du nord au midi, termine une plaine qui s'étend vers l'occident jusqu'aux bords de la mer. C'est dans cette plaine que la ville est située (2). Le reste de l'île n'offre qu'un terrain inégal & stérile, à l'exception de quelques vallées agréables que forment diverses collines placées dans sa partie méridionale (3). La source de l'Inopus est la seule dont la nature l'ait favorisée, mais on trouve en divers endroits des citernes & des lacs, qui conservent pendant plusieurs mois les eaux du ciel.

Délos fut d'abord gouvernée par des rois qui réunissoient le sacerdoce à l'empire (4). Dans la suite elle tomba sous la puissance des Athéniens, qui la purifierent pendant la guerre du Péloponese (5). On transporta les tombeaux de ses anciens habitans dans l'île de Rhénée. C'est là que leurs successeurs ont vu, pour la premiere fois, la lumiere du jour; c'est là qu'ils doivent la voir pour la derniere fois. Mais s'ils sont privés de l'avantage de naître & de mourir

(1) Tournef. voyag. p. 287 & 288.

(2) Strab. lib. 10, p. 485.

(3) Euripid. Iphig. in Taur. v. 1233. Tournef. voyag. t. 1, p. 311.

(4) Virg. Eneid. lib. 3, v. 80. Ovid. metam. lib. 13, v. 632. Dionys. Halic. antiq. Roman. lib. 1, cap. 50, t. 1, p. 125.

(5) Thucyd. lib. 3, cap. 104.

dans leur patrie (1), ils y jouissent du moins pendant leur vie d'une tranquillité profonde : les fureurs des barbares (2), les haines des nations (3), les inimitiés particulieres, tombent à l'aspect de cette terre sacrée : les coursiers de Mars ne la foulent jamais de leurs pieds ensanglantés (4). Tout ce qui présente l'image de la guerre en est sévérement banni : on n'y souffre pas même l'animal le plus fidelle à l'homme * ; parce qu'il y détruiroit des animaux plus foibles & plus timides. Enfin la paix a choisi Délos pour son séjour, & la maison de Philoclès pour son palais.

Nous en approchions lorsque nous vîmes venir à nous un jeune homme dont la démarche, la taille & les traits n'avoient rien de mortel : C'est Théagene, nous dit Philoclès, c'est lui que ma fille a choisi pour son époux ; & Leucippe vient de fixer le jour de son hymen. O mon pere, répondit Théagene, en se précipitant entre ses bras ! ma reconnoissance augmente à chaque

(1) Æschin. epist. ad. Philocr. page 205. Plut. apopht. Lacon. t 2, p. 230.

(2) Herodot. lib. 6, cap 97.

(3) Pausan. lib. 3, cap. 23, page 269. Liv. lib. 44, cap. 29.

(4) Callim in Del. v. 277.

* Il n'étoit pas permis d'avoir des chiens à Délos. (Strab. lib. 10, p. 486), de peur qu'ils n'y détruisissent les lievres & les lapins.

inſtant. Que ces généreux étrangers daignent la partager avec moi ; ils ſont mes amis, puiſqu'ils ſont les vôtres, & je ſens que l'excès de la joie a beſoin de ſoutien comme l'excès de la douleur. Vous pardonnerez ce tranſport, ſi vous avez aimé, ajouta-t-il en s'adreſſant à nous; & ſi vous n'avez point aimé, vous le pardonnerez en voyant Iſmene. L'intérêt que nous prîmes à lui, ſembla calmer le déſordre de ſes ſens, & le ſoulager du poids de ſon bonheur.

Philoclès fut accueilli de Leucippe & d'Iſmene, comme Hector l'étoit d'Andromaque, toutes les fois qu'il rentroit dans les murs d'Ilium. On ſervit le ſouper dans une galerie ornée de ſtatues & de tableaux, & nos cœurs ouverts à la joie la plus pure, goûterent les charmes de la confiance & de la liberté.

Cependant Philoclès mettoit une lyre entre les mains d'Iſmene, & l'exhortoit à chanter un de ces hymnes deſtinés à célébrer la naiſſance de Diane & d'Apollon. Exprimez par vos chants, diſoit-il, ce que les filles de Délos retraceront demain dans le temple par la légéreté de leurs pas. Anacharſis & Philotas en connoîtront mieux l'origine de nos fêtes, & la nature du ſpectacle que nous offrirons à leurs yeux.

Iſmene prit la lyre, en tira, comme par diſtraction, quelques ſons tendres & touchans, qui n'échapperent pas à Théa-

gene ; & tout-à-coup, préludant avec rapidité ſur le mode dorien, elle peignit en traits de feu la colere implacable de Junon contre une rivale odieuſe (1). « C'eſt en » vain que Latone veut ſe dérober à ſa » vengeance ; elle a eu le malheur de plaire » à Jupiter, il faut que le fruit de ſes » amours devienne l'inſtrument de ſon » ſupplice, & périſſe avec elle. Junon » paroît dans les cieux ; Mars ſur le mont » Hemus en Thrace ; Iris ſur une mon- » tagne voiſine de la mer : ils effraient » par leur préſence les airs, la terre & » les îles. Tremblante, éperdue, preſſée » des douleurs de l'enfantement, Latone, » après de longues courſes, arrive en » Theſſalie, ſur les bords du fleuve qui » l'arroſe. O Pénée ! s'écrie-t-elle ; arrê- » tez-vous un moment, & recevez dans » vos eaux plus paiſibles les enfans de » Jupiter que je porte dans mon ſein. O » Nymphes de Theſſalie, filles du dieu » dont j'implore le ſecours ! uniſſez-vous » à moi pour le fléchir. Mais il ne m'é- » coute point, & mes prieres ne ſervent » qu'à précipiter ſes pas. O Pélion ! ô » montagnes affreuſes ! vous êtes donc » mon unique reſſource ; hélas ! me re- » fuſerez-vous dans vos cavernes ſombres

(1) Callim. in Del. v. 45.

» une retraite que vous accordez à la lionne
» en travail ?

» A ces mots le Pénée attendri, ſuſ-
» pend le mouvement de ſes flots bouil-
» lonnans. Mars le voit, frémit de fureur ;
» & ſur le point d'enſevelir ce fleuve ſous
» les débris fumans du mont Pangée, il
» pouſſe un cri dans les airs, & frappe
» de ſa lance contre ſon bouclier. Ce
» bruit, ſemblable à celui d'une armée,
» agite les campagnes de Theſſalie, ébranle
» le mont Oſſa, & va au loin rouler en mu-
» giſſant dans les antres profonds du Pinde.
» C'en étoit fait du Pénée, ſi Latone n'eût
» quitté des lieux où ſa préſence attiroit
» le courroux du ciel. Elle vient, dans nos
» îles, mendier une aſſiſtance qu'elles lui
» refuſent ; les menaces d'Iris les rempliſ-
» ſent d'épouvante.

» Délos ſeule eſt moins ſenſible à la
» crainte qu'à la pitié. Délos n'étoit alors
» qu'un rocher ſtérile, déſert, que les
» vents & les flots pouſſoient de tous côtés.
» Ils venoient de le jetter au milieu des
» Cyclades, lorſqu'il entendit les accens
» plaintifs de Latone. Il s'arrête auſſitôt,
» & lui offre un aſyle ſur les bords ſau-
» vages de l'Inopus. La déeſſe, tranſ-
» portée de reconnoiſſance, tombe aux
» pieds d'un arbre qui lui prête ſon ombre,
» & qui, pour ce bienfait, jouira d'un
» printemps éternel. C'eſt là qu'épuiſée de

» fatigue, & dans les accès des plus cruelles
» souffrances, elle ouvre des yeux presque
» éteints, & que ses regards, où la joie
» brille au milieu des expressions de la
» douleur, rencontrent enfin ces gages
» précieux de tant d'amour, ces enfans
» dont la naissance lui a coûté tant de
» larmes. Les nymphes de l'Inopus, té-
» moins de ses transports les annoncent à
» l'univers par des cantiques sacrés, &
» Délos n'est plus le jouet des vagues in-
» constantes; elle se repose sur des co-
» lonnes qui s'élevent au fond de la mer (1),
» & qui s'appuyent elles-mêmes sur les
» fondemens du monde. Sa gloire se répand
» en tous lieux; de tous les côtés les na-
» tions accourent à ses fêtes, & viennent
» implorer ce dieu qui lui doit le jour,
» & qui la rend heureuse par sa pré-
» sence. »

Ismene accompagna ces dernieres paroles d'un regard qu'elle jetta sur Théagene, & nous commençâmes à respirer en liberté; mais nos ames étoient encore agitées par des secousses de terreur & de pitié. Jamais la lyre d'Orphée, jamais la voix des sirenes n'ont exprimé des sons si touchans. Pendant qu'Ismene chantoit, je l'interrompois souvent, ainsi que Philotas, par

(1) Pind. ap. Strab. lib. 10, p. 485.

des cris involontaires d'admiration, Philoclès & Leucippe lui prodiguoient des marques de tendresse, qui la flattoient plus que nos éloges ; Théagene écoutoit, & ne disoit rien.

Enfin, il arriva ce jour qu'on attendoit avec tant d'impatience. L'aurore traçoit foiblement à l'horizon la route du soleil, lorsque nous parvînmes au pied du Cynthus. Ce mont n'est que d'une médiocre élévation (1). C'est un bloc de granit, où brillent différentes couleurs, & sur-tout des parcelles de talc, noirâtres & luisantes. Du haut de la colline, on découvre une quantité surprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles sont sémées au milieu des flots avec le même beau désordre que les étoiles le sont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, & les recherche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaisir dans les détours des canaux qui les séparent entre elles, tantôt il mesure lentement les lacs & les plaines liquides qu'elles embrassent. Car ce n'est point ici une de ces mers sans bornes, où l'imagination n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle ; où l'ame inquiete cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve

(1) Tournef. voyag. t. 1, p. 307. Spon, voyag. t. 1 p. 111. Whel. a journ. book 1, p. 58.

par-tout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond : ici le sein des ondes est devenu le séjour des mortels. C'est une ville dispersée sur la surface de la mer ; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, & semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraites aux habitans (1).

La plupart de ces îles, nous dit Philoclès, se nomment Cyclades *, parce qu'elles forment comme une enceinte autour de Délos (2). Sésostris, roi d'Egypte, en soumit une partie à ses armes (3) ; Minos, roi de Crete, en gouverna quelques-unes par ses loix (4) ; les Phéniciens (5), les Cariens (6), les Perses, les Grecs (7) toutes les nations qui ont eu l'empire de la mer, les ont successivement conquises ou peuplées : mais les colonies de ces derniers ont fait disparoître les traces des colonies étrangeres, & des intérêts puissans

---

(1) Herodot. lib. 2, cap. 97. Diod. Sic. lib. 1, p. 33.
* *Cycle* en Grec signifie *cercle*.
(2) Plin. lib. 4, cap. 12, t. 1, p. 211.
(4) Thucyd. lib. 1, cap. 4. Diod. Sic. lib. 5, page 349.
(5) Boch. geogr. p. 405.
(6) Thucyd. ibid. Diod. Sic. ibid.
(7) Herodot. lib. 8, cap. 46 & 48. Thucydid. passim.

ont

ont pour jamais attaché le ſort des Cyclades à celui de la Grece.

Les unes s'étoient dans l'origine choiſi des rois ; d'autres en avoient reçu des mains de leurs vainqueurs (1) : mais l'amour de la liberté, naturel à des Grecs, plus naturel encore à des inſulaires, détruiſit le joug ſous lequel elles gémiſſoient. Tous ces peuples ſe formerent en petites républiques, la plupart indépendantes, jalouſes les unes des autres, & cherchant mutuellement à ſe tenir en équilibre par des alliances & des protections mendiées dans le continent. Elles jouiſſent de ce calme heureux, que les nations ne peuvent attendre que de leur obſcurité, lorſque l'Aſie fit un effort contre l'Europe, & que les Perſes couvrirent la mer de leurs vaiſſeaux. Les îles conſternées s'affoiblirent en ſe diviſant. Les unes eurent la lâcheté de ſe joindre à l'ennemi ; les autres, le courage de lui réſiſter. Après ſa défaite, les Athéniens formerent le projet de les conquérir toutes : ils leur firent un crime preſque égal de les avoir ſecourus ou de les avoir abandonnés, & les aſſujettirent ſucceſſivement ſous des prétextes plus ou moins plauſibles.

Athenes leur a donné ſes loix ; Athenes en exige des tributs proportionnés à leurs

(1) Herodot. lib. 1, cap. 64. Diod. Sic. lib. 5, p. 345.

forces. A l'ombre de fa puiffance, elles voient fleurir dans leur fein, le commerce, l'agriculture, les arts; & feroient heureufes, fi elles pouvoient oublier qu'elles ont été libres.

MYCONE.

Elles ne font pas toutes également fertiles; il en eft qui fuffifent à peine aux befoins des habitans. Telle eft Mycone, que vous entrevoyez à l'eft de Délos, dont elle n'eft éloignée que de 24 ftades (1) *. On n'y voit point les ruiffeaux tomber du haut des montagnes, & fertilifer les plaines (2). La terre abandonnée aux feux brûlans du foleil, y foupire fans ceffe après les fecours du ciel; & ce n'eft que par de pénibles efforts, qu'on fait germer dans fon fein le blé & les autres grains néceffaires à la fubfiftance du laboureur. Elle femble réunir toute fa vertu en faveur des vignes & des figuiers, dont les fruits (3) font renommés. Les perdrix, les cailles, & plufieurs oifeaux de paffage, s'y trouvent

---

(1) Tournef. t. 1, p. 278.
* 2268 toifes.
(2) Spon, tom. 1, pag. 115. Whel. a journ. book 1, p. 65.
(3) Tournef. t. 1, p. 281.

en abondance (1). Mais ces avantages, communs à cette île & aux îles voiſines, ſont une foible reſſource pour les habitans, qui, outre la ſtérilité du pays, ont encore à ſe plaindre de la rigueur du climat. Leurs têtes ſe dépouillent de bonne heure de leur ornement naturel (2) ; & ſes cheveux flottans, qui donnent tant de graces à la beauté, ne ſemblent accordés à la jeuneſſe de Mycone que pour lui en faire auſſitôt regretter la perte.

On reproche aux Myconiens d'être avares & paraſites (3) : on les blâmeroit moins, ſi, dans une fortune plus brillante, ils étoient prodigues & faſtueux ; car le plus grand malheur de l'indigence, eſt de faire ſortir les vices, & de ne pouvoir les faire pardonner,

RHÉNÉE.

Moins grande, mais plus fertile que Mycone, Rhénée, que vous voyez à l'oueſt, & qui n'eſt éloignée de nous que d'environ 500 pas (4), ſe diſtingue par

(1) Id. ibid. Spon, voyag. t. 1, pag. 115. Whell. journ. book 1, p. 65.

(2) Plin. lib. 11, cap. 37, t. 1, p. 615. Strab. lib. 10 p. 487. Tournef. p. 280.

(3) Athen. lib. 1, cap. 7, p. 7. Suid. in *Mykon.*

(4) Tournef, p. 315.

la richeſſe de ſes collines & de ſes campagnes. A travers le canal qui ſépare les deux îles, étoit autrefois tendue une chaîne qui ſembloit les unir ; c'étoit l'ouvrage de Polycrate, tyran de Samos (1) : il avoit cru, par ce moyen, communiquer à l'une la ſainteté de l'autre *. Mais l'île de Rhénée a des droits plus légitimes ſur notre reſpect ; elle renferme les cendres de nos peres ; elle renfermera un jour les nôtres. Sur cette éminence qui s'offre directement à nos regards, ont été tranſportés les tombeaux qui étoient auparavant à Délos (2). Ils ſe multiplient tous les jours par nos pertes, & s'élevent du ſein de la terre, comme autant de trophées que la mort couvre de ſon ombre menaçante.

TÉNOS.

Portez vos regards vers le nord oueſt, vous y découvrirez les côtes de l'île de

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 13 ; lib. 3, cap. 104.

* Vers le même temps, Crœſus aſſiégea la ville d'Epheſe. Les habitans, pour obtenir la protection de Diane, leur principale divinité, tendirent une corde qui, d'un côté, s'attachoit à leurs murailles, & de l'autre au temple de la Déeſſe, éloigné de 7 ſtades, ou de 661 toiſes & demie. (Herodot. lib. 1, cap. 26. Poliæn. ſtrateg. lib. 6, cap. 50. Ælian. var. hiſt. lib. 3, cap. 26.)

(2) Thucyd. lib. 3, cap. 104. Strab. lib. 10, p. 486. Tournef. p. 318.

Ténos. Hors de l'enceinte de la capitale, eſt un de ces bois vénérables, dont la religion conſacre la durée, & ſur leſquels le temps multiplie vainement les hivers (1). Ses routes ſombres ſervent d'avenues au ſuperbe temple, que ſur la foi des oracles d'Apollon, les habitans éleverent autrefois à Neptune : c'eſt un des plus anciens aſyles de la Grece (2). Il eſt entouré de pluſieurs grands édifices, où ſe donnent les repas publics, où s'aſſemblent les peuples pendant les fêtes de ce dieu (3). Parmi les éloges qui retentiſſent en ſon honneur, on le loue d'écarter ou de diſſiper les maladies qui affligent les humains (4), & d'avoir détruit les ſerpens qui rendoient autrefois cette île inhabitable (5).

Ceux qui la cultiverent les premiers, en firent une terre nouvelle, une terre qui répond aux vœux du laboureur, ou les prévient. Elle offre à ſes beſoins les fruits les plus exquis, & des grains de toute eſpece ; mille fontaines y jailliſſent de tous côtés (6), & les plaines, enrichies du

(1) Strab. lib. 10, p. 487.
(2) Tacit. annal. lib. 3, n°. 63.
(3) Strab. ibid.
(4) Philocor. ap. Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 26.
(5) Plin. lib. 4, cap. 12, t. 1, p. 211. Step. Byzant. in *Tenos*. Heſych. Miles.
(6) Tournef. t. 1, p. 357. Plin. ibid. Steph. Byzant. in *Tenos*. Euſtath. in Dionyſ. perieg. v. 526.

tribut de leurs eaux, s'embelliſſent encore par le contraſte des montagnes arides & déſertes, dont elles ſont entourées (1). Ténos eſt ſéparée d'Andros par un canal de 22 ſtades de largeur. (2) *.

ANDROS.

On trouve dans cette derniere île des montagnes couvertes de verdure, comme à Rhénée ; des ſources plus abondantes qu'à Ténos ; des vallées auſſi délicieuſes qu'en Theſſalie ; des fruits qui flattent la vue & le goût (3) ; enfin une ville renommée par les difficultés qu'eurent les Athéniens à la ſoumettre, & par le culte de Bacchus, qu'elle honore ſpécialement. J'ai vu les tranſports de joie que ſes fêtes inſpirent (4) ; je les ai vus dans cet âge où l'ame reçoit des impreſſions, dont le ſouvenir ne ſe renouvelle qu'avec un ſentiment de plaiſir. J'étois ſur un vaiſſeau qui revenoit de l'Eubée : les yeux fixés vers l'orient, nous admirions les apprêts éclatans de la naiſſance du jour, lorſque

---

(1) Tournef. ibid.

(2) Scylax. ap. Geogr. min. t. 1, pag. 55. Tournef. p. 355.

* Près d'une demi-lieue.

(3) Tournef. p. 348.

(4) Pauſan. lib. 6, cap. 26, pag. 518. Philoſtr. incon. lib. 1, cap. 25, p. 799.

mille cris perçans attirerent nos regards sur l'île d'Andros. Les premiers rayons du soleil éclairoient une éminence, couronnée par un temple élégant. Les peuples accouroient de tous côtés ; ils se pressoient autour du temple, levoient les mains au ciel, se prosternoient par terre, & s'abandonnoient à l'impétuosité d'une joie effrénée. Nous abordons ; nous sommes entraînés sur le haut de la colline : plusieurs voix confuses s'adressent à nous : Venez, voyez, goûtez : ces flots de vin qui s'élancent à gros bouillons du temple de Bacchus, n'étoient hier, cette nuit, ce matin, qu'une source d'eau pure : Bacchus est l'auteur de ce prodige : il l'opere tous les ans, le même jour, à la même heure ; il l'opérera demain, après demain, pendant sept jours de suite (1). A ces discours entrecoupés, succéda bientôt une harmonie douce & intéressante. « L'Acheloïs, disoit-on, est » célébre par ses roseaux ; le Pénée tire » toute sa gloire de la vallée qu'il arrose ; » & le Pactole, des fleurs dont ses rives » sont couvertes : mais la fontaine que » nous chantons, rend les hommes forts » & éloquens, & c'est Bacchus lui-même » qui la fait couler. (2). »

---

(1) Plin. lib. 2, cap. 103, t. 1, p. 121 ; lib. 31, cap. 2, t. 2, p. 549.

(2) Philostr. icon. lib. 1, cap. 25, p. 799.

Tandis que les miniſtres du temple ; maitres des ſouterrains d'où s'échappoit le ruiſſeau, ſe jouoient ainſi de la crédulité du peuple, j'étois tenté de les féliciter du ſuccès de leur artifice. Ils trompoient ce peuple, mais ils le rendoient heureux.

GYAROS.

A une diſtance preſque égale d'Andros & de Céos, on trouve la petite île de Gyaros, digne retraite des brigands, ſi on en purgeoit la terre (1) ; région ſauvage & hériſſée de rochers (2). La nature lui a tout refuſé, comme elle ſemble avoir tout accordé à l'île de Céos.

CÉOS.

Les bergers de Céos rendent des honneurs divins, & conſacrent leurs troupeaux au berger Ariſtée (3), qui, le premier, conduiſit une colonie dans cette île. Ils diſent qu'il revient quelquefois habiter leurs bois paiſibles, & que, du fond de ces

(1) Juven. ſat. 1, v. 73.

(2) Tacit. annal. lib. 3, cap. 69. Juven. ſat. 10, v. 170.

(3) Diod. Sic. lib. 4, t. 1, p. 325, edit. Weſſel. Virg. georg. lib. 1, v. 14.

retraites, il veille ſur leurs taureaux, plus blancs que la neige.

Les prêtres de Céos vont tous les ans ſur une haute montagne obſerver le lever de la canicule (1), offrir des ſacrifices à cet aſtre, ainſi qu'à Jupiter, & leur demander le retour de ces vents favorables, qui, pendant quarante jours, briſent les traits enflammés du ſoleil, & rafraîchiſſent les airs.

Les habitans de Céos ont conſtruit un temple en l'honneur d'Apollon (2); ils conſervent avec reſpect celui que Neſtor, en retournant de Troye, fit élever à Minerve (3), & joignent le culte de Bacchus au culte de ces divinités (4). Tant d'actes de religion ſemblent leur attirer la faveur des dieux. L'île abonde en fruits & en pâturages; (5) les corps y ſont robuſtes, les ames naturellement vigoureuſes, & les peuples ſi nombreux, qu'ils ont été obligés de ſe diſtribuer en quatre ville (6), dont Ioulis eſt la principale. Elle eſt ſituée ſur une hauteur, & tire ſon nom d'une ſource

(1) Heracl. Pont. ap. Cicer. de divin. lib. 1, cap. 57, t. 3, p. 47. Apoll. argon. v. 535.
(2) Strab. lib. 10, p. 487.
(3) Id. ibid.
(4) Athen. lib. 10, cap. 22, p. 456.
(5) Virg. georg. lib. 1, v. 14.
(6) Strab. lib. 10, p. 486.

féconde, qui coule au pied de la colline (1). Careſſus, qui en eſt éloignée de 25 ſtades *, lui ſert de port, & l'enrichit de ſon commerce.

On verroit dans Ioulis des exemples d'une belle & longue vieilleſſe, (2) ſi l'uſage ou la loi n'y permettoit le ſuicide à ceux qui, parvenus à l'âge de ſoixante ans, ne ſont plus en état de jouir de la vie, ou plutôt de ſervir la république (3). Ils diſent que c'eſt une honte de ſurvivre à ſoi-même, d'uſurper ſur la terre une place qu'on ne peut plus remplir, & de s'approprier des jours qu'on n'avoit reçus que pour la patrie. Celui qui doit les terminer, eſt un jour de fête pour eux : ils aſſemblent leurs amis, ceignent leur front d'une couronne, & prenant une coupe de ciguë ou de pavots, ils ſe plongent inſenſiblement dans un ſommeil éternel.

Des courages ſi mâles étoient capables de tout oſer pour conſerver leur indépendance. Un jour qu'aſſiégés par les Athéniens, ils étoient près de ſe rendre faute de vivres, ils les menacerent, s'ils ne ſe retiroient, d'égorger les plus âgés des

(1) Steph. in *Ioyl.* Tournef. p. 332.
* Près d'une lieue.
(2) Heraclid. Pont. de polit.
(3) Strab. ibid. Ælian. var. hiſt. lib. 4, cap. 37. Steph. ibid. Val. Max. lib. 2, cap. 6, n°. 8.

citoyens renfermés dans la place. (1) Soit horreur, soit pitié, soit crainte uniquement, les Athéniens laisserent en paix un peuple qui bravoit également la nature & la mort. Ils l'ont soumis depuis, l'ont adouci par la servitude & les arts. La ville est ornée d'édifices superbes ; d'énormes quartiers de marbre forment son enceinte, & l'accès en est devenu facile par des chemins soutenus sur les penchans des hauteurs voisines (2) ; mais ce qui lui donne plus d'éclat, c'est d'avoir produit plusieurs hommes célebres, & entr'autres, Simonide, Bachyde & Prodicus (3).

VIE DE SIMONIDE.

Simonide (4), fils de Léoprépès, naquit vers la troisieme année de la cinquante-cinquieme olympiade *. Il mérita l'estime des rois, des sages & des grands hommes de son temps. De ce nombre furent Hipparque, qu'Athenes, auroit adoré, si Athenes avoit pu souffrir un maître (5) ; Pausanias,

(1) Strab. lib. 10, p. 486.
(2) Tournef. p. 332 & 333.
(3) Strab. ibid.
(4) Fabric. bibl. Græc. t. 1, pag. 591. Bayle, dict. art. Sim. Mémoir. de l'Acad. des Bell. Lett. tom. 13, p. 250.
* L'an 558 avant J. C.
(5) Plat. in Hipp. t. 2, p. 228.

roi de Lacédémone, que ses succès contre les Perses avoient élevé au comble de l'honneur & de l'orgueil (1) ; Alévas, roi de Thessalie, qui effaça la gloire de ses prédécesseurs, & augmenta celle de sa nation (2); Hiéron, qui commença par être le tyran de Syracuse, & finit par en être le pere (3) ; Thémistocle enfin, qui n'étoit pas roi, mais qui avoit triomphé du plus puissant des rois (4).

Suivant un usage perpétué jusqu'à nous, les souverains appeloient à leur cour ceux qui se distinguoient par des connoissances ou des talens sublimes. Quelquefois ils les faisoient entrer en lice, & en exigeoient de ces traits d'esprit qui brillent plus qu'ils n'éclairent; d'autrefois ils les consultoient sur les mysteres de la nature, sur les principes de la morale, sur la forme du gouvernement : on devoit opposer à ces questions des réponses claires, promptes & précises, parce qu'il falloit instruire un prince, plaire à des courtisans, & confondre des rivaux. La plupart de ces réponses couroient toute la Grece, & ont

---

(1) Ælian. var. hist. lib. 9, cap 41.

(2) Theocr idyll. 16, v. 44. Plut. de frat. amor. t. 2, p. 492. Sozom. hist. eccles. lib. 1, p. 322.

(3) Xenoph. in Hieron. p. 901. Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 15.

(4) Plut. in Themist. t. 1, p. 114.

passé à la postérité, qui n'est plus en état de les apprécier, parce qu'elles renferment des allusions ignorées, ou des vérités à présent trop connues parmi celles qu'on cite de Simonide, il en est quelques-unes que des circonstances particulieres ont rendues célébres.

Un jour dans un repas (1), le roi de Lacédémone le pria de confirmer, par quelque trait lumineux, la haute opinion qu'on avoit de sa philosophie. Simonide qui, en pénétrant les projets ambitieux de ce prince, en avoit prévu le terme fatal, lui dit : « Souvenez-vous que vous êtes » homme. » Pausanias ne vit dans cette réponse, qu'une maxime frivole ou commune; mais dans les disgraces qu'il éprouva bientôt, il y découvrit une vérité nouvelle, & la plus importante de celles que les rois ignorent.

Une autre fois (2), la reine de Syracuse lui demanda si le savoir étoit préférable à la fortune. C'étoit un piége pour Simonide, qu'on ne recherchoit que pour le premier de ses avantages, & qui ne recherchoit que le second. Obligé de trahir ses sentimens, ou de condamner sa conduite, il eut recours à l'ironie, & donna la

(1) Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 41.
(2) Aristot. rhet. lib. 2, cap. 16, t. 2, p. 586.

préférence aux richesses, sur ce que les philosophes assiégeoient à toute heure les maisons de gens riches. On a depuis résolu ce problême d'une maniere plus honorable à la philosophie. Aristippe, interrogé par le roi Denys, pourquoi le sage, négligé par le riche, lui faisoit sa cour avec tant d'assiduité (1)? l'un, dit-il, connoît ses besoins, & l'autre ne connoît pas les siens.

Simonide étoit poëte & philosophe (2). L'heureuse réunion de ses qualités rendit ses talens plus utiles, & sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable pour le choix & l'arrangement des mots (3). Il chanta les louanges des dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les triomphes des athletes dans nos jeux. Il décrivit en vers les regnes de Cambyse & de Darius, s'exerça dans presque tous les genres de poésie, & réussit principalement dans les élégies & les chants plaintifs (4). Personne n'a mieux connu l'art sublime & délicieux d'intéresser & d'attendrir; personne n'a

(1) Diog. Laert. lib. 2, §. 69.
(2) Plat. de rep. lib. 1, t. 2, p. 331. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 22, t. 2, p. 415.
(3) Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 631. Dionys. Halic. de veter. script. cens. t. 5, p. 420.
(4) Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 592.

peint avec plus de vérité les situations & les infortunes qui excitent la pitié (1). Ce n'est pas lui qu'on entend ; ce sont des cris & des sanglots , c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un pere un d'un fils (2). C'est Danaé , c'est une mere tendre qui lutte avec son fils contre la fureur des flots , qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés , qui ressent mille morts dans son cœur (3). C'est Achille enfin qui sort du fond du tombeau , & qui annonce aux Grecs , prêts à quitter les rivages d'Ilium , les maux sans nombre que le ciel & la mer leur préparent (4).

Ces tableaux , que Simonide a remplis de passion & de mouvement , sont autant de bienfaits pour les hommes ; car c'est leur rendre un grand service , que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuses qu'ils versent avec tant de plaisir , & de nourrir dans leur cœur ces sentimens de compassion , destinés , par la nature , à les rapprocher les uns des autres , & les seuls en effet qui puissent unir des malheureux.

Comme les caracteres des hommes in-

(1) Dionys. Halic. de veter. script. cens. t. 5 , p. 420. Quintil. lib. 10 , cap. 2 , p. 631. Vita Æschyl.
(2) Harporc. in *Tamon*.
(3) Dionys. Halic. de compos. verb. p. 221.
(4) Longin. de subl. cap. 15.

fluent fur leurs opinions, on doit s'attendre que la philofophie de Simonide étoit douce & fans hauteur. Son fyftême, autant qu'on en peut juger d'après quelques-uns de fes écrits, & plufieurs de fes maximes, fe réduit aux articles fuivans.

« Ne fondons point l'immenfe profondeur » de l'Etre fuprême (1); bornons-nous à » favoir que tout s'exécute par fon ordre (2), » & qu'il poffede la vertu par excellence (3). » Les hommes n'en ont qu'un foible écou- » lement, & le tiennent de lui (4), qu'ils » ne fe glorifient point d'une perfection » à laquelle ils ne fauroient atteindre (5). » La vertu a fixé fon féjour parmi des » rochers efcarpés (6) : fi, à force de » travaux, ils s'élevent jufqu'à elle, bientôt » mille circonftances fatales les entraînent » au précipice (7) : ainfi leur vie eft un » mêlange de bien & de mal; & il eft » auffi difficile d'être fouvent vertueux, » qu'impoffible de l'être toujours (8).

---

(1) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 22, tom. 2; pag. 415.
(2) Simonid. ap. Theoph. Antioch. ad Antolyc. lib. 2; p. 256.
(3) Plat. in Protag. t. 1, p. 341.
(4) Simonid. ibid. p. 108.
(5) Plat. in Protag. t. 1, p. 344.
(6) Clem. Alex. in Strom. lib. 4; p. 585.
(7) Plat. ibid.
(8) Id. ibid. Stob. p. 560.

Faifons-nous

» Faisons-nous un plaisir de louer les belles » actions ; fermons les yeux sur celles qui » ne le sont pas, ou par devoir, lorsque » le coupable nous est cher à d'autres » titres (1), ou par indulgence, lorsqu'il » nous est indifférent. Loin de censurer » les hommes avec tant de rigueur, sou- » venons-nous qu'ils ne sont que foi- » blesse (2) ; qu'ils sont destinés à rester » un moment sur la surface de la terre, » & pour toujours dans son sein (3). Le » temps vole ; mille siecles, par rapport » à l'éternité, ne sont qu'un point, ou » qu'une très-petite partie d'un point » imperceptible (4). Employons des mo- » mens si fugitifs, à jouir des biens qui » nous sont réservés (5), & dont les » principaux sont la santé, la beauté, & » les richesses acquises en fraude (6) ; » que de leur usage résulte cette aimable » volupté, sans laquelle la vie, la gran- » deur & l'immortalité même, ne sauroient » flatter nos desirs (7). »

Ces principes, dangereux en ce qu'ils éteignent le courage dans les cœurs ver-

(1) Plat. ibid. p. 346.
(2) Plut. de consol. t. 2, p. 107.
(3) Stob. serm. 120, p. 608.
(4) Plut. de consol. t. 2, p. 111.
(5) Stob. serm. 96, p. 531.
(6) Clem. Alex strom. lib. 4, p. 574.
(7) Athen. lib. 12, p. 512.

tueux, & les remords dans les ames coupables, ne feroient regardés que comme une erreur de l'efprit, fi en fe montrant indulgent pour les autres, Simonide n'en avoit été que plus févere pour lui-même. Mais il ofa propofer une injuftice à Themiftocle (1), & ne rougit pas de louer les meurtriers d'Hipparque, qui l'avoit comblé de bienfaits (2). On lui reproche d'ailleurs une avarice que les libéralités d'Hiéron ne pouvoient fatisfaire, & qui, fuivant le caractere de cette paffion, devenoit de jour en jour plus infatiable (3). Il fut le premier qui dégrada la poéfie, en faifant un trafic honteux de la louange (4). Il difoit vainement que le plaifir d'entaffer des tréfors, étoit le feul dont fon âge fût fufceptible (5); qu'il aimoit mieux enrichir fes ennemis après fa mort, que d'avoir befoin de fes amis pendant fa vie (6); qu'après tout, perfonne n'étoit exempt de défaut, & que s'il trouvoit jamais un homme irrépréhenfible, il le dénonceroit

(1) Plut. in Themift. t. 1, p. 114.
(2) Hephæft. in enchirid. p. 1. Ælian. var. hift. lib. 8, c. 2.
(3) Athen. lib. 14, cap. 21, p. 656. Ælian. var. hift. lib. 9, cap. 1.
(4) Schol. Pind. ifthm. 2, v. 9. Callim. fragm. ap. Spanh. t. 1, p. 264 & 337.
(5) Plut. an feni, t. 2, p. 786.
(6) Stob. ferm. 10, p. 132.

à l'univers (1). Ces étranges raiſons ne le juſtifierent pas aux yeux du public, dont les décrets invariables ne pardonnent jamais les vices qui tiennent plus à la baſſeſſe, qu'à la foibleſſe du cœur.

Simonide mourut âgé d'environ 90 ans (2). * On lui fait un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Céos, l'éclat des fêtes religieuſes (3), ajouté une huitieme corde à la lyre (4), & trouvé l'art de la mémoire artificielle (5) : mais ce qui lui aſſure une gloire immortelle, c'eſt d'avoir donné des leçons utiles aux rois, c'eſt d'avoir fait le bonheur de la Sicile, en retirant Hiéron de ſes égaremens (6), & le forçant de vivre en paix avec ſes voiſins, ſes ſujets & lui-même.

BACCHYLIDE.

La famille de Simonide étoit comme ces familles où le ſacerdoce des Muſes eſt

(1) Plat. in Protag. t. 1, p. 345.
(2) Marm. Oxon. epoch. 58. Suid. in Simon. Lucian. in Macrob. t. 3, p. 228.
* L'an 468 av. J. C.
(3) Athen. lib. 10, cap. 22, p. 456.
(4) Plin. lib. 7, cap. 56, t. 1, p. 416.
(5) Cicer. de orat. lib. 2, cap. 86, t. 1, pag. 275. Id. de fin. lib. 2, cap. 32, t. 2, p. 137. Plin. lib. 7, cap. 24, t. 1, p. 387.
(6) Synef. ad Theot. epiſt. 49, p. 187. Schol. Pind. in olymp. 2, v. 29. Ælian. var. hiſt. lib. 4, cap. 15.

perpétuel, son petit-fils de même nom que lui, écrivit sur les généalogies & sur les découvertes qui font honneur à l'esprit humain (1). Bacchylide son neveu, le fit, en quelque façon, revivre dans la poésie lyrique. La pureté du style, la correction du dessin, des beautés régulieres & soutenues (2), mériterent à Bacchylide des succès dont Pindare pouvoit être jaloux (3). Ces deux poëtes partagerent pendant quelque temps la faveur du roi Hiéron, & les suffrages de la cour de Syracuse : mais lorsque la protection ne les empêcha plus de se remettre à leur place, Pindare s'éleva dans les cieux, & Bacchylide resta sur la terre.

PRODICUS.

Tandis que ce dernier perpétuoit en Sicile la gloire de sa patrie, le sophiste Prodicus la faisoit briller dans les différentes villes de la Grece (4), il y recitoit des harangues préparées avec art, semées d'allégories ingénieuses d'un style simple, noble & harmonieux. Son éloquence étoit

(1) Suid. in *Simon*.
(2) Longin. du subl. cap. 33.
(3) Scol. Pind. in Pyth. 2, v. 171.
(4) Bayle, dict. art. Prodicus. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 21, p. 157.

honteusement vénale, & n'étoit point soutenue par les agrémens de la voix (1); mais comme elle présentoit la vertu sous des traits séduisans, elle fut admirée des Thébains, louée des Athéniens, estimée des Spartiates (2). Dans la suite, il avança des maximes qui détruisoient les fondemens de la religion (3); & dès cet instant, les Athéniens le regarderent comme le corrupteur de la jeunesse, & le condamnerent à boire la ciguë.

CYTHNOS, SYROS.

Non loin de Céos est l'île de Cythnos, renommée par ses pâturages (4); & plus près de nous, cette terre que vous voyez à l'ouest, est l'île fertile (5) de Syros, où naquit un des plus anciens philosophes de la Grece (6). C'est Phérécide, qui vivoit il y a 200 ans (7). Il excita une forte révolution dans les idées. Accablé d'une affreuse maladie, qui ne laissoit aucune espérance,

---

(1) Philostr. de vit. sophist. lib. 1, p. 496.
(2) Id. ibid. p. 483.
(3) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 42, t. 2, p. 432. Sext. Empir. adv. physic. lib. 9, p. 552 & 561. Suid. in *Prodic.*
(4) Steph. in *Kythn.* Eustath. in Dionys. perieg. v. 526. Tournef. voyag. t. 1, p. 326.
(5) Homer. odyss. lib. 15, v. 405.
(6) Diog. Laert. lib. 1, §. 116.
(7) Id. ibid. §. 121.

Pythagore son disciple quitta l'Italie, & vint recueillir ses derniers soupirs (1).

Etendez vos regards vers le midi; voyez à l'horizon ces vapeurs sombres & fixes qui en ternissent l'éclat naissant : ce sont les îles de Paros & de Naxos.

PAROS.

Paros peut avoir 300 stades de circuit * (2). Des campagnes fertiles, de nombreux troupeaux (3), deux ports excellens (4), des colonies envoyées au loin (5), vous donneront une idée générale de la puissance de ses habitans. Quelques traits vous feront juger de leur caractere, suivant les circonstances qui ont dû le développer.

La ville de Milet en Ionie étoit tourmentée par de fatales divisions (6). De tous les peuples distingués par leur sagesse, celui de Paros lui parut le plus propre à rétablir le calme dans ses états. Elle en obtint des arbitres, qui ne pouvant rappro-

---

(1) Diod. Sic. in excerpt. Valef. p. 242. Jambl. vit. Pyth. cap. 35, p. 202. Porph. vit. Pyth. p. 3.

(2) Plin. lib. 4, t. 1, cap. 12. Tournef. voyag. t. 1, p. 203.

* 11 lieues, 850 toises.

(3) Tournef. ibid.

(4) Scylax, peripl. ap. geogr. min. t. 1 p. 22.

(5) Strab. lib. 10, p. 487.

(6) Herodot. lib. 5, cap. 28.

cher des factions depuis long-temps aigries par la haine sortirent de la ville, & parcoururent la campagne : ils la trouverent inculte & déserte, à l'exception de quelques portions d'héritages, qu'un petit nombre de citoyens continuoit à cultiver. Frappés d'une tranquillité si profonde, ils les placerent, sans hésiter, à la tête du gouvernement, & l'on vit aussi-tôt l'ordre & l'abondance renaître dans Milet.

Dans l'expédition de Darius, les Pariens s'unirent avec ce prince, & partagerent la honte de sa défaite à Marathon (1). Contraints de se réfugier dans leur ville, ils y furent assiégés par Miltiade (2). Après une longue défense, ils demanderent à capituler, & déjà les conditions étoient acceptées de part & d'autre, lorsqu'on apperçut du côté de Mycône, une flamme qui s'élevoit dans les airs. C'étoit une forêt où le feu venoit de prendre par hasard. On crut dans le camp & dans la place que c'étoit le signal de la flotte des Perses qui venoit au secours de l'île. Dans cette persuasion, les assiégés manquerent effrontément à leur parole, & Miltiade se retira. Ce grand homme expia par une dure prison le mauvais succès de cette entreprise ;

(1) Id. lib. 6, cap. 133.
(2) Ephor. ap. Steph. in *Par.* Eusțath. in Dionys. v. 525. Nep. in Milt. cap. 7.

mais les Pariens furent punis avec plus de févérité : leur parjure fut éternifé par un proverbe.

Lors de l'expédition de Xerxès, ils trahirent les Grecs en reftant dans l'alliance des Perfes, ils trahirent les Perfes en fe tenant dans l'inaction. Leur flotte, oifive dans le port de Cythnos, attendoit l'iffue du combat, pour fe ranger du côté du vainqueur (1). Ils n'avoient pas prévu que ne pas contribuer à fa victoire, c'étoit s'expofer à fa vengeance, & qu'une petite république, preffée entre deux grandes puiffances, qui veulent étendre leurs limites aux dépens l'une de l'autre, n'a fouvent pour toute reffource, que de fuivre le torrent, & de courir à la gloire en pleurant fur fa liberté. Les Pariens ne tarderent pas à l'éprouver. Ils repoufferent d'abord, à force de contributions, les vainqueurs de Salamine (2), mais ils tomberent enfin fous leur joug, prefque fans réfiftance.

Les Graces ont des autels à Paros. Un jour que Minos, roi de Crête, facrifioit à ces divinités (3) on vint lui annoncer que fon fils Androgée avoit été tué dans l'Attique. Il acheva la cérémonie, en jettant au loin

Herodot. lib. 8, cap. 67.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 112.
(3) Apollod. lib. 3, p. 252.

une couronne de laurier qui lui ceignoit le front ; & d'une voix qu'étouffoient les sanglots, il imposa silence au joueur de flûte. Les prêtres ont conservé le souvenir d'une douleur si légitime ; & quand on leur demande pourquoi ils ont banni de leurs sacrifices l'usage des couronnes & des instrumens de musique, ils répondent : C'est dans une pareille circonstance, c'est auprès de cet autel, que le plus heureux des peres apprit la mort d'un fils qu'il aimoit tendrement, & devint le plus malheureux des hommes.

ARCHILOQUE.

Plusieurs villes se glorifient d'avoir donné le jour à Homere ; aucune ne dispute à Paros l'honneur ou la honte d'avoir produit Archiloque (1). Ce poëte, qui vivoit il y a environ 350 ans (2), étoit d'une famille distinguée. La Pythie prédit sa naissance, & la gloire dont il devoit se couvrir un jour (3). Préparés par cet oracle, les Grecs admirerent dans ses écrits la force des expres-

(1) Fabr. bibl. Græc. tome 1, page 572. Mém. l'Acad. des Bell. Lett. tome 10, page 36 & 239.
(2) Herodot. lib. 1, cap. 12, Aul. Gell. lib. 17, cap. 21 Cicer. tuscul. lib. 1, cap. 1, tome 2, page 234.
(3) Euseb. præpar. evang. lib. 5, cap. 33 page 27.

ſions & la nobleſſe des idées (1) ; ils le virent montrer, juſques dans ſes écarts, la mâle vigueur de ſon génie (2), étendre les limites de l'art, introduire de nouvelles cadences dans les vers, & de nouvelles beautés dans la muſique (3). Archiloque a fait pour la poéſie lyrique, ce qu'Homere avoit fait pour la poéſie épique. Tous deux ont eu cela de commun, que, dans leur genre, ils ont ſervi de modeles (4) ; que leurs ouvrages ſont récités dans les aſſemblées générales de la Grece (5) ; que leur naiſſance eſt célébrée en commun par des fêtes particulieres (6). Cependant, en aſſociant leurs noms, la reconnoiſſance publique n'a pas voulu confondre leurs rangs : elle n'accorde que le ſecond au poëte de Paros (7) ; mais c'eſt obtenir le premier, que de n'avoir qu'Homere au-deſſus de ſoi.

Du côté des mœurs & de la conduite, Archiloque devroit être rejetté dans la plus vile claſſe des hommes. Jamais des talens plus ſublimes ne furent unis avec un caractere plus atroce & plus dépravé : il

(1) Quintil. lib. 10, cap. 1.
(2) Longin. de ſubl. cap. 33.
(3) Plut. de muſ. t. 2, p. 1140.
(4) Vell. Patercul. lib. 1, cap. 5.
(5) Chamæl. ap. Athen. lib. 14, cap. 3, p. 620.
(6) Anthol. lib. 2, cap. 47, p. 173.
(7) Val. Max. lib. 6, cap. 3, extern. n°. 1.

ſouilloit ſes écrits d'expreſſions licencieuſes & de peintures laſcives (1) ; il y répandoit avec profuſion le fiel dont ſon ame ſe plaiſoit à ſe nourrir (2). Ses amis, ſes ennemis, les objets infortunés de ſes amours, tout ſuccomboit ſous les traits ſanglans de ſes ſatyres ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt de lui que nous tenons ces faits odieux (3) ; c'eſt lui qui, en traçant l'hiſtoire de ſa vie, eut le courage d'en contempler à loiſir toutes les horreurs, & l'inſolence de les expoſer aux yeux de l'univers.

Les charmes naiſſans de Néobule, fille de Lycambe, avoient fait une vive impreſſion ſur ſon cœur (4). Des promeſſes mutuelles ſembloient aſſurer ſon bonheur & la concluſion de ſon hymen, lorſque des motifs d'intérêt lui firent préférer un rival. Auſſitôt le poëte, plus irrité qu'affligé, agita les ſerpens que les Furies avoient mis entre ſes mains, & couvrit de tant d'opprobres Néobule & ſes parens, qu'il les obligea tous à terminer par

(1) Œnom. ap. Euſeb. in præpar. evang. lib. 5, cap. 32 & 33. Julian. imper. fragm. page 300.
(2) Pind. pyth. 2, v. 100.
(3) Ælian. lib. 10, cap. 13. Synes de inſomn. page 158.
(4) Schol. Horn. epod. 6, v. 13.

une mort violente, des jours qu'il avoit cruellement empoisonnés (1).

Arraché par l'indigence du sein de sa patrie, il se rendit à Thasos (2) avec une colonie de Pariens (3). Sa fureur y trouva de nouveaux alimens & la haine publique se déchaîna contre lui. L'occasion de la détourner se présenta bientôt. Ceux de Thasos étoient en guerre avec les nations voisines. Il suivit l'armée; vit l'ennemi, prit la fuite, & jetta son bouclier. Ce dernier trait est le comble de l'infamie pour un Grec; mais l'infamie ne flétrit que les ames qui ne méritent pas de l'éprouver. Archiloque fit hautement l'aveu de sa lâcheté. « J'ai abandonné mon bouclier, » s'écrie-t-il dans un de ses ouvrages; mais » j'en trouverai un autre, & j'ai sauvé ma » vie » (4).

C'est ainsi qu'il bravoit les reproches du public, parce que son cœur ne lui en faisoit point; c'est ainsi qu'après avoir insulté aux loix de l'honneur, il osa se rendre à Lacédémone. Que pouvoit-il attendre d'un peuple qui ne séparoit jamais son admiration de son estime? Les Spartiates

(1) Anthol. lib. 3, cap. 25, page 271. Suid. in *Lycamb*.

(2) Ælian. ibid.

(3) Clem. Alex. strom. lib. 1, page 398.

(4) Aristoph. in pac. v. 1296. Schol. ibid. Strab. lib. 12, page 549.

frémirent de le voir dans l'enceinte de leurs murailles ; ils l'en bannirent à l'instant (1), & proscrivirent ses écris dans toutes les terres de la république (2).

L'assemblée des jeux Olympiques le consola de cet affront. Il y récita, en l'honneur d'Hercule, cet hymne fameux qu'on y chante encore toutes les fois qu'on célébre la gloire des vainqueurs (3). Les peuples lui prodiguerent leurs applaudissemens, & les juges, en lui décernant une couronne, durent lui faire sentir que jamais la poésie n'a plus de droits sur nos cœurs, que lorsqu'elle nous éclaire sur nos devoirs.

Archiloque fut tué par Callondas de Naxos, qu'il poursuivoit depuis long-temps. La Pythie regarda sa mort comme une insulte faite à la poésie. « Sortez du temple, » dit-elle au meurtrier (4), vous qui avez » porté vos mains sur le favori des Muses. » Callondas remontra qu'il s'étoit contenu dans les bornes d'une défense légitime ; & quoique fléchie par ses prieres, la Pythie le força d'appaiser par des libations les mânes irrités d'Archiloque (5). Telle

(1) Plut. instit. Lacon. tome 2, page 239.
(2) Val. Max. lib. 6, cap. 3, extern. n°. 1.
(3) Pind. olymp. od. 9, v. 1.
(4) Plut. de serâ num. vind. tome 2, page 560. Œnom. ap. Euseb. præp. evang. lib. 5, cap. 33, page 228.
(5) Suid. in *Archyl.*

fut la fin d'un homme qui, par ses talens, ses vices, & son impudence, étoit devenu un objet d'admiration, de mépris & de terreur.

Moins célébres, mais plus estimables que ce poëte, Polygnote, Arcésilas & Nicanor de Paros, hâterent les progrès de la peinture encaustique (1). Un autre artiste, né dans cette île, s'est fait une réputation par un mérite emprunté. C'est Agoracrite, que Phidias prit pour son éleve, & qu'il voulut en vain élever au rang de ses rivaux (2). Il lui cédoit une partie de sa gloire; il traçoit sur ses propres ouvrages, le nom de son jeune disciple, sans s'appercevoir que l'élégance du ciseau dévoiloit l'imposture, & trahissoit l'amitié.

Mais, au défaut de modeles, Paros fournit aux artistes des secours inépuisables. Toute la terre est couverte de monumens ébauchés dans les carrieres (3) du mont Marpesse. Dans ces souterrains, éclairés de foibles lumieres (4), un peuple d'esclaves arrache avec douleur ces blocs énormes qui brillent dans les plus superbes édifices de la Grece, & jusques sur la

(1) Plin. lib. 35, cap. 11, tome 2, page 703.

(2) Id. lib. 36, cap. 5, t. 2, p. 725. Suid. in *Pamnous.*

(3) Stheph. in *Marp.* Virgil. æneid. lib. 6, v. 471. Serv. ibid.

(4) Plin. ibid. Athen. lib. 5, p. 205.

façade du labyrinthe en Egypte (1). Plusieurs temples sont revêtus de ce marbre, parce que sa couleur, dit-on, est agréable aux immortels (2). Il fut un temps où les sculpteurs n'en employoient pas d'autre : aujourd'hui même ils le recherchent avec soin (3), quoiqu'il ne répondent pas toujours à leurs espérances ; car les grosses parties cristalines dont est formé son tissu, égarent l'œil par des reflets trompeurs, & volent en éclats sous le ciseau (4). Cependant ce défaut est racheté par des qualités excellentes, & sur-tout par une blancheur extrême (5), à laquelle les poëtes font des allusions fréquentes, & quelquefois relatives au caractere de leur poésie. « J'éleverai un monument plus brillant que le » marbre de Paros, dit Pindare en parlant d'une de ses odes (6). O le plus » habile des peintres ! s'écrioit Anacréon (7) ; emprunte, pour représenter » celle que j'adore, les couleurs de la rose, » du lait & du marbre de Paros ».

---

(1) Plin. lib. 36, cap. 13, tome 2, page 739.
(2) Plat. de leg. tome 2, lib. 12, page 956.
(3) Strab. lib. 10, page 487. Plin. lib. 36, cap. 5; tome 2, page 725.
(4) Tournef. voyag. tome 1, page 202.
(5) Anton. itiner. page 528. Horat. lib. 1, od. 19, v. 6.
(6) Pind. nem. od. 4, v. 131.
(7) Anacr. od. 28, v. 27.

NAXOS.

Naxos n'eſt ſéparée de l'île précédente que par un canal très étroit. Aucune des Cyclades ne peut l'égaler pour la grandeur ; elle le diſputeroit à la Sicile pour la fertilité (1). Cependant ſa beauté ſe dérobe aux premiers regards du voyageur attiré ſur ſes bords (2) : il n'y voit que des montagnes inacceſſibles & déſertes ; mais ces montagnes ſont des barrieres que la nature oppoſe à la fureur des vents, & qui défendent les plaines & les vallées qu'elle couvre de ſes tréſors (3) ; c'eſt là qu'elle étale toute ſa magnificence ; que des ſources intariſſables d'une onde vive & pure ſe reproduiſent ſous mille formes différentes, & que les troupeaux s'égarent dans l'épaiſſeur des prairies. Là, non loin des bords charmans du Biblinus (4), mûriſſent en paix, & ces figues excellentes que Bacchus fit connoître aux habitans de l'île, & ces vins célebres qu'on préfere à preſque tous les autres vins. Les grenadiers, les amandiers (5), & les oliviers, multiplient ſans

(1) Agathem. lib. 1, cap. 5, ap. Geogr. min. tome 2, page 16. Plin. lib. 4, cap 12, tome 1, page 212.
(2) Tournef. voyag. page 213.
(3) Id. ibid.
(4) Etymol. magn. in *Biblinos*.
(5) Athen. lib. 2, cap. 12, page 52.

peine dans ces campagnes couvertes tous les ans de moiſſons abondantes; des eſclaves, toujours occupés, ne ceſſent de ramaſſer ces tréſors (1), & des vaiſſeaux ſans nombre de les tranſporter en des pays éloignés.

Malgré cette opulence, les habitans ſont braves, généreux, ſouverainement jaloux de leur liberté. Il y a deux ſiecles que leur république, parvenue au plus haut période de ſa grandeur, pouvoit mettre 8000 hommes ſur pied (2). Elle eut la gloire de réſiſter aux Perſes avant que de leur être ſoumiſe (3), & de ſecouer leur joug dans l'inſtant même qu'ils alloient ſoumettre la Grece entiere (4). Ses forces de terre & de mer, jointes à celles des Grecs, ſe diſtinguerent dans les batailles de Salamine & de Platée; mais elles avertirent en même temps les Athéniens de ne pas laiſſer croître une puiſſance déjà capable de leur rendre de ſi grands ſervices. Auſſi, lorſqu'au mépris des traités; Athenes réſolut d'aſſujettir ſes anciens alliés, elle porta ſes premiers coups ſur le peuple de Naxos (5), & ne lui laiſſa que la paiſible poſſeſſion de ſes fêtes & de ſes jeux.

(1) Herodot. lib. 5, cap. 31.
(2) Id. ibid. cap 30.
(3) Id. ibid.
(4) Diod. Sic. lib. 5, page 225.
(5) Thucyd. lib. 1, cap. 98 & 137.

Bacchus y préside ; Bacchus protége Naxos, & tout y présente l'image du bienfait & de la reconnoissance. Les habitans s'empressent de montrer aux étrangers l'endroit où les Nymphes prirent soin de l'élever (1). Ils racontent les merveilles qu'il opere en leur faveur. C'est de lui que viennent les richesses dont ils jouissent ; c'est pour lui seul que leurs temples & leurs autels fument jour & nuit. Ici leurs hommages s'adressent au dieu qui leur apprit à cultiver le figuier (2) ; là c'est au dieu qui remplit leurs vignes d'un nectar dérobé aux cieux (3). Ils l'adorent sous plusieurs titres pour multiplier des devoirs qu'ils chérissent.

SÉRIPHE.

Aux environs de Paros, on trouve Sériphe, Siphnos & Mélos. Pour avoir une idée de la premiere de ces îles (4), concevez plusieurs montagnes escarpées, arides, & ne laissant, pour ainsi dire, dans leurs intervalles, que des gouffres profonds, où des hommes infortunés voient continuellement

---

(1) Diod. Sic. lib. 5, page 325.
(2) Athen. lib. 3, cap. 5, page 78.
(3) Archil. ap. Athen. lib. 1, cap. 24, page 30.
(4) Tacit. annal. lib. 4, cap. 21. Plut. de exil. tome 2, page 602. Tournef. voyag. tome 1, page 179.

ſuſpendus ſur leurs têtes d'affreux rochers, monumens de la vengeance de Perſée; car, ſuivant une tradition auſſi ridicule qu'alarmante pour ceux de Sériphe, ce fut ce héros qui, armé de la tête de Méduſe, changea autrefois leurs ancêtres en ces objets effrayans (1).

SIPHNOS.

Concevez, à une légere diſtance de-là, & ſous un ciel toujours ſerein, des campagnes émaillées de fleurs & toujours couvertes de fruits, un ſéjour enchanté, où l'air le plus pur prolonge la vie des hommes au-delà des bornes ordinaires: c'eſt une foible image des beautés que préſente Siphnos (2). Ses habitans étoient autrefois les plus riches de nos inſulaires (3). La terre, dont ils avoient ouvert les entrailles, leur fourniſſoit tous les ans un immenſe tribut en or & en argent. Ils en conſacroient la dixieme partie à l'Apollon de Delphes, & leurs offrandes formoient un des plus riches tréſors de ce temple. Ils ont vu depuis la mer en fureur combler

(1) Strab. lib. 10, page 487. Pherec. apud. Schol. Appoll. Rhod. lib. 4, v. 1515.
(2) Tournef. voyag. tome 1, page 172.
(3) Herodot. lib. 3, cap. 57.

ces mines dangereuſes, & il ne leur reſte de leur ancienne opulence que des regrets & des vices (1).

MÉLOS.

L'île de Mélos eſt une des plus fertiles de la mer Egée (2). Le ſoufre & d'autres minéraux cachés dans le ſein de la terre, y entretiennent une chaleur active, & donne un goût exquis à toutes ſes productions.

Le peuple qui l'habite étoit libre depuis pluſieurs ſiecles, lorſque, dans la guerre du Péloponeſe, les Athéniens voulurent l'aſſervir, & le faire renoncer à la neutralité qu'il obſervoit entre eux & les Lacédémoniens, dont il tiroit ſon origine (3). Irrités de ſes refus, ils l'attaquerent à pluſieurs repriſes, furent ſouvent repouſſés, & tomberent enfin ſur lui avec toutes les forces de la république (4). L'île fut ſoumiſe, mais la honte fut pour les vainqueurs. Ils avoient commencé la guerre par une injuſtice, ils la finirent par un trait de barbarie. Les vaincus furent tranſportés dans l'Attique: on fit mourir, de l'avis

(1) Pauſan. lib. 10, cap. 11, page 823. Heſych. & Suid. in *Siphniaʒ* Steph. in *Siphn*

(2) Tournef. voyag. tome 1, page 145.

(3) Thucyd. lib. 5, cap. 84.

(4) Id. ibid. cap. 85, &c.

d'Alcibiade, tous ceux qui étoient en état de porter les armes (1); les autres gémirent dans les fers, jusqu'à ce que l'armée de Lacédémone eût forcé les Athéniens à les renvoyer à Mélos (2).

VIE DE DIAGORAS.

Un philosophe né dans cette île, témoin des maux dont elle étoit affligée, crut que les malheureux, n'ayant plus d'espoir du côté des hommes, n'avoient plus rien à ménager par rapport aux dieux. C'est Diagoras, à qui les Mantinéens doivent les loix & le bonheur dont ils jouissent (3). Son imagination ardente, après l'avoir jetté dans les écarts de la poésie dithyrambique, la pénétra d'une crainte servile à l'égard des dieux. Il chargeoit son culte d'une foule de pratiques religieuses (4), & parcouroit la Grece pour se faire initier dans tous les mysteres. Mais sa philosophie, qui le rassuroit contre les désordres de l'univers, succomba sous une injustice dont il fut la victime. Un de ses amis refusa de lui rendre un dépôt, & appuya son refus

(1) Thucyd. lib. 5, cap. 116. Strab. lib. 10, page 484. Plut. in Alcib. tome 1, page 199.
(2) Plut. in Lisand. tome 1, page 441.
(3) Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 23.
(4) Sext. Empir. adv. phys. lib. 9, page 561.

d'un serment prononcé à la face des autels (1). Le silence des dieux sur un tel parjure, ainsi que sur les cruautés exercées par les Athéniens dans l'île de Mélos, étonna le philosophe, & le précipita du fanatisme de la superstition dans celui de l'athéisme. Il souleva les prêtres, en divulguant, dans ses discours & dans ses écrits, les secrets des mysteres (2); le peuple, en brisant les effigies des Dieux (3) *; la Grece entiere, en niant ouvertement leur existence (4). Un cri général s'éleva contre lui, son nom devînt une injure (5). Les magistrats d'Athenes le citerent à leur tribunal, & le poursuivirent de ville en ville (6) : on promit un talent à ceux qui apporteroient sa tête, deux talens à ceux

(1) Hesych. illustr. in *Diagor.* page 11. Schol. Aristoph. in nub. v. 828.

(2) Lysias in Andoc. page 111. Tatian. orat. adv. Græc. page 95. Suid. in *Diagor.* Schol. Aristoph. in av. v. 1073.

(3) Schol. Aristoph. in nub. v. 828. Athenag. in legat. page 38. Clem. Alex. in cohort. ad gent. page 21.

* Un jour dans une auberge, ne trouvant point d'autre bois, il mit une statue d'Hercule au feu; & faisant allusion aux douze travaux de ce héros : Il t'en reste un treizieme, s'écria-t-il; fais cuire mon dîner. (Schol. Aristoph. in nub. v. 828).

(4) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 23, tome 2, page 416. Sext. Empir. Pyrrhon. hypoth. lib. 3, cap. 24, page 182.

(5) Aristoph. in nub. v. 828.

(6) Schol. Aristoph. in ran. v. 323

qui le livreroient en vie ; & pour perpétuer le souvenir de ce décret, on le grava sur une colonne de bronze (1). Diagoras ne trouvant plus d'asyle dans la Grece, s'embarqua, & périt dans un naufrage (2).

L'œil, en parcourant une prairie, n'apperçoit ni la plante dangereuse qui mêle son venin parmi les fleurs, ni la fleur modeste qui se cache sous l'herbe. C'est ainsi qu'en décrivant les régions qui forment une couronne autour de Délos, je ne dois vous parler ni des écueils semés dans leurs intervalles, ni de plusieurs petites îles dont l'éclat ne sert qu'à parer le fond du tableau qui s'offre à vos regards.

La mer sépare ces peuples, & le plaisir les réunit ; ils ont des fêtes qui leur sont communes, & qui les rassemblent, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre : mais elles disparoissent, dès que nos solemnités commencent. C'est ainsi que, suivant Homere (3), les dieux suspendent leurs profondes délibérations, & se levent de leurs trônes, lorsqu'Apollon paroît au milieu d'eux. Les temples voisins vont être déserts ; les divinités qu'on y adore, permettent d'apporter à Délos l'encens

(1) Aristoph. in av. 1073. Schol. ibid. Suid. in *Diagor.* Josehp. in Appion. lib. 2, tome 2, page 493.
(2) Athen. lib. 13, cap. 9, page 611.
(3) Homer hymn. in Apoll. v. 4.

qu'on leur destinoit. Des députations solemnelles, connues sous le nom de *théories*, sont chargées d'un si glorieux emploi; elles amenent avec elles des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles. Ces chœurs sont le triomphe de la beauté, & le principal ornement de nos fêtes. Il en vient des côtes de l'Asie, des Iles de la mer Egée, du continent de la Grece, des régions les plus éloignées (1). Ils arrivent au son des instrumens, à la voix des plaisirs, avec tout l'appareil du goût & de la magnificence; les vaisseaux qui les amenent sont couverts de fleurs; ceux qui les conduisent, en couronnent leur front; & leur joie est d'autant plus expressive, qu'ils se font une religion d'oublier les chagrins & les soins qui pourroient la détruire ou l'altérer (2).

Dans le temps que Philoclès terminoit son récit, la scene changeoit à chaque instant, & s'embellissoit de plus en plus. Déjà étoient sorties des ports de Mycone & de Rhénée les petites flottes qui conduisoient les offrandes à Délos. D'autres flottes se faisoient appercevoir dans le lointain: un nombre infini de bâtimens de toute espece, voloient sur la surface de la mer;

(1) Thucyd. lib. 3, cap. 104, Callim. in Del. v. 279. Pausan. lib. 4, page 287.
(2) Sepanh. in hymn. in Del. page 488.

ils

ils brilloient de mille couleurs différentes : on les voyoit s'échapper des canaux qui séparent les îles, se croiser, se poursuivre & se réunir. Un vent frais se jouoit dans leurs voiles de pourpre ou de lin ; & sous leurs rames dorées, les flots se couvroient d'une écume que les rayons naissans du soleil pénétroient de leurs feux.

Plus bas, au pied de la montagne, une multitude immense inondoit la plaine. Ses rangs pressés ondoyoient & se replioient sur eux-mêmes, comme une moisson que les vents agitent ; & des transports qui l'animoient, il se formoit un bruit vague & confus qui surnageoit, pour ainsi dire, sur ce vaste corps.

Notre ame, fortement émue de ce spectacle, ne pouvoit s'en rassasier, lorsque des tourbillons de fumée couvrirent le faîte du temple, & s'éleverent dans les airs. La fête commence, nous dit Philoclès, l'encens brûle sur l'autel. Aussitôt dans la ville, dans la campagne, sur le rivage, tout s'écria : La fête commence, allons au temple.

Nous y trouvâmes les filles de Délos couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, & parées de tous les attraits de la jeunesse & de la beauté. Ismene à leur tête exécuta le ballet des malheurs de

Latone (1), & nous fit voir ce qu'elle nous avoit fait entendre le jour d'auparavant.

Ses compagnes accordoient à ses pas les sons de leurs voix & de leurs lyres : mais on étoit insensible à leurs accords ; elles-mêmes les suspendoient pour admirer Ismene.

Quelquefois elle se déroboit à la colere de Junon, & alors elle ne faisoit qu'effleurer la terre ; d'autres fois elle restoit immobile, & son repos peignoit encore mieux le trouble de son ame.

Théagene, déguisé sous les traits de Mars, devoit, par ses menaces, écarter Latone des bords du Pénée : mais quand il vit Ismene à ses pieds, lui tendre des mains suppliantes, il n'eut que la force de détourner ses yeux ; & Ismene, frappée de cette apparence de rigueur, s'évanouit entre les bras de ses suivantes.

Tous les assistans furent attendris, mais l'ordre des cérémonies ne fut point interrompu : à l'instant même on entendit un chœur de jeunes garçons, qu'on eût pris pour les enfans de l'Aurore : ils en avoient la fraîcheur & l'éclat. Pendant qu'ils chantoient un hymne en l'honneur de Diane, les filles de Délos exécuterent des danses

(1) Lucian de salt, tome 2, page 291.

vives & légeres (1) : les sons qui régloient leurs pas, remplissoient leur ame d'une douce ivresse ; elles tenoient des guirlandes de fleurs, & les attachoient d'une main tremblante à une ancienne statue de Vénus, qu'Ariadne avoit apportée de Crete, & que Thésée consacra dans ce temple (2).

D'autres concerts vinrent frapper nos oreilles. C'étoient les théories des îles de Rhénée & de Mycone. Elles attendoient sous le portique le moment où l'on pourroit les introduire dans le lieu saint. Nous les vîmes, & nous crûmes voir les Heures & les saisons à la porte du palais du Soleil.

Nous vîmes descendre sur le rivage les théories de Céos & d'Andros. On eût dit à leur aspect, que les Graces & les Amours venoient établir leur empire dans une des îles fortunées.

De tous côtés arrivoient des députations solemnelles, qui faisoient retentir les airs de cantiques sacrés (3). Elles régloient, sur le rivage même, l'ordre de leur marche, & s'avançoient lentement vers le temple, aux acclamations du peuple qui bouillonnoit autour d'elles. Avec leurs hommages, elles

(1) Callim. in Del. v. 303.

(2) Id. ibid. v. 306. Pausan. lib. 9, page 793. Plut. in Thes. tome 1, page 9.

(3) Plut. in Nic. tome 1, page 535.

présentoient au Dieu les prémices des fruits de la terre (1). Ces cérémonies, comme toutes celles qui se pratiquent à Délos, étoient accompagnées de danses, de chants & de symphonies (2). Au sortir du temple, les théories étoient conduites dans des maisons entretenues aux dépens des villes dont elles apportoient les offrandes (3).

Les poëtes les plus distingués de notre temps avoient composé des hymnes pour la fête; mais leurs succès n'effaçoient pas la gloire des grands hommes qui l'avoient célébrée avant eux. On croyoit être en présence de leurs génies. Ici on entendoit les chants harmonieux de cet Olen de Lycie, un des premiers qui aient consacré la poésie au culte des dieux (4). Là on étoit frappé des sons touchans de Simonide (5). Plus loin c'étoient les accords séduisans de Bacchylide (6); ou les transports fougueux de Pindare (7); & au milieu de ces sublimes accens, la voix

(1) Callim. in Del. v. 278.
(2) Lucian de salt. tome 2, page 277.
(3) Herodot. lib. 4, cap. 35.
(4) Herodot. lib. 4, cap. 35. Callim. in Del. v. 305. Pausan. lib. 9, cap. 27, page 762.
(5) Suid. in *Simonid.*
(6) Schol. Callim. in Del. v. 28.
(7) Pindar. isthm. 1, v. 4. Id. ap. Philon. de mund. incorr. page 962.

d'Homere éclatoit & se faisoit écouter avec respect (1).

Cependant on appercevoit dans l'éloignement la théorie des Athéniens. Tels que les filles de Nérée, lorsqu'elles suivent sur les flots le char de la souveraine des mers, une foule de bâtimens légers se jouoient autour de la galere sacrée. Leurs voiles plus éclatantes que la neige, brilloient comme les cygnes qui agitent leurs aîles sur les eaux du Caistre & du Méandre. A cet aspect, des vieillards qui s'étoient traînés sur le rivage, regrettoient le temps de leur plus tendre enfance, ce temps où Nicias, général des Athéniens, fut chargé du soin de la théorie. Il ne l'amena point à Délos, nous disoient-ils; il la conduisit sécretement dans l'île de Rhénée, qui s'offre à vos regards (2). Toute la nuit fut employée à construire sur ce canal un pont dont les matériaux, préparés de longue main, & enrichis de dorure & de couleurs, n'avoient besoin que d'être réunis. Il avoit près de 4 stades de longueur *: on le couvrit de tapis superbes, on le para de guirlandes; & le jour suivant, au lever de l'aurore la théorie traversa la mer; mais ce ne fut pas comme l'armée de

(1) Thucyd. lib. 3, cap. 104.
(2) Thucyd. in Nic. tome 1, page 525.
* Environ 378 toises.

Xerxès, pour détruire les nations; elle leur amenoit les plaisirs : & pour leur en faire goûter les prémices, elle resta longtemps suspendue sur les flots, chantant des cantiques, & frappant tous les yeux d'un spectacle que le soleil n'éclairera point une seconde fois.

La députation que nous vîmes arriver, étoit presque toute choisie parmi les plus anciennes familles de la république (1). Elle étoit composée de plusieurs citoyens qui prenoient le titre de Théores *; de deux chœurs de garçons & de filles (2), pour chanter les hymnes, & danser les ballets, de quelques magistrats, chargés de recueillir les tributs, & de veiller aux besoins de la théorie (3), & de dix inspecteurs tirés au sort, qui devoient présider aux sacrifices (4); car les Athéniens en ont usurpé l'intendance, & c'est en vain que les prêtres & les magistrats de Délos réclament des droits qu'ils ne sont pas en état de soutenir par la force (5).

(1) Herodot. lib. 6, cap. 87.

* Théore, ambassadeur sacré, & chargé d'offrir des sacrifices au nom d'une ville (Suid. in *Teor.*)

(2) Plat. in Phædon tome 1, page 58. Xenoph. memor. lib. 3, p 765.

(3) Tayl. marm. Sand. page 50.

(4) Poll. lib. 8, cap. 9, §. 107, page 927. Etymol. in *Ierop.* Valef. in Harpocr. & Mauss. not. page 132.

(5) Demosth. de cor. page 495. Plut. apophth. Lacon. tome 2, page 230.

Cette théorie parut avec tout l'éclat (1) qu'on devoit attendre d'une ville où le luxe eſt pouſſé à l'excès. En ſe préſentant devant le Dieu, elle lui offrit une couronne d'or de la valeur de 1500 drachmes (2) *, & bientôt on entendit les mugiſſemens de 100 bœufs (3), qui tomboient ſous les couteaux des prêtres. Ce ſacrifice fut ſuivi d'un ballet, où les jeunes Athéniens repréſenterent les courſes & les mouvemens de l'île de Délos, pendant qu'elle rouloit au gré des vents ſur les plaines de la mer (4). A peine fut-il fini, que les jeunes Déliens ſe mêlerent avec eux, pour figurer les ſinuoſités du labyrinthe de Crete, à l'exemple de Théſée, qui, après ſa victoire ſur le minotaure, avoit exécuté cette danſe auprès de l'autel (5).

Ceux qui s'étoient le plus diſtingués, reçurent pour récompenſe des trépieds des mille drachmes (6) **, qu'ils conſacrerent au Dieu; & leur nom fut proclamé par

(1) Xenoph. memor. lib. 3, page 765.
(2) Marm. Sand. & not. Tayl. page 66.
* 1350 livres.
(3) Homer. hymn. in Apoll. v. 57. Tayl. in marm. Sand. page 35. Corſin. diſſert. in marm. Sand. page 123. Id. diſſert. 6, in append. ad. Not' græc.
(4) Lucian. de ſalt. tome 2, page 291.
(5) Callim. in Del. v. 312. Plut. in Theſ. 1, page 6. Poll lib. 4, cap. 14, §. 101. page 4?7.
(6) Marm. Sand. & not. Tayl. page 68.
** 900 livres.

deux hérauts (1), venus à la suite de la théorie.

Il en coûte plus de quatre talens à la république pour les prix distribués aux vainqueurs, pour les présens & les sacrifices offerts au Dieu, pour le transport & l'entretien de la théorie (2). Le temple possede, soit dans les îles de Rhénée & de Délos, soit dans le continent de la Grece, des bois, des maisons, des fabriques de cuivre, & des bains, qui lui ont été légués par la piété des peuples. C'est la premiere source de ses richesses; la seconde est l'intérêt des sommes qui proviennent de ces différentes possessions, & qui, après s'être accumulées dans le trésor de l'Artémisium (3), sont placées sur les particuliers, ou sur les villes voisines (4). Ces deux objets principaux, joint aux amendes pour crime d'impiété, toujours appliquées au temple, forment, au bout de quatre ans, un fonds d'environ 24 talens *, que les trois Amphyctions ou trésoriers nommés par le Sénat d'Athenes, sont chargés de recueillir, & sur lequel

(1) Poll. lib. 9, cap. 6, §. 61. Athen. lib. 6, cap. 6, page 234.
(2) Marm. Sand.
(3) Append. ad. marm. Oxon. n. CLV, page 54.
(4) Marm. Sand.
* Environ 108,000 livres.

ils

ils prélevent en partie la dépense de la théorie (1).*

Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'attiroient aux pieds des autels, nous fûmes conduits à un repas que le Sénat de Délos donnoit aux citoyens de cette île (2). Ils étoient confusément assis sur les bords de l'Inopus, & sous des arbres qui formoient des berceaux. Toutes les ames, avidement attachées au plaisir, cherchoient à s'échapper par mille expressions différentes, & nous communiquoient l'impression qui les rendoit heureuses. Une joie pure, bruyante & universelle régnoit sous ces feuillages épais ; & lorsque le vin de Naxos y pétilloit dans les coupes, tout célébroit à grands cris le nom de Nicias, qui avoit le premier assemblé le peuple dans ces lieux charmans, & assigné des fonds pour éterniser un pareil bienfait.

Le reste de la journée fut destiné à des spectacles d'un autre genre. Des voix admirables se disputerent le prix de la musique (3) ; & des bras armés du ceste, celui de la lutte (4). Le pugilat, le saut & la course à pied, fixerent successi-

(1) Marm. Sand.
* Voyez la note à la fin du volume.
(2) Plut. in Nic. t. 1, p. 525.
(3) Thucid. lib. 3, cap. 104.
(4) Homer. hymn. in Apoll. v. 149.

vement notre attention. On avoit tracé vers l'extrêmité méridionale de l'île un ſtade, autour duquel étoient rangés les députés d'Athenes, le Sénat de Délos, & toutes les théories parées de leurs vêtemens ſuperbes. Cette jeuneſſe brillante étoit la plus fidele image des dieux réunis dans l'Olympe. Des courſiers fougueux, conduits par Théagene & ſes rivaux, s'élancerent dans la lice (1), la parcoururent pluſieurs fois, & balancerent long-temps la victoire, mais ſemblable au Dieu qui, après avoir dégagé ſon char du ſein des nuages, le précipite tout-à-coup à l'occident, Théagene ſortit comme un éclair du milieu de ſes rivaux, & parvint au bout de la carriere dans l'inſtant que le ſoleil finiſſoit la ſienne. Il fut couronné aux yeux d'un monde de ſpectateurs accourus ſur les hauteurs voiſines, aux yeux de preſque toutes les beautés de la Grece, aux yeux d'Iſmene, dont les regards le flattoient plus que ceux des hommes & des dieux.

On célébra le jour ſuivant, la naiſſance d'Apollon (2) *. Parmi les ballets qu'on exécuta, nous vîmes des nautoniers danſer autour d'un autel, & le frapper à grands

(1) Thucyd. lib. 3, cap. 104.
(2) Diog. Laert lib. 3, §. 2.
* Le 7 du mois de thargélion, qui répondoit au 9e. jour du mois de mai.

coups de fouets (1). Après cette cérémonie bizarre, dont nous ne pûmes pénétrer le sens mystérieux, ils voulurent figurer les jeux innocens qui amusoient le Dieu dans sa plus tendre enfance. Il falloit en dansant les mains liées derriere le dos, mordre l'écorce d'un olivier, que la religion a consacré. Leurs chûtes fréquentes & leurs pas irréguliers excitoient parmi les spectateurs, les transports éclatans d'une joie qui paroissoit indécente, mais dont ils disoient que la majesté des cérémonies saintes n'étoit point blessée. En effet, les Grecs sont persuadés qu'on ne sauroit trop bannir du culte que l'on rend aux dieux, la tristesse & les pleurs (2); & de là vient que dans certains endroits (3), il est permis aux hommes & aux femmes de s'attaquer en présence des autels, par des traits de plaisanterie, dont rien ne corrige la licence & la grossiéreté.

Ces nautoniers étoient du nombre de ces marchands étrangers, que la situation de l'île, les franchises dont elle jouit, l'attention vigilante des Athéniens, & la célébrité des fêtes attirent en foule à Délos (4).

---

(1) Callim. in Del. v. 321. Schol. ibid. Hesych. in *Delou* Spanh in Callim. tom. 2, p. 520.
(2) Spanh. in Callim. t. 2, p. 521.
(3) Pausan. lib. 7, cap. 27, p. 596.
(4) Strab. lib. 10, p. 486.

Ils y venoient échanger leurs richesses particulieres avec le blé, le vin & les denrées des îles voisines : ils les échangeoient avec ces tuniques de lin teintes en rouge, qu'on fabrique dans l'île d'Amorgos (1) ; avec les riches étoffes de pourpre qui se font dans celle de Cos (2) ; avec l'alun si renommé de Mélos (3) ; avec le cuivre précieux que, depuis un temps immémorial, on tire des mines de Délos, & que l'art industrieux convertit en vases élégans (4). L'île étoit devenue comme l'entrepôt des trésors des nations ; & tout près de l'endroit où ils étoient accumulés, les habitans de Délos, obligés par une loi expresse de fournir de l'eau à toute la multitude (5), étaloient sur de longues tables des gâteaux & des mets préparés à la hâte *.

J'étudiois avec plaisir les diverses passions

---

(1) Hesych. & Etymol. magn. in *Amorg.* Eustath. in Dionys. v. 526. Tournef. voyag. t. 1, p. 233.

(2) Horat. lib. 4, od. 13.

(3) Diod. Sic. lib. 5, p. 293. Plin. lib. 35, cap. 15, t. 2. p. 714. Tournef. t. 1, p. 156.

(4) Plin. lib. 34, cap. 2, t. 2, pag. 640. Cicer. orat. pro Rosc. Amer. cap. 46, t. 4, p. 91.

(5) Athen. lib. 4, cap. 22, p. 173.

* Il paroît par Athénée ; que, pendant les fêtes de Délos, on étaloit dans le marché, de l'agneau, du porc, des poissons & des gâteaux où on avoit mêlé du cumin, espece de graine ressemblante à celle du fenouil.

que l'opulence & le besoin produisoient dans des lieux si voisins, & je ne croyois pas que pour un esprit attentif, il y eût de petits objets dans la nature. Les Déliens ont trouvé les premiers le secret d'engraisser la volaille ; ils tirent de leur industrie un profit assez considérable (1). J'en vis quelques-uns qui, élevés sur des tréteaux, & montrant au peuple des œufs qu'ils tenoient dans leurs mains, distinguoient à leur forme les poules qui les avoient mis au jour (2). J'avois à peine levé les yeux sur cette scene singuliere, que je me sentis fortement secoué par un bras vigoureux ; c'étoit un sophiste d'Athenes, avec qui j'avois eu quelques liaisons. Eh quoi, me dit-il, Anacharsis, ces objets sont-ils dignes d'un philosophe ? viens : de plus nobles soins, de plus hautes spéculations doivent remplir les momens de ta vie. Il me conduisit aussitôt sur une éminence, où d'autres sophistes agitoient en fureur les questions subtiles de l'école de Mégare (3). Le fougueux Eubulide de Milet étoit à leur tête, & venoit de leur lancer cet argument : « Ce qui est à Mégare

(1) Plin. lib. 10, cap. 50, t. 1, p. 571. Columel. de re rust. lib. 8, cap. 2, Varr. de re rust. lib. 3, cap. 8, §. 9.
(2) Cicer. in Lucull. cap. 18, t. 2, pag. 26 ; cap. 26, p. 36.
(3) Diog. Laert. lib. 2, §. 106.

» n'est point à Athenes, or, il y a des » hommes à Mégare ; il n'y a donc pas » d'hommes à Athenes » (1). Tandis que ceux qui l'écoutoient, se fatiguoient vainement à résoudre cette difficulté, des cris soudains nous annoncerent l'arrivée de la Théorie des Téniens, qui outre ses offrandes particulieres, apportoit encore celles des Hyperboréens.

Ce dernier peuple habite vers le nord de la Grece (2) ; il honore spécialement Apollon, & l'on voit encore à Délos le tombeau de deux de ses prêtresses qui s'y rendirent autrefois, pour ajouter de nouveaux rites au culte de ce Dieu. On y conserve aussi dans un édifice consacré à Diane, les cendres des derniers théores que les Hyperboréens avoient envoyés dans cette île (3) : ils y périrent malheureusement ; & depuis cet événement, ce peuple se contente d'y faire parvenir par des voies étrangeres, les prémices de ses moissons. Une tribu voisine des Scythes les reçoit de ses mains, & les transmet à d'autres nations qui les portent sur les bords de la mer Adriatique ; de là elles

(1) Id. ibid. lib. 2, §. 107. Id. in Chrys. lib. 7. §. 187.

(2) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 7, pag. 113 & 127 ; tom. 18, hist. p. 192.

(3) Herodot. lib. 4, cap. 35.

descendent en Epyre, traversent la Grece, arrivent dans l'Eubée, & sont conduites à Ténos (1).

A l'aspect de ces offrandes sacrées, on s'entretenoit des merveilles qu'on raconte du pays des Hyperboréens. C'est là que régnent sans cesse le printemps, la jeunesse & la santé ; c'est là que pendant dix siecles entiers, on coule des jours sereins dans les fêtes & les plaisirs (2). Mais cette heureuse région est située à une des extrêmités de la terre, comme le jardin des Hespérides en occupe une autre extrêmité ; & c'est ainsi que les hommes n'ont jamais su placer le séjour du bonheur, que dans des lieux inaccessibles.

Pendant que l'imagination des Grecs s'enflammoit au récit de ces fictions, j'observois cette foule de mâts qui s'élevoient dans le port de Délos. Les flottes de théores présentoient leurs proues au rivage ; & ces proues, que l'art avoit décorées, offroient des attributs propres à chaque nation. Des Néréïdes caractérisoient celles des Pithiotes. On voyoit sur la galere d'Athenes un char brillant que conduisoit Pallas ; & sur les vaisseaux des

---

(1) Id. ibid. cap. 33. Callim. in Del. v. 283.

(2) Pind. Pyth. od. 10, v. 53. Id. & Simonid. ap. Strab. lib. 15, p. 711. Plin. lib. 4, cap. 12, t. 1, p. 219.

Béotiens, la figure de Cadmus armée d'un serpent (1). Quelques-unes de ces flottes mettoient à la voile ; mais les beautés qu'elles ramenoient dans leur patrie, étoient bientôt remplacées par des beautés nouvelles. Tels on voit dans le cours d'une nuit longue & tranquille, des aſtres se perdre à l'occident, tandis que d'autres aſtres ſe levent à l'orient, pour repeupler les cieux.

Les fêtes durerent pluſieurs jours ; on renouvella pluſieurs fois les courſes de chevaux : nous vîmes ſouvent du rivage les plongeurs ſi renommés de Délos (2), ſe précipiter dans la mer, s'établir dans ſes abîmes ou ſe repoſer ſur ſa ſurface, retracer l'image des combats, & juſtifier, par leur adreſſe, la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe.

---

(1) Euripid. Iphig. in Aul. v. 240.

(2) Diog. Laert. lib. 2, §. 22. Id. lib. 9, §. 11. Suid. in *Del.*

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-SEIZIEME.

CHAPITRE LXXVII.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Cérémonie du Mariage.

L'AMOUR préfidoit aux fêtes de Délos, & cette jeuneffe nombreufe qu'il avoit raffemblée autour de lui, ne connoiffoit plus d'autres loix que les fiennes. Tantôt, de concert avec l'hymen, il couronnoit la conftance des amans fidelles; tantôt il faifoit naître le trouble & la langueur dans une ame jufqu'alors infenfible; &, par ces triomphes multipliés, il fe préparoit au plus glorieux de tous, à l'hymen d'Ifmene & de Théagene.

Témoin des cérémonies dont cette union fut accompagnée, je vais les rapporter, & décrire les pratiques, que les loix, l'ufage & la fuperftition ont introduites, afin de pourvoir à la sûreté & au bonheur du plus faint des engagemens; & s'il fe gliffe dans ce récit des détails frivoles en apparence, ils feront ennoblis par la fimplicité des temps auxquels ils doivent leur origine.

Le silence & la paix commençoient à renaître à Délos. Les peuples s'écouloient comme un fleuve qui, après avoir couvert la campagne, se retire insensiblement dans son lit. Les habitans de l'île avoient prévenu le lever de l'aurore ; ils s'étoient couronnés de fleurs, & offroient sans interruption dans le temple & devant leurs maisons des sacrifices pour rendre les dieux favorables à l'hymen d'Ismene (1). L'instant d'en former des liens étoit arrivé : nous étions assemblés dans la maison de Philoclès ; la porte de l'appartement d'Ismene s'ouvrit & nous en vîmes sortir les deux époux, suivis des auteurs de leur naissance & d'un officier public (2), qui venoit de dresser l'acte de leur engagement. Les conditions en étoient simples : on n'avoit prévu aucune discussion d'intérêt entre les parens, aucune cause de divorce entre les parties contractantes : & à l'égard de la dot, comme le sang unissoit déjà Théagene à Philoclès, on s'étoit contenté de rappeler une loi de Solon, qui, pour perpétuer les biens dans les familles, avoit réglé que les filles

(1) Charit. de Chær. & Callirr. amor. lib. 3. p. 44.
(2) Theod. Prodr. de Rhod. & Dosicl. amor. lib. 3, p. 450.

uniques épouseroient leurs plus proches parens.

Nous étions vêtus d'habits magnifiques que nous avions reçus d'Ismene (1). Celui de son époux étoit son ouvrage. Elle avoit pour parure un collier de pierres précieuses, & une robe où l'or & la pourpre confondoient leurs couleurs. Ils avoient mis l'un & l'autre sur leurs cheveux flottans, & parfumés d'essence (2), des couronnes de pavots, de sésames & d'autres plantes consacrées à Vénus (3). Dans cet appareil ils monterent sur un char (4), & s'avancerent vers le temple. Ismene avoit son époux à sa droite, & à sa gauche un ami de Théagene, qui devoit le suivre dans cette cérémonie (5). Les peuples empressés répandoient des fleurs & des parfums sur leur passage (6), ils s'écrioient : Ce ne sont point des mortels, c'est Apollon & Coronis ; c'est Diane & Endymion ; c'est Apollon & Diane. Ils

---

(1) Aristoph. in Plut. v. 529. Schol. Ib. ; in av. v. 671. Achil. Tat. lib. 2, p 85.

(2) Aristoph. in Plut. in ibid.

(3) Eurip. Iphig. in Aul. v. 903. Schol. Aristoph. in pac. v. 896 ; in av. v. 159. Schol. ibid.

(4) Eurip in Helen. v. 728. Suid. in *Zeugos*. Lucian. de conv. t. 3, p. 450.

(5) Suid. ibid. Poll. lib. 10, cap. 7, §. 33. Eustahl. in iliad. lib 6, t. 2, p. 652, lin. 45.

(6) Charit. de Chær. & Call. amor. lib. 3, p. 44.

cherchoient à nous rappeler des augures favorables, à prévenir les augures sinistres. L'un disoit : J'ai vu ce matin deux tourterelles planer long-temps ensemble sur une branche de cet arbre. Un autre disoit : Ecarte la corneille solitaire ; qu'elle aille gémir au loin sur la perte de sa fidelle compagne : rien ne seroit si funeste que son aspect (1).

Les deux époux furent reçus à la porte du temple par un prêtre qui leur présenta à chacun une branche de lierre, symbole des liens qui devoit les unir à jamais (2); il les mena ensuite à l'autel où tout étoit préparé pour le sacrifice d'une génisse qu'on devoit offrir à Diane (3), à la chaste Diane, qu'on tâchoit d'appaiser, ainsi que Minerve (4) & les divinités qui n'ont jamais subi le joug de l'hymen. On imploroit aussi Jupiter & Junon, dont l'union & les amours seront éternelles, (5) le ciel & la terre, dont le concours produit l'abon-

(1) Ælian. de animal. lib. 3, cap. 9, Orus Apoll. hierogl. 8.

(2) Theod. prodr. de Rhod. & Dosicl. amor. lib. 9, p. 422.

(3) Eurip. Iphig. in Aul. v. 1110.

(4) Potter. archæol. Græc. lib. 4, cap. 11, p. 610.

(5) Aristoph. in Thesmoph. v. 982. Schol. ibid. Poll. lib. 3, cap. 3, Suid. in *Telcia*.

dance & la fertilité (1) ; les Parques, parce qu'elles tiennent dans leurs mains la vie des mortels (2); les Graces, parce qu'elles embelliſſent les jours des heureux époux; Vénus enfin, à qui l'amour doit ſa naiſſance, & les hommes leur bonheur (3).

Les prêtres, après avoir examiné les entrailles des victimes, déclarerent que le ciel approuvoit cet hymen. Pour en achever les cérémonies, nous paſſâmes à l'Artémiſium, & ce fut là que les deux époux dépoſerent chacun une treſſe de leurs cheveux, ſur le tombeau des derniers Théores Hyperboréens. Celle de Théagene étoit roulée autour d'une poignée d'herbes, & celle d'Iſmene autour d'un fuſeau (4). Cet uſage rappeloit les époux à la premiere inſtitution du mariage, à ce temps où l'un devoit s'occuper par préférence des travaux de la campagne, & l'autre des ſoins domeſtiques.

Cependant Philoclès prit la main de Théagene, la mit dans celle d'Iſmene, & proféra ces mots ; « Je vous accorde » ma fille, afin que vous donniez à la

(1) Procl. in Tim. lib. 5, p. 293, lin. 26.
(2) Poll. lib. 3, cap. 3.
(3) Etymol. magn. in *Gamel.*
(4) Herodot. lib. 4, cap. 34. Callim. in Del. v. 296.

» république des citoyens légitimes (1). » Les deux époux se jurerent aussi-tôt une fidélité inviolable, & les auteurs de leurs jours, après avoir reçu leurs sermens les ratifierent par de nouveaux sacrifices (2).

Les voiles de la nuit commençoient à se déployer dans les airs, lorsque nous sortîmes du temple pour nous rendre à la maison de Théagene. La marche, éclairée par des flambeaux sans nombre, étoit accompagnée de chœurs des musiciens & de danseurs (3). La maison étoit entourée de guirlandes, & couverte de lumieres (4).

Dès que les deux époux eurent touché le seuil de la porte, on plaça pour un instant une corbeille de fruits sur leurs têtes (5); c'étoit le présage de l'abondance dont ils devoient jouir. Nous entendîmes en même temps répéter de tous côtés le nom d'Hyménéus (6), de ce jeune homme d'Argos qui rendit autrefois à leur patrie des filles d'Athenes, que des corsaires avoient enlevées; il obtint pour

---

(1) Menandr. ap. Clem. Alex. strom. lib. 2, p. 502.

(2) Meurs. lect. Att. lib. 3, cap. 1.

(3) Homer. iliad. lib. 18, v. 492. Hesiod. scut. Herc. v. 275. Euridip. in Alcest. v. 915. Id. in Helen. v. 728.

(4) Heliod. Æthiop. lib. 6, p. 278.

(5) Pierr. grav. de Stosch, planch. 79.

(6) Homer. ibid. Anacr. od. 18. Callim. in Del. v. 296.

prix de son zele une de ses captives qu'il aimoit tendrement : & depuis cette époque, les Grecs ne contractent point de mariage sans rappeller sa mémoire (1).

Ces acclamations nous suivirent dans la salle du festin, & continuerent pendant le souper ; alors des poëtes s'étant glissés auprès de nous reciterent des épitalames.

Un jeune enfant, à demi-couvert de branche d'aubépine & de chêne, parut avec une corbeille, de pains, & entonna un hymne qui commençoit ainsi : « J'ai » changé mon ancien état contre un état » plus heureux (2). » Les Athéniens chantent cet hymne dans une de leurs fêtes, destinée à célébrer l'instant où leurs ancêtres, nourris jusqu'alors de fruits sauvages, jouirent en société des présens de Cérès. Ils le mêlent dans les cérémonies du mariage, pour montrer qu'après avoir quitté les forêts, les hommes jouirent des douceurs de l'amour. Des danseuses, vêtues de robes légeres & couronnées de myrte, entrerent ensuite, & peignirent, par des mouvemens variés, les transports, les langueurs, & l'ivresse de la plus douce des passions.

Cette danse finie, Leucippe alluma le

---

(1) Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 5, p. 307.
(2) Hesych. & Suid. in *Ephugon*.

flambeau nuptial (1), & conduisit sa fille à l'appartement qu'on lui avoit destiné. Plusieurs symboles retracerent aux yeux d'Ismene, les devoirs qu'on attachoit autrefois à son nouvel état. Elle portoit un de ces vases de terre où l'on fait rôtir de l'orge (2); une de ses suivantes tenoit un crible, & sur la porte étoit suspendu un instrument propre à piler des grains (3). Les deux époux goûterent d'un fruit dont la douceur devoit être l'emblême de leur union (4).

Cependant livrés aux transports d'une joie immodérée, nous poussions des cris tumultueux, & nous assiégions la porte défendue par un des fidelles amis de Théagene (5). Une foule de jeunes gens dansoient au son de plusieurs instrumens. Ce bruit fut enfin interrompu par la théorie de Corinthe, qui s'étoit chargée de chanter l'hyménée du soir. Après avoir félicité Théagene, elle ajoutoit (6):

« Nous sommes dans le printemps de
» notre âge : nous sommes l'élite de ces
» filles

(1) Euripid. in Iphig. in Aul. v. 732. Id. in Phæniss. v. 346.
(2) Poll. lib. 1, cap. 12, §. 246.
(3) Id. lib. 3, cap. 3, §. 37.
(4) Plut. in Solon. t. 1, p. 89. Id. in conjug. præcept. t. 2, p. 138.
(5) Poll. ibid.
(6) Theocr. idyl. 18.

» filles de Corinthe, si renommées par
» leur beauté (1). O Ismene ! il n'en est
» aucune parmi nous, dont les attraits
» ne cédent aux vôtres (2). Plus légere
» qu'un coursier de Thessalie, élevée
» au-dessus de ses compagnes, comme
» un lis qui fait l'honneur d'un jardin,
» Ismene est l'ornement de la Grece.
» Tous les amours sont dans ses yeux ;
» tous les arts respirent sous ses doigts.
» O fille ! ô femme charmante ! nous irons
» demain dans la prairie cueillir des
» fleurs pour en former une couronne !
» Nous la suspendrons au plus beau des
» platanes voisins. Sous l'ombre de cet
» arbre nous répandrons des parfums en
» votre bonneur, & sur son écorce nous
» graverons ces mots : *Offrez-moi votre*
» *encens, je suis l'arbre d'Ismene.* Nous
» vous saluons, heureuse épouse ; nous
» vous saluons, heureux époux : puisse
» Latone vous donner des fils qui vous
» ressemblent ; Venus vous embraser tou-
» jours de ses flammes ; Jupiter trans-
» mettre à vos neveux la félicité qui
» vous entoure ! Reposez-vous dans le
» sein des plaisirs ; ne respirez désormais
» que l'amour le plus tendre. Nous

(1) Anacr. od. 32.
(2) Theocr. ibid.

» reviendrons au lever de l'aurore, & nous
» chanterons de nouveau : O Hymen, Hy-
» ménée, Hymen. »

Le lendemain, à la premiere heure du jour, nous revînmes au même endroit, & les filles de Corinthe firent entendre l'hyménée suivant (1) :

« Nous vous célébrons dans nos chants,
» Vénus ornement de l'Olympe, Amour,
» délices de la terre, & vous, Hymen,
» source de vie, nous vous célébrons dans
» nos chants ; Amour, Hymen, Vénus !
» ô Théagene, éveillez-vous, jettez les
» yeux sur votre amante, jeune favori
» de Vénus, heureux & digne époux
» d'Ismene ! ô Théagene, éveillez-vous !
» jettez les yeux sur votre épouse : voyez
» l'éclat dont elle brille, voyez cette
» fraîcheur de vie dont tous ses traits
» sont embellis. La rose est la reine des
» fleurs ; Ismene est la reine des belles.
» Déjà sa paupiere tremblante s'entr'ouvre
» aux rayons du soleil ; heureux & digne
» époux d'Ismene, ô Théagene, éveillez-
» vous ! »

Ce jour, que les deux amans regarderent comme le premier de leur vie, fut presque tout employé de leur part à jouir du tendre intérêt que les habitans de l'île prenoient à leur hymen, & tous leurs amis furent

(1) Théod. prodr. amor. p. 465.

autorisés à leur offrir des présens. Ils s'en firent eux-mêmes l'un à l'autre, & reçurent en commun ceux de Philoclès, pere de Théagene. On les avoit apportés avec pompe. Un enfant, vêtu d'une robe blanche, ouvroit la marche, tenant une torche allumée; venoit ensuite une jeune fille, ayant une corbeille sur sa tête : elle étoit suivie de plusieurs domestiques, qui portoient des vases d'albâtre, des boîtes à parfums, diverses sortes (1) d'essences, des pâtes d'odeur (2) : & tout ce que le goût de l'élégance & de la propreté a pu convertir en besoins.

Sur le soir, Ismene fut ramenée chez son pere; & moins pour se conformer à l'usage, que pour exprimer ses vrais sentimens, elle lui témoigna le regret d'avoir quitté la maison paternelle; le lendemain, elle fut rendue à son époux; &, depuis ce moment, rien ne troubla plus leur félicité.

(1) Harpocr. in *Anacal.*

(2) Hesych. & Suid. in *Epaul.* Eustath. in iliad. lib. 24, t. 2, p. 1337, lin. 44.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-DIX-SEPTIEME.

CHAPITRE LXXVIII.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur le bonheur.

PHILOCLÈS joignoit au cœur le plus sensible, un jugement exquis & des connoissances profondes. Dans sa jeunesse, il avoit fréquenté les plus célebres philosophes de la Grece. Riche de leurs lumieres, & encore plus de ses réflexions, il s'étoit composé un systême de conduite qui répandoit la paix dans son ame & dans tout ce qui l'environnoit. Nous ne cessions d'étudier cet homme singulier, pour qui chaque instant de la vie étoit un instant de bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmees cette inscription sur un petit temple de Latone : *Rien de si beau que la justice, de meilleur que la santé, de si doux que la possession de ce qu'on aime.* Voilà, dis-je, ce qu'Aristote blâmoit un jour en notre présence. Il pensoit que les qualifications énoncées dans cette maxime, ne doivent pas être séparées, & ne peuvent

convenir qu'au bonheur (1). En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur & de plus doux. Mais à quoi sert de décrire ses effets ? Il seroit plus important de remonter à sa source. Elle est peu connue, répondit Philoclès ; tous, pour y parvenir, choisissent des sentiers différens ; tous se partagent sur la nature du souverain bien. Il consiste, tantôt dans la jouissance de tous les plaisirs, tantôt dans l'exemption de toutes les peines (2). Les uns ont tâché d'en renfermer les caracteres en de courtes formules, telle est la sentence que vous venez de lire sur ce temple ; telle est encore celle qu'on chante souvent à table, & qui fait dépendre le bonheur de la santé, de la beauté, des richesses légitimement acquises, & de la jeunesse passée dans le sein de l'amitié (3). D'autres, outre ces dons précieux, exigent la force du corps, le courage de l'esprit, la justice, la prudence, la tempérance, la possession enfin de tous

(1) Aristot. de mor. lib. 1, cap. 9, t. 2, pag. 11. Id. Eudem. lib. 1, cap. 1, p. 195.

(2) Id. magn. mor. lib. 2, cap. 7, p. 180. Democr. ap. Laert. lib. 9, §. 45. Id. ap. Stob. serm. 1, pag 4.

(3) Plat. in Gorg. t. 1, p. 451. Clem. Alex. strom. lib. 4, p. 574. Athen. lib. 15, cap. 14, pag. 694. Stob. serm. 101, p. 552.

les biens & de toutes les vertus (1) : * mais comme la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, & que même, en les réunissant, notre cœur pourroit n'être pas satisfait, il est visible qu'ils ne constituent pas essentiellement l'espece de félicité qui convient à chaque homme en particulier.

Et en quoi consiste-t-elle donc, s'écria l'un de nous avec impatience; & quel est le sort des mortels, si, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choisir? Hélas, reprit Philoclès, ils sont bien à plaindre, ces mortels. Jettez les yeux autour de vous. Dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémissemens & des cris; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le besoin d'être heureux, & par des passions qui les empêchent de l'être : inquiets dans les plaisirs, sans force contre la douleur; presqu'également accablés par les privations & par la jouissance; murmurant sans cesse contre leur destinée, & ne pouvant quitter une vie dont le poids leur est insupportable.

(1) Ap. Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 661; ap. Aristot. de rhet. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 522.

* Plutarque parle d'un Scopas de Thessalie, qui faisoit consister le bonheur dans le superflu. (In cat. t. 1, p. 346. E.)

Eſt-ce donc pour couvrir la terre de mâlheureux, que le genre humain a pris naiſſance ; & les dieux ſe feroient-ils un jeu cruel de perſécuter des ames auſſi foibles que les nôtres ? Je ne ſaurois me le perſuader ; c'eſt contre nous ſeuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous ſur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons-nous autre choſe qu'un état où les déſirs toujours renaiſſans, ſeroient toujours ſatisfaits ; qui ſe diverſifieroit ſuivant la différence des caracteres, & dont on pourroit prolonger la durée à ſon gré (1) ? Mais il faudroit changer l'ordre éternel de la nature, pour que cet état fût le partage d'un ſeul d'entre nous. Ainſi, déſirer un bonheur inaltérable & ſans amertume, c'eſt déſirer ce qui ne peut pas exiſter, & qui, par cette raiſon là même, enflamme le plus nos déſirs : car rien n'a plus d'attraits pour nous, que de triompher des obſtacles qui ſont ou qui paroiſſent inſurmontables.

Des loix conſtantes, & dont la profondeur ſe dérobe à nos recherches, mêlent ſans interruption le bien avec le mal dans le ſyſtême général de la nature ; & les êtres qui ſont partie de ce grand tout, ſi admirable dans ſon aſſemble, ſi incompréhen-

(1) Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 661.

fible, & quelquefois si effrayant dans ses détails, doivent se ressentir de ce mélange, & éprouver de continuelles vicissitudes. C'est à cette condition que la vie nous est donnée. Dès l'instant que nous la recevons, nous sommes condamnés à rouler dans un cercle de biens & de maux, de plaisirs & de douleurs. Si vous demandiez les raisons d'un si funeste partage, d'autres vous répondroient peut-être que les dieux nous devoient des biens & non pas des plaisirs ; qu'ils ne nous accordent les seconds que pour nous forcer à recevoir les premiers, & que pour la plupart des mortels, la somme des biens seroit infiniment plus grande que celle des maux, s'ils avoient le bon esprit de mettre dans la premiere classe, & les sensations agréables, & les momens exempts de troubles & de chagrins. Cette réflexion pourroit suspendre quelquefois nos murmures, mais la cause en subsisteroit toujours ; car enfin il y a de la douleur sur la terre. Elle consume les jours de la plupart des hommes : & quand il n'y en auroit qu'un seul qui souffrît, & quand il auroit mérité de souffrir, & quand il ne souffriroit qu'un instant dans sa vie, cet instant de douleur seroit le plus désespérant des mysteres que la nature offre à nos yeux.

Que résulte-t-il de ces réflexions ? Faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans

dans ce torrent qui entraîne & détruit insensiblement tous les êtres ; nous présenter sans résistance, & comme des victimes de la fatalité, aux coups dont nous sommes menacés ; renoncer enfin à cette espérance, qui est le plus grand, & même le seul bien pour la plupart de nos semblables ? Non, sans doute ; je veux que vous soyez heureux, mais autant qu'il vous est permis de l'être ; non de ce bonheur chimérique, dont l'espoir fait le malheur du genre humain, mais d'un bonheur assorti à notre condition, & d'autant plus solide, que nous pouvons le rendre indépendant des événemens & des hommes.

Le caractere en facilite quelquefois l'acquisition ; & on peut dire même que certaines ames ne sont heureuses, que parce qu'elles sont nées heureuses. Les autres ne peuvent combattre à la fois, & leur caractere, & les contrariétés du dehors, sans une étude longue & suivie ; car, disoit un ancien philosophe : « Les dieux nous » vendent le bonheur au prix du travail (1). » Mais cette étude n'exige pas plus d'efforts que les projets & les mouvemens qui nous agitent sans cesse, & qui ne sont, après

(1) Epicharm. ap. Xenoph. memor. lib. 2, page 737.

tout, que la recherche d'un bonheur imaginaire.

Après ces mots, Philoclès garda le silence : Il n'avoit, disoit-il, ni assez de loisir, ni assez de lumiere, pour réduire en systême les réflexions qu'il avoit faites sur un sujet si important. Daignez du moins dit Philotas, nous communiquer, sans liaison & sans suite celles qui vous viendront par hasard dans l'esprit. Daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paisible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue suite d'essais & d'erreurs.

O Philoclès ! s'écria le jeune Lysis ; les zéphyrs semblent se jouer dans ce platane ; l'air se pénétre du parfum des fleurs qui s'empressent d'éclore ; ces vignes commencent à entrelacer leurs rameaux autour de ces myrtes qu'elles ne quitteront plus ; ces troupeaux qui bondissent dans la prairie, ces oiseaux qui chantent leurs amours, le son des instrumens qui retentissent dans la vallée ; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit & me transporte. Ah ! Philoclès, nous sommes faits pour le bonheur ; je le sens aux émotions douces & profondes que j'éprouve : si vous connoissez l'art de les perpétuer, c'est un crime de nous en faire un mystere.

Vous me rappellez, répondit Philoclès, les premieres années de ma vie. Je le

regrette encore ce temps, où je m'abandonnois, comme vous, aux impreſſions que je recevois : la nature, à laquelle je n'étois pas encore accoutumé, ſe peignoit à mes yeux ſous des traits enchanteurs ; & mon ame, toute neuve & toute ſenſible, ſembloit reſpirer tour à tour la fraîcheur & la flamme.

Je ne connoiſſois pas les hommes ; je trouvois dans leurs paroles & dans leurs actions, l'innocence & la ſimplicité qui régnoient dans mon cœur : je les croyois tous juſtes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devroient être, tels que j'étois en effet ; humains ſur-tout, car il faut de l'expérience pour ſe convaincre qu'ils ne le ſont pas.

Au milieu de ces illuſions, j'entrai dans le monde. La politeſſe qui diſtingue les ſociétés d'Athenes, ces expreſſions qu'inſpire l'envie de plaire (1), ces épanchemens de cœur qui coûtent ſi peu & qui flattent ſi fort, tous ces dehors trompeurs, n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avoit pas encore ſubi d'épreuve : je volai au-devant de la ſéduction ; & donnant à des liaiſons agréables les droits & les ſentimens de l'amitié, je me livrai ſans réſerve au plaiſir d'aimer & d'être aimé. Mes

(1) Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 642.

choix, qui n'avoient pas été réfléchis, me devinrent funestes. La plupart de mes amis s'éloignerent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalousie ou par légéreté. Ma surprise & ma douleur m'arracherent des larmes. Dans la suite, ayant éprouvé des injustices criantes & des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance si douce que j'avois en tous les hommes (1). C'est le sacrifice qui m'a le plus coûté dans ma vie ; j'en frémis encore ; il fut si violent, que je tombai dans un excès opposé (2) : j'aigrissois mon cœur, j'y nourrissois avec plaisir les défiances & les haines ; j'étois malheureux. Je me rappellai enfin que parmi cette foule d'opinions sur la nature du bonheur, quelques-unes, plus accréditées que les autres, le font consister dans la volupté, ou dans la pratique des vertus, ou dans l'exercice d'une raison éclairée (3). Je résolus de trouver le mien dans les plaisirs.

Je supprime les détails des égaremens de ma jeunesse, pour venir au moment qui en arrêta le cours. Etant en Sicile, j'allai voir un des principaux habitans de

---

(1) Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 12, p. 564.
(2) Plat. in Phædon. t. 1, p. 89.
(3) Aristot. eundem. lib. 1, cap. 1, t. 2, p. 595.

Syracuſe. Il étoit cité comme l'homme le plus heureux de ſon ſiecle. Son aſpect m'effraya ; quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge, il avoit toutes les apparences de la décrépitude. Il s'étoit entouré de muſiciens, qui le fatiguòient à force de célébrer ſes vertus, & de belles eſclaves dont les danſes allumoient par intervalles dans ſes yeux un feu ſombre & mourant. Quand nous fûmes ſeuls, je lui dis : Je vous ſalue, ô vous qui, dans tous les temps, avez ſu fixer les plaiſirs auprès de vous ! Des plaiſirs ! me répondit-il avec fureur ; je n'en ai plus, mais j'ai le déſeſpoir qu'entraîne leur privation ; c'eſt l'unique ſentiment qui me reſte, & qui acheve de détruire ce corps accablé de douleurs & de maux. Je voulus lui inſpirer du courage ; mais je trouvai une ame abrutie, ſans principes & ſans reſſources. J'appris enſuite qu'il n'avoit jamais rougi de ſes injuſtices, & que de folles dépenſes ruinoient de jour en jour la fortune de ſes enfans.

Cet exemple & les dégoûts que j'éprouvois ſucceſſivement, me tirerent de l'ivreſſe où je vivois depuis quelques années, & m'engagerent à fonder mon repos ſur la pratique de la vertu, & ſur l'uſage de la raiſon. Je les cultivai l'une & l'autre avec ſoin ; mais je fus ſur le point d'en abuſer encore. Ma vertu trop auſtere me rempliſſoit quelquefois d'indignation contre la

ſociété ; & ma raiſon trop rigide, d'indifférence pour tous les objets. Le haſard diſſipa cette double erreur.

Je connus à Thebes un diſciple de Socrate, dont j'avois ouï vanter la probité. Je fus frappé de la ſublimité de ſes principes, ainſi que de la régularité de ſa conduite. Mais il avoit mis par degrés tant de ſuperſtition & de fanatiſme dans ſa vertu, qu'on pouvoit lui reprocher de n'avoir ni foibleſſe pour lui, ni indulgence pour les autres; il devint difficile, ſoupçonneux, ſouvent injuſte. On eſtimoit les qualités de ſon cœur, & l'on évitoit ſa préſence.

Peu de temps après, étant allé à Delphes pour la ſolemnité des jeux Pythiques, j'apperçus dans une allée ſombre, un homme qui avoit la réputation d'être très-éclairé ; il me parut accablé de chagrins. J'ai diſſipé à force de raiſon, me dit-il, l'illuſion des choſes de la vie. J'avois apporté en naiſſant tous les avantages qui peuvent flatter la vanité : au lieu d'en jouir, je voulus les analiſer ; & dès ce moment, les richeſſes, la naiſſance, & les graces de la figure, ne furent à mes yeux que de vains titres, diſtribués au haſard parmi les hommes. Je parvins aux premieres magiſtratures de la république ; j'en fus dégoûté par la difficulté d'y faire le bien, & la facilité d'y faire le mal. Je cherchai

la gloire dans les combats ; je plongeai ma main dans le fang des malheureux, & mes fureurs m'épouvanterent. Je cultivai les fciences & les arts, la philofophie me remplit de doutes, je ne trouvai dans l'éloquence que l'art perfide de tromper les hommes ; dans la poéfie, la mufique & la peinture, que l'art puérile de les amufer. Je voulus me repofer fur l'eftime du public ; mais voyant à mes côtés des hypocrites de vertu qui raviffoient impunément fes fuffrages, je me laffai du public & de fon eftime. Il ne me refta plus qu'une vie fans attrait, fans reffort, qui n'étoit en effet que la répétition faftidieufe des mêmes actes & des mêmes befoins.

Fatigué de mon exiftence, je la traînai en des pays lointains. Les pyramides d'Egypte m'étonnerent au premier afpect ; bientôt je comparai l'orgueil des princes qui les ont élevées, à celui d'une fourmi qui amonceleroit dans un fentier quelques grains de fable, pour laiffer à la poftérité des traces de fon paffage. Le grand roi de Perfe me donna dans fa cour une place qui fit tomber fes fujets à mes pieds : l'excès de leur baffeffe ne m'annonça que l'excès de leur ingratitude. Je revins dans ma patrie, n'admirant, n'eftimant plus rien ; & par une fatale conféquence, n'ayant plus la force de rien aimer. Quand je me

ſuis apperçu de mon erreur, il n'étoit plus temps d'y remédier ; mais quoique je ne ſente pas un intérêt bien vif pour mes ſemblables, je ſouhaite que mon exemple vous ſerve de leçon, car après tout, je n'ai rien à craindre de vous ; je n'ai jamais été aſſez malheureux pour vous rendre des ſervices. Etant en Egypte, je connus un prêtre, qui, après avoir triſtement conſumé ſes jours à pénétrer l'origine & la fin des choſes de ce monde, me dit en ſoupirant : Malheur à celui qui entreprend de lever le voile de la nature ; & moi, je vous dis : Malheur à celui qui leveroit le voile de la ſociété ; malheur à celui qui refuſeroit de ſe livrer à cette illuſion théâtrale, que les préjugés & les beſoins ont répandue ſur tous les objets ; bientôt ſon ame flétrie & languiſſante ſe trouveroit en vie dans le ſein du néant, c'eſt le plus effroyable des ſupplices. A ces mots, quelques larmes coulerent de ſes yeux, & il s'enfonça dans la forêt voiſine.

Vous ſavez avec quelle précaution les vaiſſeaux évitent les écueils ſignalés par les naufrages des premiers navigateurs. Ainſi, dans mes voyages, je mettois à profit les fautes de mes ſemblables. Elles m'apprirent ce que la moindre réflexion auroit pu m'apprendre, mais qu'on ne ſait jamais que par ſa propre expérience, que l'excès de la raiſon & de la vertu, eſt preſque

auſſi funeſte que celui des plaiſirs (1); que la nature nous a donné des goûts, qu'il eſt auſſi dangereux d'éteindre que d'épuiſer; que la ſociété avoit des droits ſur mes ſervices, que je devois en acquérir ſur ſon eſtime; enfin, que pour parvenir à ce terme heureux, qui ſans ceſſe ſe préſentoit & fuyoit devant moi, je devois calmer l'inquiétude que je ſentois au fond de mon ame, & qui la tiroit continuellement hors d'elle-même.

Je n'avois jamais étudié les ſymptomes de cette inquiétude. Je m'apperçus que dans les animaux, elle ſe bornoit à la conſervation de la vie, & à la propagation de l'eſpece, mais que dans l'homme, elle ſubſiſtoit après la ſatisfaction des premiers beſoins; & que, parmi les nations éclairées, elle étoit plus forte & plus tyrannique que chez les peuples ignorans. C'eſt donc le luxe des penſées & des déſirs qui empoiſonne nos jours; c'eſt donc ce luxe inſatiable, qui ſe tourmente dans l'oiſiveté, qui, pour ſe ſoutenir dans un état floriſſant, ſe repaît de nos paſſions, les irrite ſans ceſſe, & n'en recueille que des fruits amers. Mais pourquoi ne pas lui fournir des alimens plus ſalutaires? pourquoi ne pas regarder cette agitation que nous éprouvons,

---

(1) Ariſtot. de mor. lib. 2, cap. 2, t. 2, p. 19.

même dans la ſatiété des biens & des plaiſirs, comme un mouvement imprimé par la nature dans nos cœurs, pour les forcer à ſe rapprocher les uns des autres, & à trouver leur repos dans une union mutuelle ?

O humanité ! penchant généreux & ſublime, que vous annoncez dans notre enfance, par les tranſports d'une tendreſſe naïve ; dans la jeuneſſe, par la témérité d'une confiance aveugle ; dans le courant de notre vie, par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaiſons ! O cris de la nature ! qui retentiſſez d'un bout de l'univers à l'autre, qui nous rempliſſez de remords, quand nous opprimons nos ſemblables ; d'une volupté pure, quand nous pouvons les ſoulager ! O amour ! ô amitié ! ô bienfaiſance ! ſources intariſſables de biens & de douceurs ; les hommes ne ſont malheureux, que parce qu'ils refuſent d'entendre votre voix. O dieux ! auteurs de ſi grands bienfaits, l'inſtinct pouvoit ſans doute en rapprochant des êtres accablés de beſoins & de maux, prêter un ſoutien paſſager à leur foibleſſe, mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre, qui ait pu former le projet de nous raſſembler par l'attrait du ſentiment, & répandre, ſur ces grandes aſſociations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniſer la durée.

Cependant, au lieu de nourrir ce feu ſacré ; nous permettons que de frivoles diſſentions, de vils intérêts travaillent ſans ceſſe à l'éteindre. Si l'on nous diſoit que deux inconnus, jettés par haſard dans une île déſerte ; ſont parvenus à trouver dans leur union des charmes qui les dédommagent du reſte de l'univers, ſi l'on nous diſoit qu'il exiſte une famille uniquement occupée à fortifier les liens du ſang par les liens de l'amitié ; ſi l'on nous diſoit qu'il exiſte dans un coin de la terre un peuple qui ne connoît d'autre loi que celle de s'aimer ; d'autre crime, que de ne s'aimer pas aſſez ; qui de nous oſeroit plaindre le ſort de ces deux inconnus ? qui ne déſireroit appartenir à cette famille ? qui ne voleroit à cet heureux climat ? O mortels ! ignorans & indignes de votre deſtinée, il n'eſt pas néceſſaire de traverſer les mers, pour découvrir le bonheur ; il peut exiſter dans tous les états, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, par-tout où l'on aime.

Cette loi de la nature, trop négligée par nos philoſophes, fut entrevue par le légiſlateur d'une nation puiſſante. Xénophon me parlant un jour de l'inſtitution des jeunes Perſes, me diſoit qu'on avoit établi dans les écoles publiques un tribunal ; où ils venoient mutuellement s'accuſer de leurs

fautes, & qu'on y punissoit l'ingratitude avec une extrême sévérité. Il ajoutoit que sous le nom d'ingrats, les Perses comprenoient tous ceux qui se rendoient coupables envers les dieux, les parens, la patrie & les amis (1). Elle est admirable, cette loi, qui non-seulement ordonne la pratique de tous les devoirs, mais qui les rend encore aimables, en remontant à leur origine. En effet, si l'on n'y peut manquer sans ingratitude, il s'ensuit qu'il faut les remplir par un motif de reconnoissance, & de là résulte ce principe lumineux & fécond, qu'il ne faut agir que par sentiment.

N'annoncez point une pareille doctrine à ces ames qui, entraînées par des passions violentes, ne reconnoissent aucun frein; ni à ces ames froides qui, concentrées en elles-mêmes, n'éprouvent que les chagrins qui leur sont personnels. Il faut plaindre les premieres; elles sont plus faites pour le malheur des autres, que pour leur bonheur particulier. On seroit tenté d'envier le sort des secondes; car si nous pouvions ajouter à la fortune & à la santé une profonde indifférence pour nos semblables, déguisée néanmoins sous les apparences de l'intérêt, nous obtiendrions un bonheur uniquement fondé sur les plaisirs

---

(1) Xenoph. de instit. p. 4.

modérés des ſens, & qui peut-être ſeroit moins ſujet à des viciſſitudes cruelles. Mais dépend-il de nous d'être indifférens ? Si nous avions été deſtinés à vivre abandonnés à nous-mêmes ſur le mont Caucaſe, ou dans les déſerts de l'Afrique, peut-être que la nature nous auroit refuſé un cœur ſenſible, mais ſi elle nous l'avoit donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur auroit apprivoiſé les tigres, & animé les pierres.

Il faut donc nous ſoumettre à notre deſtinée, & puiſque notre cœur eſt obligé de ſe répandre, loin de ſonger à le renfermer en lui-même, augmentons, s'il eſt poſſible, la chaleur & l'activité de ſes mouvemens, en leur donnant une direction qui en prévienne les écarts.

Je ne propoſe point mon exemple comme une regle. Mais enfin, vous voulez connoître le ſyſtême de ma vie. C'eſt en étudiant la loi des Perſes, c'eſt en reſſerrant de plus en plus les liens qui nous uniſſent avec les dieux, avec nos parens ; avec la patrie, avec nos amis, que j'ai trouvé le ſecret de remplir à la fois les devoirs de mon état, & les beſoins de mon ame ; c'eſt alors encore que j'ai appris que plus on vit pour les autres ; & plus on vit pour ſoi (1).

---

(1) Plat. epiſt. 9, t. 3, p. 358.

Alors Philoclès s'étendit ſur la néceſſité d'appeller au ſecours de notre raiſon & de nos vertus, une autorité qui ſoutienne leur foibleſſe. Il montra juſqu'à quel degré de puiſſance peut s'élever une ame qui, regardant tous les événemens de la vie comme autant de loix émanées du plus grand & du plus ſage des législateurs, eſt obligée de lutter, ou contre l'infortune; ou contre la proſpérité. Vous ſerez utile aux hommes, ajoutoit-il, ſi votre piété n'eſt que le fruit de la réflexion, mais ſi vous êtes aſſez heureux pour qu'elle devienne un ſentiment, vous trouverez plus de douceur dans le bien que vous leur ferez, plus de conſolation dans les injuſtices qu'ils vous feront éprouver.

Il continuoit à développer ces vérités, lorſqu'il fut interrompu par un jeune Crétois de nos amis; nommé Démophon, qui, depuis quelque temps ſe paroît du titre de philoſophe. Il ſurvint tout-à-coup, & ſe déchaîna contre les opinions religieuſes avec tant de chaleur & de mépris, que Philoclès crut devoir le ramener à des idées plus ſaines. Je renvoie cette diſcuſſion au chapitre ſuivant.

DES PARENS.

L'antique ſageſſe des nations, reprit Philoclès, a, pour ainſi dire, confondu

parmi les objets du culte public, & les dieux, auteurs de notre existence, & les parens, auteurs de nos jours. Nos devoirs, à l'égard des uns & des autres, sont étroitement liés dans les codes des législateurs, dans les écrits des philosophes, dans les usages des nations.

De là cette coutume sacrée des Pisidiens, qui dans leurs repas commencent par des libations en l'honneur de leurs parens (1). De là cette belle idée de Platon : Si la divinité agrée l'encens que vous offrez aux statues qui la représentent, combien plus vénérable doivent être à ses yeux & aux vôtres, ces monumens qu'elle conserve dans vos maisons, ce pere, cette mere, ces aïeux, autrefois images vivantes de son autorité ; maintenant objets de sa protection spéciale (2) ! N'en doutez pas ; elle chérit ceux qui les honorent, elle punit ceux qui les négligent ou les outragent (3). Sont-ils injustes à votre égard ? avant que de laisser éclater vos plaintes, souvenez-vous de l'avis que donnoit le sage Pittacus à un jeune homme qui poursuivoit juridiquement son pere : « Si vous avez » tort, vous serez condamné ; si vous avez » raison, vons mériterez de l'être. (4). »

(1) Stob. serm. 42, p. 292.
(2) Plat. de leg. lib. 11, t. 2, p. 931.
(3) Ap. Stob. serm. 77, p. 454, &c.
(4) Ap. Stob. ibid. p. 456.

Mais loin d'insister sur le respect que nous devons à ceux de qui nous tenons le jour, j'aime mieux vous faire entrevoir l'attrait victorieux que la nature attache aux penchans qui sont nécessaires à notre bonheur.

Dans l'enfance, où tout est simple, parce que tout est vrai, l'amour pour les parens s'exprime par des transports, qui s'affoiblissent, à la vérité, quand le goût des plaisirs & de l'indépendance se glisse dans nos ames ; mais le principe qui les avoit produits s'éteint avec peine. Jusques dans ces familles où l'on se borne à des égards, il se manifeste par des marques d'indulgence ou d'intérêt qu'on croit s'y devoir les uns aux autres, & par des retours d'amitié que les moindres occasions peuvent faciliter : il se manifeste encore dans ces maisons que de cruelles divisions déchirent ; car les haines n'y deviennent si violentes, que parce qu'elles sont l'effet d'une confiance trahie, ou d'un amour trompé dans ses espérances (1). Aussi n'est-ce pas toujours par la peinture des passions fortes & désordonnées, que la tragédie cherche à nous émouvoir ; elle ne nous offre souvent que des combats de tendresse entre des parens que le malheur opprime, & ces

(1) Aristot. de rep. lib. 7, cap. 7, t. 2, p. 433.

tableaux

tableaux ne manquent jamais de faire couler les larmes du peuple le plus capable d'entendre & d'interprêter la voix de la nature.

Je rends graces aux dieux de ce que ma fille a toujours écouté cette voix si douce & si persuasive. Je leur rends graces d'en avoir toujours emprunté les accens, quand j'ai voulu l'instruire de ses devoirs, de ce que je me suis toujours montré à ses yeux comme un ami sincere, compatissant, incorruptible, à la vérité, mais plus intéressé qu'elle à ses progrès, & sur-tout infiniment juste. C'est cette derniere qualité qui a produit le plus grand effet sur son esprit. Quand Ismene s'apperçut que je soumettois en quelque façon à sa raison naissante les décisions de la mienne, elle apprit à s'estimer & à conserver l'opinion que mon âge & mon expérience lui avoient donnée de la supériorité de mes lumieres; au lieu de forcer sa tendresse, je cherchai à la mériter; & j'évitai avec soin d'imiter ces peres & ces bienfaiteurs qui excitent l'ingratitude par la hauteur avec laquelle ils exigent la reconnoissance.

J'ai tenu la même conduite à l'égard de Leucippe sa mere. Je ne me suis jamais assez reposé sur mes sentimens, pour en négliger les apparences. Quand je commençai à la connoître, je voulus lui plaire; quand je l'ai mieux connue, j'ai voulu lui

plaire encore. Ce n'eſt plus le même ſentiment qui forma nos premiers nœuds ; c'eſt la plus haute eſtime ; & l'amitié la plus pure. Dès les premiers momens de notre union, elle rougiſſoit d'exercer dans ma maiſon l'autorité qu'exigent d'une femme vigilante les ſoins du ménage (1) ; elle la chérit maintenant, parce qu'elle la reçue de ma main ; tant il eſt doux de dépendre de ce qu'on aime, de ſe laiſſer mener par ſa volonté & de lui ſacrifier juſqu'à ſes moindres goûts. Ces ſacrifices, que nous nous faiſons mutuellement, répandent un charme inexprimable ſur toute notre vie ; quand ils ſont apperçus, ils ont reçu leur prix ; quand ils ne le ſont pas, ils paroiſſent plus doux encore.

Une ſuite d'occupations utiles & diverſifiées, fait couler nos jours au gré de nos deſirs. Nous jouiſſons en paix du bonheur qui regne autour de nous ; & le ſeul regret que j'éprouve, c'eſt de ne pouvoir rendre à ma patrie autant de ſervices que je lui en ai rendu dans ma jeuneſſe.

De la Patrie.

Aimer ſa patrie *, c'eſt faire tous ſes

(1) Xenoph. memor. lib. 5, p. 840.

* Les Grecs employerent toutes les expreſſions de

efforts pour qu'elle soit redoutable au dehors & tranquille au dedans. Des victoires ou des traités avantageux lui attirent le respect des nations (1) : le maintien des loix & des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure ; ainsi, pendant qu'on oppose aux ennemis de l'état des généraux & des négociateurs habiles, il faut opposer à la licence & aux vices, qui tendent à tout détruire, des loix & des vertus qui tendent à tout rétablir : & de là quelle foule de devoirs : aussi essentiels qu'indispensables, pour chaque classe de citoyens, pour chaque citoyen en particulier !

O vous ! qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré ; vous enfin que je voudrois embrâser de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez que plus heureux, souvenez-vous sans cesse

---

la tendresse, pour désigner la société dont chacun de nous fait partie. En général, on l'appelloit *patrie*, mot dérivé de *pater*, qui en grec signifie *pere*. Les Crétois la nommerent *matrie*, du mot qui signifie *mere*. (Plat. de rep. lib. 9, t. 2, p. 575, D. Plut an seni, t. 2, p. 792, E.) Il paroît qu'en certains endroits, on lui donna le nom de *nourrice*. (Isocr. in paneg. t. 1, p. 130.)

(1) Xenoph. memor. lib. 4, p. 813.

que la patrie a des droits imprescriptibles & sacrés sur vos talens, sur vos vertus, sur vos sentimens & sur toutes vos actions ; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, & de voler à son secours au moindre danger.

Pour remplir une si haute destinée, il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie, de défendre ses loix, de connoître ses intérêts, de répandre même votre sang dans un champ de bataille ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les ligues des nations & les divisions intestines ; c'est la guerre sourde & lente, mais vive & continue, que les vices font aux mœurs ; guerre d'autant plus funeste, que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter, ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate, je mette dans sa bouche le discours qu'elle est en droit d'adresser à ses enfans (1).

C'est ici que vous avez reçu la vie, & que de sages institutions ont perfectionné votre raison. Mes loix veillent à la sûreté du moindre des citoyens, & vous avez tous fait un serment solemnel ou tacite de consacrer vos jours à mon service.

(1) Plat. in Crit. t. 1, p. 50.

Voilà mes titres ; quels ſont les vôtres, pour donner atteinte aux mœurs, qui ſervent, mieux que les loix, de fondement à mon empire ? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer ſans entretenir dans l'état un poiſon deſtructeur ; qu'un ſeul exemple de diſſolution peut corrompre une nation, & lui devenir plus funeſte que la perte d'une bataille ; que vous reſpecteriez la décence publique, s'il vous falloit du courage pour la braver, & que le faſte avec lequel vous étalez des excès qui reſtent impunis, eſt une lâcheté auſſi mépriſable qu'inſolente ?

Cependant vous oſez vous approprier ma gloire, & vous énorgueillir aux yeux des étrangers (1), d'être nés dans cette ville, qui a produit Solon & Ariſtide, de deſcendre de ces héros qui ont fait ſi ſouvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il entre ces ſages & vous ? Je dis plus : qu'y a-t-il de commun entre vous & vos aïeux ? Savez-vous qui ſont les compatriotes & les enfans de ces grands hommes, les citoyens vertueux dans quelque état qu'ils ſoient nés, dans quelque intervalle de temps qu'ils puiſſent naître (2) ?

---

(1) Thucyd. lib. 4, cap. 95.
(2) Iphicr. ap. Ariſtot. rhet. lib. 2, cap. 23, t. 2, p. 576.

Heureuſe leur patrie, ſi, aux vertus dont elle s'honore, ils ne joignoient pas une indulgence qui concourt à ſa perte ! Ecoutez ma voix à votre tour, vous qui de ſiecle en ſiecle perpétuez la race des hommes, précieux à l'humanité. J'ai établi des loix contre les crimes; je n'en ai point décerné contre les vices, parce que ma vengeance ne peut être qu'entre vos mains, & que vous ſeuls pouvez les pourſuivre par une haine vigoureuſe (1). Loin de la contenir dans le ſilence, il faut que votre indignation tombe en éclats ſur la licence qui détruit les mœurs, ſur les violences, les injuſtices & les perfidies qui ſe dérobent à la vigilance des loix, ſur la fauſſe probité, la fauſſe modeſtie, la fauſſe amitié, & toutes ces viles impoſtures qui ſurprennent l'eſtime des hommes. Et ne dites pas que les temps ſont changés, & qu'il faut avoir plus de ménagemens pour le crédit des coupables : une vertu ſans reſſort, eſt une vertu ſans principe; dès qu'elle ne frémit pas à l'aſpect des vices, elle en eſt ſouillée.

Songez quelle ardeur s'empareroit de vous, ſi tout-à-coup on vous annonçoit que l'ennemi prend les armes; qu'il eſt ſur vos frontieres, qu'il eſt à vos portes.

(1) Plat. de rep. lib. 1, t. 2, p. 334.

Ce n'eſt pas là qu'il ſe trouve aujourd'hui; il eſt au milieu de vous, dans le ſénat, dans les aſſemblées de la nation, dans les tribunaux, dans vos maiſons. Ses progrès ſont ſi rapides, qu'à moins que les dieux ou les gens de bien n'arrêtent ſes entrepriſes, il faudra bientôt renoncer à tout eſpoir de réforme & de ſalut (1).

Si nous étions ſenſibles aux reproches que nous venons d'entendre, la ſociété, devenue par notre exceſſive condeſcendance un champ abandonné aux tigres & aux ſerpens, ſeroit le ſéjour de la paix & du bonheur. Ne nous flattons pas de voir un pareil changement : beaucoup de citoyens ont des vertus; rien de ſi rare qu'un homme vertueux, parce que pour l'être en effet, il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps, dans toutes les circonſtances, malgré tous les obſtacles, au mépris des plus grands intérêts.

Mais ſi les ames honnêtes ne peuvent pas ſe confédérer contre les hommes faux & pervers, qu'elles ſe liguent du moins en faveur des gens de bien, qu'elles ſe pénétrent ſur-tout de cet eſprit d'humanité qui eſt dans la nature, & qu'il ſeroit temps de reſtituer à la ſociété, d'où nos

(1) Plat. de rep. lib. 5, t. 2, p. 473. Id. ibid. lib. 6, p. 487 & 497.

préjugés & nos passions l'ont banni. Il nous apprendroit à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas confondre la légéreté de l'esprit avec la méchanceté du cœur, à pardonner les défauts, à éloigner de nous ces préventions & ces défiances, sources funestes de tant de dissentions & de haines. Il nous apprendroit aussi que la bienfaisance s'annonce moins par une protection distinguée & des libéralités éclatantes, que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux.

Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémissent dans l'infortune, d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation, & d'un cœur qui se pénétre de leurs peines; & vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes, & vous demandez si la nature nous a donné des compensations pour les maux dont elle nous afflige! Ah! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les ames qui suivent ses inspirations! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, au déshonneur j'en prends à témoin les émotions que vous éprouverez; vous verrez alors qu'il est dans la vie, des momens d'attendrissement qui rachetent des années de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit. Ne craignez point les envieux, ils trouveront leur supplice

ſupplice dans la dureté de leur caractere ; car l'envie eſt une rouille qui ronge le fer (1). Ne craignez pas la préſence des ingrats ; ils fuiront la vôtre , ou plutôt ils la rechercheront , ſi le bienfait qu'ils ont reçu de vous fut accompagné & ſuivi de l'eſtime & de l'intérêt ; car ſi vous avez abuſé de la ſupériorité qu'il vous donne , vous êtes coupable , & votre protégé n'eſt qu'à plaindre. On a dit quelquefois : Celui qui rend un ſervice doit l'oublier, celui qui le reçoit s'en ſouvenir (2) ; & moi je vous dis que le ſecond s'en ſouviendra , ſi le premier l'oublie. Et qu'importe que je me trompe ! eſt-ce par intérêt qu'on doit faire le bien ?

Evitez à-la-fois de vous laiſſer facilement protéger , & d'humilier ceux que vous avez protégés. Avec cette diſpoſition , ſoyez obſtiné à rendre ſervice aux autres ſans en rien exiger , quelquefois malgré eux , le plus que vous pourrez à leur inſçu (3) , attachant peu de valeur à ce que vous faites pour eux , un prix infini à ce qu'ils font pour vous.

Des philoſophes éclairés d'après de lon-

(1) Menand. Carcin. & Periand. ap. Stob. ſerm. 8 , p. 222 & 225.
(2) Demoſth. de cor. p. 517.
(3) Iſocr. ad Demon. t. 1 , p. 31.
(4) Plat. de leg. lib. 5 , p. 719.

gues méditations, ont conclu que le bonheur étant tout action, tout énergie, il ne peut se trouver que dans une ame dont les mouvemens, dirigés par la raison & par la vertu, sont uniquement consacrés à l'utilité publique (1). Conformément à leur opinion, je dis que nos liens avec les dieux, nos parens & notre patrie, ne sont qu'une chaîne de devoirs, qu'il est de notre intérêt d'animer par le sentiment, & que la nature nous a ménagés pour exercer & soulager l'activité de notre ame. C'est à les remplir avec chaleur que consiste cette sagesse, dont, suivant Platon, nous serions éperdument amoureux, si sa beauté se dévoiloit à nos regards (2). Quel amour ! il ne finiroit point : le goût des sciences, des arts, des plaisirs, s'use insensiblement ; mais comment rassasier une ame qui, en se faisant une habitude des vertus utiles à la société, s'en fait un besoin, & trouve tous les jours un nouveau plaisir à les pratiquer ?

Ne croyez pas que son bonheur se termine aux sensations délicieuses qu'elle retire de ses succès ; il est pour elle

(1) Aristot. de mor. lib. 1, cap. 6, tom. 2, pag. 9; 1. Id. lib. 10, cap. 6, p. 136; cap. 7, 8, &c. Id. magn. moral. lib. 1, cap. 4, p. 150. Id. de rep. lib. 7, cap. 3, p. 428, D.

(2) Plat. in Phædr. t. 2, p. 250.

d'autres sources de félicité, non moins abondantes & non moins durables. Telle est l'estime du public (1); cette estime qu'on ne peut se dispenser d'ambitionner, sans avouer qu'on en est indigne; qui n'est due qu'à la vertu; qui, tôt ou tard, lui est accordée; qui la dédommage des sacrifices qu'elle fait, & la soutient dans les revers qu'elle éprouve. Telle est notre propre estime, le plus beau des priviléges accordés à l'humanité, le besoin le plus pur pour une ame honnête, le plus vif pour une ame sensible, sans laquelle on ne peut être ami de soi-même, avec laquelle on peut se passer de l'approbation des autres, s'ils sont assez injustes pour nous la refuser. Tel est enfin ce sentiment fait pour embellir nos jours, & dont il me reste à vous donner une légere idée.

Je continuerai à vous annoncer des vérités communes; mais si elles ne l'étoient pas, elles ne vous seroient guere utiles.

DES AMIS.

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois consacré un autel à l'amitié. Il fumoit jour & nuit d'un encens

(1) Xenoph. memor. lib. 2, p. 737.

pur, & agréable à la déesse. Mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées & mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crœsus : Porte ailleurs tes offrandes ; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la Fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisoit des vœux pour Solon, dont il se disoit l'ami : En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, & faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassoient étroitement auprès de son autel : Le goût des plaisirs vous unit en apparence ; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, & le seront bientôt par la haine.

Enfin, deux Syracusains, Damon & Phintias (1), tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse : Je reçois votre hommage, leur dit-elle ; je fais plus, j'abandonne un asyle trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, & je n'en veux plus d'autres que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à

(1) Diod. Sic. in excerpt. Val. p. 242. Plut. de amicor. multit. t. 2, p. 93. Jambl. cap. 33. pag. 189. Porphyr. de vitâ Pythag. p. 54. Cicer. de offic. lib. 3, cap. 10, t. 3, p. 269. Id. Tuscul. lib. 5, cap. 22, tom. 2, p. 379. Val. Max. lib. 4, cap. 7, extern. n°. 1.

l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans les ames que j'ai revêtues de ma puissance.

A leur retour Denys, sur une simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelloient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, & partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revenoit pas. Déjà le moment fatal approchoit, lorsque mille cris tumultueux annoncerent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, & au milieu des embrassemens & des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes; le roi lui-même se précipite du trône, & leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Après ce tableau, qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il seroit inutile de s'étendre sur l'éloge de l'amitié, & sur les ressources dont elle

peut-être dans tous les états & dans toutes les circonſtances de la vie (1).

Preſque tous ceux qui parlent de ce ſentiment, le confondent avec des liaiſons qui ſont le fruit du haſard & l'ouvrage d'un jour (2). Dans la ferveur de ces unions naiſſantes, on voit ſes amis tels qu'on voudroit qu'ils fuſſent ; bientôt on les voit tels qu'ils ſont en effet (3). D'autres choix ne ſont pas plus heureux, & l'on prend le parti de renoncer à l'amitié, ou, ce qui eſt la même choſe, d'en changer à tout moment l'objet (4).

Comme preſque tous les hommes paſſent la plus grande partie de leur vie à ne pas réfléchir, & la plus petite à réfléchir ſur les autres plutôt que ſur eux-mêmes, ils ne connoiſſent guere la nature des liaiſons qu'ils contractent. S'ils oſoient s'interroger ſur cette foule d'amis, dont ils ſe croient quelquefois environnés, ils verroient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuſes. Cette vue les pénétreroit de douleur ; car à quoi ſert la vie quand on n'a point

(1) Xenoph. memor. lib. 2, p. 746. Ariſtot. de mor. lib. 8, cap. 1, t 2, p. 101.
(2) Ariſtot. ibid. cap. 4, p. 104.
(3) Id. ibid. lib. 9, cap. 3, p. 118.
(4) Iſocr. ad Demon. t. 1, p. 30.

d'amis (1)? mais elle les engageroit à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir dans la suite.

L'esprit, les talens, le goût des arts, les qualités brillantes sont très-agréables dans le commerce de l'amitié ; ils l'animent, ils l'embellissent quand il est formé ; mais ils ne sauroient par eux-mêmes en prolonger la durée.

L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu (2), sur la facilité du caractere, sur la conformité des principes, & sur un certain attrait qui prévient la réflexion, & que la réflexion justifie ensuite.

Si j'avois des regles à vous donner, ce seroit moins pour vous apprendre à faire un bon choix, que pour vous empêcher d'en faire un mauvais.

Il est presque impossible que l'amitié s'établisse entre deux personnes d'états différens & trop disproportionnés. Les rois sont trop grands pour avoir des amis (3) ; ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés, que des flatteurs au-dessous d'eux. En

---

(1) Aristot. de mor. lib. 8, cap. 1, tom. 2, pag. 101, B.

(2) Plat. epist. 7, t. 3, p. 332. Xenoph. memor. lib. 2, p. 751. Aristot. ibid. cap. 4, 103.

(3) Aristot. de mor. lib. 8, cap. 9, t. 2, p. 108. A.

général, on est porté à choisir ses amis dans un rang inférieur, soit qu'on ne puisse plus compter sur leur complaisance, soit qu'on se flatte d'en être plus aimé (1). Mais comme l'amitié rend tout commun & exige l'égalité, vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au-dessus ni au-dessous du vôtre (2).

Multipliez vos épreuves avant que de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire & de fortune (3). Il faudroit des efforts inouis, pour que des liaisons toujours exposées aux dangers de la jalousie, pussent subsister long-temps, & nous ne devons pas avoir assez bonne opinion de nos vertus, pour faire dépendre notre bonheur d'une continuité de combats & de victoire.

Défiez-vous des empressements outrés, des protestations exagérées : ils tirent leur source d'une fausseté qui déchire les ames vraies. Comment ne vous seroient-ils pas suspects dans la prospérité, puisqu'ils peuvent l'être dans l'adversité même ?

---

(1) Id. ibid. cap. 9 & 10.

(2) Pythag. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 10. Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 757. Aristot. ibid. cap. 7, p. 106.

(3) Xenoph. memor. lib. 2, p. 751. Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 10, p. 562. Isocr. ad Demon. t. 1, p. 3.

car les égards qu'on affecte pour les malheureux, ne sont souvent qu'un artifice pour s'introduire auprès des gens heureux (1).

Défiez-vous aussi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce sentiment. La nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur, une suite d'inconséquences apparentes dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité, dans une ame vendue à l'injustice; de sagesse, dans un esprit livré communément au délire; d'humanité, dans un caractere dur & féroce. Ces parcelles de vertus, détachées de leurs principes, & semées adroitement à travers les vices, réclament sans cesse en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces ferveurs d'imagination, qui vieillissent en naissant (2), mais une chaleur continue & de sentiment : quand de longues épreuves (3) n'ont servi qu'à la rendre plus vive & plus active, c'est alors que le choix est fait, & que l'on commence à vivre dans un autre soi-même.

(1) Aristot. Eudem. lib. 7, cap. 1, t. 2, p. 270.
(2) Eurip. in Hercul. fur. v. 1223.
(3) Aristot. de mor. lib. 8, cap. 4, t. 2, p. 104.

Dès ce moment, les malheurs que nous éprouvons s'affoibliſſent, & les biens dont nous jouiſſons ſe multiplient (1). Voyez un homme dans l'affliction ; voyez ces conſolateurs que la bienſéance entraîne malgré eux à ſes côtés. Quelle contrainte dans leur maintien ! quelle fauſſeté dans leurs diſcours ! Mais ce ſont des larmes, c'eſt l'expreſſion ou le ſilence de la douleur qu'il faut aux malheureux. D'un autre côté, deux vrais amis croiroient preſque ſe faire un larcin, en goûtant des plaiſirs à l'inſçu l'un de l'autre ; & quand ils ſe trouvent dans cette néceſſité, le premier crime de l'ame eſt de regretter la préſence d'un objet qui, en les partageant, lui en procureroit une impreſſion plus vive & plus profonde. Il en eſt ainſi des honneurs & de toutes les diſtinctions qui ne doivent nous flatter, qu'autant qu'elles juſtifient l'eſtime que nos amis ont pour nous.

Ils jouiſſent d'un plus noble privilege encore, celui de nous inſtruire & de nous honorer par leurs vertus. S'il eſt vrai qu'on apprend à devenir plus vertueux en fréquentant ceux qui le ſont (2), qu'elle émulation, quelle force ne doivent pas nous inſpirer des exemples ſi précieux à notre cœur ! Quel plaiſir pour eux quand

(1) Xenoph. memor. lib. 2, p. 747.
(2) Theogn. ap. Ariſtot. de mor. lib. 9, cap. 9, p. 126.

ils nous verront marcher ſur leurs traces ! Quelles délices, quel attendriſſement pour nous, lorſque, par leur conduite, ils forceront l'admiration publique (1) ?

Ceux qui ſont amis de tout le monde, ne le ſont de perſonne ; ils ne cherchent qu'à ſe rendre aimables (2). Vous ſerez heureux ſi vous pouvez acquérir quelques amis (3) ; peut-être même faudroit-il les réduire à un ſeul, ſi vous exigiez de cette belle liaiſon toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible (4).

Si l'on me propoſoit toutes ces queſtions, qu'agitent les philoſophes touchant l'amitié (5) ; ſi l'on me demandoit des regles pour en connoître les devoirs, & en perpétuer la durée ; je répondrois : Faites un bon choix, & repoſez-vous enſuite ſur vos ſentimens & ſur ceux de vos amis ; car la déciſion du cœur eſt toujours plus prompte & plus claire que celle de l'eſprit.

Ce ne fut ſans doute que dans une nation déjà corrompue qu'on oſa prononcer ces paroles : « Aimez vos amis, comme ſi

(1) Xenoph. mirab. lib. 2, p. 755. E.
(2) Ariſtot. de mor. lib. 9, cap. 10, p. 127, D.
(3) Id. magn. mor. lib. 2, cap. 16, p. 194.
(4) Ariſtot. de mor. lib. 8, cap. 7, p. 106.
(5) Id. ibid. cap. 2, p. 102. Id. magn. moral. lib. 2, cap. 11, p. 187. Id. Eudem. lib. 7, cap. 1, p. 268.

» vous deviez les haïr un jour » (1); maxime atroce, à laquelle il faut substituer cette autre maxime plus consolante, & peut-être plus ancienne : » Haïssez vos ennemis, » comme si vous les deviez aimer un » jour (2). »

Qu'on ne dise pas que l'amitié portée si loin devient un supplice, & que c'est assez des maux qui nous sont personnels, sans partager ceux des autres. On ne connoît point ce sentiment, quand on en redoute les suites. Les autres passions sont accompagnées de tourmens ; l'amitié n'a que des peines qui resserrent ses liens. Mais si la mort. . . . Ecartons des idées si tristes, ou plutôt profitons-en pour nous pénétrer de deux grandes vérités ; l'une, qu'il faut avoir de nos amis, pendant leur vie, l'idée que nous en aurions, si nous venions à les perdre ; l'autre, qui est une suite de la premiere, qu'il faut se souvenir d'eux ; non-seulement quand ils sont absens, mais encore quand il sont présens.

Il est d'autres liaisons qu'on est obligé de contracter dans la société, & qu'il est avantageux de cultiver. Telles sont celles qui sont fondées sur l'estime & sur le

---

(1) Sophocl. in Ajac. v. 690. Cicer. de amicitiâ, cap. 16, t. 3, p. 341 Aul Gell. lib. 17, cap. 14.

(2) Zalench. ap Diod. Sic. lib. 12. p. 85. Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 21, p. 572.

goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié, elles nous aident puissamment à supporter le poids de la vie.

Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaisirs honnêtes assortis à votre âge, & aux différentes circonstances où vous êtes. La sagesse n'est aimable & solide que par l'heureux mêlange des délassemens qu'elle se permet, & des devoirs qu'elle s'impose.

Si aux ressources dont je viens de parler, vous ajoutez cette espérance qui se glisse dans les malheurs que nous éprouvons, vous trouverez, Lysis, que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'accuse. Au reste, ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci : C'est dans le cœur que tout l'homme réside ; c'est là uniquement qu'il doit trouver son repos & son bonheur.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

CHAPITRE LXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE DÉLOS.

Sur les opinions religieuses.

J'AI dit que le discours de Philoclès fut interrompu par l'arrivée de Démophon. Nous avions vu de loin ce jeune homme s'entretenir avec un philosophe de l'école d'Elée. S'étant informé du sujet que nous traitions : N'attendez votre bonheur que de vous-même, nous dit-il ; j'avois encore des doutes ; on vient de les éclaircir. Je soutiens qu'il n'y a point de dieux, ou qu'ils ne se mêlent pas des choses d'ici-bas. Mon fils, répondit Philoclès, j'ai vu bien des gens qui, séduits à votre âge par cette nouvelle doctrine, l'ont abjurée, dès qu'ils n'ont plus eu d'intérêt à la soutenir (1). Démophon protesta qu'il ne s'en départiroit jamais, & s'étendit sur les absurdités de la religion dominante. Il insultoit avec

(1) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 888, A.

mépris à l'ignorance du peuple, avec dérision à nos préjugés (1). Ecoutez, reprit Philoclès, comme nous n'avons aucune prétention, il ne faut pas nous humilier. Si nous sommes dans l'erreur, votre devoir est de nous éclairer ou de nous plaindre. Car la vraie philosophie est douce, compatissante, & sur-tout modeste. Expliquez-vous nettement. Que va-t-elle nous apprendre par votre bouche ? Le voici, répondit le jeune homme : La nature & le hasard ont ordonné toutes les parties de l'univers ; la politique des législateurs à soumis les sociétés à des loix (2). Ces secrets sont maintenant rélévés.

Philoclès. Vous semblez vous énorgueillir de cette découverte. *Démophon.* Et c'est avec raison. *Philoclès.* Je ne l'aurois pas cru ; elle peut calmer les remords de l'homme coupable ; mais tout homme de bien devroit s'en affliger.

Démophon. Et qu'auroit-il à perdre ?

Philoclès. S'il excitoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, & qu'un étranger, paroissant tout-à-coup dans une de ses assemblées, lui adressât ces paroles : Vous admirez les merveilles de la nature sans remonter à leur auteur ; je vous

(1) Id. ibid. p. 885.
(2) Id. ibid. p. 889.

annonce qu'elles sont l'ouvrage d'un être intelligent qui veille à leur conservation, & qui vous regarde comme ses enfans. Vous comptez pour inutiles les vertus ignorées, & pour excusables les fautes impunies, je vous annonce qu'un juge invisible est toujours après de nous, & que les actions qui se dérobent à l'estime ou à la justice des hommes, n'échappent point à ses regards. Vous bornez votre existence à ce petit nombre d'instans que vous passez sur la terre, & dont vous n'envisagez le terme qu'avec un secret effroi ; je vous annonce qu'après la mort un séjour de délices ou de peines sera le partage de l'homme vertueux ou du scélérat. Ne pensez-vous pas, Démophon, que les gens de bien, prosternés devant le nouveau législateur, recevroient ses dogmes avec avidité, & seroient pénétrés de douleur, s'ils étoient dans la suite obligés d'y renoncer ?

Démophon. Ils auroient les regrets qu'on éprouve au sortir d'un rêve agréable.

Philoclès. Je le suppose. Mais enfin, si vous dissipiez ce rêve, n'auriez-vous pas à vous reprocher d'ôter au malheureux l'erreur qui suspendoit ses maux? lui-même ne vous accuseroit-il pas de le laisser sans défense contre le coup du sort, & contre la méchanceté des hommes.

Démophon. J'éleverois son ame, en fortifiant sa raison. Je lui montrerois que le

vrai

vrai courage consiste à se livrer aveuglément à la nécessité.

Philoclès. Quel étrange dédomagement, s'écrieroit-il ! On m'attache avec des liens de fer, au rocher de Prométhée, & quand un vautour me déchire les entrailles, on m'avertit froidement d'étouffer mes plaintes. Ah ! si les malheurs qui m'oppriment ne viennent pas d'une main que je puisse respecter & chérir, je ne me regarde plus que comme le jouet du hasard & le rebut de la nature. Du moins l'insecte en souffrant n'a pas à rougir du triomphe de ses ennemis, ni de l'insulte faite à sa foiblesse. Mais outre les maux qui me sont communs avec lui, j'ai cette raison qui est le plus cruel de tous, & qui les aigrit sans cesse par la prévoyance des fruits qu'ils entraînent, & par la comparaison de mon état à celui de mes semblables.

Combien de pleurs m'eût épargné cette philosophie que vous traités de grossiere, & suivant laquelle il n'arrive rien sur la terre sans la volonté ou la permission d'un être suprême (1) ! J'ignorois pourquoi il me choisissoit pour me frapper ; mais puisque l'auteur de mes souffrances l'étoit en même temps de mes jours, j'avois lieu de me flatter qu'il en adouciroit l'amertume,

(1) Theogn. sent. v. 165.

soit pendant ma vie, après ma mort (1).
Et comment se pourroit-il en effet que sous l'empire du meilleur des maîtres, on pût être à-la-fois rempli d'espoir & malheureux ? Dites-moi, Démophon, seriez-vous assez barbare pour n'opposer à ces plaintes qu'un mépris outrageant, ou de froides plaisanteries ?

Démophon. Je leur opposerois l'exemple de quelques philosophes qui ont supporté la haine des hommes, la pauvreté, l'exil, tous les genres de persécutions, plutôt que de trahir la vérité.

Philoclès. Il combattoient en plein jour, sur un grand théatre, en présence de l'univers & de la postérité. On est bien courageux avec de pareils spectateurs (2). C'est l'homme qui gémit dans l'obscurité, qui pleure sans témoins, qu'il faut soutenir.

Démophon. Je consens à laisser aux ames foibles le soutien que vous leur accordez. *Philoclès*. Elles en ont également besoin pour résister à la violence de leurs passions. *Philoclès*. A la bonne heure. Mais je dirai toujours qu'une ame forte, sans la crainte des dieux, sans l'approbation des hommes, peut se résigner aux rigueurs du

(1) Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 613, A. Id. de leg. lib. 5, p. 732, D.
(2) Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 604, A.

destin, & même exercer les actes pénibles de la vertu la plus sévere.

Philoclès. Vous convenez donc que nos préjugés sont nécessaires à la plus grande partie du genre humain, & sur ce point vous êtes d'accord avec tous les législateurs (1). Examinons maintenant s'ils ne seroient pas utiles à ces ames privilégiées qui prétendent trouver dans leurs seules vertus une force invincible. Vous êtes du nombre, sans doute, & comme vous êtes conséquent, nous commencerons par comparer nos dogmes avec les vôtres.

Nous disons : Il existe pour l'homme des loix antérieures à toute institution humaine (2). Ces loix émanées de l'intelligence qui forma l'univers & qui le conserve, sont les rapports que nous avons avec elle & avec nos semblables. Commettre une injustice, c'est le violer, c'est se révolter, & contre la société, & contre le premier auteur de l'ordre qui maintient la société.

Vous dites, au contraire : Le droit du

(1) Hippol. de rep. ap. Stob. lib. 41, page 250. Zaleuc. ibid. pag. 279. Charond. ibid. lib. 42, p. 289. Hermipp. ap. Porphyr. de abstin. lib. 4, §. 22, pag. 378.

(2) Xenoph. memor. lib. 4, p. 807. Aristot. magn. mor. lib. 1, cap. 34, t. 2, p. 166, F. Id. rhet. lib. 1, cap. 13, t. 2, p. 541, A. Cudworth. de ætern. instit. & honest. notion. t. 2, p. 628.

plus fort est la seule notion que la nature a gravée dans mon cœur (1). Ce n'est pas d'elle, mais des loix positives, que vient la distinction du juste & de l'injuste, de l'honnête & du déshonnête. Mes actions, indifférentes en elles mêmes, ne se transforment en crimes que par l'effet des conventions arbitraires des hommes (1).

Supposez à présent que nous agissons l'un & l'autre suivant nos principes, & plaçons-nous dans une des circonstances où la vertu entourée de séductions a besoin de toutes ses forces. D'un côté, des honneurs, des richesses, du crédit, toutes les especes de distinctions ; de l'autre, votre vie en danger, votre famille livrée à l'indigence, votre mémoire à l'opprobre. Choisissez, Démophon. On ne vous demande qu'une injustice. Observez auparavant qu'on armera votre main de l'anneau qui rendoit Gygès invisible (3) ; je veux dire que l'auteur, le complice de votre crime sera mille fois plus intéressé que vous à l'ensévelir dans l'oubli. Mais quand même il éclateroit, qu'auriez-vous à redouter ? les loix ? on leur imposera silence ; l'opinion publique ?

---

(1) Ap. plat. de leg. t. 2, p. 890. Ap. Aristot. ibid.

(2) Theod. ap. Laert. lib. 2, §. 99. Id, ap. Suid. in *Socr.*

(3) Plat. de rep. lib. 10, p. 612.

elle se tournera contre vous, si vous résistez ; vos liens avec la société ? elle va les rompre en vous abandonnant aux persécutions de l'homme puissant, vos remords ? préjugés de l'enfance qui se dissiperont quand vous aurez médité sur cette maxime de vos auteurs & de vos politiques, qu'on ne doit juger du juste & de l'injuste que sur les avantages que l'un ou l'autre peut procurer (1).

Démophon. Des motifs plus nobles suffiront pour me retenir. L'amour de l'ordre, la beauté de la vertu, l'estime de moi-même.

Philoclès. Si ces motifs respectables ne sont pas animés par un principe surnaturel, qu'il est à craindre que de si foibles roseaux ne se brisent sous la main qu'ils soutiennent ! Eh quoi ! vous vous croiriez fortement lié par des chaînes que vous auriez forgées, & dont vous tenez la clef vous-même ! Vous sacrifieriez à des abstrations de l'esprit, à des sentimens factices, votre vie & tout ce que vous avez de plus cher au monde ! Dans l'état de dégradation où vous êtes réduit, ombre, poussière, insecte, sous lequel de ces titres prétendez-vous que vos vertus sont quelque chose, que vous avez besoin de votre estime, &

(1) Lysand. ap. Plut. apophth. Lacon. t. 2, p. 229.

que le maintien de l'ordre dépend du choix que vous allez faire ? Non, vous n'agrandirez jamais le néant, en lui donnant de l'orgueil ; & cette loi impérieuse qui nécessite les animaux à préférer leur conservation à l'univers entier, ne sera jamais détruite ou modifiée que par une loi plus impérieuse encore.

Quant à nous rien ne sauroit justifier nos chûtes à nos yeux, parce que nos devoirs ne sont point en opposition avec nos vrais intérêts. Que notre petitesse nous cache au sein de la terre, que notre puissance nous éleve jusqu'aux cieux (1), nous sommes environnés de la présence d'un juge dont les yeux sont ouverts sur nos actions & sur nos pensées (2), & qui seul donne une sanction à l'ordre, des attraits puissans à la vertu, une dignité réelle à l'homme, un fondement légitime à l'opinion qu'il a de lui-même. Je respecte les loix positives, parce qu'elles découlent de celles que dieu a gravées au fond de mon cœur (3) ; j'ambitionne l'approbation de mes semblables, parce qu'ils portent comme moi dans leur esprit un rayon de sa lumiere, & dans leurs ames les germes de vertus dont il leur inspire le désir. Je redoute enfin mes

(1) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 905.
(2) Xenoph. memor. lib. 1, p. 728. C.
(3) Archyt. ap. Stob. serm. 41, p. 267.

remords, parce qu'ils me font décheoir de cette grandeur que j'avois obtenue en me conformant à sa volonté. Ainsi, les contrepoids qui vous retiennent sur les bords de l'abyme, je les ai tous, & j'ai de plus une force supérieure, qui leur prête une plus vigoureuse résistance.

Démophon. J'ai connu des gens qui ne croient rien, & dont la conduite & la probité, furent toujours irréprochables (1).

Philoclès. Et moi je vous en citerois un plus grand nombre qui croyoient tout, & qui furent toujours des scélérats. Qu'en doit-on conclure ? qu'ils agissoient également contre leurs principes, les uns en faisant le bien, les autres en opérant le mal. De pareilles inconséquences ne doivent pas servir de regle. Il s'agit de savoir si une vertu, fondée sur des loix que l'on croiroit descendues du ciel, ne seroit pas plus pure & plus solide, plus consolante & plus facile, qu'une vertu uniquement établie sur les opinions mobiles des hommes.

Démophon. Je vous demande à mon tour si la saine morale pourra jamais s'accorder avec une religion qui ne tend qu'à détruire les mœurs, & si la supposition

---

(1) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 908, B. Clem. Alex. in protrep. t. 1, p. 20 & 21.

d'un amas de dieux injuſtes & cruels, n'eſt pas la plus extravagante idée qui ſoit jamais tombée dans l'eſprit humain. Nous nions leur exiſtence ; vous les avez honteuſement dégradés : vous êtes plus impies que nous (1).

Philoclès. Ces dieux ſont l'ouvrage de nos mains, puiſqu'ils ont nos vices. Nous ſommes plus indignés que vous des foibleſſes qu'on leur attribue. Mais ſi nous parvenions à purifier le culte des ſuperſtitions qui le défigurent, en ſeriez-vous plus diſpoſés à rendre à la divinité l'hommage que nous lui devons ?

Démophon. Prouvez qu'elle exiſte & qu'elle prend ſoin de nous, & je me proſterne devant elle.

Philoclès. C'eſt à vous de prouver qu'elle n'exiſte point, puiſque c'eſt vous qui attaquez un dogme dont tous les peuples ſont en poſſeſſion depuis une longue ſuite de ſiecles. Quant à moi, je voulois ſeulement repouſſer le ton railleur & inſultant que vous aviez pris d'abord. Je commençois à comparer votre doctrine à la nôtre, comme on rapproche deux ſyſtêmes de philoſophie. Il auroit réſulté de ce parallele, que chaque homme étant, ſuivant vos auteurs, la

(1) Plut. de ſuperſt. t. 2, p. 169, F. Bayle, penſ. ſur la com. t. 1, §. 116.

mesure

mesure de toutes choses, doit tout rapporter à lui seul (1); que, suivant nous, la mesure de toutes choses étant dieu même (2), c'est d'après ce modele que nous devons régler nos sentimens & nos actions (3).

Vous demandez quel monument atteste l'existence de la divinité. Je répond; L'univers, l'éclat éblouissant & la marche majestueuse des astres, l'organisation des corps, la correspondance de cette innombrable quantité d'êtres; enfin, cet ensemble & ces détails admirables, où tout porte l'empreinte d'une main divine, où tout est grandeur, sagesse, proportion & harmonie; j'ajoute le consentement des peuples (4), non pour vous subjuguer par la voie de l'autorité, mais parce que leur persuasion, toujours entretenue par la cause qui l'a produite, est un témoignage incontestable de l'impression qu'ont toujours faite sur les esprits les beautés ravissantes de la nature (5).

La raison d'accord avec mes sens me

(1) Protag. ap. Plat. in Theæt. t. 1, p. 167 & 107, E, Sext. Empir. Pyrrhon. hypoth. lib. 1, cap. 32, page 55.

(2) Plat. de leg. lib. 4, t. 2, p. 716, D.

(3) Id. epist. 8, t. 3, page 354, E.

(4) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 886. Aristot. de cœlo, lib. 1, cap. 3, t. 1, p. 434, E. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 17, t. 2, p. 411.

(5) Plat. ibid. Aristot. ap. Cicer. de nat. deor. lib. 2, cap. 37, tome 2, page 464.

montre auſſi le plus excellent des ouvriers ; dans le plus magnifique des ouvrages. Je vois un homme marcher, j'en conclus qu'il a intérieurement un principe actif. Ses pas le conduiſent où il veut aller, j'en conclus que ce principe combine ſes moyens avec la fin qu'il ſe propoſe. Appliquons cet exemple. Toute la nature eſt en mouvement, il y a donc un premier moteur. Ce mouvement eſt aſſujetti à un ordre conſtant, il exiſte donc une intelligence ſuprême. Ici finit le miniſtere de ma raiſon ; ſi je la laiſſois aller plus loin, je parviendrois, ainſi que pluſieurs philoſophes, à douter même de mon exiſtence. Ceux même de ces philoſophes, qui ſoutiennent que le monde a toujours été, n'en admettent pas moins une premiere cauſe, qui de toute éternité, agit ſur la matiere. Car, ſuivant eux, il eſt impoſſible de concevoir une ſuite de mouvemens réguliers & concertés, ſans recourir à un moteur intelligent (1).

Démophon. Ces preuves n'ont pas arrêté parmi nous les progrès de l'athéiſme. *Philoclès.* Il ne les doit qu'à la préſomption & à l'ignorance (2). *Démophon.* Il les doit aux écrits des philoſophes. Vous connoiſſez

---

(1) Ariſt. metaph. lib. 14, cap. 7, &c. tome 2, page 1000.

(2) Plat. de leg. lib. 10, page 886.

leurs ſentimens ſur l'exiſtence & ſur la nature de la divinité *. *Philoclès.* On les ſoupçonne, on les accuſe d'athéiſme (1), parce qu'ils ne ménagent pas aſſez les opinions de la multitude ; parce qu'ils haſardent des principes dont ils ne prévoient pas les conſéquences ; parce qu'en expliquant la formation & le méchaniſme de l'univers, aſſervis à la méthode des phyſiciens, ils n'appellent pas à leur ſecours une cauſe ſurnaturelle. Il en eſt, mais en petit nombre, qui rejettent formellement cette cauſe, & leurs ſolutions ſont auſſi incompréhenſibles qu'inſuffiſantes.

Démophon. Elles ne le ſont pas plus que les idées qu'on a de la divinité. Son eſſence n'eſt pas connue, & je ne ſaurois admettre ce que je ne conçois pas.

Philoclès. Vous avancez un faux principe. La nature ne vous offre-t-elle pas à tous momens des myſteres impénétrables. Vous avouez que la matiere exiſte, ſans connoître ſon eſſence ; vous ſavez que votre bras obéit à votre volonté, ſans appercevoir la liaiſon de la cauſe à l'effet.

Démophon. On nous parle tantôt d'un ſeul dieu & tantôt de pluſieurs dieux. Je ne vois pas moins d'imperfections que d'oppoſitions dans les attributs de la divinité. Sa

* Voyez la note à la fin du volume.

(1) Bayle, contin. des penſ. ſur la com. tome 3, §. 21 & 26.

sagesse exige qu'elle maintienne l'ordre sur la terre, & le désordre y triomphe avec éclat. Elle est juste, & je souffre sans l'avoir mérité.

Philoclès. On supposa dès la naissance des sociétés, que des génies placés dans les astres veilloient à l'administration de l'univers; comme ils paroissoient revêtus d'une grande puissance, ils obtinrent les hommages des mortels; & le souverain fut presque par-tout négligé pour les ministres.

Cependant son souvenir se conserva toujours parmi les peuples (1). Vous en trouverez des traces plus ou moins sensibles dans les monumens les plus anciens, des témoignages plus formels dans les écrits des philosophes modernes. Voyez la prééminence qu'Homere accorde à l'un des objets du culte public : Jupiter est le pere des dieux & des hommes. Parcourez la Grece : vous trouverez l'être unique, adoré depuis long-temps en Arcadie, sous le nom du dieu bon par excellence(2); dans plu-

---

(1) Act. Apost. c. 10, v. 35. Ibid. cap. 17, v. 23 & 28. S. Paul. ep. ad. Rom. cap. 1, v. 21. Jablonsk. Panth. lib. 1, cap. 2, p. 38 Id in proleg. §. 22. Frérer, déf. de la chronol. p. 335. Bruk. hist. phil. t. 1, p. 469. Cudw. cap 4, § 14, &c. &c.

(2) Pausan. lib. 8, cap. 36, p. 673. Macrob. in somn. Scip. lib. 1, cap. 2.

fieurs villes, fous celui du très-haut (1), ou du très-grand (2).

Ecoutez enfuite Timée, Anaxagore, Platon : C'eft le Dieu unique qui a ordonné la matiere & produit le monde (3).

Ecoutez Antifthene, difciple de Socrate : Plufieurs divinités font adorées parmi les nations, mais la nature n'en indique qu'une feule (4).

Ecoutez enfin ceux de l'école de Pythagore. Tous ont confidéré l'univers comme une armée, qui fe meut au gré du général comme une vafte monarchie ; où la plénitude du pouvoir réfide dans le fouverain (5).

Mais pourquoi donner aux génies qui lui font fubordonnés, un titre qui n'appartient qu'à lui feul ? c'eft que par un abus depuis long-temps introduit dans toutes les langues,

(1) Paufan. lib. 1, cap. 26, page 62 ; lib. 5, cap. 15 ; page 414 ; lib. 8, cap. 2, page 600 ; lib. 9, cap. 8, page 728.

(2) Id. lib. 10, cap. 37, page 893.

(3) Tim. de anim. mund. Plat. in Tim. Anaxag. ap. Plut. de plac. philof. lib. 1, cap. 7, t. 2, p. 881.

(4) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 13, tome 2, page 407. Lactant. inftit. divin. lib. 1, cap. 5, tome 1, page 18. Id. de irâ dei, cap. 11, tome 2, page 153. Plut. de orac. def. tome 2, page 420.

(5) Archyt. de doctr. mor. ap. Stob. ferm. 1, page 15 ; Onat. ap. Stob. eclog. phyf. lib. 1, cap. 3, page 4. Sthenid. ap. Stob. ferm. 46, page 332. Diotog. ibid. page 330.

ces expressions *dieu* & *divin* ne désignent souvent qu'une supériorité de rang, qu'une excellence de mérite, & sont prodiguées tous les jours aux princes qu'il a revêtus de son pouvoir; aux esprits qu'il a remplis de ses lumieres, aux ouvrages qui sont sortis de ses mains ou des nôtres (1). Il est si grand en effet que d'un côté, on n'a d'autre moyen de relever les grandeurs humaines, qu'en les rapprochant des siennes, & que d'un autre côté, on a de la peine à comprendre qu'il puisse ou daigne abaisser ses regards jusqu'à nous.

Vous qui niez son immensité, avez-vous jamais réfléchi sur la multiplicité des objets que votre esprit & vos sens peuvent embrasser? Quoi! votre vue se prolonge sans effort sur un grand nombre de stades; & la sienne ne pourroit pas en parcourir une infinité? Votre attention se porte presqu'au même instant sur la Grece, sur la Sicile, sur l'Egypte; & la sienne ne pourroit s'étendre sur tout l'univers (2).

Et vous qui mettez des bornes à sa bonté, comme s'il pouvoit être grand sans être bon, croyez-vous qu'il rougisse de son ouvrage? qu'un insecte, un brin d'herbe,

(1) Menand. ap. Stob. serm. 32, page 213. Cleric. ars crit. sect. 1, cap. 3, tome 1, page 2, Moshem. in Cudw. cap. 4, §. 5, page 271.

(2) Xenoph. memor. lib. 1, page 728.

ſoient mépriſables à ſes yeux ? qu'il ait revêtu l'homme de qualités éminentes (1), qu'il lui ait donné le deſir, le beſoin, & l'eſpérance de le connoître, pour l'éloigner à jamais de ſa vue ? Non, je ne ſaurois penſer qu'un pere oublie ſes enfans, & que par une négligence incompatible avec ſes perfections (2), il ne daigne pas veiller ſur l'ordre qu'il a établi dans ſon empire.

Démophon. Si cet ordre émane de lui, pourquoi tant de crimes & de malheurs ſur la terre ? Où eſt ſa puiſſance, s'il ne peut les empêcher ? ſa juſtice, s'il ne le veut pas ?

Philoclès. Je m'attendois à cette attaque. On l'a faite ; on la fera dans tous les temps, & c'eſt la ſeule qu'on puiſſe nous oppoſer. Si tous les hommes étoient heureux, ils ne ſe révolteroient pas contre l'auteur de leurs jours ; mais ils ſouffrent ſous ſes yeux, & il ſemble les abandonner. Ici ma raiſon confondue interroge les traditions anciennes ; toutes dépoſent en faveur d'une providence. Elle interroge les ſages (3) ; preſque tous d'accord ſur le fond du dogme, ils héſitent & ſe partagent dans la maniere de l'expliquer. Pluſieurs d'entre eux, convaincus

---

(1) Xenoph. memor. lib. 1, page 725 & 726.
(2) Plat. de leg. lib. 10, tome 2, page 902.
(3) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 2, tome 2, page 398.

que limiter la justice ou la bonté de dieu, c'étoit l'anéantir, ont mieux aimé donner des bornes à son pouvoir. Les uns répondent: Dieu n'opere que le bien; mais la matiere, par un vice inhérent à sa nature, occasionne le mal, en résistant à la volonté de l'être suprême (1). D'autres; L'influence divine s'étend avec plénitude jusqu'à la sphere de la lune, & n'agit que foiblement dans les régions inférieures (2). D'autres: Dieu se mêle des grandes choses, & néglige les petites (3). Il en est enfin qui laissent tomber sur les ténébres un trait de lumiere qui les éclaircit. Foibles mortels, s'écrient-ils! cessez de regarder comme des maux réels, la pauvreté, la maladie, & les malheurs qui vous viennent du dehors. Ces accidens, que votre résignation peut convertir en bienfaits, ne sont que la suite des loix nécessaires à la conservation de l'univers. Vous entrez dans le systême général des choses, mais vous n'en êtes qu'une portion. Vous

(1) Plat. in Tim. passim.

(2) Ocell. Lucan. cap. 2, Arist. de cœlo, lib. 2, cap. 1, tome 1, page 453. Id. de part. animal. lib. 1, cap 1, tome 1, page 970. Moshem. in Cudw. cap. 1, §. 45, not. S.

(3) Ap. Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 901. Ap. Aristot. de mundo, cap. 6, t. 1, p. 611. Eurip ap. Plut. de reip. ger. t. 2, p. 811.

fûtes ordonnés pour le tout, & le tout ne fut pas ordonné pour vous (1).

Ainsi, tout est bien dans la nature, excepté dans la classe des êtres où tout devroit être mieux. Les corps inanimés suivent sans résistance les mouvemens qu'on leur imprime. Les animaux, privés de raison, se livrent sans remords à l'instinct qui les entraîne. Les hommes seuls se distinguent autant par leurs vices que par leur intelligence. Obéissent-ils à la nécessité comme le reste de la nature? pourquoi peuvent-ils résister à leurs penchans? pourquoi reçurent-ils ces lumieres qui les égarent, ce desir de connoître leur auteur, ces notions du bien, ces larmes précieuses que leur arrache une belle action, ce don le plus funeste, s'il n'est pas le plus beau de tous, le don de s'attendrir sur les malheurs de leurs semblables? A l'aspect de tant de privileges qui le caractérisent essentiellement, ne doit-on pas conclure que dieu, par des vues qu'il n'est pas permis de sonder, a voulu mettre à de fortes épreuves le pouvoir que nous avons de délibérer & de choisir? Oui, s'il y a des vertus sur la terre, il y a une justice dans le ciel. Celui qui ne paie pas un tribut à la regle, doit

(1) Plat. de leg. lib. 10, tome 2, page 903.

une satisfaction à la regle(1). Il commence sa vie dans ce monde, il la continue dans un séjour où l'innocence reçoit le prix de ses souffrances, où l'homme coupable expie ses crimes, jusqu'à ce qu'il en soit purifié.

Voilà, Démophon, comment nos sages justifient la providence. Ils ne connoissent pour nous d'autre mal que le vice, & d'autre dénouement au scandale qu'il produit, qu'un avenir où toutes choses seront mises à leur place. Demander à présent, pourquoi dieu ne l'a pas empêché dès l'origine, c'est demander pourquoi il a fait l'univers selon ses vues, & non suivant les nôtres.

Démophon. La religion n'est qu'un tissu de petites idées, de pratiques minutieuses. Comme s'il n'y avoit pas assez de tyrans sur la terre, vous en peuplez les cieux; vous m'entourez de surveillans, jaloux les uns des autres, avides de mes présens, à qui je ne puis offrir que l'hommage d'une crainte servile; le culte qu'ils exigent, n'est qu'un trafic honteux; ils vous donnent des richesses, vous leur rendez des victimes (2). L'homme abruti par la superstition est le plus vil des esclaves. Vos philosophes même n'ont pas insisté sur la

(1) Plat. de leg. lib. 10, page 905.
(2) Plat. in Eutyphr. tome 1, page 14, c.

nécessité d'acquérir des vertus, avant que de se présenter à la divinité, ou de lui en demander dans leurs prieres (1).

Philoclès. Je vous ai déjà dit que le culte public est grossiérement défiguré, & que mon dessein étoit simplement de vous exposer les opinions des philosophes qui ont réfléchi sur les rapports que nous avons avec la divinité. Doutez de ces rapports, si vous êtes assez aveugle pour les méconnoître. Mais ne dites pas que c'est dégrader nos ames, que de les séparer de la masse des êtres, que de leur donner la plus brillante des origines & des destinées; que d'établir entre elles & l'être suprême un commerce de bienfaits & de reconnoissance.

Voulez-vous une morale pure & céleste, qui éleve votre esprit & vos sentimens? étudiez la doctrine & la conduite de ce Socrate, qui ne vit dans sa condamnation, sa prison & sa mort, que les décrets d'une sagesse infinie, & ne daigna pas s'abaisser jusqu'à se plaindre de l'injustice de ses ennemis.

Contemplez en même temps avec Pythagore les loix de l'harmonie universelle (2), & mettez ce tableau devant vos

---

(1) Bayle, contin. des pensées, tome 3, §. 51, 54, &c.

(2) Theag. ap. Stob. serm. 1, page 11. Criton. ibid. serm. 3, p. 43. Polus, ibid. serm. 9, p. 105. Diotog.

yeux. Régularité dans la distribution des mondes, régularité dans la distribution des corps célestes ; concours de toutes les volontés dans une sage république ; concours de tous les mouvemens dans une ame vertueuse ; tous les êtres travaillant de concert au maintien de l'ordre, & l'ordre conservant l'univers & ses moindres parties ; un dieu auteur de ce plan sublime, & des hommes destinés à être par leurs vertus ses ministres & ses coopérateurs. Jamais systême n'étincela de plus de génie ; jamais rien n'a pu donner une plus haute idée de la grandeur & de la dignité de l'homme.

Permettez que j'insiste ; puisque vous attaquez nos philosophes, il est de mon devoir de les justifier. Le jeune Lysis est instruit de leurs dogmes. J'en juge par les instituteurs qui éleverent son enfance. Je vais l'interroger sur différens articles relatifs à cet entretien. Ecoutez ses réponses. Vous verrez d'un coup-d'œil l'ensemble de notre doctrine ; & vous jugerez si la raison, abandonnée à elle-même pouvoit concevoir une théorie plus digne de la divinité, & plus utile aux hommes *.

---

ibid. serm. 46, p. 330. Hippodam. ib. serm. 101, p. 555. Ocell. ib. eclog. phys. lib. 1, p. 32.

* Voyez la note à la fin de l'ouvrage.

PHILOCLÈS.

Dites-moi, Lyſis, qui a formé le monde?

LYSIS.

Dieu (1).

PHILOCLÈS.

Par quel motif l'a-t-il formé?

LYSIS.

Par un effet de ſa bonté (2).

PHILOCLÈS.

Qu'eſt-ce que Dieu?

LYSIS.

Ce qui n'a ni commencement ni fin (3). L'être éternel (4), néceſſaire, immuable, intelligent (5).

---

(1) Tim. Locr. de anim. mundi, ap. Plat. tome 3; page 94. Plat. in Tim. ibid. page 30, &c. Id. ap. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 8, tome 2, page 403.

(2) Plat. ibid. page 29, E.

(3) Thal. ap. Diog. Laert. lib. 1, §. 36.

(4) Tim. Locr. de anim. mund. ap. Plat. tome 3; page 96.

(5) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 8, cap. 6, tome 1, p. 416; cap. 7, p. 418; cap. 15, p. 430. Id. metaphyſ. lib. 14, cap. 7, p. 1001.

PHILOCLÈS.

Pouvons-nous connoître son essence?

LYSIS.

Elle est incompréhensible & ineffable (1), mais il a parlé clairement par ses œuvres (2), & ce langage a le caractere des grandes vérités, qui est d'être à portée de tout le monde. De plus vives lumieres nous seroient inutiles, & ne convenoient sans doute ni à son plan ni à notre foiblesse. Qui sait même si l'impatience de nous élever jusqu'à lui ne présage pas la destinée qui nous attend? En effet s'il est vrai, comme on le dit, qu'il est heureux par la seule vue de ses perfections (3), desirer de le connoître, c'est desirer de partager son bonheur.

PHILOCLÈS.

Sa providence s'étend-elle sur toute la nature?

LYSIS.

Jusques sur les plus petits objets (4).

---

(1) Plat. in Tim. tome 3, page 28.
(2) Onat. ap. Stob. eclog. phys. lib. 1, page 4.
(3) Aristot. de mor. lib. 10, cap. 8, t. 2, p. 139; E. Id. de rep. lib. 7, cap. 1, ibid. page 425, E.
(4) Plat. de leg. lib. 10, tome 2, p. 900, C. Theolog. payenn. tome 1, page 190.

PHILOCLÈS.

Pouvons-nous lui dérober la vue de nos actions?

LYSIS.

Pas même celle de nos pensées (1).

PHILOCLÈS.

Dieu est-il l'auteur du mal?

LYSIS.

L'être bon ne peut faire que ce qui est bon (2).

PHILOCLÈS.

Quels sont vos rapports avec lui?

LYSIS.

Je suis son ouvrage, je lui appartiens, il a soin de moi (3).

---

(1) Epicharm. ap. Clem. Alexandr. strom. lib. 5, page 708. Æschyl. ap. Theophil. ad Autolic. lib. 2, §. 54. Eurip. ap. Stob. eclog. phys. cap. 7, page 8, Thal. ap. Laert. lib. 1, §. 36.

(2) Plat. in Tim. tome 3, page 30, A. Id. de rep. lib. 2, tome 2, page 379, D.

(3) Id. in Phœdon. tome 1, page 62, D.

PHILOCLÈS.

Quel eſt le culte qui lui convient ?

LYSIS.

Celui que les loix de la patrie ont établi ; la ſageſſe humaine ne pouvant ſavoir rien de poſitif à cet égard (1).

PHILOCLÈS.

Suffit-il de l'honorer par des ſacrifices & par des cérémonies pompeuſes ?

LYSIS.

Non.

PHILOCLÈS.

Que faut-il encore ?

LYSIS.

La pureté du cœur (2). Il ſe laiſſe plutôt fléchir par la vertu que par les offrandes (3) ; & comme il ne peut y avoir aucun commerce entre lui & l'in-

(1) Id in Epinom. t. 2, p. 985, D.
(2) Zaleuch. ap. Stob. p. 279. Plat. in Alcib. 2, t. 2, p. 149, E. Iſocr. ad. Nicocl. t. 1, p. 61.
(3) Zaleuch. ap. Diod. Sic. lib. 12, p. 34, ap. Stob. p. 279. Xenop. memor. lib. 1, p. 722.

juſtice,

justice (1), quelques uns pensent qu'il faudroit arracher des autels des méchans qui y trouvent un asyle (2).

PHILOCLÈS.

Cette doctrine, enseignée par les philosophes, est-elle reconnue par les prêtres?

LYSIS.

Ils l'ont fait graver sur la porte du temple d'Épidaure: L'ENTRÉE DE CES LIEUX, dit l'inscription, N'EST PERMISE QU'AUX AMES PURES (3). Ils l'annoncent avec éclat dans nos cérémonies saintes, où, après que le ministre des autels a dit: *Qui est-ce qui est ici?* les assistans répondent de concert: *Ce sont tous gens de bien* (4).

PHILOCLÈS.

Vos prieres ont-elles pour objet les biens de la terre?

LYSIS.

Non. J'ignore s'ils ne me seroient pas

(1) Charond. ap. Stob. serm. 42, p. 87.
(2) Eurip. ap. Stob. serm. 44, p. 307.
(3) Clem. Alex. strom. lib. 5 p. 652.
(4) Aristoph. in pac. v. 435 & 967.

nuisibles ; & je craindrois, qu'irrité de l'indiscrétion de mes vœux, dieu ne les exauçât (1).

PHILOCLÈS.

Que lui demandez-vous donc ?

LYSIS.

De me protéger contre mes passions (2); de m'accorder la vraie beauté, celle de l'ame (3) ; les lumieres & les vertus dont j'ai besoin (4) ; la force de ne commettre aucune injustice, & sur-tout le courage de supporter, quand il le faut, l'injustice des autres (5).

PHILOCLÈS.

Que doit-on faire pour se rendre agréable à la divinité ?

LYSIS.

Se tenir toujours en sa présence (6) ;

(1) Plat. in Alcib. 2, tome 2, page 138, &c.
(2) Zaleuch. ap. Stob. serm. 42, page 279.
(3) Plat. in Phædr. t. 3, p. 279. Id. in Alcib. 2, t. 2, p. 148. Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 705.
(4) Plat. in Men. t. 2, p. 100; ap. eumd. de virt. t. 3, p. 379.
(5) Plut. instit. Lacon. tome 2, page 239, &c.
(6) Xenoph. memor. lib. 1, page 728.

ne rien entreprendre sans implorer son secours (1) ; s'assimiler en quelque façon à elle par la justice & par la sainteté (2) ; lui rapporter toutes ses actions (3) ; remplir exactement les devoirs de son état, & regarder comme le premier de tous, celui d'être utile aux hommes (4) ; car, plus on opere le bien, plus on mérite d'être mis au nombre de ses enfans & de ses amis (5).

PHILOCLÈS.

Peut-on être heureux en observant ces préceptes ?

LYSIS.

Sans doute, puisque le bonheur consiste dans la sagesse, & la sagesse dans la connoissance des dieux (6).

---

(1) Charond. ap. Stob. serm. 42, p. 289. Plat. in Tim. t. 3, p. 27 & 48. Id. de leg. lib. 4, t. 2, p. 712. Id. epist. 8, tome 3, page 352, E.

(2) Plat. in Theæt. t. 1, page 176, B. Aur. carm. vers. ult.

(3) Bias ap. Laert. lib. 1, §. 88. Bruck. histor. philos. tome 1, page 1072.

(4) Xenoph. memor. lib. 3, page 780.

(5) Plat. de rep. lib. 10, tome 2, page 612, E. Id. de leg. lib. 4, page 716, D. Alexand. ap. Plut. tome 1, page 681, A.

(6) Theag. ap. Stob. serm. 1, p. 11, lin. 50, Archyt. ibid. p. 15. Plat. in Theæt. t. 1, p. 176; in Euthyd. p. 280. Id. epist. 8, t. 3, p. 354, T. Id. ap. Augustin. de civit. Dei, lib. 8, cap. 9.

PHILOCLÈS.

Mais cette connoiſſance eſt bien imparfaite ?

LYSIS.

Auſſi notre bonheur ne ſera-t-il entier que dans une autre vie (1).

PHILOCLÈS.

Eſt-il vrai, qu'après notre mort, nos ames comparoiſſoient dans le champ de la vérité, & rendent compte de leur conduite à des juges inexorables ; qu'enſuite, les unes tranſportées dans des campagnes riantes, y coulent des jours paiſibles au milieu des fêtes & des concerts ; que les autres ſont précipitées par les Furies dans le Tartare, pour ſubir à-la-fois la rigueur des flammes, & la cruauté des bêtes féroces (2) ?

LYSIS.

Je l'ignore.

PHILOCLÈS.

Dirons-nous que les unes & les autres, après avoir été, pendant mille ans au

(1) Plat. in Epinom. t. 2, p. 992.
(2) Axioch. ap. Plat. t. 3, p. 371.

moins, rassasiées de douleurs ou de plaisirs, reprendront un corps mortel, soit dans la classe des hommes, soit dans celle des animaux, & commenceront une nouvelle vie (1); mais qu'il est pour certains crimes des peines éternelles (2)?

LYSIS.

Je l'ignore encore. La divinité ne s'est point expliquée sur la nature des peines & des récompenses qui nous attendent après la mort. Tout ce que j'affirme, d'après les notions que nous avons de l'ordre & de la justice, d'après le suffrage de tous les peuples & de tous les temps (3), c'est que chacun sera traité suivant ses mérites (4), & que l'homme juste, passant tout-à-coup du jour nocturne de cette vie (5); à la lumiere pure & brillante d'une seconde vie, jouira de ce bonheur inaltérable dont ce monde n'offre qu'une foible image (6).

PHILOCLÈS.

Quels sont nos devoirs envers nous-mêmes?

---

(1) Id. ibid. Virgil. æneid. lib. 6, v. 748

(2) Plat. ibid. p. 615. Id. in Gorg. t. 1, p. 525.

(3) Plat. in Gorg. t. 1, p. 523. Plut. de consol. t. 2, page 120.

(4) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 905.

(5) Id. de rep. lib. 7, t. 2, p. 521.

(6) Id. in Epinom. t. 2, p. 973 & 992.

LYSIS.

Décerner à notre ame les plus grands honneurs, après ceux que nous rendons à la divinité ; ne la jamais remplir de vices & de remords ; ne la jamais vendre au poids de l'or, ni la sacrifier à l'attrait des plaisirs ; ne jamais préférer dans aucune occasion un être aussi terrestre, aussi fragile que le corps, à une substance dont l'origine est céleste, & la durée éternelle (1).

PHILOCLÈS.

Quels sont nos devoirs envers les hommes ?

LYSIS.

Ils sont tous renfermés dans cette formule : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent (2).

PHILOCLÈS.

Mais n'êtes-vous pas à plaindre, si tous ces dogmes ne sont qu'une illusion ; & si votre ame ne survit pas à votre corps ?

---

(1) Id. de leg. lib. 5, page 727, &c.
(2) Isocr. in Micocl. tome 1, page 116.

LYSIS.

La religion n'eſt pas plus exigeante que la philoſophie. Loin de preſcrire à l'honnête homme aucun ſacrifice qu'il puiſſe regretter, elle répand un charme ſecret ſur ſes devoirs, & lui procure deux avantages ineſtimables, une paix profonde pendant ſa vie, une douce eſpérance au moment de la mort (1).

---

(1) Plat. in Phædon tome 1, pag. 91 & 114.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

CHAPITRE LXXX.

Suite de la Bibliothéque.

La Poésie.

J'AVOIS mené chez Euclide le jeune Lysis fils d'Apollodore. Nous entrâmes dans une des pieces de la bibliothéque; elle ne contenoit que des ouvrages de poésie & de morale, les uns en très-grande quantité, les autres en très petit nombre. Lysis parut étonné de cette disproportion; Euclide lui dit: il faut peu de livres pour instruire les hommes; il en faut beaucoup pour les amuser. Nos devoirs sont bornés; les plaisirs de l'esprit & du cœur ne sauroient l'être; l'imagination qui sert à les alimenter est aussi libérale que féconde, tandis que la raison pauvre & stérile, ne nous communique que les foibles lumieres dont nous avons besoin; & comme nous agissons plus d'après nos sensations que d'après nos réflexions, les talens de l'imagination auront toujours plus d'attraits pour nous, que les conseils de la raison sa rivale.

Cette

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel que du possible plus étendu que le réel ; souvent même elle préfere au possible des fictions auxquelles on ne peut assigner des limites. Sa voix peuple les déserts, anime les êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités & les couleurs qui servoient à les distinguer ; & par une suite de métamorphoses, nous entraîne dans le séjour des enchantemens, dans ce monde idéal, où les poëtes, oubliant la terre, s'oubliant eux-mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre supérieur.

C'est là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des Muses (1), que les ruisseaux paisibles roulent en leur faveur des flots de lait & de miel (2), qu'Apollon descend des cieux pour leur remettre sa lyre (3), qu'un souffle divin éteignant tout-à-coup leur raison, les jette dans les convulsions du délire, & les force de parler le langage des dieux dont ils ne sont plus que les organes (4).

Vous voyez, ajouta Euclide, que j'emprunte les paroles de Platon. Il se moquoit

(1) Plat. in Ion. t. 1, p. 534.
(2) Id. ibid.
(3) Pynd. Pyth. 1, v. 1.
(4) Plat. ibid.

souvent de ces poëtes qui se plaignent avec tant de froideur du feu qui les consume intérieurement. Mais il en est parmi eux qui sont en effet entraînés par cet enthousiasme qu'on appelle inspiration divine, fureur poëtique (1). Eschyle, Pindare & tous nos grands poëtes les ressentoient, puisqu'il domine encore dans leurs écrits. Que dis-je ? Démosthene à la tribune, des particuliers dans la société, nous le font éprouver tous les jours. Ayez vous-même à peindre les transports ou les malheurs d'une de ces passions qui, parvenues à leur comble, ne laissent plus à l'ame aucun sentiment de libre, il ne s'échappera de votre bouche & de vos yeux que des traits enflammés, & vos fréquens écarts passeront pour des accès de fureur ou de folie. Cependant vous n'aurez cédé qu'à la voie de la nature.

Cette chaleur qui doit animer toutes les productions de l'esprit, se développe dans la poésie (2), avec plus d'intensité, suivant que le sujet exige plus ou moins de mouvement, suivant que l'auteur possede plus ou moins ce talent sublime qui se prête aisément aux caracteres des

(1) Plat. in Phædr. t. 3, p. 245. Id. & Democrit. ap. Cicer. de orat. cap. 46, t. 1, p. 237.

(2) Cicer. tuscul. lib. 1, cap. 26, t. 2, p. 254. Id. ad. Quint. lib. 3, epist. 4, t. 9, p. 87, epist. 5, p. 89.

passions, ou ce sentiment profond, qui tout-à-coup s'allume dans son cœur, & se communique rapidement aux nôtres (1). Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies. J'ai connu un poëte de Syracuse qui ne faisoit jamais de si beaux vers que lorsqu'un violent enthousiasme le mettoit hors de lui-même (2).

Lysis fit alors quelques questions dont on jugera par les réponses d'Euclide. La poésie, nous dit ce dernier, a sa marche & sa langue particuliere. Dans l'épopée & la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à son gré, altérant les faits connus, y en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt, les relevant tantôt au moyen des incidens merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la beauté des pensées & des sentimens. Souvent la fable, c'est-à-dire, la maniere de disposer l'action (3), coûte plus & fait plus d'honneur au poëte que la composition même des vers (4).

Les autres genres de poésie n'exigent pas de lui une construction si pénible. Mais toujours doit-il montrer une sorte

(1) Aristot de poet. cap. 17, t. 2, p. 665, C.
(2) Id. probl. t. 2, p. 817, C.
(3) Id. de poet. cap. 6, p. 656, E.
(4) Aristot. de poet. cap. 9, t. 2, p. 659, E.

d'invention, donner par des fictions neuves, un efprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de fa flamme, & ne jamais oublier que, fuivant Simonide (1), la poéfie eft une peinture parlante, comme la peinture eft une poéfie muette.

Il fuit de là que le vers feul ne conftitue pas le poëte. L'hiftoire d'Hérodote mife en vers ne feroit qu'une hiftoire (2), puifqu'on n'y trouveroit ni fable ni fictions (3). Il fuit encore qu'on ne doit pas compter parmi les productions de la poéfie, les fentences de Théognis, de Phocylide, &c. ; ni même les fyftêmes de Parménide & d'Empédocle fur la nature (4), quoique ces deux derniers aient quelquefois inféré dans leurs ouvrages des defcriptions brillantes (5), ou des allégories ingénieufes (6).

J'ai dit que la poéfie avoit une langue particuliere. Dans les partages qui fe font faits entre elle & la profe, elle eft convenue de ne fe montrer qu'avec une parure

(1) Plut. de aud. poet. t. 2, p. 17. Voff. de art. poet. nat. p. 6.
(2) Ariftot. ibid.
(3) Plat. in Phædon. t. 1, p. 61, B.
(4) Ariftot. ibid. cap. 1, p. 653. Plut. ibid. p. 16.
(5) Ariftot. [illegible] Diog. Laert. lib. 8, §. 57. Emped. ap. Plut. de vitand. ære alien. t. 2, p. 830. Sext. Empir. adv. logic. lib. 7, p. 396.
(6) Sext. Empir. ibid. p. 392.

très-riche, ou du moins très-élégante, & l'on a remis entre ses mains toutes les couleurs de la nature, avec l'obligation d'en user sans cesse, & l'espérance du pardon, si elle en abuse quelquefois.

Elle a réuni à son domaine quantité de mots interdits à la prose, d'autres qu'elle allonge ou raccourcit, soit par l'addition, soit par le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux (1), & le privilége presque exclusif d'employer ceux qui ne sont plus en usage ; ou qui ne le sont que dans un pays étranger (2), d'en identifier plusieurs dans un seul (3), de les disposer dans un ordre inconnu jusqu'alors (4), & de prendre toutes les licences que distinguent l'élocution poétique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au génie s'étendent sur tous les instrumens qui secondent ses opérations. De là, ces formes nombreuses que les vers ont reçues de ses mains, & qui toutes ont un caractere indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante ; on l'a destiné à l'épopée ; l'ïambe revient souvent dans

(1) Aristot. de poet. cap. 21, t. 2, p. 669, B.
(2) Id. ibid. p. 668, D. & cap. 22, p. 669, E.
(3) Id. ibid. cap. 20, p. 668, A.
(4) Aristot. de poet. cap. 22, p. 670, C.

la converſation : la poéſie dramatique l'emploie avec ſuccès. D'autres formes s'aſſortiſſent mieux aux chants accompagnés de danſes (1) * ; elles ſe ſont appliquées ſans efforts aux odes & aux hymnes. C'eſt ainſi que les poëtes ont multiplié les moyens de plaire.

Euclide, en finiſſant, nous montra les ouvrages qui ont paru en différens temps ſous les noms d'Orphée, de Muſée, de Thamyris (2), de Linus, d'Anthès (3), de Pamphus (4), d'Olen (5), d'Abaris (6), d'Epiménide (7), &c. Les uns ne contiennent que des hymnes ſacrées ou des chants plaintifs ; les autres traitent des ſacrifices, des oracles, des expiations & des enchantemens. Dans quelques uns, & ſur-tout dans le Cycle épique, qui eſt un recueil de traditions fabuleuſes où les auteurs tragiques ont ſouvent puiſé les ſujets de leurs pieces (8), on a décrit

(1) Id. ibid. cap. 24, p. 672, B.

* Voyez ſur les diverſes formes des vers Grecs, le chapitre XXVII de cet ouvrage.

(2) Plat. de rep. lib. 2, t. 2, p. 364. Id. de leg. lib. 8, t. 2, p. 829. Ariſtot. de gener. animal. lib. 2, cap. 1, t. 1, p. 1073.

(3) Heracl. ap. Plut. de muſ. t. 2, p. 1132.

(4) Pauſan. lib. 1, p. 92, 94, &c.

(5) Herodot. lib. 4, cap. 35.

(6) Plat. in Charmid. t. 2, p. 158.

(7) Diog. Laert. lib. 1, §. 111.

(8) Caſaub. in Athen. p. 301.

les généalogies des dieux, le combat des Titans, l'expédition des Argonautes, les guerres de Thebes & de Troye (1). Tels furent les principaux objets qui occuperent les gens de lettres pendant plusieurs siecles. Comme la plupart de ces ouvrages n'appartiennent pas à ceux dont ils portent les noms *, Euclide avoit négligé de les disposer dans un certain ordre.

L'ÉPOPÉE.

Venoient ensuite ceux d'Hésiode & d'Homere. Ce dernier étoit escorté d'un corps redoutable d'interprêtes & de commentateurs. J'avois lu avec ennui les explications de Stésimbrote & de Glaucon (3), & j'avois ri de la peine que s'étoit donnée Métrodore de Lampsaque, pour découvrir une allégorie continuelle dans l'Iliade & dans l'Odyssée (4).

A l'exemple d'Homere, plusieurs poëtes entreprirent de chanter la guerre de Troye. Tels furent entre autres, Arctinus, Stésichore (5), Sacadas (6), Leschès (7),

(1) Fabr. bibl. Græc. lib. 1, cap. 17, &c.
* Voyez la note à la fin du volume.
(2) Fabr. bibl. Græc. t. 1, p. 330.
(3) Plat. in Ion, t. 1, p. 530.
(4) Plat. ibid. Tatian. adverf. Gent. § 37, p. 80.
(5) Fabr. bibl. Græc. t. 1, p. 9 & 597.
(6) Athen. lib. 13, cap. 9, p. 610. Meurf. bibl. Græc. cap. 1.
(7) Paufan. lib. 10, cap. 25, p. 860.

qui commença son ouvrage par ces mots emphatiques : *Je chante la fortune de Priam , & la guerre fameuse.....* (1). Le même Leschès, dans sa petite Iliade (2), & Dicéogene dans ses Cypriaques (3), décrivirent tous les événemens de cette guerre. Les poëmes de l'Héracléide & de la Théséide n'omettent aucun des exploits d'Hercule & de Thésée (4). Ces auteurs ne connurent jamais la nature de l'épopée ; ils étoient placés à la suite d'Homere, & se perdoient dans ses rayons, comme les étoiles se perdent dans ceux du soleil.

LES PIECES DE THÉATRE.

Euclide avoit tâché de réunir toutes les tragédies, comédies & satyres, que depuis près de 200 ans on a représentées sur les théâtres de la Grece (5) & de la Sicile. Il en possédoit environ 3000 (6) *, & sa collection n'étoit pas complete. Quelle

(1) Horat. de art. poet. v. 147.
(2) Fabr. bibl. Græc. t. 1, p. 280.
(3) Herodot. lib. 2, cap. 117. Aristot. de poet. cap. 16, t. 2, p. 664; cap. 23, p. 671. Athen. lib. 15, cap. 8, p. 682. Perizon. ad. Ælian. var. hist. lib. 9, cap. 15.
(4) Aristot. de poet. cap. 8, t. 2, p. 658.
(5) Æschin. de fals. legat. p. 398.
(6) Meurs. bibl. Græc. & Attic. Fabr. bibl. Græc. &c.
* Voyez la note à la fin du volume.

haute idée ne donnoit-elle pas de la littérature des Grecs, & de la fécondité de leur génie ? Je comptai souvent plus de 100 pieces qui venoient de la même main. Parmi les singularités qu'Euclide nous faisoit remarquer, il nous montra l'Hippocentaure, tragédie, où Cérémon avoit, il n'y a pas long-temps, introduit, contre l'usage reçu, toutes les especes de vers (1). Cette nouveauté ne fut pas goûtée.

Les mimes ne furent dans l'origine que des farces obscenes ou satiriques qu'on représentoit sur le théâtre. Leur nom s'est transmis ensuite à de petits poëmes qui mettent sous les yeux du lecteur des aventures particulieres (2). Ils se rapprochent de la comédie par leur objet, ils en different par le défaut d'intrigue, quelques-uns par une extrême licence (3). Il en est où il regne une plaisanterie exquise & décente. Parmi les mimes qu'avoit rassemblés Euclide, je trouvai ceux de Xénarque & ceux de Sophron de Syracuse (4) ; ces derniers faisoient les délices de Platon, qui les ayant reçus de

(1) Aristot. de poet. t. 2, cap. 1, p. 653; cap 24, p. 672.

(2) Voss. de instit. poet. lib. 2, cap. 30, p. 150.

(3) Plut sympos. lib. 7, quæst. 8, t. 2, p. 712. Diomed. de orat. lib. 3, p. 488.

(4) Aristot. de poet. cap. 1, t. 2, p. 653.

Sicile, les fit connoître aux Athéniens. Le jour de sa mort, on les trouva sous le chevet de son lit (1) *.

L'ÉLÉGIE.

Avant la découverte de l'art dramatique nous dit encore Euclide, les poëtes, à qui la nature avoit accordé une ame sensible & refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans leurs tableaux, les désastres d'une nation, ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, & soulageoient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'élégies ou de lamentations (2).

Ce genre de poésie procede par une marche réguliérement irréguliere; je veux dire que le vers de six pieds, & celui de cinq s'y succedent alternativement (3).

---

(1) Diog. Laert. lib. 3, v. 18. Menag. ibid. p. 146. Voss. ibid. cap. 33, p. 161.

* On peut présumer que quelques-uns des poëmes qu'on appelloit mimes, étoient dans le goût des contes de La Fontaine.

(2) Procl. chrestom. ap. Phot. biblioth. p. 984. Voss. de instit. poet. lib. 3, cap. 11, p. 49. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 6, hist. p. 277; t. 7, mém. p. 337.

(3) Horat. de art. poet. v. 75.

Le ſtyle en doit être ſimple, parce qu'un cœur véritablement affligé, n'a plus de prétention ; il faut que les expreſſions en ſoient quelquefois brûlantes, comme la cendre qui couvre un feu dévorant ; mais que dans le récit, elles n'éclatent point en imprécations & en déſeſpoir. Rien de ſi intéreſſant que l'extrême douceur jointe à l'extrême ſouffrance. Voulez-vous le modele d'une élégie auſſi courte que touchante ? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque tranſportée en Grece, ſe jetter aux pieds de la ſtatue de Thétis, de la mere d'Achille : elle ne ſe plaint pas de ce héros ; mais au ſouvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troye, ſes yeux ſe rempliſſent de larmes, elle accuſe Hélene de tous ſes malheurs, elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver ; & après avoir prononcé une ſeconde fois le nom de ſon époux, elle laiſſe couler ſes pleurs avec plus d'abondance (1).

L'élégie peut ſoulager nos maux quand nous ſommes dans l'infortune ; elle doit nous inſpirer du courage quand nous ſommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, & employant les images les plus fortes, elle nous fait

(1) Eurip. in Androm. v. 103.

rougir de notre lâcheté, & envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie.

C'est ainsi que Tyrtée ranima l'ardeur éteinte des Spartiates (1), & Callinus celle des habitans d'Ephese (2). Voilà leurs élégies, & voici la piece qu'on nomme la Salamine & que Solon composa pour engager les Athéniens à reprendre l'île de ce nom (3).

Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'élégie se chargea d'exprimer les tourmens de l'amour (4). Plusieurs poëtes lui dûrent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Minerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poëtes (5); ceux de Battis le sont tous les jours par Philétas de Cos (6), qui, jeune encore, s'est fait une juste réputation. On dit que son corps est si grêle & si foible, que pour se soutenir contre la violence du

---

(1) Stob. serm. 49, p. 353.
(2) Id. ibid. p. 355.
(3) Plut. in Sol. t. 1, p. 82.
(4) Horat. de art. poet. v. 76.
(5) Chamœl. ap. Athen. lib. 13, cap. 3, page 620. Strab. lib. 14, page 633 & 643. Suid. in *Mimner.* Horat. lib. 2, epist. 2, v. 101. Propert. lib. 1, eleg. 9, v. 11. Gyrald. de poet. hist. dialog. 3, p. 161.
(6) Hermesian. ap. Athen. lib. 13, cap. 8, p. 598.

vent, il eſt obligé d'attacher à ſa chauſſure des ſemelles de plomb ou des boules de ce métal (1). Les habitans de Cos, fiers de ſes ſuccès, lui ont conſacré ſous un platane une ſtatue de bronze (2).

Je portai ma main ſur un volume intitulé la *Lydienne*. Elle eſt, me dit Euclide, d'Antimaque de Colophon, qui vivoit dans le ſiecle dernier (3). C'eſt le même qui nous a donné le poëme ſi connu de la Thébaïde (4); il étoit éperdument amoureux de la belle Chryſéis. Il la ſuivit en Lydie où elle avoit reçu le jour; elle y mourut entre ſes bras. De retour dans ſa patrie, il ne trouva d'autre remede à ſon affliction, que de la répandre dans ſes écrits, & de donner à cette élégie le nom qu'elle porte (5).

Je connois ſa Thébaïde, répondis-je; quoique la diſpoſition n'en ſoit pas heureuſe (6), & qu'on y retrouve de temps en temps des vers d'Homere tranſcrits preſque ſyllabe pour ſyllabe (7), je con-

(1) Athen. lib. 12, cap. 13, p. 552. Ælian. var. hiſt. lib. 9, cap. 14; lib. 10, cap. 6. Suid. in *Philet.*

(2) Hermeſian. ibid.

(3) Schol. Pind. pyth. 4, v. 398. Schol. Apol, Rhod. lib. 1, v. 1289; lib. 2, v. 397, &c.

(4) Athen. lib. 11, p. 468, 475 & 482.

(5) Hermeſian. ap. Athen. lib. 13, p. 598. Plut. de conſol. t. 2, p. 106.

(6) Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 629.

(7) Porphyr. ap. Euſeb. præp. evang. lib. 10, p. 467.

viens qu'à bien des égards l'auteur mérite des éloges. Cependant l'enflure (1), la force & j'ose dire la sécheresse du style (2), me font présumer qu'il n'avoit ni assez d'agrément dans l'esprit ni assez de sensibilité dans l'ame (3), pour nous intéresser à la mort de Chryséis. Mais je vais m'en éclaircir. Je lus en effet la *Lydienne* pendant qu'Euclide montroit à Lysis, les élégies d'Archiloque, de Simonide, de Clonas, d'Ion, &c. (4). Ma lecture achevée, je ne me suis pas trompé, repris-je : Antimaque a mis de la pompe dans sa douleur. Sans s'appercevoir qu'on est consolé quand on cherche à se consoler par des exemples, il compare ses maux à ceux des anciens héros de la Grece (5), & décrit longuement les travaux pénibles qu'éprouverent les Argonautes dans leur expédition (6).

Archiloque, dit Lysis, crut trouver dans le vin un dénouement plus heureux à ses peines. Son beau frere venoit de périr sur mer ; dans une piece de vers

(1) Catul. de Cinn. & Volus. carm. LXXXVII.

(2) Dionys. Halic. de compos. verb. t. 5, p. 150. Id. de cens. vet. script. cap. 2, p. 419.

(3) Quintil. ibid.

(4) Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 7, p. 352.

(5) Plut. de consol. t. 2, p. 106.

(6) Schol. Pind. pyth. 4, v. 398. Schol. Apoll. Rhod. lib. 1, v. 1289; lib. 3, v. 409; lib. 4, v. 259, &c.

que le poëte fit alors, après avoir donné quelques regrets à sa perte, il se hâte de calmer sa douleur. Car enfin, dit-il, mes larmes ne le rendront pas à la vie; nos jeux & nos plaisirs n'ajouteront rien aux rigueurs de son sort (1).

Euclide nous fit observer que le mélange des vers de six pieds avec ceux de cinq n'étoit autrefois affecté qu'à l'élégie proprement dite, & que dans la suite il fut appliqué à différentes especes de poésie. Pendant qu'il nous en citoit des exemples (2); il reçut un livre qu'il attendoit depuis long-temps. C'étoit l'Iliade en vers élégiaques; c'est-à-dire, qu'après chaque vers d'Homère, l'auteur n'avoit pas rougi d'ajouter un plus petit vers de sa façon. Cet auteur s'appelle Pigrès: il étoit frere de la feue reine de Carie, Artémise, femme de Mausole (2); ce qui ne l'a pas empêché de produire l'ouvrage le plus extravagant & le plus mauvais qui existe peut-être.

Plusieurs tablettes étoient chargées d'hymnes en l'honneur des dieux, d'odes pour les vainqueurs aux jeux de la Grece,

---

(1) Plut. de aud. poet. t. 2, p. 33.

(2) Mém. de l'Académie des Belles Lettres, t. 7, p. 383.

(3) Suid. in *Pigr.*

d'éclogues, de chanſons, & de quantité de pieces fugitives.

L'ÉCLOGUE.

L'éclogue, nous dit Euclide, doit peindre les douceurs de la vie paſtorale; des bergers aſſis ſur un gazon, aux bords d'un ruiſſeau, ſur le penchant d'une colline, à l'ombre d'un arbre antique, tantôt accordant leur chalumeaux au murmure des eaux & du zéphyr, tantôt chantent leurs amours, leurs démêlés innocens, leurs troupeaux & les objets raviſſans qui les environnent.

Ce genre de poéſie n'a fait aucun progrès parmi nous. C'eſt en Sicile qu'on doit en chercher l'origine (1). C'eſt là, du moins à ce qu'on dit, qu'entre des montagnes couronnées de chênes ſuperbes, ſe prolonge un vallon où la nature a prodigué ſes tréſors. Le Berger Daphnis y naquit au milieu d'un boſquet de lauriers (2), & les dieux s'empreſſerent à le combler de leurs faveurs. Les nymphes de ces lieux prirent ſoin de ſon enfance; il reçut de Vénus les graces & la beauté; de Mercure le talent de la perſuaſion; Pan

(1) Diod. Sic. lib. 4, p. 283.
(2) Id. ibid.

dirigea

dirigea ses doigts sur la flûte à sept tuyaux ; & les Muses réglerent les accens de sa voix touchante. Bientôt rassemblant autour de lui les bergers de la contrée, il leur apprit à s'estimer heureux de leur sort. Les roseaux furent convertis en instrumens sonores. Il établit des concours où deux jeunes émules se disputoient le prix du chant & de la musique. Les échos animés à leurs voix, ne firent plus entendre que les expressions d'un bonheur tranquille & durable. Daphnis ne jouit pas long temps du spectacle de ses bienfaits. Victime de l'amour, il mourut à la fleur de son âge (1) ; mais jusqu'à nos jours (2), ses éleves n'ont cessé de célébrer son nom, & de déployer les tourmens qui terminerent sa vie (3). Le poëme pastoral, dont on prétend qu'il conçut la premiere idée, fut perfectionné dans la suite par deux poëtes de Sicile, Stésichore d'Himere & Diomus de Syracuse (4).

Je conçois, dit Lysis, que cet art a dû produre de jolis paysages, mais étrangement enlaidis par les figures ignobles qu'on

(1) Voss. de instit. poet. lib. 3, cap. 8 Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 5, hist. p. 85 ; t. 6, mém. p. 459.

(2) Diod. Sic. lib. 4, p. 283.

(3) Ælian. var. hist. lib. 10, cap. 18, Theocr. idyl. 1.

(4) Ælian. ibid. Athen. lib. 14, cap. 3, p. 619.

y représente. Quel intérêt peuvent inspirer des pâtres grossiers & occupés de fonctions viles ? Il fut un temps, répondit Euclide, où le soin des troupeaux n'étoit pas confié à des esclaves. Les propriétaires s'en chargeoient eux-mêmes, parce qu'on ne connoissoit pas alors d'autres richesses. Ce fait est attesté par la tradition, qui nous apprend que l'homme fut pasteur avant d'être agricole, il l'est par le récit des poëtes, qui, malgré leurs écarts, nous ont souvent conservé le souvenir des mœurs antiques (1). Le berger Endymion fut aimé de Diane ; Pâris conduisoit sur le mont Ida les troupeaux du roi Priam son pere ; Apollon gardoit ceux du roi Admete.

Un poëte peut donc, sans blesser les regles de la convenance, remonter à ces siecles reculés, & nous conduire dans ces retraites écartées où couloient sans remords leurs jours, des particuliers qui, ayant reçu de leurs peres une fortune proportionnée à leurs besoins, se livroient à des jeux paisibles, & perpétuoient, pour ainsi dire, leur enfance jusqu'à la fin de leur vie.

Il peut donner à ses personnages une émulation qui tiendra les ames en activité ;

(1) Plat. de leg. t. 2, p. 682.

ils penseront moins qu'ils ne sentiront. Leur langage sera toujours simple, naïf, figuré, plus ou moins relevé suivant la différence des états, qui, sous le régime pastoral, se régloit sur la nature des possessions. On mettoit alors au premier rang des biens, les vaches, ensuite les brebis, les chevres, & les porcs (1). Mais comme le poëte ne doit prêter à ses bergers que des passions douces, & des vices légers, il n'aura qu'un petit nombre de scenes à nous offrir ; & les spectateurs se dégoûteront d'une uniformité aussi fatigante que celle d'une mer toujours tranquille, & d'un ciel toujours serein.

LES CHANSONS.

Faute de mouvement & de variété, l'éclogue ne flattera jamais autant notre goût que cette poësie où le cœur se déploie dans l'instant du plaisir, dans celui de la peine. Je parle des chansons, dont vous connoissez les differentes especes. Je les ai divisées en deux classes. Les unes contiennent les chansons de table (2) ; les autres, celles qui sont particulieres à

(1) Mém. de l'Acad. des Bell. Lettres, t. 4, p. 534.
(2) Ibid. t. 9, p. 320.

certaines professions, telles que les chansons des moissonneurs, des vendangeurs, des éplucheuses, des meuniers, des ouvriers en laine, des tisserands, des nourrices, &c. (1)

L'ivresse du vin, de l'amour, de l'amitié, de la joie, du patriotisme, caractérisent les premieres. Elles exigent un talent particulier; il ne faut point de préceptes à ceux qui l'ont reçu de la nature; ils seroient inutiles aux autres. Pindare a fait des chansons à boire (2); mais on chantera toujours celles d'Anacréon & d'Alcée. Dans la seconde espece de chansons, le récit des travaux est adouci par le souvenir de certaines circonstances, ou par celui des avantages qu'ils procurent. J'entendis une fois un soldat à demi-ivre chanter une chanson militaire, dont je rendrai plutôt le sens que les paroles. « Une lance, une épée, » un bouclier, voilà tous mes trésors; » avec la lance, l'épée & le bouclier, » j'ai des champs, des moissons & du » vin. J'ai vu des gens prosternés à mes » pieds; ils m'appelloient leur souverain, » leur maître; ils n'avoient point la lance, » l'épée & le bouclier (3). »

---

(1) Ibid. p. 347.
(2) Athen. lib. 10, cap. 7, p. 427. Suid. in *Pind.*
(3) Athen. lib. 15, cap. 15, p. 695.

LES HYMNES.

Combien la poésie doit se plaire dans un pays ; où la nature & les institutions forcent sans cesse des imaginations vives & brillantes à se répandre avec profusion ! Car ce n'est pas seulement au succès de l'épopée & de l'art dramatique, que les Grecs accordent des statues ; & l'hommage plus précieux encore d'une estime réfléchie. Des couronnes éclatantes sont réservées pour toutes les especes de poésie lyrique. Point de ville qui, dans le courant de l'année, ne solemnise quantité de fêtes en l'honneur de ses dieux ; point de fête qui ne soit embellie par des cantiques nouveaux ; point de cantique qui ne soit chanté en présence de tous les habitans, & par des chœurs de jeunes gens tirés des principales familles. Quel motif d'émulation pour le poëte ! Quelle distinction encore, lorsqu'en célébrant les victoires des athletes, il mérite lui-même la reconnoissance de leur patrie ! Transportons-le sur un plus beau théâtre. Qu'il soit destiné à terminer par ses chants les fêtes d'Olympie ou des autres grandes solemnités de la Grece ; quel moment que celui où vingt, trente milliers de spectateurs, ravis de ses accords, poussent jusqu'au ciel des cris d'admirations & de joie ! Non ;

le plus grand potentat de la terre ne sauroit accorder au génie une récompense de si haute valeur.

De là vient cette considération dont jouissent parmi nous les poëtes qui concourent à l'embellissement de nos fêtes, sur tout lorsqu'ils conservent dans leur composition le caractere spécial de la divinité qui reçoit leurs hommages. Car, relativement à son objet, chaque espece de cantique devroit se distinguer par un genre particulier de style & de musique. Vos chants s'adressent-ils au maître des dieux ? prenez un ton grave & imposant ; s'adressent-ils aux muses ? faites entendre des sons plus doux & plus harmonieux. Les anciens observoient exactement cette juste proportion ; mais la plupart des modernes, qui se croient plus sages, parce qu'ils sont plus instruits, l'ont dédaignée sans pudeur (1). Cette convenance, dis-je alors, je l'ai trouvée dans vos moindres usages, dès qu'ils remontent à une certaine antiquité ; & j'ai admiré vos premiers législateurs, qui s'apperçurent de bonne heure, qu'il valoit mieux enchaîner votre liberté par des formes que par la contrainte. J'ai vu de même, en étudiant l'origine

(1) Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700. Plut. de mus. t. 2, p. 1133. Lettre sur la musique, par M. l'abbé Arnaud, p. 26.

des nations, que l'empire des rits avoit précédé par-tout celui des loix. Les rits sont comme des guides qui nous conduisent par la main dans des routes qu'ils ont souvent parcourues ; les loix, comme des plans de géographie, où l'on a tracé les chemins par un simple trait, & sans égard à leurs sinuosités.

Je ne vous lirai point, reprit Euclide, la liste fastidieuse de tous les auteurs qui ont réussi dans la poésie lyrique ; mais je vous en citerai les principaux. Ce sont parmi les hommes, Stésichore, Ibycus, Alcée, Alcman, Simonide, Bacchylide, Anacréon & Pindare ; parmi les femmes, car plusieurs d'entre elles se sont exercées avec succès dans un genre si susceptible d'agrémens, Sapho, Érinne, Télésille, Praxille, Myrtis & Corinne (1).

LES DITHYRAMBES.

Avant que d'aller plus loin, je dois vous parler d'un poëme où souvent éclate cet enthousiasme dont nous avons parlé. Ce sont des hymnes en l'honneur de Bacchus, connus sous le nom de dithyrambes. Il faut être dans une sorte de délire quand on les compose : il faut y

(1) Voss. de instit. poet. lib 3, cap. 15, p. 80.

être quand on les chante (1) ; car ils sont destinés à diriger des danses vives & turbulentes, le plus souvent exécutées en rond (2).

Ce poëme se reconnoît aisément aux propriétés qui le distinguent des autres (3). Pour peindre à-la-fois les qualités & les rapports d'un objet, on s'y permet souvent de réunir plusieurs mots en un seul, & il en résulte des expressions quelquefois si volumineuses, qu'elles fatiguent l'oreille ; si bruyantes, qu'elles ébranlent l'imagination (4). Des métaphores qui semblent n'avoir aucun rapport entre elles, s'y succedent sans se suivre ; l'auteur, qui ne marche que par des saillies impétueuses, entrevoit la liaison des pensées, & néglige de la marquer. Tantôt il s'affranchit des regles de l'art ; tantôt il emploie les différentes mesures de vers, & les diverses especes de modulation (5).

---

(1) Plat. in Ion. t. 1, p. 534. Id. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700.

(2) Procl. chrestom. ap. Phot. bibl. p. 985. Schol. Pind. in olymp. 13, v. 25. Schol. Aristoph. in av. v. 1403.

(3) Schmidt, de dithyr. ad. calc. Pind. p. 251. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 10, p. 307.

(4) Aristoph. in pac. v. 831. Schol. ibid. Aristot. rhet. lib. 3, cap. 3, t. 2, p. 587, E. Suid. in *Dithir.* & in *Endiaer.*

(5) Dionys. Halic. de compos. verbor. §. 19, t. 5, p. 131.

Tandis

Tandis qu'à la faveur de ces licences l'homme de génie déploie à nos yeux les grandes richesses de la poésie, ses foibles imitateurs s'efforcent d'en étaler le faste. Sans chaleur & sans intérêt, obscurs pour paroître profonds, ils répandent sur des idées communes, des couleurs plus communes encore. La plupart, dès le commencement de leurs pieces, cherchent à nous éblouir par la magnificence des images tirées des météores & des phénomenes célestes (1). De-là cette plaisanterie d'Aristophane : il suppose dans une de ses comédies un homme descendu du ciel. On lui demande ce qu'il a vu : Deux ou trois poëtes dithyrambiques, répond-il, ils couroient à travers les nuages & les vents, pour y ramasser les vapeurs & les tourbillons dont ils devoient construire leurs prologues (2). Ailleurs, il compare les expressions de ces poëtes à des bulles d'air qui s'évaporent en perçant leur enveloppe avec éclat (3).

C'est ici que se montre encore aujourd'hui le pouvoir des conventions. Le même poëte qui, pour célébrer Apollon, avoit

(1) Suid. in *Dithyr.*

(2) Aristoph. in av. v. 1383. Schol. ibid. Id. in pac. v. 829. Schol. ibid. Flor. christian. v. 177.

(3) Aristoph. in ran. v. 251. Schol. ibid. Voss. de instit. poët. lib. 3, cap. 16, p. 88.

mis son esprit dans une assiette tranquille, s'agite avec violence, lorsqu'il entame l'éloge de Bacchus ; & si son imagination tarde à s'exalter, il la secoue par l'usage immodéré du vin (1). Frappé de cette liqueur *, comme d'un coup de tonnerre, disoit Archiloque, je vais entrer dans la carriere (2).

Euclide avoit rassemblé les dithyrambes de ce dernier poëte (3), ceux d'Arion (4), de Lasus (5), de Pindare (6), de Mélanippide (7), de Philoxene (8), de Timothée, de Téleftès, de Polyidès (9), d'Ion (10) ; & de beaucoup d'autres, dont la plupart ont vécu de nos jours. Car ce genre qui tend au sublime, a un singulier attrait pour les poëtes médiocres ; & comme tout le monde cherche maintenant à se mettre au-dessus de son état, chaque

(1) Philoch. & Epicharm. ap. Athen. lib. 14. cap. 6, p. 628.

* Le texte dit : Foudroyé par le vin.

(2) Achil. ap. Athen. lib. 14, cap. 6. p. 628.

(3) Athen. ibid.

(4) Herodot. lib. 1, cap 23. Suid. in *Arion.*

(5) Clem. Alex. ftrom. lib. 1, p. 365. Ælian. hift. animal. lib. 7, cap. 47.

(6) Strab. lib. 9, p. 404. Dionyf. Halic. de compof. verb. p. 152. Suid. in *Pind.*

(7) Xenoph. memor. lib. 1, p. 725.

(8) Dionyf. Halic. ibid. p. 132. Suid. in *Philoxen.*

(9) Diod. Sic. lib. 14, p. 273.

(10) Ariftoph. in pac. v. 835. Schol. ibid.

auteur veut de même s'élever au-dessus de son talent.

Je vis ensuite un recueil d'impromptus (1), d'énigmes, d'acrotiches, & de toutes sortes de grisses (2). * On avoit dessiné dans les dernieres pages, un œuf, un autel, une hache à deux tranchans, les aîles de l'Amour. En examinant de près ces dessins, je m'apperçus que c'étoient des pieces de poésie; composées de vers dont les différentes mesures indiquoient l'objet qu'on s'étoit fait un jeu de représenter. Dans l'œuf, par exemple; les deux premiers vers étoient de trois syllabes chacun: les suivans croissoient toujours, jusqu'à un point donné, d'où décroissant dans la même proportion qu'ils avoient augmenté; ils se terminoient en deux vers de trois syllabes, comme ceux du commencement (3). Simmias de Rhodes venoient d'enrichir la littérature de ces productions, aussi puériles que laborieuses.

Lysis, passionné pour la poésie, craignoit toujours qu'on ne la mît au rang des amusemens frivoles; & s'étant apperçu

(1) Simon. ap. Athen. lib. 3, cap. 35, p. 125.

(2) Call. ap. Athen. lib. 10, cap. 20, p. 453. Thes. epist. Lacrozian. t. 3, p. 257.

* Espece de logogriphes. Voyez la note à la fin du volume.

(3) Salmas. ad Dosiad. aras; Simiæ ovum, &c. p. 183.

qu'Euclide avoit déclaré plus d'une fois qu'un poëte ne doit pas se flatter du succès, lorsqu'il n'a pas le talent de plaire, il s'écria dans un moment d'impatience : C'est la poésie qui a civilisé les hommes ; qui instruisit mon enfance ; qui tempere la rigueur des préceptes ; qui rend la vertu plus aimable en lui prêtant ses graces ; qui éleve mon ame dans l'épopée, l'attendrit au théâtre, la remplit d'un saint respect dans nos cérémonies, l'invite à la joie pendant nos repas, réveille son courage en présence de l'ennemi : & quand même ses fictions se borneroient à calmer l'activité inquiete de notre imagination, ne seroit-ce pas un bien réel de nous ménager quelques plaisirs innocens, au milieu de tant de maux dont j'entends sans cesse parler ?

Euclide sourit de ce transport ; & pour l'exciter encore : il répliqua : Je sais que Platon s'est occupé de votre éducation : auriez-vous oublié qu'il regardoit les fictions poétiques comme des tableaux infidelles & dangereux, qui, en dégradant les dieux & les héros, n'offrent à notre imagination que des fantômes de vertu (1) ?

Si j'étois capable de l'oublier, reprit Lysis, ses écrits me le rappelleroient

(1) Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 387, &c. Id. ibid. lib. 10, p. 599, &c.

bientôt; mais je dois l'avouër, quelquefois je me crois entraîné par la force de ses raisons, & je ne le suis que par la poésie de son style, d'autres fois le voyant tourner contre l'imagination les armes puissantes qu'elle avoit mises entre ses mains, je suis tenté de l'accuser d'ingratitude & de perfidie. Ne pensez-vous pas, me dit-il ensuite, que le premier & le principal objet des poëtes est de nous instruire de nos devoirs, par l'attrait du plaisir ? je lui répondis : Depuis que, vivant parmi des hommes éclairés, j'ai étudié la conduite de ceux qui aspirent à la célébrité, je n'examine plus que le second motif de leurs actions ; le premier est presque toujours l'intérêt ou la vanité. Mais sans entrer dans ces discussions, je vous dirai simplement ce que je pense : Les poëtes veulent plaire (1), la poésie peut être utile.

---

(1) Aristot. de poet. cap. 9, t. 2, p. 659 ; cap. 14, p. 662, D. Voss. de art. poet. nat. cap. 8, p. 42.

FIN DU CHAPITRE QUATRE-VINGTIEME.

CHAPITRE LXXXI.

SUITE DE LA BIBLIOTHÉQUE.

La Morale.

LA morale, nous dit Euclide, n'étoit autrefois qu'un tissu de maximes. Pythagore & ses premiers disciples, toujours attentifs à remonter aux causes, la lierent à des principes trop élevés au-dessus des esprits vulgaires (1) : elle devint alors une science ; & l'homme fut connu, du moins autant qu'il peut l'être. Il ne le fut plus, lorsque les sophistes étendirent leurs doutes sur les vérités les plus utiles. Socrate, persuadé que nous sommes faits plutôt pour agir que pour penser, s'attacha moins à la théorie qu'à la pratique. Il rejetta les notions abstraites, & sous ce point de vue on peut dire qu'il fit descendre la philosophie sur la terre (2), ses disciples déveloperent sa doctrine, & quelques-uns

(1) Aristot. mag. moral. lib. 1, cap. 1, t. 2, p. 145.
(2) Cicer. tuscul. cap. 4, t. 2, p. 362.

l'altérerent par des idées si sublimes, qu'ils firent remonter la morale dans le ciel. L'école de Pythagore crut devoir renoncer quelquefois à son langage mystérieux, pour nous éclairer sur nos passions & sur nos devoirs. C'est ce que Théagès, Métopus & Archytas exécuterent avec succès (1).

Différens traités sortis de leurs mains se trouvoient placés avant les livres qu'Aristote a composés sur les mœurs. En parlant de l'éducation des Athéniens, j'ai tâché d'exposer la doctrine de ce dernier, qui est parfaitement conforme à celle des premiers. Je vais maintenant rapporter quelques observations qu'Euclide avoit tirées de plusieurs ouvrages rassemblés par ses soins.

Le mot *vertu*, dans son origine, ne signifioit que la force & la vigueur du corps; (2) c'est dans ce sens, qu'Homere a dit, la *vertu* d'un cheval (3), & qu'on dit encore, la *vertu* d'un terrain (4).

Dans la suite, ce mot désigna ce qu'il y a de plus estimable dans un objet. On s'en sert aujourd'hui pour exprimer les

(1) Stob. passim.
(2) Homer. iliad. lib. 15, v. 642.
(3) Id. ibid. lib. 23, v. 374.
(4) Thucyd. lib. 1, cap. 2,

qualités de l'esprit, & plus souvent celles du cœur (1).

L'homme solitaire n'auroit que deux sentimens, le désir & la crainte ; tous ses mouvemens seroient de poursuite ou de fuite (2). Dans la société, ces deux sentimens pouvant s'exercer sur un grand nombre d'objets, se divisent en plusieurs especes : de là l'ambition, la haine, & les autres mouvemens dont son ame est agitée. Or, comme il n'avoit reçu le désir & la crainte que pour sa propre conservation, il faut maintenant que toutes ses affections concourent tant à sa conservation qu'à celle des autres. Lorsque, réglés par la droite raison, elles produisent cet heureux effet, elles deviennent des vertus.

On en distingue quatre principales : la force, la justice, la prudence & la tempérance (3) ; cette distinction que tout le monde connoît, suppose dans ceux qui l'établirent des lumieres profondes. Les deux premieres, plus estimées, parce qu'elles sont d'une utilité plus générale, tendent au maintien de la société ; la force ou le courage pendant la guerre, la justice pendant la paix (4). Les deux autres

(1) Aristot. Eudem. lib. 2, cap. 2, t. 2, p. 202.
(2) Id. de animâ, lib. 3, cap. 10, t. 1, p. 657, D.
(3) Archyt. ap. Stob. serm. 1, p. 14. Plat. de leg. lib. 12, t. 2, p. 964, 1.
(4) Aristot. rhet. lib. 1, cap. 9, t. 2, p. 531, A.

tendent à notre utilité particuliere. Dans un climat où l'imagination est si vive & les passions si ardentes, la prudence devoit être la premiere qualité de l'esprit ; la tempérance, la premiere du cœur.

Lysis demanda si les philosophes se partageoient sur certains points de morale. Quelquefois, répondit Euclide ; en voici des exemples.

On établit pour principe qu'une action pour être vertueuse ou vicieuse, doit être volontaire ; il est question ensuite d'examiner si nous agissons sans contrainte. Des auteurs excusent les crimes de l'amour & de la colere, parce que, suivant eux, ces passions sont plus fortes que nous (1) ; ils pourroient citer en faveur de leur opinion cet étrange jugement prononcé dans uns de nos tribunaux. Un fils, qui avoit frappé son pere, fut traduit en justice, & dit pour sa défense que son pere avoit frappé le sien ; les juges, persuadés que la violence du caractere étoit héréditaire dans cette famille, n'oserent condamner le coupable (2). Mais d'autres philosophes plus éclairés s'élevent contre de pareilles décisions : Aucune passion, disent-ils, ne sauroit nous entraîner malgré nous-mêmes ;

(1) Aristot. Eudem. lib. 2, cap. 8, t. 2, p. 212. D.
(2) Aristot. magn. mor. lib. 2, cap. 6, t. 2, p. 178. A.

toute force qui nous contraint eſt extérieure, & nous eſt étrangere (1).

Eſt-il permis de ſe venger de ſon ennemi ? Sans doute, répondent quelques-uns ; car il eſt conforme à la juſtice de repouſſer l'outrage par l'outrage (2). Cependant une vertu pure trouve plus de grandeur à l'oublier. C'eſt elle qui a dicté ces maximes que vous trouverez dans pluſieurs auteurs : Ne dites pas du mal de vos ennemis (3) ; loin de chercher à leur nuire, tâchez de convertir leur haine en amitié (4). Quelqu'un diſoit à Diogene : Je veux me venger ; apprenez-moi par quels moyens. En devenant plus vertueux, répondit-il (5).

Ce conſeil, Socrate en fit un précepte rigoureux. C'eſt de la hauteur où la ſageſſe humaine peut atteindre, qu'il crioit aux hommes : « Il ne vous eſt jamais permis de » rendre le mal pour le mal (6). »

Certains peuples permettent le ſui-

---

(1) Id. de mor. lib. 3 ; cap. 3, t. 2, p. 30 ; cap. 7, p. 33. Id. magn. moral. lib. 1, cap. 15, t. 2, p. 156.
(2) Id. rhet. lib. 1, cap. 9, t 2, p. 531, E.
(3) Pittac. ap. Diog. Laert. lib. 1, §. 78.
(4) Cleobul. ap. eumd. lib. 1, §. 91. Plut. apophth. Lacon. t 2, p. 218, A. Themiſt. orat. 7, p. 95.
(5) Plut. de aud. poet. t. 2, p. 21, E.
(6) Plat. in Crit. t. 1, p. 49.

cide (1); mais Pythagore & Socrate, dont l'autorité eſt ſupérieure à celle des peuples, ſoutiennent que perſonne n'eſt en droit de quitter le poſte que les dieux lui ont aſſigné dans la vie (2).

Les citoyens des villes commerçantes font valoir leur argent ſur la place, mais dans le plan d'une république fondée ſur la vertu, Platon ordonne de prêter ſans exiger aucun intérêt (3).

De tout temps, on a donné des éloges à la probité, à la pureté des mœurs, à la bienfaiſance; de tout temps, on s'eſt élevé contre l'homicide, l'adultere, le parjure, & toutes les eſpeces de vices. Les écrivains les plus corrompus ſont forcés d'annoncer une ſaine doctrine, & les plus hardis de rejetter les conſéquences qu'on tire de leurs principes. Aucun d'eux n'oſeroit ſoutenir, qu'il vaut mieux commettre une injuſtice que de la ſouffrir (4).

Que nos devoirs ſoient tracés dans nos loix & dans nos auteurs, vous n'en ſerez pas ſurpris; mais vous le ſerez, en étudiant l'eſprit de nos inſtitutions. Les fêtes,

(1) Strab. lib. 10, p. 486. Ælian. var. hiſt. lib. 3, cap. 37, & alii.
(2) Plat. in Phædon. t. 1, p. 62. Cicer. de ſeneɛt. cap. 20, t. 3, p. 318.
(3) Plat. de leg. lib. 5, t. 2, p. 742.
(4) Ariſtot. topic. lib. 8, cap. 9, t. 1, p. 275.

les spectacles & les arts eurent parmi nous ; dans l'origine, un objet moral dont il seroit facile de suivre les traces. Des usages qui paroissent indifférens, présentent quelquefois une leçon touchante. On a soin d'élever les temples des Graces dans des endroits exposés à tous les yeux, parce que la reconnoissance ne peut être trop éclatante (1). Jusques dans le mécanisme de notre langue, les lumieres de l'instinct ou de la raison, ont introduit des vérités précieuses. Parmi ces anciennes formules de politesse que nous plaçons au commencement d'une lettre, & que nous employons en différentes rencontres, il en est une qui mérite de l'attention. Au lieu de dire : *Je vous salue*, je vous dit simplement : *Faites-le bien* (2) ; c'est vous souhaiter le plus grand bonheur. Le même mot * désigne celui qui se distingue par sa valeur ou par sa vertu, parce que le courage est aussi nécessaire à l'une qu'à l'autre. Veut-on donner l'idée d'un homme parfaitement vertueux ? on lui attribue la beauté & la bonté (3), ** c'est-à-

(1) Id. de mor. lib. 5, cap. 8, t. 2, p. 64, D.
(2) Id. magn. moral. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 149.
* *Aristos*, qu'on peut traduire par *excellent.*
(3) Aristot. magn. moral. lib. 2, cap. 9, t. 2, p. 186, A.
** *Kalos cagathos, bel & bon.*

dire, les deux qualités qui attirent le plus l'admiration & la confiance.

Avant que de terminer cet article, je dois vous parler d'un genre qui, depuis quelque temps, exerce nos écrivains; c'est celui des caracteres (1). Voyez, par exemple, avec quelles couleurs Aristote, a peint la grandeur d'ame (2).

Nous appelons magnanime, celui dont l'ame naturellement élevée n'est jamais éblouie par la prospérité, ni abattue par le revers (3).

Parmi tous les biens extérieurs, il ne fait cas que de cette considération qui est acquise & accordée par l'honneur. Les distinctions les plus importantes ne méritent pas ces transports, parce qu'elles lui sont dues; il y renonceroit plutôt que de les recevoir pour des causes légeres ou par des gens qu'il méprise (4).

Comme il ne connoît pas la crainte: sa haine, sans amitié, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, est a découvert; mais ses haine ne sont pas durables: persuadé que

(1) Aristot. Theophr. &c. &c.

(2) Aristot. de mor. lib. 4, cap. 7, t. 2, pag. 49. Id. Eudem. lib. 3, cap. 5, t. 2, p. 223.

(2) Id. de mor. lib. 4, cap. 7, t. 2, p. 50.

(4) Aristot. de mor. lib. 4, cap. 7, t. 2, p. 50. Id.

l'offense ne sauroit l'atteindre, souvent il la néglige, & finit par l'oublier (1).

Il aime à faire des choses qui passent à la postérité ; mais il ne parle jamais de lui, parce qu'il n'aime pas la louange. Il est plus jaloux de rendre des services que d'en recevoir : jusques dans ses moindres actions, on apperçoit l'empreinte de la grandeur ; s'il fait des acquisitions, s'il veut satisfaire des goûts particuliers, la beauté le frappe plus que l'utilité (2).

J'interrompis Euclide : Ajoutez, lui dis-je, que, chargé des intérêts d'un grand état, il développe dans ses entreprises & dans ses traités, toute la noblesse de son ame ; que pour maintenir l'honneur de la nation, loin de recourir à de petits moyens, il n'emploie que la fermeté, la franchise & la supériorité du talent, & vous aurez ébauché le portrait de cet Arsame avec qui j'ai passé en Perse des jours si fortunés, & qui de tous les vrais citoyens de cet empire, fut le seul à ne pas s'affliger de sa disgrace.

Je parlai à Euclide d'un autre portrait qu'on m'avoit montré en Perse, & dont je n'avois retenu que les traits suivans :

---

mag. moral. lib. 1, cap. 26, t. 2, p. 162.

(2) Id. de mor. lib. 4, cap. 8, p. 51.

(2) Id. ibid.

Je consacre à l'épouse d'Arsame l'hommage que la vérité doit à la vertu. Pour parler de son esprit, il faudroit en avoir autant qu'elle ; mais pour parler de son cœur, son esprit ne suffiroit pas, il faudroit avoir son ame.

Phédime discerne d'un coup d'œil, les différens rapports d'un objet ; d'un seul mot, elle sait les exprimer. Elle semble quelquefois se rappeler ce qu'elle n'a jamais appris. D'après quelques idées, elle seroit en état de faire l'histoire des égaremens de l'esprit : d'après plusieurs exemples, elle ne feroit pas celle des égaremens du cœur ; le sien est trop pur & trop simple pour les concevoir....

Elle pourroit sans en rougir contempler la suite des pensées & des sentimens qui l'ont occupée pendant toute sa vie. Son exemple a prouvé que les vertus en se réunissant n'en font plus qu'une ; il a prouvé aussi qu'une telle vertu est le plus sûr moyen d'acquérir l'estime générale, sans exciter l'envie....

Au courage intrépide que donne l'énergie du caractere, elle joint une bonté aussi active qu'inépuisable ; son ame, toujours en vie, semble ne respirer que pour le bonheur des autres....

Elle n'a qu'une ambition, celle de plaire à son époux ; si dans sa jeunesse vous aviez

relevé les agrémens de sa figure, & ses qualités dont je n'ai donné qu'une foible idée, vous l'auriez moins flattée que si vous lui aviez parlé d'Arsame....

FIN DU CHAPITRE QUATRE-VINGT-UNIEME.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXXII.

ET DERNIER.

Nouvelle entreprises de Philippe ; bataille de Chéronée ; portrait d'Alexandre.

LA Grece s'étoit élevée au plus haut point de la gloire ; il falloit qu'elle descendit au terme d'humiliation fixé par cette destinée qui agite sans cesse la balance des empires. Le déclin, annoncé depuis long-temps, fut très-marqué pendant mon séjour en Perse, & très-rapide quelques années après. Je cours au dénouement de cette grande révolution ; j'abrégerai le récit des faits, & me contenterai quelquefois d'extraire le journal de mon voyage.

la forte place de Périnthe. Les assiégés ont fait une résistance digne des plus grands éloges. Ils attendoient du secours de la part du roi de Perse ; ils en ont reçu de la part des Byzantins (1). Philippe, irrité contre ces derniers, a levé le siege de Périnthe, & s'est placé sous les murs de Byzance, qui tout de suite a fait partir des députés pour Athenes. Ils ont obtenu des vaisseaux & des soldats, commandés par Charès (2).

SOUS L'ARCHONTE THÉOPHRASTE.

La 1er. année de la 110e. olympiade.

(Depuis le 19 juillet de l'an 340, jusqu'au 8 juillet de l'an 339 avant J. C.)

La Grece a produit de mon temps plusieurs grands hommes, dont elle peut s'honorer ; trois sur-tout dont elle doit s'énorgueillir : Epaminondas, Timoléon & Phocion. Je ne fis qu'entrevoir les deux premiers, j'ai mieux connu le dernier. Je le voyois souvent dans la petite maison qu'il occupoit au quartier de Mélite (3).

---

(1) Diod. Sic. ibid.
(2) Diod. Sic. lib. 16, p. 468.
(3) Plut. in Phoc. t. 1, p. 750.

ce qui venoit de se passer au théatre. Ils m'écouterent avec indifférence. J'aurois dû m'y attendre. Phocion étoit peu flatté des éloges des Athéniens, & sa femme l'étoit plus des actions de son époux que de la justice qu'on leur rendoit (1).

Il étoit alors dégoûté de l'inconstance du peuple, & encore plus indigné de la bassesse des orateurs publics. Pendant qu'il me parloit de l'avidité des uns, de la vanité des autres, Démosthene entra. Ils s'entretinrent de l'état actuel de la Grece. Démosthene vouloit déclarer la guerre à Philippe, Phocion maintenir la paix.

Ce dernier étoit parsuadé que la perte d'une bataille entraîneroit celle d'Athenes; qu'une victoire prolongeroit une guerre, que les Athéniens trop corrompus n'étoient plus en état de soutenir; que loin d'irriter Philippe & de lui fournir un prétexte d'entrer dans l'Attique, il falloit attendre qu'il s'épuisât en expéditions lointaines, & qu'il continuât d'exposer des jours dont le terme seroit le salut de la république.

Démosthene ne pouvoit renoncer au rôle brillant dont il s'est emparé. Depuis la derniere paix, deux hommes de génies différens, mais d'une obstination égale, se livrent un combat qui fixe les regards

(1) Id. ibid. p. 750; id. de muſ. t. 2, pag. 1113.

de la Grece. On voit d'un côté un souverain jaloux de dominer sur toutes les nations, soumettant les unes par la force de ses armes, agitant les autres par ses émissaires, lui-même criblé de cicatrices, courant sans cesse à de nouveaux dangers, & livrant à la fortune telle partie de son corps qu'elle voudra choisir, pourvu qu'avec le reste, il puisse vivre couvert d'honneur & de gloire (1). D'un autre côté, c'est un simple particulier qui lutte avec effort contre l'indolence des Athéniens, contre l'aveuglement de leurs alliés, contre la jalousie de leurs orateurs; opposant la vigilance à la ruse, l'éloquence aux armées; faisant retentir la Grece de ses cris, & l'avertissant de veiller sur les démarches du Prince (2); envoyant de tous côtés des ambassadeurs, des troupes, des flottes pour s'opposer à ses entreprises, & parvenu au point de se faire redouter du plus redoutable des vainqueurs (3).

Mais l'ambition de Démosthene, qui n'échappoit pas à Phocion, se cachoit adroitement sous les motifs qui devoient engager les Athéniens à prendre les armes,

(1) Demosth. de cor. p. 483, C.

(2) Id. ibid. p. 480.

(3) Lucian. in Demosth. encom. cap. 37, tom. 3, pag. 518.

motifs que j'ai développés plus d'une fois. Ces deux orateurs les agiterent de nouveau dans la conférence où je fus admis. Ils parlerent l'un & l'autre avec véhémence, Démosthene toujours avec respect, Phocion quelquefois avec amertume. Comme ils ne purent s'accorder, le premier dit en s'en allant : *Les Athéniens vous feront mourir dans un moment de délire* : *Et vous*, répliqua le second, *dans un retour de bon sens* (1).

Le 16 d'Anthestérion. * On a nommé aujourd'hui quatre députés pour l'assemblée des Amphictyons, qui doit se tenir au printemps prochain à Delphes (2).

Le . . . ** Il s'est tenu ici une assemblée générale. Les Athéniens allarmés du siege de Byzance, venoient de recevoir une lettre de Philippe qui les accusoit d'avoir enfreint plusieurs articles du traité de paix & d'alliance qu'ils signerent il y a 7 ans (3). Démosthene a pris la parole ; & d'après son conseil, vainement combattu par Phocion, le peuple a ordonné de briser la colonne où se trouve inscrit ce traité,

(1) Plut. in Phoc. t. 1, p. 745, E.
* 26 février 339 av. J. C.
(2) Æschin. in Cref. p. 446. Demosth. de cor. p. 498.
** Vers le même temps.
(3) Litter. Phil. in oper. Demosth. p. 114. Dionys. Halic. epid. ad Amm. t. 6, p. 740.

d'équipper des vaisseaux, & de se préparer à la guerre (1).

On avoit appris, quelques jours auparavant, que ceux de Byzance aimoient mieux se passer du secours des Athéniens que de recevoir dans leurs murs des troupes commandées par un général aussi détesté que Charès (2). Le peuple a nommé Phocion pour le remplacer.

Le 30 d'Elaphébolion. * Dans la derniere assemblée des Amphictyons, un citoyen d'Amphissa, capitale des Locriens Ozoles, située à 60 stades de Delphes, vomissoit des injures atroces contre les Athéniens, & proposoit de les condamner à une amende de 50 talens **, pour avoir autrefois suspendu au temple, des boucliers dorés, monumens de leurs victoires contre les Medes & les Thébains (3). Eschine voulant détourner cette accusation, fit voir que les habitans d'Amphissa, s'étant emparés du port de Cirrha & de la contrée voisine, pays originairement consacré au temple, avoient encouru la peine portée

(1) Demosth. orat. ad Phil. epist. p. 117. Philoch. ap. Dionys. Halyc. t. 6, p. 741.
(2) Plut. in Phoc. t. 1, p. 747.
* 10 avril 339 av. J. C.
** 270000 livres.
(3) Æschin. in Ctes. p. 446. Pausan. lib. 10, cap. 19, p. 843.

contre

contre les sacriléges. Le lendemain les députés de la ligue, suivis d'un grand nombre de Delphiens, descendirent dans la plaine, brûlerent les maisons, & comblerent en partie le port. Ceux d'Amphissa, étant accourus en armes, poursuivirent les agresseurs jusqu'aux portes de Delphes.

Les Amphictyons indignés, méditent une vengeance éclatante. Elle sera prononcée dans la diete des Thermopyles, qui s'assemble pour l'ordinaire en automne; mais on la tiendra plutôt cette année (1).

On ne s'attendoit point à cette guerre. On soupçonne Philippe de l'avoir suscitée; quelques-uns accusent Eschine d'avoir agi de concert avec ce prince (2).

Le..... * Phocion campoit sous les murs de Byzance. Sur la réputation de sa vertu, les magistrats de la ville introduisirent ses troupes dans la place. Leur discipline & leur valeur rassurerent les habitans, & contraignirent Philippe à lever le siege. Pour couvrir la honte de sa retraite, il dit que sa gloire le forçoit à venger une offense qu'il venoit de recevoir d'une tribu de Scythes. Mais avant de partir, il eut soin de renouveller la paix avec les Athé-

(1) Æschin. in Ctes. p. 447.
(2) Demosth. de cor. p. 497, E.
* Vers le mois de mai ou de juin 339.

niens (1), qui tout de suite oublierent les décrets & les préparatifs qu'ils avoient faits contre lui.

Le . . . * On a lu dans l'assemblée générale deux décrets, l'un des Byzantins, l'autre de quelques villes de l'Hellespont. Celui des premiers porte, qu'en reconnoissance des secours que ceux de Byzance & de Périnthe ont reçus des Athéniens, ils leur accordent le droit de cité dans leurs villes, la permission d'y contracter des alliances & d'y acquérir des terres ou des maisons, avec la préséance aux spectacles, & plusieurs autres priviléges. On doit ériger au Bosphore, trois statues de 16 coudées ** chacune, représentant le peuple d'Athenes couronné par ceux de Byzance & de Périnthe (2). Il est dit dans le second décret, que quatre villes de la Chersonese de Thrace, protégées contre Philippe par la générosité des Athéniens, ont résolu de leur offrir une couronne du prix de 60 talens ***, & d'élever deux autels l'un à la reconnoissance, & l'autre au peuple d'Athenes (3).

---

(1) Diod. Sic. lib. 16, p. 468.

* Vers le même temps.

** 22 de nos pieds & 8 pouces.

(2) Demosth. de cor. p. 487.

*** 324000 livres. Cette somme est si forte, que l'on soupçonne le texte altéré en cet endroit.

(3) Id. ibid. p. 488.

SOUS L'ARCHONTE LYSIMACHIDE.

La 2e. année de la 110e. Olympiade.

(Depuis le 8 Juillet de l'an 339, jusqu'au 28 Juillet de l'an 338 avant J. C.)

Le. . . . * Dans la diete tenue aux Thermopyles, les Amphictyons ont ordonné de marcher contre ceux d'Amphissa, & ont nommé Cottyphe général de la Ligue. Les Athéniens & les Thébains, qui désaprouvent cette guerre, n'avoient point envoyé des députés à l'assemblée. Philippe est encore en Scythie, & n'en reviendra pas si-tôt (1); mais on présume que du fond de ces régions éloignées, il a dirigé les opérations de la diete.

** Les malheureux habitans d'Amphissa, vaincus dans un premier combat, s'étoient soumis à des conditions humiliantes, loin de les remplir, ils avoient, dans une seconde bataille, repoussé l'armée de la ligue, & blessé même le général. C'étoit peu de temps avant la derniere assemblée

* Vers le mois d'Août de l'an 339.
(1) Æschin. in Ctes. p. 448.
** Au printemps de l'an 338.

des Amphictyons : elle s'eſt tenue à Delphes. Des Theſſaliens vendus à Philippe, ont fait ſi bien par leurs manœuvres (1), qu'elle lui a confié le ſoin de venger les outrages faits au temple de Delphes (2). Il dut à la premiere guerre ſacrée, d'être admis au rang des Amphictyons ; celle-ci le placera pour jamais à la tête d'une confédération à laquelle on ne pourra réſiſter ſans ſe rendre coupable d'impiété. Les Thébains ne peuvent plus lui diſputer l'entrée des Thermopyles. Ils commencent néanmoins à pénétrer ſes vues ; & comme il ſe défie de leurs intentions, il a ordonné aux peuples du Péloponeſe, qui font partie du corps Amphictyonique, de ſe réunir au mois de Boédromyon *, avec leurs armes & des proviſions pour 40 jours (3).

Le mécontentement eſt général dans la Grece. Sparte garde un profond ſilence ; Athenes eſt incertaine & tremblante, elle voudroit & n'oſe ſe joindre aux prétendus ſacriléges. Dans une de ſes aſſemblées, on propoſoit de conſulter la Pythie : *Elle Philippiſe*, s'eſt écrié Démoſthene (4) ; & la propoſition n'a pas paſſé.

---

(1) Demoſth. de cor. p. 498.
(2) Id. ibid. p. 499.
* Ce mois commença le 26 août de l'an 338.
(3) Id. ibid.
(4) Æſchin. in Cteſ. 449. Plut. in Demoſth. t. 1, p. 854.

Dans une autre, on a rapporté que la prêtresse interrogée avoit répondu que tous les Athéniens étoient d'un même avis, à l'exception d'un seul. Les partisans de Philippe avoient suggéré cet oracle, pour rendre Démosthene odieux au peuple; celui-ci le retournoit contre Eschine. Pour terminer ces débats puérils, Phocion a dit : *Cet homme que vous cherchez, c'est moi, qui n'approuve rien de ce que vous faites* (1).

Le 25 d'Elaphébolion *. Le danger devient tous les jours plus pressant; les alarmes croissent à proportion. Ces Athéniens qui, l'année derniere, résolurent de rompre le traité de paix qu'ils avoient avec Philippe, lui envoient des ambassadeurs (2); pour l'engager à maintenir ce traité du moins jusqu'au mois de Thargélion **.

Le premier de Munychion ***. On avoit envoyé de nouveaux ambassadeurs au roi pour le même objet (3). Ils ont rapporté sa réponse. Il n'ignore point, dit-il, dans sa lettre, que les Athéniens s'efforcent à détacher de lui, les Thessaliens, les Béotiens & les Thébains. Il veut bien cepen-

(1) Plut. in Phoc. t. 1, p. 745.
* 27 mars 338 avant J. C.
(2) Demosth. de cor. p. 500.
** Ce mois commença le 30 avril de l'an 338.
*** 31 mars.
(3) Id. ibid.

dant souscrire à leur demande, & signer une treve, mais à condition qu'ils n'écouteront plus les funestes conseils de leurs orateurs (1).

Le 15 de Scirophorion. * Philippe avoit passé les Thermopyles, & pénétré dans la Phocide. Les peuples voisins étoient saisis de frayeur; cependant comme il protestoit qu'il n'en vouloit qu'aux Locriens, on commençoit à se rassurer. Tout-à-coup il est tombé sur Elatée (2); c'est une de ces villes qu'il eut soin d'épargner en terminant la guerre des Phocéens. Il compte s'y établir, s'y fortifier; peut-être même a-t-il continué sa route: si les Thébains, ses alliés, ne l'arrêtent pas, nous le verrons dans deux jours sous les murs d'Athenes (3).

La nouvelle de la prise d'Elatée est arrivée aujourd'hui. Les Prytanes ** étoient à souper, ils se levent aussitôt; il s'agit de convoquer l'assemblée pour demain. Les uns mandent les généraux & le trompette; les autres courent à la place publique, en délogent les marchands & brûlent les

(1) Demosth. de cor. p. 501.
* 12 Juin 338 av. J. C.
(2) Id. ibid. p. 498.
(3) Diod. Sic. lib. 16, p. 474.
** C'étoient cinquante Sénateurs qui logoient au Prytanée pour veiller sur les affaires importantes de l'état, & convoquer au besoin l'assemblée générale.

boutiques (1). La ville est pleine de tumulte : un mortel effroi glace tous les esprits.

Le 16 de Scirophorion. * Pendant la nuit, les généraux ont couru de tous côtés, & la trompette a retenti dans toutes les rues (2). Au point du jour, les Sénateurs se sont assemblés, sans rien conclure ; le peuple les attendoit avec impatience dans la place. Les Prytanes ont annoncé la nouvelle ; le courrier l'a confirmée ; les généraux, les orateurs étoient présens. Le héraut s'est avancé & a demandé si quelqu'un vouloit monter à la tribune : il s'est fait un silence effrayant. Le héraut a répété plusieurs fois les mêmes paroles. Le silence continuoit, & les regards se tournoient avec inquiétude sur Démosthene ; il s'est levé : « Si Philippe, a-t-il dit, étoit d'intel-
» ligence avec les Thébains, il seroit déjà
» sur les frontieres de l'Attique ; il ne s'est
» emparé d'une place si voisine de leurs
» états, que pour réunir en sa faveur les
» deux factions qui les divisent, en inspi-
» rant de la confiance à ses partisans, &
» de la crainte à ses ennemis. Pour pré-
» venir cette réunion. Athenes doit oublier
» aujourd'hui tous les sujets de haine

(1) Demosth. de cor. p. 501, Diod. Sic. lib. 16, p. 474.
* 13 Juin 338 av. J. C.
(2) Diod. Sic. ibid.

» qu'elle a depuis long-temps contre Thebes
» sa rivale ; lui montrer le péril qui la
» menace ; lui montrer une armée prête
» à marcher à son secours ; s'unir, s'il est
» possible, avec elle par une alliance &
» des sermens qui garantissent le salut des
» deux républiques, & celui de la Grece
» entiere. »

Ensuite il a proposé un décret, dont voici les principaux articles. « Après avoir » imploré l'assistance des dieux protecteurs » de l'Attique, on équipera 200 vaisseaux; » les généraux conduiront les troupes à » Eleusis ; des députés iront dans toutes » les villes de la Grece ; ils se rendront » à l'instant même chez les Thébains, » pour les exhorter à défendre leur liberté, » leur offrir des armes, des troupes, de » l'argent, & leur représenter que si » Athenes a cru jusqu'ici qu'il étoit de sa » gloire de leur disputer la prééminence, » elle pense maintenant qu'il seroit honteux » pour elle, pour les Thébains, pour tous » les Grecs, de subir le joug d'une puis» sance étrangere. »

Ce décret a passé sans la moindre opposition ; on a nommé 5 députés, parmi lesquels sont Démosthene & l'orateur Hypéride : ils vont partir incessamment (1).

(1) Demosth. de cor. p. 505.

Le. . . . Nos députés trouverent à Thebes les députés des alliés de cette ville. Ces derniers, après avoir comblé Philippe d'éloges & les Athéniens de reproches, représenterent aux Thébains, qu'en reconnoissance des obligations qu'ils avoient à ce prince, ils devoient lui ouvrir un passage dans leurs états (1), & même tomber avec lui sur l'Attique. On leur faisoit envisager cette alternative, ou que les dépouilles des Athéniens seroient transportées à Thebes, ou que celles des Thébains deviendroient le partage des Macédoniens (2). Ces raisons, ces menaces furent exposées avec beaucoup de force, par un des plus célébres orateurs de ce siecle, Python de Byzance, qui parloit au nom de Philippe; (3) mais Démosthene répondit avec tant de supériorité, que les Thébains n'hésiterent pas à recevoir dans leurs murs l'armée des Athéniens, commandée par Charès & par Stratoclès (4). * Le projet d'unir les Athéniens avec les Thébains est

(1) Aristot. rhet. lib. 1, cap. 23, t. 2, p. 575.
(2) Demost. de cor. p. 509.
(3) Diod Sic. lib. 16, p. 475.
(4) Diod. Sic. lib 16, p. 475.
* Diodore l'appelle Lysiclès; mais Eschine (de fals. leg. p. 451.) & Polyæn. (strategem. lib. 4, cap. 2, §. 2,) le nomment Stratoclès. Le témoignage d'Eschine doit faire préférer cette leçon.

regardé comme un trait de génie ; le succès, comme le triomphe de l'éloqûence.

Le.... En attendant des circonstances plus favorables, Philippe prit le parti d'exécuter le décret des Amphictyons ; & d'attaquer la ville d'Amphissa ; mais pour en approcher, il falloit forcer un défilé que défendoient Charès & Proxene, le premier avec un détachement de Thébains & d'Athéniens, le second avec un corps d'auxiliaires que les Amphissiens venoient de prendre à leur solde (1). Après quelques vaines tentatives, Philippe fit tomber entre leurs mains une lettre, dans laquelle il marquoit à Parménion que les troubles tout-à-coup élevés dans la Thrace, exigeoient sa présence ; & l'obligeoient de renvoyer à un autre temps le siege d'Amphissa. Ce stratagême lui réussit. Charès & Proxene abandonnerent le défilé ; le roi s'en saisit aussitôt, battit les Amphissiens, & s'empara de leur ville (2).

(1) Æschin. in Ctes. p. 451. Demosth. de cor. p. 509.
(2) Polyæn. strateg. lib. 4, cap. 2, § 8.

SOUS L'ARCHONTE CHARONDAS.

La 3e année de la 110e olympiade.

(Depuis le 28 juin de l'an 338, jusqu'au 17 juillet de l'an 337 avant J. C.).

Le..... * Il paroît que Philippe veut terminer la guerre ; il doit nous envoyer des ambaſſadeurs. Les chefs des Thébains ont entamé des négociations avec lui, & ſont même près de conclure. Ils nous ont communiqué ſes propoſitions, & nous exhortent à les accepter (1). Beaucoup de gens ici opinent à ſuivre leur conſeil ; mais Démoſthene, qui croit avoir humilié Philippe, voudroit l'abattre & l'écraſer.

Dans l'aſſemblée d'aujourd'hui, il s'eſt ouvertement déclaré pour la continuation de la guerre, Phocion pour l'avis contraire. *Quand conſeillerez-vous donc la guerre*, lui a demandé l'orateur Hypéride ? Il a répondu : *Quand je verrai les jeunes gens obſerver la diſcipline, les riches contribuer, les orateurs ne pas épuiſer le tréſor* (2). Un avocat du nombre de ceux qui paſſent leur vie à porter des accuſations aux

* Dans les premiers jours de juillet de l'an 388.

(1) Æſchin. in Cteſ. p. 451.

(2) Plut. in Phoc. t. 1, p. 752.

tribunaux de justice, s'est écrié : *Et, quoi, Phocion, maintenant que les Athéniens ont les armes à la main, vous osez leur proposer de les quitter. Oui, je l'ose*, a-t-il repris, *sachant très-bien que j'aurois de de l'autorité sur vous pendant la guerre, & vous sur moi pendant la paix* (1). L'orateur Polyeucte prit ensuite la parole ; comme il est extrêmement gros, & que la chaleur étoit excessive, il suoit à grosses gouttes, & ne pouvoit continuer son discours sans demander à tout moment un verre d'eau. *Athéniens*, a dit Phocion, *vous avez raison d'écouter de pareil orateur ; car cet homme, qui ne peut dire quatre mots en votre présence sans étouffer, fera sans doute des merveilles, lorsque chargé de la cuirasse & du bouclier, il sera près de l'ennemi* (2). Comme Démosthene insistoit sur l'avantage de transporter le théâtre de la guerre dans la Béotie, loin de l'Attique : *N'examinons pas*, a répondu Phocion, *où nous donnerons la bataille, mais où nous la gagnerons* (3). L'avis de Démosthene a prévalu : au sortir de l'assemblée, il est parti pour la Béotie.

Le.... * Démosthene a forcé les Thébains & les Béotiens à rompre toute né-

(1) Id. ibid. p. 748.
(2) Id. ibid. p. 746.
(3) Plut. in Phoc. t. 1, p. 748.
* Vers le même temps.

gociation avec Philippe. Plus d'espérance de paix (1).

Le . . . Philippe s'est avancé à la tête de 30,000 hommes de pied, de 2,000 chevaux au moins (2), jusqu'à Chéronée en Béotie : il n'est plus qu'à 700 stades d'Athenes (3). *

Démosthene est par-tout, il fait tout, il imprime un mouvement rapide aux dietes des Béotiens, aux conseils des généraux (4), jamais l'éloquence n'opéra de si grandes choses : elle a excité dans toutes les ames l'ardeur de l'enthousiasme, & la soif des combats (5) ; à sa voix impérieuse, on voit s'avancer vers la Béotie les bataillons nombreux de Achéens, des Corinthiens, des Leucadiens & de plusieurs autres peuples(6). La Grece étonnée s'est levée, pour ainsi dire, en pieds, les yeux fixés sur la Béotie, dans l'attente cruelle de l'événement qui va décider de son sort (7). Athenes passe à chaque instant par toutes les convulsions de l'espérance & de la terreur. Phocion

(1) Æschin. in Ctes. p. 451.
(2) Diod. Sic. lib. 16, p. 475.
(3) Demosth. de cor. p. 511.
* 700 stades font 26 de nos lieues & 1150 toises.
(4) Æschin. ibid. p. 452. Plut. in Demosth. tom. 1, pag. 854.
(5) Theop. ap. Plut. ibid.
(6) Demosth. de cor. pag. 512. Lucian. in Demosth. encom. cap. 39, t. 3, p. 519.
(7) Plut. in Demosth. t. 1, p. 854.

est tranquille. Hélas ! je ne saurois l'être ; Philotas est à l'armée. On dit qu'elle est plus forte que celle de Philippe (1).

BATAILLE DE CHÉRONÉE.

La bataille est perdue. Philotas est mort ; je n'ai plus d'amis ; il n'y a plus de Grece. Je retourne en Scythie.

Mon journal finit ici, je n'eus pas la force de le continuer ; mon dessein étoit de partir à l'instant ; mais je ne pus résister aux prieres de la sœur de Philotas & d'Apollodore son époux ; je passai encore un an avec eux, & nous pleurâmes ensemble.

Je vais maintenant me rappeler quelques circonstances de la bataille. Elle se donna le 7 du mois Métageitnion (3). *

Jamais les Athéniens & les Thébains ne montrerent plus de courage. Les premiers avoient même enfoncé la phalange Macédonienne ; mais leurs généraux ne surent pas profiter de cet avantage. Philippe qui s'en apperçut, dit froidement que les Athéniens ne savoient pas vaincre ; & il rétablit l'ordre dans son armée (3). Il commandoit

(1) Justin. lib. 9, cap. 3.
(2) Plut. in Camill. t. 1, p. 138. Corsin. de nat. deo. Plat. in symb. litter. vol. 6, p. 95.
* Le 3 août de l'an 338 av. J. C.
(3) Polyæn. strateg. lib. 4, cap. 2.

l'aîle droite ; Alexandre son fils, l'aîle gauche. L'un & l'autre montrerent la plus grande valeur. Démosthene fut des premiers à prendre la fuite (1). Du côté des Athéniens plus de mille hommes périrent d'une mort glorieuse ; plus de deux mille furent prisonniers. La perte des Thébains fut à-peu-près égale (2).

Le roi laissa d'abord éclater une joie indécente. Après un repas où ses amis, à son exemple, se livrerent aux plus grands excès (3), il alla sur le champ de bataille, n'eut pas de honte d'insulter ces braves guerriers qu'il voyoit étendus à ses pieds, & se mit à déclamer, en battant la mesure, le décret que Démosthene avoit dressé pour susciter contre lui les peuples de la Grece (4). L'orateur Démade, quoique chargé de fers, lui dit : *Philippe, vous jouez le rôle de Thersite, & vous pourriez jouer celui d'Agamemnon* (5). Ces mots le firent rentrer en lui-même. Il jetta la couronne de fleurs qui ceignoit sa tête, remit Démade en liberté, & rendit justice à la valeur des vaincus (6).

---

(1) Plut. in Demosth. t. 1, p. 855.
(2) Diod. Sic. lib. 16, p. 476.
(3) Id. ibid.
(4) Plut. ibid.
(5) Diod. Sic. lib. 16, p. 477.
(6) Plut. in Pelopid. t. 1, p. 287.

La ville de Thebes qui avoit oublié ses bienfaits, fut traitée avec plus de rigueur. Il laissa une garnison dans la citadelle; quelques-uns des principaux habitans furent bannis, d'autres mis à mort (1). Cet exemple de sévérité qu'il crut nécessaire éteignit sa vengeance, & le vainqueur n'exerça plus que des actes de modération. On lui conseilloit de s'assurer des plus fortes places de la Grece; il dit qu'il aimoit mieux une longue réputation de clémence, que l'éclat passager de la domination (2). On vouloit du moins qu'il sévit contre ces Athéniens qui lui avoient causé de si vives alarmes; il répondit : *Aux dieux ne plaise que je détruise le théatre de la gloire, moi qui ne travaille que pour elle* (3). Il leur permit de retirer leurs morts, & leur rendit leurs prisonniers, qui, enhardis par ses bontés, se conduisirent avec l'indiscrétion & la légéreté qu'on reproche à leur nation. Ils demanderent hautement leurs bagages, & se plaignirent des officiers Macédoniens. Philippe eut la complaisance de se prêter à leurs vœux, & ne put s'empêcher de dire en riant : *Ne semble-t-il pas que nous les ayions vaincus au jeu des osselets* (4)?

(1) Justin. lib. 9, cap. 4.
(2) Plut. apophth. t. 2, p. 177.
(3) Plut. apophth. t. 2, p. 178.
(4) Id. ibid. p. 177.

Quelque

Quelque temps après, & pendant que les Athéniens se préparoient à soutenir un siege (1), Alexandre fils de Philippe, vint, accompagné d'Antipater, leur offrir un traité de paix & d'alliance (2).

Je vis alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration & de deuil. Il avoit 18 ans, & s'étoit déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avoit enfoncé & mis en fuite l'aîle droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutoit un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau & vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, le cheveux blonds & bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine & dégagée, le corps bien proportionné & fortifié par un exercice continuel (3). On dit qu'il est très-léger à la course, & très-recherché dans sa parure (4). Il entra dans Athenes sur un cheval superbe qu'on nommoit Bucéphale,

(1) Lycurg. in Leocr. p. 153. Demosth. de cor. p. 514.
(2) Justin. lib. 9, cap. 4.
(3) Arrian. de exped. Alexandr. lib. 7, p. 309. Plut. in Alexand. t. 1, p. 666 & 678. Id. apophth. t. 2, p. 179. Quint. Curt lib. 6, cap. 5, §. 29. Solin. cap. 9. Ælian. var. hist. lib. 12, cap. 14, Antholog. lib. 4, p. 314.
(4) Ap. Aristot. rhet. ad Alex. cap. 1, t. 2, p. 608.

que personne n'avoit pu dompter jusqu'à lui (1), & qui avoit coûté 13 talens. *

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étois plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai dans la suite un Athénien qui avoit long-temps séjourné en Macédoine ; il me dit :

Ce prince joint à beaucoup d'esprit & de talens, un désir insatiable de s'instruire (2), & du goût pour les arts qu'il protege sans s'y connoître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur & de la fidélité dans le commerce de l'amitié (3), une grande élévation dans les sentimens & dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, & Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, regne une passion funeste pour lui, & peut-être pour le genre humain, c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour & nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles & ses moindres actions, qu'en l'approchant on est pénétré de respect & de crainte (4). Il voudroit être l'unique souverain de

(1) Plut. in Alex. p. 667. Aul. Gell. lib. 5, cap. 2.
* 70200 livres.
(2) Isocr. epist. ad Alex. t. 1, p. 466.
(3) Plut. in Alex. t. 1, p. 677.
(4) Ælian. var. hist. lib. 12, cap. 14.

l'univers (1), & le ſeul dépoſitaire des connoiſſances humaines (2). L'ambition & toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, ſe retrouvent dans ſon fils, avec cette différence que chez l'un elles ſont mêlées avec des qualités qui les tempérent, & que chez l'autre la fermeté dégénere en obſtination, l'amour de la gloire en frénéſie, le courage en fureur. Car toutes ſes volontés ont l'inflexibilité du deſtin, & ſe ſoulevent contre les obſtacles (3), de même qu'un torrent s'élance en mugiſſant au-deſſus d'un rocher qui s'oppoſe à ſon cours.

Philippe emploie différens moyens pour arriver à ſes fins; Alexandre ne connoît que ſon épée. Philippe ne rougit pas de diſputer aux jeux olympiques la victoire à de ſimples particuliers; Alexandre ne voudroit y trouver pour adverſaires que des rois (4). Il ſemble qu'un ſentiment ſecret avertit ſans ceſſe le premier qu'il n'eſt parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux, & le ſecond qu'il eſt né dans le ſein de la grandeur. *

(1) Plut. ibid. p. 680.
(2) Id. ibid. p. 668. ap. Ariſtot. rhetor. ad. Alex. cap. 1, t. 2, p. 609.
(3) Plut. in Alex. t. 1, p. 680.
(4) Id. ibid. p. 666. Id. apophth. t. 2, p. 179.
* Voyez la comparaiſon de Philippe & d'Alexandre;

Jaloux de son pere, il voudra le surpasser; émule d'Achille (1), il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, & Homere le plus grand des poëtes (2), parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modele qu'il a choisi. C'est la même violence dans le caractere, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'ame. Il disoit un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, & un Panégyriste tel qu'Homere (3).

La négociation d'Alexandre ne traîna pas en longueur. Les Athéniens accepterent la paix. Les conditions en furent très-douces. Philippe leur rendit même l'île de Samos (4), qu'il avoit prise quelque temps auparavant. Il exigea seulement que leurs députés se rendissent à la diete qu'il alloit convoquer à Corinthe, pour l'intérêt général de la Grece (5).

---

dans l'excellente histoire que M. Olivier de Marseille publia du premier de ces princes en 1740, t. 2, p. 425.

(1) Id. in Alex. p. 667.

(2) Plut. de fortit. Alex. orat. 1, t. 2, pag. 327, 331; &c. Dion Chrysost. de regn. orat. p. 19.

(3) Plut. in Alex. t. 1, p. 672, Cicer. pro Arch. cap. 10, t. 5, p. 315.

(4) Plut ibid. p. 681.

(5) Id. in Phoc. t. 1, p. 748.

SOUS L'ARCHONTE PHRYNICHUS.

La 4e. année de la 110e. olympiade.

(*Depuis le 17 juillet de l'an 337 , jusqu'au 7 juillet de l'an 336 avant J. C.*)

Les Lacédémoniens refuserent de paroître à la diete de Corinthe. Philippe s'en plaignit avec hauteur , & reçut pour toute réponse ces mots ! *Si tu te crois plus grand après ta victoire , mesure ton ombre , elle n'a pas augmenté d'une ligne* (1). Philippe irrité répliqua : *Si j'entre dans la Laconie, je vous en chasserai tous.* Il lui répondirent : *Si* (2).

Un objet plus important l'empêcha d'effectuer ses menaces. Les députés de presque toute la Grece étant assemblés , ce prince leur proposa d'abord d'éteindre toutes les dissentions qui avoient jusqu'alors divisé les Grecs , & d'établir un conseil permanent chargé de veiller au maintien de la paix universelle. Ensuite il leur représenta qu'il étoit temps de venger la Grece des outrages qu'elle avoit éprouvés autrefois de la part des Perses , & de porter la guerre

(1) Plut. apophth. Lacon. t. 2 , p. 218.
(2) Id. de garrul. t. 2 , p. 511.

dans les états du grand roi (1). Ces deux propositions furent reçues avec applaudissement, & Philippe fut élu tout d'une voix généralissime de l'armée des Grecs, avec les pouvoirs les plus amples ; en même temps on régla le contigent des troupes que chaque ville pourroit fournir. Elles se montoient à 200,000 hommes de pied, & 15,000 de cavalerie, sans y comprendre les soldats de la Macédoine, & ceux des nations barbares soumises à ses loix (2). Après ces résolutions, il retourna dans ses états pour se préparer à cette glorieuse expédition.

Ce fut alors qu'expira la liberté de la Grece (3) ; ce pays si fécond en grands hommes, sera pour long-temps asservi aux rois de Macédoine. Ce fut alors aussi que je m'arrachai d'Athenes, malgré les nouveaux efforts qu'on fit pour me retenir. Je revins en Scythie, dépouillé des préjugés qui m'en avoient rendu le séjour odieux. Accueilli d'une nation établie sur les bords du Borysthene, je cultive un petit bien qui avoit appartenu au sage Anacharsis, un de mes aïeux. J'y goûte le calme de la solitude, j'ajouterois toutes les douceurs de l'amitié, si le cœur pouvoit réparer ses

(1) Diod. Sic. lib. 16, p. 478.
(2) Justin. lib. 9, cap. 5, Oros. lib. 3, cap. 14.
(3) Oros. lib. 3, cap. 13.

pertes. Dans ma jeunesse, je cherchai le bonheur chez les nations éclairées ; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connoît que les biens de la nature.

FIN DU LXXXIIe. ET DERNIER CHAPITRE.



NOTES.

CHAPITRE LXXII, PAG. 21.

Sur le temple d'Ephefe, & fur la ftatue de la Déeffe.

L'AN 356 avant Jefus-Chrift, le temple d'Ephefe fut brûlé par Héroftrate (1). Quelques années après, les Ephéfiens le rétablirent. Il paroît que la flamme ne détruifit que le toît & les parties qui ne pouvoient fe dérober à fon activité. On peut voir à cet égard un excellent mémoire de M. le marquis de Poléni, inféré parmi ceux de l'académie de Cortone (2). Si l'on s'en rapporte à fon opinion, il faudra dire que, foit avant, foit après Héroftrate, le temple avoit les mêmes dimenfions, & que fa longueur, fuivant Pline (3), étoit de 425 pieds (401 de nos pieds, 5 p. 8 lignes;) fa largeur de 220 pieds

(1) Plut. in Alex. t. 1, p. 665.
(2) T. 1, part. 2da. n°. 13, 14, p. 21, &c.
(3) Plin. lib. 36, cap. 14, t. 2, p. 740.

(207 pieds,

(207 pieds, 9 p. 4 lignes); sa hauteur de 60 pieds (56 pieds, 8 p.) Je suppose qu'il est question de pieds Grecs dans le passage de Pline.

Les Ephésiens avoient commencé à restaurer le temple, lorsqu'Alexandre leur proposa de se charger tout seul de la dépense, à condition qu'ils lui en feroient honneur dans une inscription. Il essuya un refus dont ils obtinrent facilement le pardon. » Il ne convient pas à » un dieu, lui dit le député des Ephésiens, » de décorer le temple d'une autre divinité (1). »

Je me suis contenté d'indiquer en général les ornemens de la statue, parce qu'ils varient sur les monumens qui nous restent, & qui sont postérieurs à l'époque du voyage d'Anacharsis : il est même possible que ces monumens ne se rapportent pas tous à la Diane d'Ephese. Quoi qu'il en soit, dans quelques-uns, la partie supérieure du corps, ou de la gaîne qui en tient lieu, est couverte de mamelles ; viennent ensuite plusieurs compartimens séparés l'un de l'autre par un listel, qui regne tout autour, & sur lequel on avoit placé de petites figures représentant des Victoires, des abeilles, des bœufs, des cerfs, & d'autres animaux à mi-corps. Quelquefois des lions en ronde bosse sont attachés aux bras (2). Je pense que sur la statue ces symboles étoient en or. Xénophon, qui avoit consacré dans son petit temple de Scillonte une statue de Diane

(1) Strab. lib. 14, p. 641.
(2) Menetr. symbol. Dian. Ephes. stat.

femblable à celle d'Ephefe, dit que cette derniere étoit d'or, & que la fienne n'étoit que de cyprès (1). Comme il paroît par d'autres auteurs que la ftatue de la Diane d'Ephefe étoit de bois, il eft à préfumer que Xénophon n'a parlé que des ornemens dont elle étoit couverte.

Je hafarde ici l'explication d'un petit monument en or, qui fut découvert dans le territoire de l'ancienne Lacédémone, & que M. le comte de Caylus a fait graver dans le fecond volume de fon Recueil d'antiquités (2). L'or en eft de bas titre & allié d'argent ; le travail groffier & d'une haute antiquité, il repréfente un bœuf, ou plutôt un cerf accroupi ; les trous dont il eft percé montrent clairement qu'on l'avoit attaché à un corps plus confidérable ; & fi l'on veut le rapprocher des différentes figures de la Diane d'Ephefe, on tardera d'autant moins à fe convaincre qu'il appartenoit à quelque ftatue, qu'il ne pefe qu'une once, un gros, foixante grains, & que fa plus grande longueur n'eft que de deux pouces, deux lignes, & fa plus grande élévation jufqu'à l'extrêmité des cornes, de trois pouces une ligne. Peut-être fut il tranfporté autrefois à Lacédémone ; peut-être y décoroit-il une des ftatues de Diane, ou même celle de l'Apollon d'Amyclæ, à laquelle on avoit employé la quantité de l'or que Crœfus avoit envoyé aux Lacédémoniens (3).

[1] Xenoph. de exped. Cyr. lib. 5, p. 350, E.
[2] Recueil. d'antiq. t. 2., p. 42. pl. XI.
[3] Paufan. lib. 3, cap. 10, p. 231.

Je crois que plus les figures de la Diane d'Ephese sont chargées d'ornemens, moins elles sont anciennes. Sa statue ne présenta d'abord qu'une tête, des bras, des pieds, & un corps en forme de gaîne. On y appliqua ensuite les symboles des autres divinités, & sur-tout ceux qui caractérisent Isis, Cybele, Cérès, &c. (1).

Le pouvoir de la déesse & la dévotion des peuples augmentant dans la même proportion que ses attributs, elle fut regardée par les uns, comme l'image de la nature productrice; par les autres, comme une des plus grandes divinités de l'Olympe. Son culte, connu depuis long-temps dans quelques pays éloignés (2), s'étendit dans l'Asie mineure, dans la Syrie (3), & dans la Grece proprement dite (4). Il étoit dans son plus grand éclat sous les premiers empereurs Romains, & ce fut alors encore, que d'autres divinités ayant obtenu par le même moyen un accroissement de puissance (5), on conçut l'idée de ces figures Panthées, que l'on conserve encore dans les cabinets, & qui réunissent les attributs de tous les dieux.

---

(1) Menetr. symbol. Dian Ephes. stat.

(2) Strab. lib. 4, p. 179 & 180.

(3) Med. impériales de Cyzique, de Philadelphie en Lydie, d'Hiérapolis en Phrygie, d'Ancyre en Galatie, de Néapolis en Palestine, &c. &c. Spanh. de præst. numism. t. 1, p. 507. Cuper. in apoth. Homer. p. 250.

(4) Pausan. l. 2, c. 2, p. 115; l. 4, c 31, p. 357.

(5) Joan. Petr. Bellor. symbol. deæ Syr. simulacr.

CHAPITRE LXXIII. PAG. 45.

Sur les Rhodiens.

Le caractere que je donne aux Rhodiens est fondé sur quantité de passages des anciens auteurs, en particulier sur les témoignages d'estime qu'ils reçurent d'Alexandre (1); sur ce fameux siége qu'ils soutinrent avec tant de courage contre Démétrius-Poliorcete, trente-huit ans après le voyage d'Anacharsis dans leur île (2), sur les puissans secours qu'ils fournirent aux Romains, & sur les marques de reconnoissance qu'ils en reçurent (3).

[1] Diod. Sic. lib. 20, p. 809.
[2] Id. ibid. p. 810. Plut. in Demetr. t. 1, p. 898.
[3] Liv. lib. 31, cap. 15; lib. 37, cap. 12. Aul. Gell. lib. 7, cap. 3.

MEME CHAPITRE, PAG. 54.

Sur le labyrinthe de Crete.

JE n'ai dit qu'un mot fur le fameux labyrinthe de Crete, & ce mot je dois le juftifier.

Hérodote nous a laiffé une defcription de celui qu'il avoit vu en Egypte auprès du lac Mœris. C'étoient douze grands palais contigus, communiquant les uns aux autres, dans lefquels on comptoit trois mille chambres, dont quinze cents étoient fous terre (1). Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Méla, parlent de ce monument avec la même admiration qu'Hérodote (2). Aucun d'eux n'a dit qu'on l'eût conftruit pour égarer ceux qui entreprenoient de le parcourir. Mais il eft vifible qu'en le parcourant fans guide, on couroit rifque de s'égarer.

C'eft ce danger qui, fans doute, introduifit une nouvelle expreffion dans la langue Grecque. Le mot labyrinthe, pris au fens littéral, défigna une efpace circonfcrit, & percé de quantité de routes, dont les unes fe croifent

[1] Herodot. lib. 2, cap. 148.

[2] Strab. lib. 17, p. 811. Diod. Sic. lib. 1, p. 55. Plin. lib. 36, cap. 13, t. 2, p. 739. Pomp. Mela, lib. 1, cap. 9, p. 56.

en tout ſens, comme celles des carrieres & des mines, dont les autres font des révolutions plus ou moins grandes autour du point de leur naiſſance, comme ces lignes ſpirales que l'on voit ſur certaines coquilles (1). Dans le ſens figuré, il fut appliqué aux queſtions obſcures & captieuſes (2), aux réponſes ambiguës & détournées (3), à ces diſcuſſions qui, après de longs écarts nous ramenent au terme d'où nous ſommes partis (4).

De quelle nature étoit le labyrinthe de Crete ?

Diodore de Sicile rapporte, comme une conjecture, & Pline, comme un fait certain, que Dédale avoit conſtruit ce labyrinthe ſur le modele de celui d'Egypte, quoique ſur de moindres proportions (5). Ils ajoutent que Minos en avoit ordonné l'exécution, qu'il y tenoit le Minotaure renfermé, & que de leur temps il ne ſubſiſtoit plus, ſoit qu'il eût péri de vétuſté, ſoit qu'on l'eût démoli à deſſein (6). Ainſi Diodore de Sicile & Pline regardoient ce labyrinthe comme un grand édifice, tandis que d'autres écrivains le repréſentent ſimplement comme un antre

[1] Heſych. Suid. Etymol. magn. in *Laber.*
[2] Lucian. in fugit. t. 3, p. 371.
[3] Dionyſ. Halic. de Thucyd. judic. t. 6, p. 913.
[4] Plat. in Euthyd. t. 1, p. 291, B. Lucian. in Icarom. t. 2, p. 786.
[5] Diod. Sic. lib. 1, p. 55; lib. 4, p. 264 & 277. Plin. lib. 36, cap. 13, t. 2, p. 739.
[6] Diod. Sic. ibid. p. 56.

creusé dans le roc & plein de routes tortueuses. (1). Les premiers & les seconds ont rapporté deux traditions différentes. Il reste à choisir la plus vraisemblable.

Si le labyrinthe de Crete avoit été construit par Dédale sous Minos, pourquoi n'en seroit-il fait mention, ni dans Homère, qui parle plus d'une fois de ce prince ainsi que de la Crete; ni dans Hérodote, qui décrit celui de l'Egypte, après avoir dit que les monumens des Egyptiens sont fort supérieurs à ceux des Grecs; ni dans les plus anciens géographes; ni dans aucun des écrivains des beaux temps de la Grece?

On attribuoit cet ouvrage à Dédale, dont le nom suffiroit pour décréditer une tradition. En effet, ce nom est devenu comme celui d'Hercule, la ressource de l'ignorance, lorsqu'elle porte ses regards sur les siecles anciens. Toutes les grandes entreprises, tous les ouvrages qui demandent plus de force que d'esprit, elle les attribue à Hercule; tous ceux qui tiennent aux arts, & qui exigent une certaine intelligence dans l'exécution, elle les rapporte à Dédale.

L'opinion de Diodore & de Pline suppose que, de leur temps, il n'existoit plus en Crete aucune trace du labyrinthe, & qu'on avoit même oublié l'époque de sa destruction. Cependant il est dit qu'il fut visité par les

(1) Eustath. in odyss. l. 11, p. 1688. lin. 51. Etymol. magn. in *Labyr.*

disciples d'Apollonius de Tyane, contemporain de ces deux auteurs (1). Les Crétois croyoient donc alors posséder encore le labyrinthe.

Je demande qu'on fasse attention à ce passage de Strabon : » A Nauplie ; près de » l'ancienne Argos, dit ce judicieux écrivain, » on voit encore de vastes cavernes, où sont » construits des labyrinthes qu'on croit être » l'ouvrage des Cyclopes (2). *. » Ce qui signifie que la main des hommes avoit ouvert dans le roc des routes qui se croisoient & se replioient sur elles-mêmes, comme on le pratique dans les carrieres. Telle est, si je ne me trompe, l'idée qu'il faut se faire du labyrinthe de Crete.

Y avoit-il plusieurs labyrinthes dans cette île ? Les autres anciens ne parlent que d'un seul. La plupart le placent à Cnosse ; quelques-uns, en petit nombre, à Gortyne (3).

Bélon & Tournefort (4) nous ont donné la description d'une caverne située au pied du mont Ida, du côté du midi, à une légere distance de Gortyne. Ce n'étoit qu'une carriere, suivant le premier ; c'étoit l'ancien labyrinthe, suivant le second. J'ai suivi ce dernier, & j'ai abrégé son récit dans mon texte. Ceux

---

(1) Philostr. vit. Apoll. lib. 4, cap. 34, p. 174.
(2) Strab. lib. 8, p. 369 & 373.
* J'en ai parlé dans le chapitre LIII de cet ouvrage.
(3) Meurs. in Cret. lib. 1, cap. 2.
(4) Bélon, observat. liv. 1, ch. 6, Tournef. voyag. t. 1, p. 65.

qui ont ajouté des notes critiques à son ouvrage, outre ce labyrinthe, en admettent un second à Cnosse, & citent principalement en leur faveur les médailles de cette ville, qui en représentent le plan, suivant la maniere dont le concevoient les artistes. Car il y paroît, tantôt de forme carrée, tantôt de forme ronde ; sur quelques-unes, il n'est qu'indiqué ; sur d'autres, il renferme dans son milieu la tête du Minotaure (1). J'en ai fait graver une dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, qui me paroît être du cinquieme siecle avant Jesus-Christ ; & sur laquelle on voit d'un côté la figure du Minotaure, & de l'autre, le plan informe du labyrinthe (2). Il est donc certain que dès ce temps-là, les Cnossiens se croyoient en possession dans cette célebre caverne ; il paroît encore que les Gortyniens ne croyoient pas devoir la revendiquer, puisqu'ils ne l'ont jamais représentée sur leurs monnoies.

Le lieu où je place le labyrinthe de Crete n'est, suivant Tournefort (3), qu'à une lieue de Gortyne ; & suivant Strabon (4), il est éloigné de Cnosse de six à sept lieues. Tout ce qu'on en doit conclure, c'est que le territoire de cette derniere ville s'étendoit jusqu'auprès de la premiere.

---

(1) Médailles du cabinet du Roi.
(2) Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 24, p. 40.
(3) Tournef. voyag. t. 1, p. 65.
(4) Strab. lib. 10, p. 476.

A quoi servoient ces cavernes auxquelles on donnoit le nom de labyrinthe ? Je pense qu'elles furent d'abord ébauchées par la nature; qu'en certains endroits on en tira des pierres pour en construire des villes ; que plus anciennement, elles servirent de demeure, ou d'asyle aux habitans d'un canton exposé à des invasions fréquentes. Dans le voyage d'Anacharsis en Phocide, j'ai parlé de deux grandes cavernes du Parnasse, où se réfugierent les peuples voisins ; dans l'une, lors du déluge de Deucalion ; dans l'autre, à l'arrivée de Xerxés (1). J'ajoute ici que, suivant Diodore de Sicile, les plus anciens Crétois habitoient les antres du mont Ida (2). Ceux qu'on interrogeoit sur les lieux mêmes, disoient que leur labyrinthe ne fut, dans l'origine, qu'une prison (3). On a pu quelquefois le destiner à cet usage; mais il est difficile de croire que, pour s'assurer de quelques malheureux, on eût entrepris des travaux si immenses.

---

(1) Chapitre XXII de cet ouvrage.
(2) Diod. Sic. lib. 5, p. 334.
(3) Philoch. ap. Plut. t. 1, p. 6, E.

CHAPITRE LXXIV, PAG. 86.

Sur la grandeur de l'île de Samos.

STRABON, Agathémere, Pline & Isidore, varient sur la circonférence de Samos. Suivant le premier, elle est de 600 stades (1), qui font 22 de nos lieues & 1700 toises, chaque lieue de 250 toises; suivant le second (2), de 630 stades, ou 23 lieues & 2035 toises; suivant Pline (3), de 87 milles Romains, c'est-à-dire, de 26 lieues & 272 toises; enfin, suivant Isidore (4); de 100 milles Romains, c'est à-dire, de 800 stades, ou 30 lieues & 600 toises. On trouve souvent de pareilles différences dans les mesures des anciens.

(1) Strab. lib 14, p. 637.
(2) Agath. lib. 1, cap. 5, ap. Geogr. min. t. 2, p. 17.
(3) Plin. lib. 5, cap. 31, p. 286.
(4) Isid. ap. Plin. ibid.

MEME CHAPITRE, PAG. 103.

Sur l'anneau de Polycrate.

SUIVANT Saint Clément d'Alexandrie, cet anneau repréſentoit une lyre (1). Ce fait eſt peu important. Mais on peut remarquer avec quelle attention les Romains conſervoient les débris de l'antiquité. Du temps de Pline, on montroit à Rome, dans le temple de la Concorde, une ſardoine onyx, que l'on diſoit être l'anneau de Polycrate, & que l'on tenoit renfermée dans un cornet d'or; c'étoit un préſent d'Auguſte (2). Solin donne auſſi le nom de Sardoine à la pierre de Polycrate (3); mais il paroît par le témoignage de quelques autres, & ſur-tout d'Hérodote que c'étoit une émeraude (4).

(1) Clem. Alex. in prædag. lib. 3, p. 289. Mariette, pierr. grav. t. 1, p. 13.
(2) Plin. lib. 37, cap. 1, t. 2, p. 764.
(3) Solin. cap. 33, p. 63.
(4) Herodot. lib. 3, cap. 41.

CHAPITRE LXXVI, PAG. 217.

Sur une Inſcription relative aux fêtes de Délos.

En 1739, M. le Comte de Sandwich apporta d'Athenes à Londres, un marbre ſur lequel eſt gravée une longue inſcription. Elle contient l'état des ſommes qui ſe trouvoient dues au temple de Délos, ſoit par des particuliers, ſoit par des villes entieres. On y ſpécifie les ſommes qui ont été acquittées, & celles qui ne l'ont pas été. On y marque auſſi les frais de la Théorie, ou députation des Athéniens; ſavoir, pour la couronne d'or qui fut préſentée au dieu, la main-d'œuvre compriſe, 1500 drachmes (1350 l.); pour les trépieds donnés aux vainqueurs, la main d'œuvre également compriſe, 1000 drachmes (900 l.); pour les Architéores, un talent (5400 liv.), pour le capitaine de la galere qui avoit tranſporté la Théorie, 700 drachmes (6300 liv.); pour l'achat de 109 bœufs deſtinés aux ſacrifices, 8415 drachmes (7573 livres 10 ſous), &c. &c. Cette inſcription, éclaircie par M. Taylor (1), & par le pere Corſini (2), eſt de l'an avant

(1) Marmor. Sandvicence cum comment. & notis Joan. Taylor.

(2) Corſin. diſſert. in append. ad not. Græcor.

Jesus-Christ 373, ou 372, & n'est antérieure que d'environ 32 ans au voyage du jeune Anacharsis à Délos.

CHAPITRE LXXIX, PAG. 291.

Si les anciens Philosophes Grecs ont admis l'unité de Dieu.

LES premiers apologistes du christianisme, & plusieurs auteurs modernes, à leur exemple, ont soutenu que les anciens philosophes n'avoient reconnu qu'un seul Dieu. D'autres modernes, au contraire, prétendant que les passages favorables à cette opinion ne doivent s'entendre que de la nature, de l'ame du monde, du soleil, placent presque tous ces philosophes au nombre des spinosistes & des athées (1). Enfin il a paru dans ces derniers temps des critiques qui, après de longues veilles consacrées à l'étude de l'ancienne philosophie, ont pris un juste milieu entre ces deux sentimens. De ce nombre sont Brucker & Moshem, dont les lumieres m'ont été très-utiles.

Plusieurs causes contribuent à obscurcir cette question importante. Je vais en indiquer quelques unes, mais je dois avertir auparavant qu'il s'agit ici principalement de phi-

(1) Moshem. in Cudw. cap. 4, §. 26, t. 1, p. 681.

losophes qui précéderent Aristote & Platon, par que ce sont les seuls dont je parle dans mon ouvrage.

1°. La plupart d'entre eux vouloient expliquer la formation & la conservation de l'univers par les seules qualités de la matiere; cette méthode étoit si générale, qu'Anaxagore fut blâmé, ou de ne l'avoir pas toujours suivie, ou de ne l'avoir pas toujours abandonnée. Comme dans l'explication des faits particuliers, il avoit recours tantôt à des causes naturelles, tantôt à cette intelligence qui, suivant lui, avoit débrouillé le chaos, Aristote lui reprochoit de faire au besoin descendre un dieu dans la machine (1), & Platon, de ne pas nous montrer dans chaque phénomene les voies de la sagesse divine (2). Cela supposé, on ne peut conclure du silence des premiers physiciens, qu'ils n'aient pas admis un Dieu (3), & de quelques-unes de leurs expressions, qu'ils aient voulu donner à la matiere toutes les perfections de la divinité.

2°. De tous les ouvrages philosophiques qui existoient du temps d'Aristote, il ne nous reste en entier qu'une partie des siens, une partie de ceux de Platon, un petit traité du pythagoricien Timée de Locres sur l'ame du monde, un traité de l'univers par Ocellus de Lucanie, autre disciple de Pythagore. Ocellus, dans ce petit traité, cherchant

(1) Aristot. metaph. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 844.
(2) Plat. in Phædon. t. 1, p. 98.
(3) Bruck. t. 1, p. 469 & 1174.

moins à développer la formation du monde, qu'à prouver son éternité, n'a pas occasion de faire agir la divinité. Mais dans un de ses ouvrages dont Stobée nous a conservé un fragment, il disoit que l'harmonie conserve le monde, & que dieu est l'auteur de cette harmonie (1). Cependant je veux bien ne pas m'appuyer de son autorité : mais Timée, Platon & Aristote ont établi formellement l'unité d'un Dieu ; & ce n'est pas en passant ; c'est dans des ouvrages suivis, & dans l'exposition de leurs systêmes fondés sur ce dogme.

Les écrits des autres philosophes ont péri. Nous n'en avons que des fragmens ; dont les uns déposent hautement en faveur de cette doctrine, dont les autres, en très-petit nombre, semblent la détruire : parmi ces derniers, il en est qu'on peut interpréter de diverses manieres, & d'autres qui ont été recueillis & altérés par des auteurs d'une secte opposée, tels que ce Velléius que Cicéron introduit dans son ouvrage sur la nature des dieux, & qu'on accuse d'avoir défiguré plus d'une fois les opinions des anciens (2). Si, d'après de si foibles témoignages, on vouloit juger des opinions de ces anciens philosophes ; on risqueroit de faire à leur égard, ce que, d'après quelques expressions détachées & mal

(1) Stob. ecolog phys. lib. 1, cap. 16, p. 32.

(2) Sam Parker disput. de Deo, disp. 1, sect. 6, p. 16 Reimman. hist. Atheism. cap. 22, §. 6, p. 166. Bruck t. 1, p. 738. Moshem. in Cudw. cap. 1, 7. 9, not. y, t. 1, p. 16.

interprétées,

interprétées, le P. Hardouin a fait à l'égard de Descartes, Malebranche, Arnaud, & autres qu'il accuse d'athéisme.

3°. Les premiers philosophes posoient pour principe que rien ne se fait de rien. (1). De là, ils conclurent, ou que le monde avoit toujours été tel qu'il est, ou que du moins la matiere est éternelle (2). D'autres part il existoit une ancienne tradition, suivant laquelle toutes choses avoient été mises en ordre par l'être suprême (3). Plusieurs philosophes ne voulant abandonner ni le principe ni la tradition, chercherent à la concilier. Les uns, comme Aristote, dirent que cet être avoit formé le monde de toute éternité (4); les autres, comme Platon, qu'il ne l'avoit formé que dans le temps & d'après une matiere préexistante, informe, dénuée des perfections qui ne conviennent qu'à l'être suprême (5). L'un & l'autre étoient si éloignés de penser que leur opinion pût porter atteinte à la croyance de la divinité, qu'Aristote n'a pas hésités à reconnoître Dieu comme pre-

(1) Aristot. nat. auscult. lib. 1, cap. 5, t. 1, p. 316. Id. de gener. & corrupt. lib. 1, cap. 3, t. 1, p. 499, A. Id. de Xenoph. cap. 1, t. 1, p. 1241. Democr. ap. Diog. Laert. lib. 9, §. 44, &c. &c.

(2) Moshem. in Cudw. cap. 1, §. 31, t. 1, p. 64.

(3) De mund. ap. Aristot cap. 6, t 1, p. 610.

(4) Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 1, t. 1, p. 452. Id. metaph. lib. 14, cap. 7, t. 2, p. 1001.

(5) Plat. in Tim. t. 3, p. 31, &c. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 8, t. 2, p. 403.

miere cause du mouvement (1), & Platon comme l'unique ordonnateur de l'univers (2). Or de ce que les plus anciens philosophes n'ont pas connu la création proprement dite, plusieurs savans critiques prétendent qu'on ne les doit pas ranger dans la classe des athées (3).

4°. Les anciens attachoient en général une autre idée que nous aux mots *incorporel*, *immatériel*, *simple* (4). Quelques-uns, à la vérité, paroissent avoir conçu la divinité comme une substance indivisible, sans étendue & sans mélange (5); mais par une substance spirituelle, la plupart n'entendoient qu'une matiere infiniment déliée (6). Cette erreur a subsisté pendant une longue suite de siecles (7), & même parmi des auteurs que l'Église révere; & suivant quelques savans, on pourroit l'admettre sans mériter d'être accusé d'athéisme (8).

---

[1] Aristot. metap. ibid. p. 1000, &c.

[2] Plat. in Tim. Moshem. de creat. ex nihilo, §. 16, &c. ap. Cudw. t. 2, p. 310, &c.

[3] Cudw. c. 4, §. 7, t. 1, p. 276. Beausobre, hist. du Manich. l. 5, c. 5, t. 2, p. 239. Bruck hist. philos. t. 1, p. 508. Zimmerm. de Atheism. Plat in amœn. lit. t. 12, p 387.

[4] Bruck. t. 1, p. 690. Moshem. in Cudw. cap. 4. §. 24, p. 630.

[5] Anaxagor. ap. Aristot. metaph. lib. 1, cap. 7, t. 2, p. 851, A; de anim. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 620, D; lib. 3, cap. 5, p. 652, E.

[6] Moshem. in Cudw, cap. 1, §. 26, t. 1, p 47, not. y. Id. in cap. 5, sect. 3, t. 2, p. 360. Beausobre, hist. du Manich. l. 3, c. 1, t. 1, p. 474; c. 2, p. 482.

[7] Moshem. not. *l*, in Cudw. cap. 5, sect 3. §. 26, t 2, p. 434.

[8] Moshem. in Cudw. cap. 3, §. 4, t. 1, p. 136. Beausobre, ibid. liv. 3, chap. 2, t. 1, p. 485.

5°. Outre la disette de monumens dont j'ai parlé plus haut, nous avons encore à nous plaindre de l'espece de servitude où se trouvoient réduits les anciens philosophes. Le peuple se moquoit de ses dieux, mais ne vouloit pas en changer. Anaxagore avoit dit que le soleil n'étoit qu'une pierre ou qu'une lame de métal enflammée (1). Il falloit le condamner comme physicien; on l'accusa d'impiété. De pareils exemples avoient depuis long temps accoutumé les philosophes à user de ménagemens. De là cette doctrine secrette qu'il n'étoit pas permis de révéler aux profanes. Il est très-difficile, dit Platon (2), de se faire une juste idée de l'auteur de cet univers; & si on parvenoit à la concevoir, il faudroit bien se garder de la publier. De là ces expressions équivoques qui concilioient en quelque maniere l'erreur & la vérité. Le nom de Dieu est de ce nombre. Un ancien abus en avoit étendu l'usage à tout ce qui, dans l'univers, excite notre admiration; à tout ce qui, parmi les hommes, brille par l'excellence du crédit ou du pouvoir. On le trouve dans les auteurs les plus religieux, employé tantôt au singulier, tantôt au pluriel (3). En se montrant tour à tour sous l'une ou l'autre de ces formes, il satisfaisoit

[1] Plut. de superst. t. 2, p. 167, F. Sotion. ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 12. Eufeb. præpar. evang. lib. 14, §. 14, p 750.

[2] Plat. in Tim. t. 3, p. 28.

[3] Xenoph. Plat.

également le peuple & les gens instruits. Ainsi quand un auteur accorde le nom de Dieu à la nature, à l'ame du monde, aux astres, on est en droit de demander en quel sens il prenoit cette expression ; & si, au-dessus de ces objets, il ne plaçoit pas un dieu unique, auteur de toutes choses.

6°. Cette remarque est sur-tout applicable à deux opinions générale introduites parmi les peuples de l'antiquité. L'une admettoit au-dessus de nous des génies destinés à régler la marche de l'univers. Si cette idée n'a pas tiré son origine d'une tradition ancienne & respectable, elle a dû naître dans le pays où le souverain confioit les soins de son royaume à la vigilance de ses ministres. Il paroît en effet que les Grecs la reçurent des peuples qui vivoit sous un gouvernement monarchique (1) ; & de plus, l'auteur d'un ouvrage attribué faussement à Aristote, mais néanmoins très-ancien, observe que, puisqu'il n'est pas de la dignité du roi de Perse de s'occuper des minces détails de l'administration, ce travail convient encore moins à l'être suprême (2).

La seconde opinion avoit pour objet cette continuité d'actions & de réactions qu'on voit dans toute la nature. On supposa des ames particulieres dans la pierre d'aimant (3) ;

(1) Plut. de orac. def. t. 2, p. 415.

(2) De mund. ap. Aristot. cap. 6, t. 1, p. 611.

(3) Thales ap. Aristot. de anim. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 620, D.

& dans les corps où l'on croyoit distinguer un principe de mouvement, & des étincelles de vie. On suppofa une ame univerfelle, répandue dans toutes les parties de ce grand tout. Cette idée n'étoit pas contraire à la faine doctrine. Car rien n'empêche de dire que Dieu a renfermé dans la matiere un agent invifible, un principe vital qui en dirige les opérations (1). Mais par une fuite de cet abus dont je viens de parler, le nom de Dieu fut quelquefois décerné aux génies & à l'ame du monde. De là les accufations intentées contre plufieurs philofophes, & en particulier contre Platon & contre Pythagore.

Comme le premier, ainfi que je l'ai déjà dit, emploie le nom de Dieu tantôt au fingulier, tantôt au pluriel (2), on lui a reproché de s'être contredit (3). La réponfe étoit facile. Dans fon Timée, Platon, développant avec ordre fes idées, dit que Dieu forma l'univers, & que, pour le régir, il établit des dieux fubalternes, ou des génies; ouvrages de fes mains, dépofitaires de fa puiffance, & foumis à fes ordres. Ici la diftinction entre le Dieu fuprême & les autres dieux eft fi clairement énoncée, qu'il eft impoffible de la méconnoître, & Platon pou-

(1) Cudw. cap. 3, §. 2, t. 1, p. 99. Moshem. ibid.
(2) Plat. in Tim. t. 3, p. 27; id. de leg. lib. 4, t. 2, p. 716, &c. &c.
(3) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 12, t. 2, p. 406. Bayle, contin. des penf. t. 3, §. 26.

voit prêter les mêmes vues, & demander les mêmes graces au souverain & à ses ministres. Si quelquefois il donne le nom de dieu au monde, au ciel, aux astres, à la terre, &c. il est visible qu'il entend seulement les génies & les ames que Dieu a semés dans les différentes parties de l'univers pour en diriger les mouvemens. Je n'ai rien trouvé dans ses autres ouvrages qui démentit cette doctrine.

Les imputations faites à Pythagore ne sont pas moins graves, & ne paroissent pas mieux fondées. Il admettoit, dit on, une ame répandue dans toute la nature, étroitement unie avec tous les êtres qu'elle meut, conserve & reproduit sans cesse ; principe éternel dont nos ames sont émanées, & qu'il qualifioit au nom de Dieu (1). On ajoute que n'ayant pas d'autre idée de la Divinité, il doit être rangé parmi les athées.

De savans critiques se sont élevés contre cette accusation (2), fondée uniquement sur un petit nombre de passages susceptibles d'une interprétation favorable. Des volumes entiers suffiroient à peine pour rédiger ce qu'on a écrit pour & contre ce philosophe. Je me borne à quelques réflexions.

---

[1] Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 11, t. 2, p. 405 Clem. Alex. cohort ad gen. p. 62, Minuc. Felix, p. 121. Cyrill. ap. Bruck. t. 1, p. 1075. Justin. mart. cohort. ad gentes, p. 20.

[2] Beausobre, hist. du Manich. liv. 5, chap. 2, t. 2, p. 172 Reimmann. histor. Atheism. cap. 20, p. 150, & alii ap. Bruck. t. 1, p. 1081.

On ne ſauroit prouver que Pythagore ait confondu l'ame du monde avec la Divinité, & tout concourt à nous perſuader qu'il a diſtingué l'une de l'autre. Comme nous ne pouvons juger de ſes ſentimens que par ceux de ſes diſciples, voyons comment quelques-uns d'entr'eux ſe ſont exprimés dans des fragmens qui nous reſtent de leurs écrits.

Dieu ne s'eſt pas contenté de former toutes choſes, il conſerve & gouverne tout (1). Un général donne ſes ordres à ſon armée, un pilote à ſon équipage, Dieu au monde (2). Il eſt par rapport à l'univers, ce qu'un roi eſt par rapport à ſon empire (3). L'univers ne pourroit ſubſiſter, s'il n'étoit dirigé par l'harmonie & la providence (4). Dieu eſt bon, ſage & heureux par lui-même (5). Il eſt regardé comme le pere des dieux & des hommes, parce qu'il répand ſes bienfaits ſur tous ſes ſujets. Légiſlateur équitable, précepteur éclairé, il ne perd jamais de vue les ſoins de ſon empire. Nous devons modeler nos vertus ſur les ſiennes, qui ſont pures & exemptes de toute affection groſſière (6).

Un roi qui remplit ſes devoirs eſt l'image de Dieu (7). L'union qui regne entre lui & ſes ſujets eſt la même qui regne entre Dieu & le monde (8).

---

(1) Steneid. ap. Stob. ſerm. 46, p. 332.
(2) Archyt. ibid. ſerm. 1, p. 15.
(3) Dioto ibid, ſerm. 46, p. 330.
(4) Hippod. ap. Stob. ſerm. 101, p. 555 lin. 26.
(5) Steneid. ibid. p. 332. Euryphant ibid. p. 555.
(6) Steneid. ibid. Archyt. ibid ſerm. 1, p. 13.
(7) Diotog ibid. ſerm. 46, p. 330.
(8) Ecphant. ibid. p. 334.

Il n'y a qu'un Dieu, très-grand, très haut, & gouvernant toutes choses. Il en est d'autres qui possedent différens degrés de puissance, & qui obéissent à ses ordres. Ils sont à son égard ce qu'est le chœur par rapport au coryphée, ce que sont les soldats par rapport au général (1).

Ces fragmens contredisent si formellement l'idée qu'on a voulu nous donner des opinions de Pythagore, que des critiques (2) ont pris le parti de jetter sur leur authenticité des doutes qui n'ont pas arrêté des savans également exercés dans la critique (3). Et en effet, la doctrine déposée dans ces fragmens est conforme à celle de Timée, qui distingue expressément l'être suprême d'avec l'ame du monde qu'il suppose produite par cet être. On a prétendu qu'il avoit altéré le systême de son maître (4). Ainsi, pour condamner Pythagore, il suffira de rapporter quelques passages recueillis par des écrivains postérieurs de cinq à six cents ans à ce philosophe, & dont il est possible qu'ils n'aient pas saisi le véritable sens; & pour le justifier, il ne suffira pas de citer une foule d'autorités qui déposent en sa faveur, & sur-tout celle d'un de ses disciples

(1) Onatas ibid. eclog. phys. lib. 1, cap. 3, p. 4.

(2) Gonring. & Thomas ap. Bruck. t. 1, p. 1040 & 1102

(3) Fabr. bibl. Græc. t. 1, p. 529.

(4) Bruck. t. 1, p. 1093.

qui

qui vivoit presque dans le même temps que lui, & qui, dans un ouvrage conservé en entier, expose un systême lié dans toutes ses parties.

Cependant on peut, à l'exemple de plusieurs critiques éclairés, concilier le témoignage de Timée avec ceux qu'on lui oppose. Pythagore reconnoissoit un Dieu suprême, auteur & conservateur du monde ; être infiniment bon & sage, qui étend sa providence par-tout ; voilà ce qu'attestent Timée & les autres Pythagoriciens dont j'ai cité les fragmens. Pythagore supposoit que Dieu vivifie le monde par une ame tellement attachée à la matiere, qu'elle ne peut pas en être séparée : cette ame peut être considérée comme un feu subtil, comme une flamme pure, quelques Pythagoriciens lui donnoient le nom de Dieu, parce que c'est le nom qu'ils accordoient à tout ce qui sortoit des mains de l'être suprême ; voilà, si je ne me trompe, la seule maniere d'expliquer les passages qui jettent des doutes sur l'orthodoxie de Pythagore.

Enfin, il est possible que quelques Pythagoriciens, voulant nous donner une image sensible de l'action de Dieu sur toute la nature, aient pensé qu'il est tout entier en tous lieux, & qu'il *informe* l'univers, comme notre ame *informe* notre corps. C'est l'opinion que semble leur prêter le Grand Prêtre de Cérès, au chapitre XXX de cet ouvrage. J'en ai fait usage en cet endroit pour me rapprocher des auteurs que je citois, & pour ne pas pronon-

cer sur des questions qu'il est aussi pénible qu'inutile d'agiter. Car enfin ce n'est pas d'après quelques expressions équivoques, & par un long étalage de principes & de conséquences qu'il faut juger de la croyance de Pythagore. C'est par sa morale pratique, & sur-tout par cet institut qu'il avoit formé, & dont un des principaux devoirs étoit de s'occuper de la Divinité (1), de se tenir toujours en sa présence, & de mériter ses faveurs par les abstinences, la priere, la méditation & la pureté de cœur (2). Il faut avouer que ces pieux exercices ne conviendroient guere à une société de Spinosistes.

7°. Ecoutons maintenant l'auteur des pensées sur la comete. » Quel est l'état de la question » lorsqu'on veut philosopher touchant l'unité de » Dieu ? C'est de savoir s'il y a une intelligence » parfaitement simple, totalement distinguée » de la matiere & de la forme du monde, » & productrice de toutes choses. Si l'on » affirme cela, l'on croit qu'il n'y a qu'un » Dieu ; mais si l'on ne l'affirme pas, on a » beau siffler tous les Dieux du paganisme, » & témoigner de l'horreur pour la multitude » des Dieux, on admettra réellement une infinité de Dieux. » Bayle ajoute qu'il seroit mal aisé de trouver, parmi les anciens, des

(1) Plut. in num. t. 1, p. 69. Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 686. Aur. carm.

(2) Jambl. cap. 16, p. 57. Anonym. ap. Phot. p. 1313. Diod. Sic. excerpt. Val. p. 245 & 246.

auteurs qui aient admis l'unité de Dieu, sans entendre une substance composée. » Or, une » telle substance n'est une qu'abusivement & » improprement, ou que sous la notion arbi- » traire d'un certain tout, ou d'un être » collectif (1) ».

Si pour être placés parmi les polythéistes, il suffit de n'avoir pas de justes idées sur la nature des esprits, il faut, suivant Bayle lui-même, condamner non-seulement Pythagore, Platon, Socrate & tous les anciens (2), mais encore presque tous ceux qui, jusqu'à nos jours, ont écrit sur ces matieres. Car voici ce qu'il dit dans son Dictionnaire (3) : » Jusqu'à M. » Descartes, tous nos docteurs, soit théolo- » giens, soit philosophes, avoient donné une » étendue aux esprits, infinie à Dieu, finie » aux anges & aux ames raisonnables. Il est » vrai qu'ils soutennoient que cette étendue » n'est point matérielle, ni composée de par- » ties, & que les esprits sont tout entiers » dans chaque partie de l'espace qu'ils occu- » pent. De là sont sorties les trois especes » de présence locale : la premiere pour les » corps, la seconde pour les esprits créés, la » troisieme pour Dieu. Les Cartésiens ont » renversé tous ces dogmes, ils disent que » les esprits n'ont aucune sorte d'étendue ni » de présence locale ; mais on rejette leur

(1) Bayle, contin. des pens. t. 3, §. 66.
(2) Moshem. in Cudw. cap. 4, §. 27, not. n, p. 684.
(3) Art. Simonide, note E.

» ſentiment comme très-abſurde. Diſons donc
» qu'encore aujourd'hui tous nos philoſophes
» & tous nos théologiens enſeignent, confor-
» mément aux idées populaires, que la ſubſtance
» de Dieu eſt répandue dans des eſpaces infinis.
» Or, il eſt certain que c'eſt ruiner d'un côté
» ce que l'on avoit bâti de l'autre ; c'eſt
» redonner en effet à Dieu la matérialité qu'on
» lui avoit ôtée ».

L'état de la queſtion n'eſt donc pas tel que Bayle l'a propoſé. Mais il s'agit de ſavoir ſi Platon, & d'autres philoſophes antérieurs à Platon, ont reconnu un premier être, éternel, infiniment intelligent, infiniment ſage & bon ; qui a formé l'univers de toute éternité ou dans le temps ; qui le conſerve & le gouverne par lui-même ou par ſes miniſtres ; qui a deſtiné dans ce monde ou dans l'autre, des récompenſes à la vertu ou des punitions au crime. Ces dogmes ſont clairement énoncés dans les écrits de preſque tous les anciens philoſophes. S'ils y ſont accompagnés d'erreurs groſſieres ſur l'eſſence de Dieu, nous répondrons que ces auteurs ne les avoient pas apperçues, ou du moins ne croyoient pas qu'elles détruiſiſſent l'unité de l'être ſuprême (1). Nous dirons encore qu'il n'eſt pas juſte de reprocher à des écrivains qui ne ſont plus, des conſéquences qu'ils auroient vraiſemblablement rejettées, s'ils en avoient connu le danger (2). Nous dirons que notre intention

(1) Moshem. diſſert. de creat. ap. Cudw. t. 2, p. 315.
(2) Moshem. in Cudw. cap. 4, t. 1, p. 685.

n'est pas de soutenir que les philosophes dont je parle avoient des idées aussi saines sur la Divinité que les nôtres, mais seulement qu'ils étoient en général aussi éloignés de l'athéisme que du polythéisme.

CHAPITRE LXXIX. PAG. 300.

Sur la théologie morale des anciens Philosophes Grecs.

LEs premiers écrivains de l'église eurent soin de recueillir les témoignages des poëtes & des philosophes Grecs, favorables au dogme de l'unité d'un Dieu, à celui de la Providence, & à d'autres également essentiels (1).

Ils crurent aussi devoir rapprocher de la morale du christianisme, celle que les anciens philosophes avoient établie parmi les nations, & reconnurent que la seconde, malgré son imperfection, avoit préparé les esprits à recevoir la premiere, beaucoup plus pure (2).

Il a paru dans ces derniers temps différens ouvrages sur la doctrine religieuse des païens (3);

---

(1) Clem. Alex. strom. lib. 5 & 6. Lactant. divin. inst. lib. 1, cap. 5. August. de civit. dei, lib. 8, cap. 9; lib. 18, cap. 47. Eufeb. præpar. evang. lib. 11. Minuc. Felix, &c. &c.

(2) Clem. Alex. strom. lib. 1, p. 331, 366, 376, &c.

(3) Mourg. plan. théolog. du Pythagor. Thomassin, méth. d'enseigner les lettres hum. Id. méth. d'enseigner la philosophie. Burigny, théolog. païenn. Cudw. syst. intellect. passim.

& de très-savans critiques, après l'avoir approfondie, ont reconnu que, sur certains points, elle mérite les plus grands éloges. Voici comment s'explique M. Fréret, par rapport au plus essentiel des dogmes : » Les Egyptiens & les » Grecs ont donc connu & adoré le Dieu » suprême, le vrai Dieu, quoique d'une ma- » niere indigne de lui (1). » Quant à la morale, écoutons le célebre Huet, évêque d'Avranches. *Ac mihi quidem sæpe numero contigit, ut cùm ea legerem, quæ ad vitam rectè probèque instituendam, vel à Platone, vel ab Aristotele, vel à Cicerone, vel ab Epicteto, tradita sunt, mihi vederer ex aliquibus christianorum scriptis capere normam pietatis* (2).

Autorisé par de si grands exemples, & forcé par le plan de mon ouvrage, à donner un précis de la théologie morale des Grecs, je suis bien éloigné de penser qu'on puisse la confondre avec la nôtre, qui est d'un ordre infiniment supérieur. Sans relever ici les avantages qui distinguent l'ouvrage de la sagesse divine, je me borne à un seul article. Les législateurs de la Grece s'étoient contentés de dire : *Honorez les Dieux.* L'évangile dit : *Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur ; & le prochain, comme vous même* (3). Cette loi qui les renferme & qui les anime toutes, Saint Augustin prétend que Platon l'avoit connue en

(1) Déf. de la chronol. p. 379 & 380.
(2) Huet, Alnetan. quæst. lib. 2, p. 92.
(3) Luc. cap. 22, v. 37.

partie (1); mais ce que Platon avoit enseigné à cet égard, n'étoit qu'une suite de sa théorie sur le souverain bien, & influa si peu sur la morale des Grecs, qu'Aristote assure qu'il seroit absurde de dire qu'on aime Jupiter (2).

CHAPITRE LXXX, PAG. 319.

Sur quelques citations de cet ouvrage.

A l'époque que j'ai choisie, il couroit dans la Grece de hymnes & d'autres poésies qu'on attribuoit à de très-anciens poëtes; les personnes instruites en reconnoissoient si bien la supposition, qu'Aristote doutoit même de l'existence d'Orphée (3). Dans la suite on plaça les noms les plus célebres à la tête de quantité d'écrits dont les vrais auteurs étoient ignorés. Tels sont quelques traités qui se trouvent aujourd'hui dans les éditions de Platon & d'Aristote, je les ai cités dans l'occasion, parce qu'ils sont autorité, je les ai cités quelquefois sous les noms de ces grands hommes, pour abréger, & parce qu'ils sont insérés parmi leurs ouvrages.

(1) August. de civit. dei, lib. 8, cap. 9.
(2) Aristot. magn. mor. lib. 2, c. 11, t. 2, p. 187, D.
(3) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap 38, t. 2, p. 429.

MEME CHAPITRE, PAG. 320.

Sur le nombre des pieces de théatre qui existoient parmi les Grecs, vers le milieu du 4e siecle avant J. C.

C'EST d'après Suidas, Athénée, & d'autres auteurs dont les témoignages ont été recueillis par Fabricius (1), que j'ai porté à environ 3000, le nombre de ces pieces. Les calculs de ces écrivains ne méritent pas la même confiance pour chaque article en particulier. Mais il faut observer qu'ils ont cité quantité d'auteurs dramatiques, qui vécurent avant le jeune Anacharsis, ou de son temps, sans spécifier le nombre de pieces qu'ils avoient composées. S'il y a exageration d'un côté, il y a omission de l'autre, & le résultat ne pouvoit guere différer de celui que j'ai donné. Il monteroit peut-être au triple & au quadruple, si, au lieu de m'arrêter à une époque précise, j'avois suivi toute l'histoire du théatre Grec. Car dans le peu de monumens qui servent à l'éclaircir, il est fait mention d'environ 350 poëtes qui avoient composé des tragédies & des comédies (2).

Il ne nous reste en entier que sept pieces

(1) Fabr. bibl. Græc. t. 1, p. 736.
(2) Id ibid. & pag. 662.

d'Eschyle, sept de Sophocle, dix-neuf d'Euripide, onze d'Aristophane; en tout quarante-quatre. On peut y joindre les dix-neuf pieces de Plaute & les six de Térence, qui sont des copies ou des imitations des comédies Grecques.

Le temps n'a épargné aucune des branches de la littérature des Grecs, livres d'histoire, ouvrages relatifs aux sciences exactes, systêmes de philosophie, traités de politique, de morale, de médecine, &c. presque tout a péri; les livres des Romains ont eu le même sort; ceux des Egyptiens, des Phéniciens & de plusieurs autres nations éclairées, ont été engloutis dans un naufrage presque universel.

Les copies d'un ouvrage se multiplioient autrefois si difficilement, il falloit être si riche pour se former une petite bibliotheque, que les lumieres d'un pays avoient beaucoup de peine à pénétrer dans un autre, & encore plus à se perpétuer dans le même endroit. Cette considération devroit nous rendre très-circonspects à l'égard des connoissances que nous accordons où que nous refusons aux anciens.

Le défaut des moyens, qui les égaroit souvent au milieu de leurs recherches, n'arrête plus les modernes. L'imprimerie, cet heureux fruit du hasard, cette découverte, peut être la plus importante de toutes, met & fixe dans le commerce les idées de tous les temps & de tous les peuples. Jamais elle ne permettra que les lumieres s'éteignent, & peut-

D'autres griphes rouloient fur la reffemblance des noms. Par exemple : » Qu'eft-ce » qui fe trouve à-la-fois fur la terre ; dans la » mer & dans les cieux (1) ? » *Le chien*, *le ferpent*, *l'ours*. On a donné le nom de ces animaux à des conftellations.

D'autres jouoient fur les lettres, fur les fyllabes, fur les mots. On demandoit un vers déjà connu qui commençât par telle lettre, ou qui manquât de telle autre ; un vers qui commençât ou fe terminât par des fyllabes indiquées (2) ; des vers dont les pieds fuffent composés d'un même nombre de lettres, ou puffent changer mutuellement de place fans nuire à la clarté ou à l'harmonie (3).

Ces derniers griphes, & d'autres que je pourrois citer (4), ayant quelques rapports avec nos logogriphes qui font plus connus, j'ai cru pouvoir leur donner ce nom dans le chapitre XXV de cet ouvrage.

Les poëtes, & fur-tout les auteurs de comédies, faifoient fouvent ufage de ces griphes. Il paroît qu'on en avoit compofés des recueils, & c'eft un de ces recueils, que je fuppofe dans la bibliothéque d'Euclide.

Je dis dans le même endroit que la bibliothéque d'Euclide contenoit des im-promptus. Je cite en marge un paffage d'Athénée, qui rap-

---

(1) Id. ibid. cap. 20, p. 453, B.
(2) Theodect. ap. Athen. lib. 10, cap. 16, p. 448, D.
(3) Id. ibid. cap. 20, p. 455, B.
(4) Id. ibid. p. 453, D.

porte six vers de Simonide faits sur-le champ. On peut demander en conséquence si l'usage d'improviser n'étoit pas connu de ces Grecs ; doués d'une imagination au moins aussi vive que les Italiens, & dont la langue se prêtoit encore plus à la poésie que la langue Italienne. Voici deux faits dont l'un est antérieur de deux siecles, & l'autre postérieur de trois siecles, au voyage d'Anacharsis 1°. Les premiers essais de la tragédie ne furent que des im-promptus, & Aristote fait entendre qu'ils étoient en vers (1). 2°. Strabon cite un poëte qui vivoit de son temps, & qui étoit de Tarse en Cilicie, quelque sujet qu'on lui proposât, il le traitoit en vers avec tant de supériorité, qu'il sembloit inspiré par Apollon ; il réussissoit sur-tout dans les sujets de tragédie (2). Strabon observe que ce talent étoit assez commun parmi les habitans de Tarse (3). Et de là étoit venue sans doute l'épithète de Tarsique qu'on donnoit à certains poëtes qui produisoient, sans préparation, des scenes de tragédie, au gré de ceux qui les demandoient (4).

---

(1) Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 654, E. & 655, B.

(2) Strab. lib. 14, p. 676.

(3) Id. ibid. p. 674.

(4) Diog. Laert. lib. 4, §. 58. Menag. ibid.

Fin des Notes & du Tome VIII.

